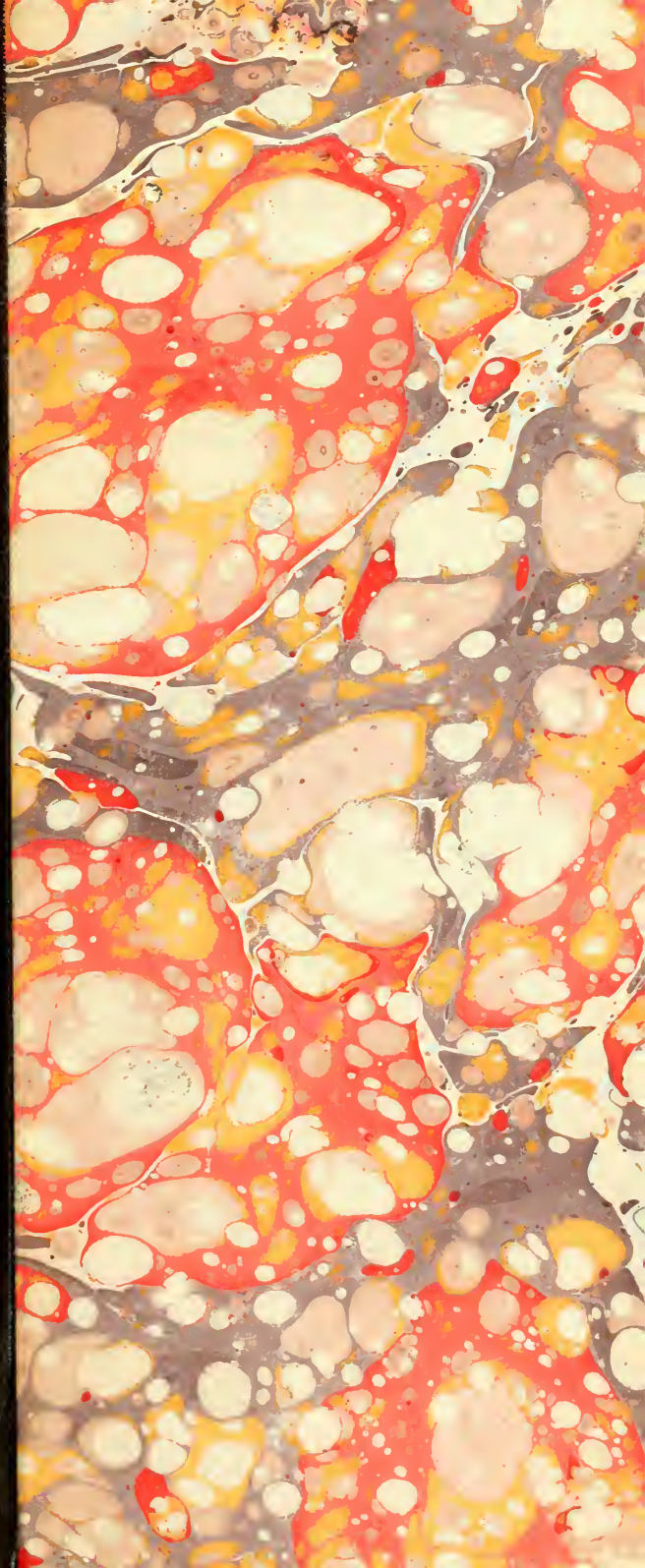
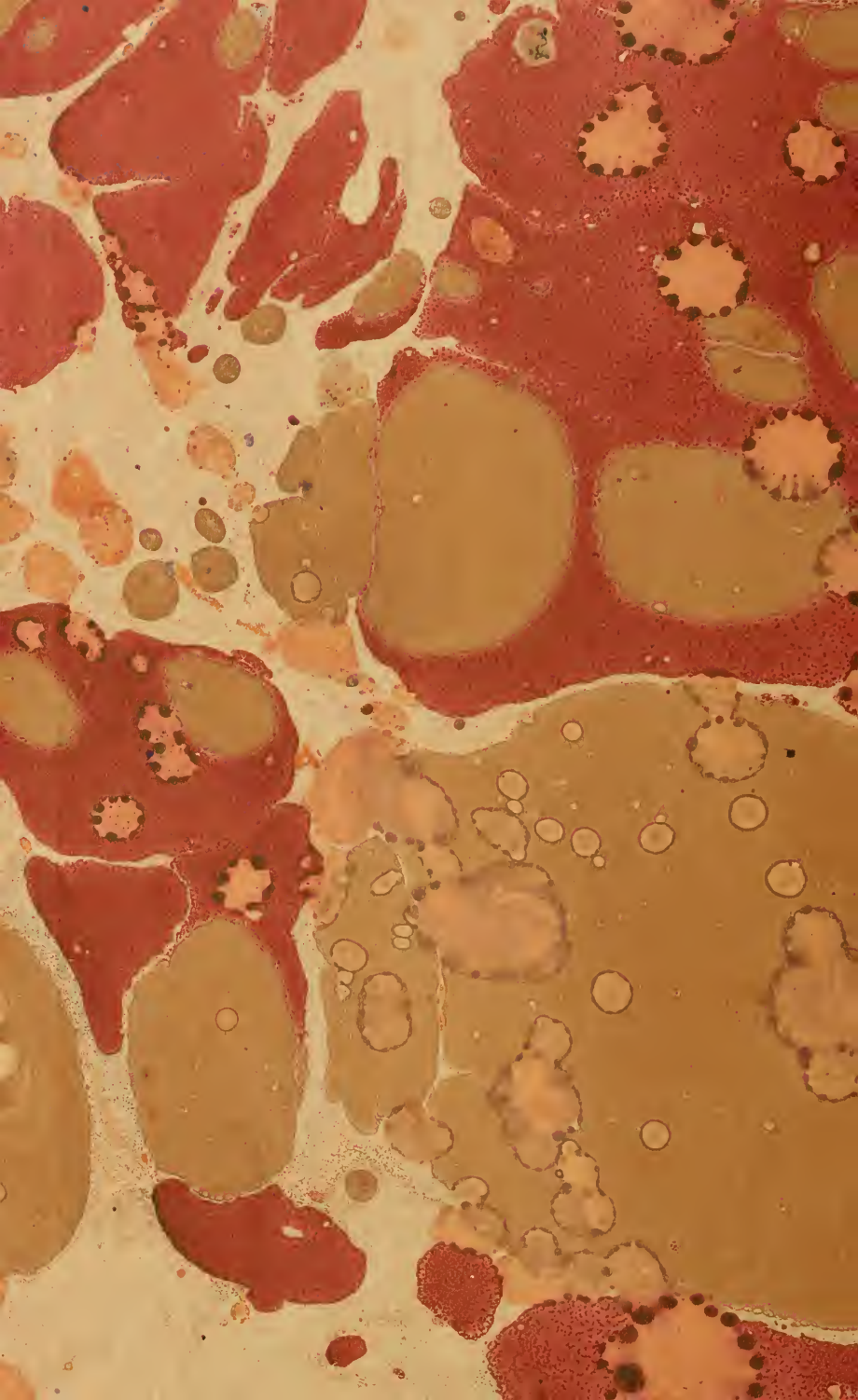




Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/traitdephrno00vimo

TRAITÉ

DE PHRÉNOLOGIE

PAR

George Combe.

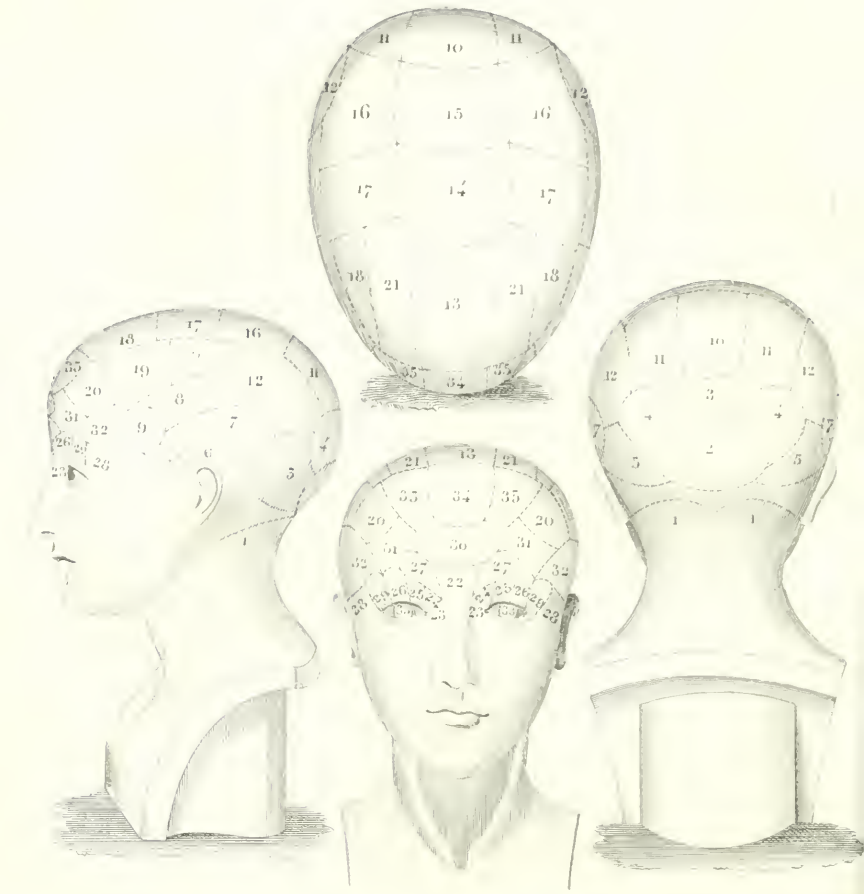
TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC DES NOTES,

PAR H. LEBEAU,

D'APRÈS LA QUATRIÈME ÉDITION.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET Cᵉ.

1840

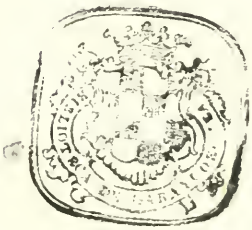


Noms des Organes Phrénologiques

AFFECTIFS						INTELLECTUELS			
I. PROPENSITÉ.			II. SENTIMENTS			I. PERCEPTIFS		II. REFLECTIF	
1	Amativité	Page 115	10	Estime de soi	251	22	Individualité	300	34	Comparaison
2	Philoprogénitive	124	11	Amour de l'approbation	253	23	Forme	325	35	Causalité
3	Concentrativité	137	12	Circonspection	272	24	Étendue	[illegible]		
4	Adhésivité	151	13	Bienveillance	291	25	Pesanteur	[illegible]		
5	Combativité	157	14	Destructivité	277	26	Coloris	[illegible]		
6	Destructivité	163	15	Fermeté	265	27	Localité	[illegible]		
7	Alimentivité	167	16	Conscientieusité	286	28	Nombre	[illegible]		
8	Secrétivité	180	17	[illegible]	[illegible]	29	Ordre	[illegible]		
9	Acquisitivité	265	18	[illegible]	[illegible]	30	Éventualité	325		
10	Constructivité	217	19	[illegible]	322	31	Temps	[illegible]		
			20	[illegible]	[illegible]	32	Tons	[illegible]		
			21	Imitation	124	33	Langage	[illegible]		
			22	[illegible]	353					

TRAITÉ

DE PHRÉNOLOGIE.



IMPRIMERIE DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, n° 8.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Je dois au lecteur le récit des circonstances qui ont amené la publication de cet ouvrage.

Mon attention fut éveillée pour la première fois sur le système de Gall et Spurzheim, par la lecture d'un article contre la phrénologie, inséré dans le n° 49 de la *Revue d'Édimbourg*. Subjugué par le ton doctoral du critique, je trouvai cette doctrine absurde, et considérai ses auteurs comme des hommes d'un esprit futile et d'un jugement peu solide.

Mais, en 1816, peu de temps après la publication de l'article qui avait produit sur moi une si vive impression, je fus invité, par mon ami le Dr Brownlée, à assister à une démonstration anatomique du cerveau qui devait être donnée chez lui par Spurzheim. Cette matière n'était pas tout à fait nouvelle pour moi; j'avais déjà, auparavant, assisté aux dissections

du Dr Barclay. Spurzheim expliqua la structure de cet organe aux personnes présentes (parmi lesquelles on comptait des médecins), démontra le peu de fondement des critiques de la *Revue*, et porta, dans l'esprit de tous les assistants, la conviction la plus intime, que les assertions de son contradicteur se trouvaient réfutées par les faits anatomiques.

Ébranlé dans l'opinion que je m'étais trop promptement faite, je suivis les leçons de ce savant, et je reconnus bientôt que son système différait entièrement du tableau qu'en avait tracé le critique : convaincu de l'immense influence qu'il était appelé à exercer, lorsque l'évidence des preuves l'aurait suffisamment établi, j'étudiai les faits, et, après une observation consciencieuse de la nature elle-même, je restai intimement convaincu de la vérité de la doctrine de Gall.

En 1818, l'éditeur du « *Magasin littéraire et statistique d'Écosse* » m'invita à discuter dans son ouvrage mes opinions phrénologiques; je publiai en conséquence quelques pages sur ce sujet qui, réunies en un volume, parurent en 1819, sous le titre d'*Essais sur la phrénologie;* cette édition ayant été rapidement épuisée, je crois répondre au désir du public en donnant cette seconde édition que j'intitule : « *Système de phrénologie.* » Le changement de titre ne fera pas supposer, je l'espère, que je pré-

tende avoir établi des faits nouveaux, ni que je veuille m'élever au rang des illustres fondateurs de cette science; je l'ai adopté seulement en considération de l'extension que j'ai donnée à mon ouvrage, et parce que les matières y sont présentées avec plus de méthode.

J'ai cru devoir omettre les controverses contenues dans la première édition : la plupart des opposants ayant abandonné le champ de bataille, elles devenaient désormais superflues; je les ai remplacées par des recherches intéressant plus directement la matière. Quelques lecteurs penseront, peut-être, qu'une justice distributive sévère exigeait que je continuasse la publication des attaques des opposants, pour que l'esprit public, maintenant éclairé, pût juger et flétrir la conduite de ceux qui avaient tenté de l'égarer : mais l'étude de la phrénologie nous porte surtout à l'oubli des injures; et d'ailleurs ne seront-ils pas déjà assez punis, si leurs noms passent à la postérité avec la honte de s'être montrés les adversaires passionnés d'une des plus vastes et des plus importantes découvertes de l'esprit humain?

Nous citons dans cet ouvrage plusieurs noms célèbres, appartenant à des personnages encore vivants; et nous comparons les facultés qui les distinguent, avec les développements organiques que l'on remarque sur leurs têtes. C'est ouvrir un champ de

discussions philosophiques qui, au premier aperçu, pourraient paraître inconvenantes; mais déjà les observations, imprimées dans d'autres ouvrages avec le buste ou la forme de leur crâne, sont tombées dans le domaine public; et j'ai cru pouvoir m'en servir à l'appui de mes théories. Quant à ceux dont le nom est cité pour la première fois, je me suis assuré que rien de ce que j'en ai dit, n'est de nature à les offenser.

1825.

AVERTISSEMENT

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

La nécessité de publier une troisième édition de cet ouvrage est la preuve de l'intérêt croissant que le public prend à l'étude de la phrénologie. Dans l'introduction qui accompagne cette édition, j'ai exposé avec beaucoup plus de développement les principes sur lesquels cette science est fondée ; ces développements sont destinés à éclairer ceux qui pourraient douter encore qu'elle soit digne des méditations des hommes qui se vouent à l'étude de la philosophie.— De nombreuses additions ont été faites aussi dans d'autres parties de l'ouvrage. Des planches représentant la tête des personnes qui ont fourni le sujet de nombreuses observations, y ont été ajoutées; et si elles ne suffisent pas pour donner une idée parfaitement exacte des facultés qu'elles représentent, au moins elles fourniront au lecteur quelques notions propres à lui indiquer la route qu'il doit suivre dans le vaste champ de l'observation.

Depuis la publication de la seconde édition de notre ouvrage, quelques adversaires de la phrénologie, qui s'obstinent encore à nier les vérités qu'elle enseigne, ont avancé que la faveur toujours croissante avec laquelle le public accueille mon livre, n'est due qu'au talent d'écrivain que j'ai déployé en défendant

sa cause; et ils ont rappelé au public que je ne suis connu dans le monde littéraire que comme phrénologue.

Je répondrai, en peu de mots, que ces messieurs font beaucoup trop d'honneur à mon talent d'écrivain; et que si mes arguments ont quelque force, je ne le dois qu'à la bonté de ma cause. J'ai étudié consciencieusement la phrénologie, je me suis pénétré de la vérité de ses doctrines en observant la nature sur le fait. Ce que j'avance comme point de fait, je l'ai vu; et ce que je pose comme argument, a été confirmé par ma propre expérience. Ceux qui ont attaqué la phrénologie, au contraire, ne l'ont pas étudiée comme science; et l'observation de la nature ne leur a pas fourni les faits sur lesquels ils fondent leurs objections. Ils n'ont pas même essayé de mettre leurs arguments en harmonie avec d'autres vérités bien établies; et ils ne se sont pas davantage enquis de ce qui pourrait résulter de leurs principes, s'ils étaient mis en pratique. Pleins de confiance en eux-mêmes et de mépris pour leurs adversaires, ils se sont présentés au combat sans armes pour l'attaque ou pour la défense; et si dans toutes les circonstances ils ont succombé sous les coups de leurs adversaires, leur défaite ne doit être attribuée qu'à la faiblesse de leur cause, qui rendait nuls les avantages d'un incontestable talent, tandis que la vérité donnait une force invincible au parti qu'ils voulaient combattre.

On peut encore être fier, ne fût-on connu dans le monde littéraire que comme phrénologue. La sagesse divine, qui a créé l'univers, a formé le cerveau pour l'accomplissement des fonctions que nous lui attribuons; elle a voulu qu'il fût l'organe de l'intelligence; et l'étude de l'intelligence humaine n'est-elle pas l'étude de la plus noble des œuvres de Dieu!

Convaincu que les vérités qu'enseigne la phrénologie doivent amener de grandes améliorations dans les systèmes d'éducation, dans les institutions morales, civiles et religieuses, je ne conçois point de mission plus honorable que celle qui

me porte à dévouer le peu de capacité que le ciel m'a départie, au triomphe d'une cause qui, de même que toutes les autres découvertes importantes, a eu à soutenir les attaques injustes et passionnées des partisans des vieux préjugés.

Si plus tard les hommes éclairés et impartiaux reconnaissent que j'y ai contribué autant que j'ai pu, malgré les sarcasmes et la dérision dont le vulgaire a assailli, d'abord, les premières tentatives des phrénologues, mon ambition sera largement satisfaite; je n'attends des sommités de la science et de la philosophie que haine et sarcasmes; j'ai choisi mon rôle comme ils ont choisi le leur. L'avenir fera justice à tout le monde.

Édimbourg, octobre 1830.

AVERTISSEMENT

DE LA QUATRIÈME ÉDITION.

La cause de la phrénologie continue à faire des progrès rapides, et chaque jour accroît le nombre de ses partisans. Depuis que la troisième édition de mon ouvrage a paru, les Drs Vimont de Paris, Caldwell de Lexington et Macnish de Glascow ont jeté par leurs publications de nouvelles lumières sur la philosophie de l'esprit. Pendant le même espace de temps mon ouvrage a été réimprimé en Amérique, et traduit en allemand, avec beaucoup de talent, par le Dr Hirschfeld de Bremen; tandis que le Dr Fossati traduisait en français mes *Éléments de phrénologie.* L'étude de cette science s'est ainsi répandue sur toutes les parties éclairées du globe.

De nombreuses et importantes additions ont été faites à cette quatrième édition; les planches ont été rectifiées, et, en traitant des parties les plus intéressantes, j'y ai ajouté ce que j'ai trouvé de plus propre, dans les œuvres des phrénologues, à éclairer la discussion, dans l'espoir de rendre cet ouvrage le répertoire le plus complet possible de la phrénologie, au point où elle est arrivée aujourd'hui. J'y ai joint un appendice contenant de nouvelles preuves en faveur de cette science et de son utilité pour la classification et le régime moral des criminels, présentées,

en février 1836, par sir Georges S. Mackenzie à lord Glenelg, secrétaire d'État pour les colonies. Sa Seigneurie transmit les documents à lord John Russell, secrétaire au département de l'intérieur, qui voulut bien promettre à leur auteur de les prendre en grande considération.

Spurzheim, dans l'édition américaine de son Traité de phrénologie, publiée à Boston en 1832, a adopté une distribution des organes différente de celle qu'il avait jusqu'alors suivie. Mais on conçoit qu'il sera impossible d'atteindre à une bonne classification et à une nomenclature exacte des organes, tant qu'ils n'auront pas été découverts tous, et avant que toutes les facultés primitives ou élémentaires soient parfaitement connues. Un ordre rigoureux ne peut enfin être adopté, et quelque chose doit être laissé à l'arbitraire. Spurzheim a fourni la preuve de ce que j'avance, par les fréquentes modifications qu'il a fait subir à la nomenclature des organes, sans avoir pour cela enrichi la science de nouvelles découvertes. Les difficultés, qui s'opposent à une classification exacte, sont exposées dans l'appendice, n° II; je continuerai dans cette édition à suivre l'ordre admis dans celle qui a précédé, comme étant le plus convenable dans l'état actuel de la science.

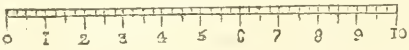
Édimbourg, octobre 1836.

TABLE DES PLANCHES.

Tête divisée en régions par Dolci (1). 32
» d'idiot, âgé de 20 ans. 45
» de Rammohun-Roy . . . . . *ib.*
Crâne de Spurzheim 56
» d'un naturel de la Nouvelle-Hollande. 56, 298
Figure d'un nerf 84
La moelle épinière et ses nerfs (2) 89
Cerveau, partie supérieure (1). 102
» partie inférieure (1) 103
» coupé longitudinalement (1) 106
Section du crâne démontrant les sinus frontaux. 117
» » la faux 122
Tête de Hare, assassin 129
« de Mélanchton (1). . . . . *ib.*
Gottfried, meurtrier. 130, 132
Tête du nègre Eustache. 130, 349
Crânes de Cingalèses. 132, 219, 236, 334
Tête de Vitellius (1) 135
» de Linn, parricide. 170
Crâne d'un Caraïbe 185
Crânes d'Esquimaux. 185, 236, 389
Crâne de Robert Burns. 189, 345
» de Péruvien. . . . . *ib.*
» du général Wurmser. 219
» de Papou 235, 236, 360
» de Tardy, meurtrier. 236
Secrétivité proéminente. 263
Exemple d'acquisivité 284
Crâne d'un ancien Grec. 298
Le pape Alexandre VI (1). 309

Crâne d'une fille d'un caractère ferme et peu circonspect . . 334, 377
» de Griffiths, meurtrier 345, 360
Tête de saint Jean (1). 365
Grand développement de l'organe de la fermeté. 376
Crâne d'un soldat français 377
Tête de Haggart, assassin et voleur. 388
» d'un jeune garçon, remarquable par son caractère faux et vicieux. *ib.*
» de M. H. . . . . *ib.*
» du Tasse (1) 401
» de Chaucer (1) 419
» de Locke. . . . . *ib.*
» de Clara Fischer. 431
» Jacob Jervis . . . . . *ib.*

Les figures notées (1) ont été copiées sur des portraits originaux, répandus généralement. Les autres, à l'exception de celles marquées (2), ont été tracées d'après les crânes ou les bustes exécutés d'après nature, appartenant à la société phrénologique d'Edimbourg. Les crânes et les bustes ont été gravés, autant que possible, sur la même échelle, leurs dimensions ayant été réduites à un cinquième de leur grandeur naturelle, excepté les figures des pages 117 et 135. Nous joignons ici l'échelle.



Les mesures de la planche insérée à la page 143, ont été prises en plaçant la pointe de l'une des branches d'un compas dans l'ouverture de l'oreille, et en portant l'extrémité de l'autre branche vers l'endroit du crâne qui répond au centre de l'organe qu'on veut mesurer. La distance marquée sur les planches est la longueur d'une ligne s'étendant de l'un de ces points à l'autre. En réduisant les crânes en surfaces planes comme l'exigent les dessins, les mesures ne peuvent plus correspondre exactement avec celles données dans les tableaux, parce que les lignes représentées diffèrent. Néanmoins, l'approximation est aussi exacte que possible, et on a suivi pour les dessins le principe d'établir entre eux des rapports exacts.

SYSTÈME

DE PHRÉNOLOGIE.

INTRODUCTION.

La phrénologie (du grec φρην, esprit et λογος, discours) (1) est un système de philosophie de l'esprit humain, fondé sur la physiologie du cerveau. Offert pour la première fois à l'attention publique, sur le continent de l'Europe, en 1796, il ne pénétra en Angleterre qu'en 1815. Dès sa naissance, il rencontra des sectateurs zélés et des adversaires passionnés, tandis que la grande majorité du public demeurait étrangère aux discussions qu'il soulevait.

Nous croyons utile de présenter, sous la forme d'une introduction, 1° une courte notice de la manière dont les découvertes de Gall furent accueillies dans leur principe; 2° une esquisse rapide des principes généraux que renferme le système phrénologique; 3° un examen des présomptions qui se sont élevées

(1) Cette dénomination est due au docteur Thomas Forster.

pour ou contre ces principes, fondés sur la connaissance des phénomènes de la nature humaine; 4° enfin une esquisse historique de la découverte des organes de l'intelligence.

Cette marche a été adoptée non dans l'espoir de convaincre le lecteur des vérités de la phrénologie (car personne ne peut arriver à cette conviction qu'après de longues études et de nombreuses observations personnelles), mais dans l'espoir de faire naître le désir de cultiver cette science.

Le plus grand obstacle à l'admission de toute découverte, consiste dans la difficulté que tout homme éprouve à faire le sacrifice des notions qui, dès son enfance, ont été imprimées dans son esprit, et dans cette sorte d'étonnement qu'elles font d'abord éprouver à l'entendement. La phrénologie, comme toutes les autres découvertes, a rencontré des obstacles, et les a également surmontés. Locke, en parlant de l'accueil qu'obtiennent ordinairement les vérités nouvelles, dit qu'elles doivent être appuyées des arguments les plus irrésistibles pour qu'elles puissent, tout à la fois, vaincre la force d'inertie que leur opposent les savants, qui se résignent toujours difficilement à faire le sacrifice de connaissances acquises par un travail opiniâtre et de laborieuses études, pour se trouver tout à coup obligés de reconstruire l'édifice de leur savoir sur de nouvelles bases. Les arguments font sur leur esprit la même impression que le coup de vent sur le voyageur quand il le porte à s'envelopper de plus en plus de son manteau.

Le professeur Playfair, dans une notice historique sur les découvertes des sciences physiques, publiée dans un supplément de l'*Encyclopédie britannique*, observe que : « Dans toute société il existe un instinct de résistance aux choses nouvelles en faveur des choses établies. Le monde politique et moral tend sans cesse à s'en défendre et à assurer la stabilité des institutions humaines, quel que soit d'ailleurs leur peu de valeur réelle, comme chose d'utilité générale. Mais même dans les matières purement intellectuelles et qui ne con-

cernent que les vérités abstraites de l'arithmétique et de la géométrie, les préjugés, l'égoïsme et la vanité de ceux qui cultivent ces sciences, s'unissent trop souvent pour résister à toutes les améliorations, et on les voit dévouer toutes les forces de leur intelligence à faire rétrograder le char de la science au lieu de faciliter sa marche progressive. L'introduction de toute méthode entièrement neuve, apporte souvent de trop grandes perturbations dans la position des hommes engagés dans la poursuite des découvertes scientifiques; un trop grand nombre se voient obligés de descendre des positions élevées qu'ils occupaient précédemment pour prendre une place inférieure dans l'échelle intellectuelle. L'inimitié de ces hommes, à moins qu'ils ne soient animés d'un grand amour du bien et de la vérité, se soulèvera toujours contre toutes les découvertes qui viendront blesser leur vanité et diminuer leur importance (1). »

Chaque âge a fourni des preuves de la justesse de ces observations :

« Les disciples des nombreuses écoles philosophiques de la Grèce se combattaient mutuellement et s'accusaient réciproquement d'impiété et de parjure.

« Les peuples à leur tour détestaient les philosophes et accusaient ceux qui recherchaient le principe des choses, de présomption et d'atteinte sacrilége aux droits de la Divinité.

« Pythagore fut chassé d'Athènes, et Anaxagore emprisonné pour avoir émis des opinions nouvelles. Démocrite fut traité d'insensé par les Abdéritains pour avoir recherché les causes de la folie dans l'anatomie pathologique. Socrate, enfin, fut condamné à boire la ciguë pour avoir prouvé l'unité de Dieu (2). »

(1) Part. II, page 27.

(2) Spürzheim, Principes Philosophiques de Phrénologie. Londres 1825, page 96.

M. Playfair, en parlant de Galilée, dit : « Galilée fut appelé deux fois devant le tribunal de l'inquisition. La première fois, le conseil, composé de sept cardinaux, porta une sentence qui doit sans cesse être présente à l'esprit de ceux qui pourraient penser que la violence peut étouffer la vérité; savoir : que soutenir que le soleil est immobile au centre du monde est une proposition absurde, fausse en philosophie, hérétique en religion et contraire au témoignage de l'Écriture; qu'il est également absurde et faux en philosophie d'assurer que la terre n'est pas immobile dans le centre de l'univers, et que la proposition contraire, sous le point de vue théologique, est également erronée et hérétique. »

L'extrait qui suit des dialogues de Galilée sur le système d'astronomie de Copernic, démontre d'une manière frappante que le système de cet homme célèbre fut accueilli comme la phrénologie l'a été de nos jours.

« Très-jeune encore, j'avais à peine fini mon cours de philosophie que j'abandonnai pour d'autres travaux, lorsqu'il arriva par hasard dans ce pays, un étranger de Rostock dont le nom, si je m'en souviens, était Christian Urstitius, disciple de Copernic, lequel donna à l'académie quelques leçons sur cette matière, qui rassemblèrent un grand nombre d'auditeurs; croyant qu'ils y étaient attirés bien plus par la nouveauté du sujet que par toute autre raison, je me dispensai d'aller l'entendre, car je m'étais imaginé que ses opinions n'étaient autre chose qu'une sérieuse folie; et en questionnant quelques-uns de ceux qui s'y étaient rendus, je m'aperçus effectivement qu'ils les tournaient en dérision, excepté l'un d'eux qui me dit que ces idées ne devaient pas trop être méprisées. Comme ce dernier m'était connu pour un homme intelligent et circonspect, je commençai à me repentir de ne pas avoir assisté aux leçons de l'étranger, je saisis dès lors toutes les occasions de converser avec les partisans du sys-

tème de Copernic et de m'informer s'ils avaient toujours porté le même jugement sur ses théories. Un grand nombre d'entre eux m'avouèrent qu'ils avaient été longtemps d'une opinion contraire, mais qu'ils avaient fini par être convaincus par la force des raisonnements de ses disciples. Les ayant questionnés tour à tour pour savoir s'ils possédaient bien tous les arguments en faveur de ce système, je les trouvai prêts à répondre sur tous les points, et j'en conclus que leur opinion ne résultait pas d'ignorance, ou d'un désir vaniteux de montrer la perspicacité de leur esprit, mais d'une conviction bien fondée ; je trouvai au contraire que plusieurs Péripatéticiens et partisans des Ptolémées n'avaient pas pris la peine d'ouvrir les œuvres de Copernic ou bien qu'ils les avaient mal comprises, ou superficiellement étudiées. »

Hume, l'historien, rapporte que Harvey fut traité avec mépris lorsqu'il annonça sa découverte de la circulation du sang et qu'il ne tarda pas à perdre, à cause de cela, sa clientèle. Un éloquent écrivain a dit dans le n° 94 de la *Revue d'Édimbourg*, en parlant des persécutions dont Harvey fut victime, que « la découverte de la circulation du sang, découverte qui, sous le rapport des conséquences qui en sont résultées pour la physiologie et la médecine, est peut-être la plus importante qui ait été faite depuis que cette science existe, ne perd rien de son lustre pour avoir été dans son principe accueillie avec mépris par quelques-uns, impudemment revendiquée par d'autres, ou bien attribuée aux anciens physiologistes par la mauvaise foi jalouse des contemporains de son illustre auteur, quand ils se virent hors d'état de contester le mérite de cette grande découverte. Les noms de ces adversaires envieux d'un grand homme sont depuis longtemps oubliés, tandis que celui de Harvey passera à la postérité la plus reculée environné de la reconnaissance et de l'estime publique. »

De nos jours la découverte du docteur Gall a été traitée exac-

tement comme celle de Harvey, et si la phrénologie est une vérité, la postérité ne pourra-t-elle pas, à juste titre, flétrir ses opposants des mêmes reproches? Plus tard le professeur Playfair parlant de la découverte des rayons lumineux par Newton, dit: « Quoique cette découverte fût de tous points digne d'attention, elle subit le sort de tout ce qui est grand, neuf, extraordinaire; quoiqu'elle ne constituât ni une théorie ni un système, mais la généralisation de faits prouvés par l'expérience, et qu'elle fût annoncée de la manière la plus simple et la moins prétentieuse, elle souleva une foule d'ennemis qui semblaient se disputer à qui porterait les premiers coups aux vérités que la voix unanime de la postérité devait sanctionner. (P. 56) Un des plus ardents, le père Pardis, publia plusieurs écrits contre les expériences et ce qu'il affectait d'appeler les hypothèses de Newton : une réponse calme et irrécusable le convainquit de son erreur qu'il se hâta de reconnaître avec la plus honorable franchise. Un de ses compatriotes, Mariote, fut plus difficile à convaincre, et malgré son habitude des expériences il ne put jamais réussir en répétant celles de Newton. » Le récit des hostilités auxquelles les découvertes de cet homme illustre furent en butte de la part de ses contemporains, se trouve dans sa vie écrite par Brewster (p. 171).

Si la persécution, les condamnations et le ridicule accueillirent les trois grandes découvertes scientifiques de Galilée, de Harvey et de Newton, pouvons-nous nous étonner que tel ait été le sort de la philosophie de l'intelligence?

La plupart de ceux qui se livrent à l'enseignement de la philosophie intellectuelle semblent fortement imbus de l'idée que l'esprit et la matière forment deux entités séparées et distinctes. L'anatomie traite de la matière, la philosophie morale traite de l'esprit, comme si le corps et l'esprit pouvaient être le sujet d'investigations séparées et comme s'ils n'étaient

pas unis entre eux par des liens nombreux qui les rendent inséparables.

Sans cesse dans le monde on entend parler des dispositions et des facultés de l'esprit sans qu'on ait l'air de s'occuper de leurs rapports avec l'homme physique. Mais l'intelligence humaine, envisagée comme abstraction, ne peut *par elle-même* devenir l'objet de recherches philosophiques; répandue dans le monde matériel, elle ne peut entrer en action et rien ne peut agir sur elle que par l'intermédiaire des organes. Les douces émotions de l'âme qui se peignent dans les yeux de la beauté, transmettent leur irrésistible influence au cœur de l'objet aimé, au moyen des filaments du nerf optique, et le flot de paroles éloquentes qui coule des lèvres de l'orateur ému et qui vient impressionner si profondément la foule attentive, s'élabore et se transmet à travers un nombreux appareil d'organes.

Si nous suivons les progrès de l'esprit de l'homme du berceau à la tombe, cette importante vérité jaillira à chaque instant. Dans la première enfance les facultés intellectuelles partagent la faiblesse du corps; dans l'âge viril elles partagent sa puissance et son énergie; et lorsqu'arrive la faiblesse sénile, semblables à un flambeau qui s'éteint, elles ne jettent plus que de pâles et incertaines lueurs.

Mais ce n'est pas seulement aux époques de l'enfance, de l'âge mûr et de la décrépitude que cette alliance se manifeste; l'expérience de chaque heure du jour prouve l'intime connexion de l'esprit et de la matière. Le nuage chargé d'électricité pèse sur nos têtes, déprime nos esprits et énerve notre intelligence; après un travail plus ou moins prolongé, nos facultés affaiblies cherchent le repos dans le sommeil; la famine ou la maladie peuvent abattre les plus fiers courages, et ne voyons-nous pas l'esprit lui-même, dans ses aberrations, méconnaître les lois de la nature et vouer l'homme à la destruction pour échapper au malheur?

Ces phénomènes doivent être rapportés aux organes avec lesquels l'esprit est lié dans cette vie; mais si les organes exercent une si grande influence sur les manifestations mentales, aucun système de philosophie peut-il mériter l'attention, lorsqu'il néglige l'étude de leurs rapports et traite de la pensée comme si elle pouvait être séparée du corps? Le phrénologue étudie l'homme tel que Dieu l'a créé; son but est de découvrir les lois qui règlent les rapports de l'âme et de ses organes, sans chercher à découvrir l'essence de l'une et la nature de leur union.

Les notions populaires qui séparent l'esprit de la matière sont donc illusoires; nous ne pouvons dans cette vie étudier l'esprit et le corps comme deux entités séparées. Nous ne pouvons connaître que l'existence composée, qui est réellement. Quelques remarques feront envisager cette doctrine sous son véritable point de vue. D'abord, nous n'avons pas la *conscience* de l'existence et des fonctions des organes au moyen desquels l'esprit se manifeste dans cette vie: c'est pour cela que la plupart de ses actes nous paraissent purement intellectuels, tandis que l'expérience et l'observation prouvent incontestablement qu'ils dépendent de l'action d'organes corporels. Par exemple, en avançant ou en retirant le bras, nous avons la conscience que nous exécutons un acte de la volonté dont le mouvement du bras est une conséquence, mais nullement de l'existence de l'appareil par le moyen duquel la volonté en a amené l'exécution. Cependant l'expérience et l'observation démontrent dans le bras l'existence de plusieurs os admirablement disposés et articulés pour le mouvement, de muscles doués de la faculté de se contracter et de trois sortes de fibres nerveuses renfermées dans une seule gaîne, l'une destinée à transmettre la sensation, la seconde destinée aux mouvements et la troisième chargée de transmettre à l'intelligence une notion exacte de l'état des muscles pendant l'action; tous ces organes, excepté les nerfs

du sentiment, doivent combiner leur action pour que le bras puisse être mû et son mouvement réglé par la volonté. Tout ce qu'une personne étrangère à l'anatomie sait, c'est que le mouvement s'exécute selon sa volonté; l'ensemble de l'action lui apparaît comme purement mental, et l'action de la matière est pour lui bornée au bras seulement. Cependant les recherches anatomiques et physiologiques ont positivement établi que cette conclusion serait erronée, que l'acte n'est pas purement mental, mais qu'il s'accomplit par l'intermédiaire des nombreux organes que nous venons d'énumérer. L'acte de la vision exige également un certain état du nerf optique : l'audition n'a lieu que par le jeu d'organes très-compliqués que renferme le tympan, et pourtant nous n'avons aucune conscience de la part que prennent ces différents organes à l'exercice de cette fonction.

En faisant un pas de plus dans la route que nous parcourons, nous constaterons que chacun des actes de la volonté, que chaque éclair de l'imagination, que toute impression, que tout travail de l'intelligence dans cette vie ne s'accomplit que par le moyen d'organes cérébraux dont nous n'avons pas la conscience, mais dont l'existence peut être démontrée par l'expérience et par l'observation; en un mot que le cerveau est l'*organe de l'esprit*, la condition matérielle sans laquelle aucun acte mental n'est possible dans l'ordre actuel du monde. Les plus grands physiologistes ont tous admis cette proposition sans hésiter. Cullen dit que : « La portion du corps humain qui a « les rapports les plus immédiats avec l'esprit et que con- « cernent par conséquent le plus spécialement les diverses « aberrations des fonctions de l'intelligence, est le centre com- « mun des nerfs qu'on appelle le cerveau. »

Ailleurs il dit encore : « *Nous ne pouvons douter* que les « opérations de l'intelligence ne soient *toujours* le résultat d'une « certaine action du cerveau. » Le docteur Grégory en parlant de la mémoire, de l'imagination et du jugement, observe que :

« Quoiqu'au premier abord ces facultés paraissent être purement mentales et indépendantes de la matière, toutefois certaines maladies qui les troublent, prouvent que la santé du cerveau est nécessaire à leur exercice et qu'il est l'organe primitif de la puissance intérieure. »

Un des plus grands physiologistes de l'Allemagne, Blumenbach, dit: « L'esprit est lié intimement au cerveau qui est la condition matérielle des faits intellectuels : cela est démontré par le trouble des facultés mentales qui accompagnent les affections du cerveau. »

Selon M. Magendie, le cerveau est l'instrument matériel de la pensée : cela est prouvé par une multitude d'expériences et de faits.

« Je suis prêt à convenir, dit M. Abernethy, de la proposition que le cerveau des animaux doit être considéré comme l'organe au moyen duquel le principe percevant est diversement affecté : 1° parce que dans les sens de la vue, de l'ouïe, etc., je vois des organes distincts pour la production de chaque perception; 2° parce que le cerveau est plus volumineux et plus compliqué en raison du nombre des affections dont le principe percevant est susceptible; 3° parce que les maladies et les blessures troublent ou annulent certaines facultés et sensations particulières, sans nuire à l'intégrité des autres; 4° enfin parce qu'il me semble plus rationnel de supposer que chaque faculté perceptive peut être diversement affectée par le moyen de l'action vitale transmise à travers une grande diversité d'organes, que de supposer que cette variété dépend d'une différence propre à la nature particulière du principe percevant. »

« Si le cerveau n'est pas formé pour l'accomplissement des actes intellectuels, dit M. Lawrence, quelles sont donc ses fonctions? chez les animaux qui possèdent seulement une petite portion de l'organisation du cerveau humain, les sen-

sations existent, souvent même elles sont plus actives que chez l'homme. Quelle fonction assignera-t-on alors à ce surplus que l'homme possède sur les animaux, à quoi serviront ces hémisphères si volumineux et d'un si prodigieux développement? Croirons-nous qu'ils ne sont là que pour l'élégance de ses formes ou pour remplir la boîte du crâne (1)? » Ailleurs il dit: « En conformité des vues déjà expliquées relativement à la partie intellectuelle de notre être, je rapporte la diversité des sentiments moraux, des facultés perceptives et réflectives aux diversités de l'organisation du cerveau indiquées par les différentes protubérances qu'on remarque sur le crâne (2) et correspondant avec elles. » Le docteur Mason Good en parlant de l'intelligence, des sensations et du mouvement musculaire, dit: « Il est bien reconnu que toutes ces modifications de l'énergie vitale dépendent du cerveau, qu'il est l'instrument de la puissance intellectuelle et la source des sensations et du mouvement, quoique par l'effet de la connexion intime et de la sympathie qui existent entre les autres organes et le cerveau spécialement les viscères thoraciques et abdominaux, ces diversités aient été dans les premiers âges rapportées à plusieurs d'entre eux avant que les recherches anatomiques aient prouvé à l'évidence que le cerveau est leur véritable point de départ. Ces hypothèses erronées remontent à une si haute antiquité, que non-seulement elles se sont répandues dans tous les pays, mais qu'elles ont envahi toutes les langues: ainsi le cœur, le foie, la rate, les reins et les entrailles sont cités figurément par toutes les nations, comme le siége des facultés mentales ou des sentiments moraux.

. . . . . .

L'étude de l'anatomie est venue enfin dissiper cette confusion

(1) Cours de physiologie, leçon 4.
(2) Idem.

des idées et prouver que les organes designés par l'opinion populaire comme le siége des sensations, ne l'étaient qu'à cause de leur connexion sympathique avec le cerveau par l'intermédiaire des nerfs (1). »

Le docteur Neil Arnott, dans ses *Élements de médecine*, s'exprime ainsi : « Les lois de l'esprit qui peuvent être comprises par la raison ne sont pas les lois de son essence indépendante, mais de l'esprit en connexion avec le corps et sous l'influence de l'organisation vitale. Quelques philosophes ont pensé que l'esprit séparé de la matière constitue un être *universel* et intelligent; mais l'esprit lié à la matière peut seul, lentement et au moyen des organes des sens, acquérir des connaissances qui seront plus ou moins parfaites selon que les organes des sens et le cerveau, organe central de l'intelligence, seront plus ou moins parfaits. Un homme né aveugle et sourd, et par conséquent demeuré muet, comme le jeune Mitchell en a fourni l'observation, croît, sans rapports avec le monde extérieur, et ne jouit que d'une existence automatique; un enfant, né avec un cerveau incomplet ou trop rétréci, reste nécessairement dans un état d'idiotisme : l'enfance, l'âge mûr, la décrépitude, si différents entre eux par la puissance corporelle, diffèrent également sous le rapport des facultés mentales et elles sont également toujours d'accord dans leurs manifestations externes.

« La fièvre, un coup reçu à la tête, changent l'homme le plus heureusement organisé sous le rapport de l'intelligence, en un maniaque furieux; ils rendent une vierge innocente et pure, capable des plus révoltantes obscénités; ils placent le blasphème dans la bouche de l'homme religieux, et le plus grand nombre de cas de folie peut être attribué à un état maladif du cerveau. » (Introduction, p. XXIII.) Est-il né-

(1) Study of medicine, édit. 2, chap. 3.

cessaire de faire observer que la plupart de ces auteurs sont disposés à soutenir les principes de la phrénologie?

Le fait que les phénomènes intellectuels dont nous avons la conscience sont le résultat de l'action combinée de l'esprit et du cerveau, est complétement prouvé par l'observation des phénomènes qui ont lieu pendant la syncope, le sommeil, ou lorsque cet organe est comprimé.

Lorsque le sommeil est profond, la connaissance est entièrement suspendue; ce fait ne peut s'expliquer qu'en admettant le principe que l'organe de l'intelligence est dans un état de repos complet: mais il serait tout à fait incompatible avec l'idée d'un principe immatériel, capable d'agir indépendamment du cerveau, et en effet, s'il en était ainsi, pourquoi la pensée serait-elle suspendue pendant le repos de la matière? Pendant la syncope, le sang n'arrivant plus librement au cerveau, la conscience du moi est momentanément suspendue. Si quelque portion du cerveau est mise à découvert par suite d'une fracture du crâne, on peut, en le comprimant légèrement avec les doigts, suspendre momentanément le sentiment de l'existence et le voir se ranimer aussitôt que la pression cesse. Nous citerons quelques faits à l'appui de ce que nous venons d'avancer.

M. Richerand traitait une malade dont le cerveau était à découvert sur une assez grande étendue, par suite d'une affection des os du crâne. Un jour qu'il était occupé à la panser, il lui arriva, par hasard, de comprimer le cerveau un peu plus que de coutume; au même instant la malade qui, peu de secondes auparavant, répondait à ses questions avec une présence d'esprit parfaite, s'arrêta au milieu de sa réponse et devint complétement insensible. Comme cette pression ne lui avait pas causé la plus légère douleur, elle fut répétée jusqu'à trois fois et toujours avec le même résultat. La malade recouvrait toujours ses facultés au moment même où l'on cessait la compression. M. Richerand rapporte encore l'observation d'un

individu qui fut trépané pour une fracture du crâne, et dont les facultés intellectuelles et la conscience du moi s'affaiblissaient en raison de la quantité de pus qui, s'accumulant sous l'appareil, comprimait le cerveau (1). Un homme, à la bataille de Waterloo, reçut une blessure à la tête: une portion du crâne fracassé comprimait le cerveau; le blessé était tout à fait sans connaissance et paraissait presque entièrement privé de vie; M. Cooper ayant relevé la portion d'os déprimée, le malade se leva immédiatement, *s'habilla*, recouvra sa raison tout entière et guérit rapidement (2). Le professeur Schapman de Philadelphie, cite, dans son cours, l'histoire d'un individu chez lequel une lésion du crâne avait mis le cerveau à découvert: soumis par le professeur Westar à la même expérience que la malade de M. Richerand, ses facultés intellectuelles et morales se suspendaient pendant la pression pour récupérer leur activité pleine et entière aussitôt qu'elle cessait (3). Un fait encore plus remarquable rapporté par sir Asthley Cooper, a été observé sur un individu nommé Johns. Cet homme fut privé de connaissance par suite d'un coup qu'il reçut à la tête à bord d'un vaisseau dans la Méditerranée. Il vécut pendant plusieurs mois à Gibraltar dans un état d'insensibilité complète, après quoi il fut transporté à Deptford et ensuite à l'hôpital Saint-Thomas de Londres. M. Cline, chirurgien, remarquant qu'une portion du crâne était déprimée, le trépana et enleva la pièce osseuse qui comprimait le cerveau: trois heures après cette opération, le malade s'assit sur son lit, il avait récupéré le sentiment et la volonté, et quatre jours après il pouvait soutenir une conversation. Les dernières circonstances qu'il se rappelait étaient la prise d'un bâtiment à laquelle il avait coopéré dans la Méditerranée, treize mois auparavant. Un jeune

(1) Nouveaux éléments de physiologie, 7e édit., t. 2, p. 195 à 196.
(2) Hennen's principles of military surgery.
(3) Principles of medicine by Samuel Jackson M. D.

homme de Hartford, aux États-Unis d'Amérique, immédiatement après une chute, perdit connaissance au point qu'on le crut mort. Le docteur Brigham enleva plus d'un demi-setier (*gill*) de sang caillé épanché sous le crâne : immédiatement après le malade parla, recouvra toute son intelligence, et six semaines après l'accident il était complétement rétabli (1).

Pinel rapporte une observation bien propre à prouver l'intime connexion qui lie le cerveau et l'esprit. « Un homme, dit-il, habitué à des travaux mécaniques, fut renfermé à Bicêtre; il éprouvait, à des intervalles irréguliers, des accès de folie caractérisés par les symptômes suivants : c'était d'abord une sensation de chaleur brûlante dans les viscères abdominaux, accompagnée d'une soif intense et d'une forte constipation; la chaleur s'étendait graduellement à la poitrine, au col et à la face avec turgescence de ces parties, remarquable surtout aux tempes où l'on voyait de fortes et fréquentes pulsations des artères temporales qui semblaient comme prêtes à se rompre; enfin l'affection nerveuse arrivait au cerveau et le malade se sentait une propension irrésistible à verser le sang; s'il avait pu se saisir d'une arme quelconque, il aurait sacrifié, dans sa fureur, la première personne qu'il aurait pu atteindre (2). » Le même auteur parle d'un autre insensé dont le caractère était d'une douceur et d'une réserve remarquables pendant les intervalles de lucidité, mais qui changeait totalement lorsque le cerveau était excité par l'accès. « Au retour du paroxysme, dit Pinel, particulièrement quand il était marqué par une rougeur de la face, une chaleur excessive de la tête et une soif violente, il marchait d'un pas précipité, ses regards étaient pleins d'audace, il éprouvait une grande propension à provoquer

(1) Remarks on the influences of mental cultivation, etc. upon health, by Amariah Brigham. Boston 1833.

(2) Pinel, De l'Aliénation mentale, p. 157, § 160.

et à combattre ceux qui s'approchaient de lui (1). Le docteur Richy rapporte le cas d'un nègre de Madagascar qui fut pris de délire avec forte tendance à détruire, par suite d'une blessure qu'il avait reçue à la tête vers la partie inférieure de l'os pariétal gauche : en guérissant il devint plus calme et moins sanguinaire, mais à la moindre pression exercée sur la blessure par le bandage, les paroxysmes de fureur recommençaient (2).

« La supposition que le cerveau est l'organe de l'esprit est pleinement confirmée par les phénomènes que l'on observe quand il est exposé à l'air par suite de l'enlèvement d'une portion du crâne : sir Asthley Cooper mentionne le cas d'un jeune homme qui lui fut présenté ayant une portion du crâne enlevée *justement au-dessus du sourcil.* « En examinant la tête, dit sir Asthley, je vis distinctement les pulsations du cerveau; elles étaient lentes et régulières; mais de temps en temps à la moindre opposition à la volonté du malade, elles devenaient plus rapides, le sang paraissait arriver au cerveau avec plus de force et les pulsations devenaient fréquentes et violentes. En conséquence, ajoute-t-il, si vous omettez de soustraire le malade à toute agitation morale dans les cas de cette nature, vous risquerez de voir échouer tous les autres moyens de guérison (3).

Dans un cas semblable observé par Blumenbach, ce physiologiste remarqua que le cerveau s'affaissait pendant le sommeil du malade pour se relever sous l'impulsion du sang au moment du réveil (4). »

Un troisième cas est rapporté par le docteur Pierquin, observé par lui dans un des hôpitaux de Montpellier pendant l'année 1821. Le sujet de l'observation est une femme qui avait

(1) Pinel, ouvrage cité, p. 101, § 116.
(2) Journal de la société Phrénologique de Paris, n° 2, p. 171.
(3) S. A. Cooper's Lectures on Surgery by Tirrel, t. 1, p. 283.
(4) Elliotson's Blumenbach, 4e édit., p. 283.

perdu une grande portion des téguments, du crâne et de la dure-mère, de sorte que le cerveau était à nu sur une large étendue. Quand son sommeil était calme, le cerveau était sans mouvement et au-dessous du niveau de l'ouverture osseuse; si son sommeil était imparfait ou agité par des rêves, le cerveau entrait en mouvement et s'élevait à travers l'ouverture en formant une sorte de hernie cérébrale. Lorsque les rêves étaient très-animés, selon les rapports de la malade, le soulèvement était considérable; mais il était encore plus marqué lorsqu'elle était éveillée, surtout si l'action de sa pensée était très-active, ou si elle était engagée dans une conversation animée (1). Un des auteurs de la *Revue Médico-Chirurgicale* rapporte, à l'appui de ce cas, que quelques années auparavant il avait eu l'occasion d'être témoin de faits semblables chez un jeune homme d'une constitution très-robuste, qui avait perdu une portion considérable du crâne, par suite d'un accident qui avait failli être mortel. Quand on lui causait de la douleur, qu'on excitait ses craintes ou sa colère, le cerveau se tuméfiait d'une manière remarquable, au point même de déranger le bandage qu'on avait soin d'appliquer légèrement, et il battait tumultueusement d'une manière isochrone aux pulsations artérielles (2).

Ces phénomènes prouvent évidemment que le cerveau, comme les muscles et les autres organes du corps, reçoit une plus grande quantité de sang quand il est dans un état d'activité, que quand il est dans un état de repos, et que, lorsque les vaisseaux cérébraux sont remplis, le volume de cet organe augmente et le force à s'élever à travers les ouvertures accidentelles, comme nous venons de le voir (3).

(1) Annals of Phrenology, n° 1, Boston U. S. Oct. 1833, pag. 37.

(2) On trouvera dans l'Appendice d'autres preuves encore que le cerveau est l'organe de l'intelligence.

(3) L'augmentation de volume du cerveau n'est-elle due qu'à la turgescence des vaisseaux sanguins? Nous ne le pensons pas. (*Note du trad.*)

La *Revue d'Édimbourg*, dont la tendance au scepticisme est assez connue, admet la doctrine phrénologique dans toute son étendue. « Dès les premiers temps des études anatomiques, dit un des rédacteurs, n° 94, le cerveau fut considéré comme un organe de la plus haute importance, surtout dans l'espèce humaine; comme le siége de la pensée et du sentiment, le centre de toutes les sensations, le messager de l'intelligence, l'organe régulateur de toutes les fonctions du corps.

« Toute sa supériorité (de l'homme sur les animaux) les facultés qui l'élèvent et constituent sa dignité, la puissance de sa raison, ses sens moraux, ses jouissances les plus douces, les hautes destinées auxquelles il aspire, il les sent, en jouit et les manifeste au moyen de la supériorité de son système nerveux. Ses blessures affaiblissent ces sensations, ses imperfections les limitent, sa destruction (humainement parlant) les anéantit. »

En outre, on peut remarquer que nous avons la conscience que c'est dans la tête que s'exécutent les opérations de l'intelligence, sans néanmoins que rien nous révèle quelle est la substance qui est contenue dans l'intérieur du crâne. C'est seulement en ouvrant la tête que l'on peut découvrir que le crâne renferme le cerveau, et alors, par un acte de l'entendement, nous en inférons que l'esprit doit avoir des rapports avec cet organe dans ses opérations.

Il est également digne de remarque, que les notions populaires qui placent l'esprit en dehors de la matière, appartiennent aux temps modernes et sont nées des théories philosophiques, imaginées depuis les temps de Locke. Shakspeare et nos vieux écrivains confondent fréquemment le cerveau et les fonctions intellectuelles; et même de nos jours, le langage vulgaire, moins influencé par les théories philosophiques que la langue scolastique, est sous ce point moins en désaccord avec la nature. Un individu stupide est vulgairement appelé

lourde tête, crâne épais, etc., tandis qu'une personne intelligente est désignée par les mots *forte tête, tête pleine.* La folie est appelée *coup de marteau,* etc.

Quand un catarrhe affecte les fosses nasales, nous nous plaignons de stupidité parce que nous avons pris un froid à la tête (1).

Le principe sur lequel j'ai tant insisté, savoir : que nous n'avons nulle conscience de l'existence et des fonctions des organes au moyen desquels s'accomplissent les actes de l'intelligence, explique la source de l'idée métaphysique dont les langues modernes sont empreintes, que l'esprit est une entité isolée. Les actes qui résultent réellement de l'action combinée de l'esprit et de ses organes paraissent, pour quiconque ne s'est point livré aux études anatomiques et pathologiques, produites par l'esprit exclusivement. De là le peu de compte que l'on a tenu de ces organes et le ridicule qu'on a tenté de jeter sur ceux qui ont voulu faire ressortir leur importance dans l'étude de la philosophie de l'esprit. Par suite des explications que nous avons données, le lecteur pourra apprécier la valeur réelle des raisonnements avancés par lord Jeffrey dans sa critique de la 2e édition de cet ouvrage qui se trouve dans le n° 88 de la *Revue d'Édimbourg.* « Nous osons affirmer qu'il n'existe pas la plus petite raison de croire que l'esprit ait besoin, pour ses opérations, d'aucun organe matériel, si ce n'est pour arriver à percevoir les objets matériels, ou bien pour l'exécution des mouvements du corps qu'il habite. » Et plus loin : « Il n'existe pas la moindre raison de nature à faire supposer qu'aucune de nos facultés, si ce n'est celles qui nous mettent en rapport avec le monde extérieur ou dirigent les mouvements du corps, agissent par l'intermédiaire des organes matériels. » C'est-à-dire que le sentiment.

(1) Elliotson's Blumenbach, page 66.

l'imagination et la réflexion sont des actes purement mentaux sans aucune connexion avec l'organisation.

Cependant, longtemps avant que lord Jeffrey n'écrivît ces sentences, le docteur Thomas Brown s'exprimait ainsi dans la même *Revue :* « La mémoire, l'imagination et le jugement peuvent être plongés dans le sommeil au moyen de quelques grains d'une drogue fort commune et fort simple. » Les docteurs Cullen, Blumenbach, Grégory et Magendie, tous physiologistes également distingués, avaient formellement avancé que les facultés mentales dépendent du cerveau.

Lord Brougham, dans son Discours de théologie naturelle, argumente également en faveur de l'indépendance de l'esprit et de la matière vivante; il donne comme preuve de cette proposition le phénomène des rêves, et il ajoute que : « à moins que quelque accident violent et inattendu ne survienne, tel qu'une maladie grave, une forte contusion, le cours ordinaire de la vie présente l'esprit et le corps agissant d'une manière tout à fait indépendante et même souvent dans un sens tout à fait contraire. » (Page 120.) Dugald Stewart a réfuté cette assertion. « Chez les vieillards, dit-il, on remarque généralement que le déclin des facultés intellectuelles suit le déclin de la santé et de la vigueur corporelle. Les rares exceptions que l'on remarque dans l'universalité de ce fait prouvent seulement qu'il existe des maladies mortelles qui n'intéressent point cette partie du corps avec laquelle les opérations de l'intelligence ont les rapports les plus immédiats (1). » Lord Brougham est évidemment en contradiction avec lui-même; car il commence par soutenir que l'esprit est entièrement indépendant du corps, et ensuite il admet qu'une *maladie grave* peut *enrayer* sa puissance. Comment, dans son hypothèse, peut-il expliquer que l'esprit peut être plus affecté

(1) *Outlines of moral philosophy*, p. 233.

par une maladie grave que par la plus légère indisposition?

Il existe une opinion populaire que la consomption pulmonaire et les autres maladies de langueur, accompagnées d'émaciation du corps, n'ont aucune action sur les actes de l'esprit qui conserve sa vigueur jusqu'à l'heure de la dissolution. Ce fait, s'il était fondé, militerait sans doute contre la doctrine qui établit que l'esprit se ressent de l'état des organes; mais il n'est rien de moins fondé en réalité. Il existe une énorme différence entre le dérangement d'un organe et une simple faiblesse dans l'exercice de ses fonctions. Dans la consomption pulmonaire, en général, le poumon seul est désorganisé: le cerveau et les autres organes restent souvent sains, quoique affaiblis dans leurs fonctions : l'intelligence de ces malades ne souffre, en conséquence, nulle altération marquée; seulement elle perd de sa vigueur (1). Dans ces cas, le malade ne continue-t-il pas à marcher malgré l'affaiblissement des membres? Mais tel qui, dans l'état de santé, eût pu faire plusieurs milles sans fatigue, peut à peine, lorsque la maladie est arrivée à son apogée, traverser son appartement. On peut donc dire, à la rigueur, que ces malades marchent jusqu'à leur dernier jour; mais serait-il sensé de soutenir que leur puissance de locomotion est égale jusqu'à la mort? Il en est de même des fonctions du cerveau et de l'esprit.

Que devient alors la proposition que le cerveau est l'organe de l'esprit implicitement? Cherchons une analogie dans les fonctions de l'œil. Si l'œil est l'organe de la vision, on doit convenir : 1° que la vision ne pourrait avoir lieu sans cet instrument; 2° que chaque acte de la vision doit être accompagné d'un état correspondant de l'organe et *vice versâ*, que toute modification dans la condition de l'organe doit influencer la

(1) Et quand même, dans quelques cas, il serait vrai que les fonctions intellectuelles s'exercent avec plus de vigueur, manquerait-on de raisons physiologiques pour expliquer ce phénomène? (*Note du traducteur.*)

vision; 3° que la perfection de la vision est en raison de la perfection de l'organe. De la même manière, si le cerveau est l'organe de l'esprit, il s'ensuivra que l'esprit ne peut accomplir aucun acte pendant la vie indépendamment de cet organe: 1° que toute émotion, tout jugement dont nous avons la conscience, résulte de l'action simultanée et dépendante de l'esprit et de son organe; 2° que toute affection mentale doit être accompagnée d'un état correspondant de l'organe, et, *vice versâ*, chaque état de l'organe doit donner lieu à certain état de l'esprit; et 3° que la perfection des manifestations de l'esprit dépend de la perfection de ses organes. Ces propositions paraissent incontestables, et il suit, comme conséquence nécessaire de ce simple fait, que l'esprit agit par l'intermédiaire des organes. Et, si cette conséquence est bien fondée, de quelle importance ne devient point l'étude de l'organe de l'esprit? N'est-ce pas là l'étude de l'esprit lui-même sous le seul point de vue où nous puissions l'envisager? Et le fait même, que pendant les siècles écoulés l'esprit a été étudié indépendamment de l'organisation, prouve, malheureusement, qu'indépendamment de la phrénologie, la philosophie morale ne peut atteindre à aucun but pratique de quelque utilité.

Admettant donc comme une vérité établie par le témoignage des physiologistes les plus estimés et par l'observation, que le cerveau est l'organe de l'esprit, et que de son état dépendent les puissances intellectuelles, la question suivante se présente d'elle-même, savoir: Si chaque acte de l'esprit exige l'action du cerveau tout entier agissant comme un seul organe, ou bien si les différentes facultés mentales sont en rapport avec des portions distinctes du cerveau formant leurs organes respectifs? Les considérations suivantes nous permettront de résoudre cette question.

1° Ce que nous connaissons relativement aux autres fonctions nous apprend que jamais un organe n'est destiné à l'accomplis-

sement de plusieurs fonctions, mais d'une seule : c'est-à-dire que chaque fonction a son organe particulier, par exemple : l'estomac digère l'aliment, le foie sécrète la bile, le cœur donne au sang sa principale impulsion, l'œil voit, l'oreille entend, la langue goûte, le nez sent, et si on analyse ces exemples, on trouve que toutes les fois que la fonction est composée, chaque élément de fonction s'exécute au moyen d'un organe distinct : et pour celle de la langue, par exemple, on y voit un nerf dont l'usage est de présider à ses mouvements, un autre nerf est destiné à communiquer les sensations ordinaires du tact, et un troisième exclusivement destiné au sens du goût. Une semblable combinaison de nerfs s'observe aux mains, aux bras et à toutes les parties du corps où il existe des muscles soumis à l'empire de la volonté : un nerf donne le mouvement, un autre sert au sentiment, tandis qu'un troisième est destiné à porter à l'esprit la connaissance de l'état actuel des muscles, et, excepté pour la langue, tous ces nerfs sont renfermés dans une gaîne commune.

L'économie humaine n'a offert, jusqu'à ce jour, aucun exemple d'un nerf servant à deux fonctions, telles, par exemple, que de communiquer à la fois la sensibilité et le mouvement, la vue et l'ouïe, le goût et l'odorat. La moelle épinière est formée de trois colonnes doubles : la colonne antérieure de chacune des divisions latérales est chargée du mouvement ; la postérieure, de la sensibilité ; celle du milieu sert à la respiration. L'analogie, pour ce qui concerne le cerveau, ne doit-elle pas nous conduire à penser que si le raisonnement est un acte essentiellement différent de l'amour ou de la haine, il doit exister un organe pour le raisonnement, un autre pour l'amour, un autre pour la haine ?

2° (1) Il est une vérité incontestable, c'est que les diverses

(1) La plupart des raisonnements qui suivent sont extraits des observations

puissances intellectuelles de l'homme apparaissent successivement, et qu'en règle générale les facultés réflectives et raisonnantes sont celles qui arrivent le plus tard à leur état de perfection. Chez l'enfant les émotions de la crainte et de l'amour apparaissent avant celles de la vénération; et la faculté d'observer l'existence et les qualités des objets extérieurs, arrive beaucoup plus tôt à sa maturité que celle des raisonnements abstraits. Chaque jour l'observation démontre que le cerveau éprouve des changements correspondants, tandis que rien ne prouve que le principe immatériel varie en puissance, d'année en année. Si chacune des facultés de l'esprit était liée au cerveau tout entier, ce développement successif des puissances intellectuelles serait tout à fait différent de ce que nous devrions attendre *à priori*, car si l'organe en masse était capable d'exécuter complétement une des facultés mentales, il devrait être également en état de les exécuter toutes. L'observation, au contraire, démontre que les différentes parties du cerveau sont réellement développées à des périodes différentes de la vie, périodes auxquelles correspondent les manifestations successives des facultés. Dans l'enfance, selon Chaussier, le cervelet ne forme que la quinzième partie de la masse encéphalique; dans l'adulte, il en forme la sixième ou huitième partie, son volume étant ainsi en rapport direct avec l'énergie de la propension vers le sexe, faculté dont il est l'organe. Dans l'enfance, la partie moyenne du front prédomine généralement; à une époque plus avancée de la vie, les parties supérieures et latérales deviennent plus proéminentes. Ces faits sont aussi strictement d'accord avec l'énergie plus grande des facultés de l'observation et du raisonnement.

3° Le génie est presque toujours partiel. En serait-il ainsi si

du Dr André Combes en réponse aux objections contre la phrénologie du Dr Barclay publiées dans les *Transactions de la société phrénologique.* (Édimbourg, 1824, page 413.)

l'organe de l'esprit était unique? Tel est poëte ou mécanicien, peintre, musicien, mathématicien, qui n'est, relativement aux autres facultés intellectuelles, qu'un homme très-ordinaire. Quelquefois ces facultés se manifestent dès l'âge le plus tendre.

4° Le phénomène des rêves est aussi tout à fait contraire à la supposition de l'unité de l'organe cérébral, tandis qu'il s'explique parfaitement par l'hypothèse de la pluralité. En rêvant, l'esprit éprouve de nombreuses et vives émotions, telles que la crainte, la colère, l'affection. Ces émotions se succèdent l'une à l'autre et s'effacent sans le contrôle des puissances intellectuelles. L'esprit est plein de mille conceptions diverses, quelquefois liées et rationnelles, mais plus souvent absurdes et incohérentes, et toutes différant évidemment des opérations de l'intelligence pendant la veille par leur défaut de consistance et de sens. Ces phénomènes s'harmonisent d'une manière remarquable avec la théorie de la multiplicité des organes cérébraux, dont quelques-uns, en agissant pendant le sommeil des autres, donnent lieu aux idées et aux sensations désordonnées qui constituent les rêves.

Il est clair que si l'organe de l'esprit était unique, toutes les facultés seraient à la fois éveillées ou endormies et que rien de semblable aux rêves ne pourrait avoir lieu.

5° Tout le monde admet l'idiotie et la manie partielle; et encore ici ce phénomène est en contradiction flagrante avec l'idée d'un organe unique, à tel point que Pinel lui-même, qui était loin d'être partisan de la phrénologie, se demandait comment on pourrait expliquer ce phénomène sans elle?

L'idiotie partielle est cet état dans lequel un individu possède une ou plusieurs facultés intellectuelles à un degré d'énergie ordinaire, tandis qu'il est plus ou moins privé de la faculté de manifester toutes les autres. Pinel, Haslam, Rush, Esquirol, et enfin tous ceux qui ont écrit sur la folie, parlent du développement partiel de certaines facultés de l'intelligence chez les

idiots; et Rush, en particulier, fait allusion non-seulement aux facultés intellectuelles, mais aussi à la possession de quelques facultés morales. Certains idiots, dit-il, sont remarquables par la force de leurs sentiments moraux, tandis que quelques hommes de génie se font remarquer dans le sens contraire. Fodéré, dans son *Traité du Goître et du Crétinisme*, s'exprime ainsi : « Il est remarquable que, par une *inexplicable singularité*, quelques-uns de ces individus (crétins), dont l'intelligence est si faible, naissent pourtant avec un talent particulier pour le dessin, la musique, la rime. J'en ai connu plusieurs qui d'eux-mêmes avaient appris à jouer passablement de l'orgue et du clavecin; d'autres, qui, sans l'avoir jamais appris, savaient raccommoder une montre et même construire quelques pièces mécaniques. » Il ajoute que cette puissance ne pouvait pas être attribuée à l'intelligence, « car ces individus étaient non-seulement incapables de lire les ouvrages qui traitent des principes de la mécanique, mais ils étaient tout à fait déroutés lorsqu'on en parlait, et ne se perfectionnaient jamais. » On doit remarquer aussi que ces infortunés diffèrent beaucoup entre eux par l'espèce, ainsi que par la force de la faculté mentale qu'ils possèdent. Tel, par exemple, est plein de bienveillance et du meilleur caractère; tel autre se montre querelleur et méchant; celui-ci aime la musique avec passion ; un autre y est tout à fait insensible. Pinel a rapporté l'observation d'une fille idiote qui possédait au plus haut point la faculté d'imiter toutes les personnes qu'elle voyait ou entendait, et qui pourtant paraissait complétement dénuée d'intelligence au point de n'attacher aucune idée aux mots qu'elle répétait. Le docteur Rush parle d'un homme qui était remarquable par la force de ses sentiments religieux quoiqu'il fût tout à fait privé des autres sentiments moraux et de tout entendement. On voit des crétins qui ne manifestent aucune faculté de l'esprit, si ce n'est une forte amativité.

Il faut remarquer, en outre, que ces traits caractéristiques de chaque cas en particulier sont invariables. L'idiot qui manifeste aujourd'hui la faculté des tons, les sentiments de bienveillance, de vénération ou de l'estime de soi, ne présentera pas le lendemain ou dans un an la prédominance d'une faculté différente. Si le manque de volume du cerveau, considéré comme organe *unique*, était la cause de l'idiotie, ces phénomènes ne pourraient pas avoir lieu; car, par cela seul qu'il aurait la puissance de manifester une seule faculté, il devrait, en raison des circonstances au milieu desquelles l'idiot serait placé, être également en état de manifester toutes les autres lorsque leur activité serait sollicitée, etc. Ainsi le caractère de l'idiot, au lieu d'être permanent, se modifierait à chaque événement, ce qu'on n'a jamais observé. Fodéré appelle ces faits d'*inexplicables singularités*, et sans aucun doute, selon sa théorie, cela doit être ainsi. Pour le phrénologue, leur explication est en parfaite harmonie avec ses idées. La différence des facultés intellectuelles que manifestent quelques idiots est aussi grande que celle qui existe entre les sensations que font naître, par exemple, un son, une odeur. En conséquence, inférer qu'un organe unique sert à la manifestation de toutes ces facultés, serait aussi peu logique que de supposer que tous les sens externes n'ont qu'un seul appareil organique, en dépit des faits qui prouvent qu'un individu peut être aveugle sans être sourd, ou sourd sans être aveugle.

La manie partielle est un état dans lequel une ou plusieurs facultés de l'esprit sont dérangées, tandis que les autres restent saines : elle est connue sous le nom de monomanie; ainsi que l'idiotie, elle exclut la possibilité d'un organe unique pour toutes les facultés intellectuelles ; car on rencontre toujours cette objection, que si l'organe est en état de manifester une faculté dans sa perfection, il doit être également capable de les manifester toutes, ce qui cependant est connu pour être en opposition directe avec les faits.

Relativement à la *folie raisonnante*, Pinel s'exprime ainsi : « L'hôpital des insensés n'est jamais sans quelques exemples de manie caractérisée par des actes d'extravagance ou même de fureur et accompagnée d'une certaine intégrité de jugement. Ces malades font les réponses les plus justes et les plus précises aux questions qu'on leur adresse : il est impossible de distinguer aucune incohérence dans leurs idées : ils lisent et écrivent des lettres comme si leur intelligence était parfaitement saine, et pourtant, par un singulier contraste, ils mettent en pièces leurs vêtements et leurs couvertures, et trouvent toujours quelque raison plausible pour justifier ces actes d'une fureur insensée. Cette sorte de manie est si commune, que le nom vulgaire de *folie raisonnante* lui a été donné. » (Page 93.) Ici encore il serait impossible de concilier ces faits avec l'idée qu'un seul organe exécute à lui seul tous les actes intellectuels.

6° Outre les phénomènes qu'on observe dans l'idiotie et dans la folie, il est une autre classe de faits (auxquels je me contenterai de faire ici allusion) également en désaccord avec la supposition d'un organe unique de l'esprit, savoir : les blessures partielles du cerveau qu'on dit avoir existé sans aucun trouble des facultés mentales. Je ferai observer seulement que si toutes les parties du cerveau étaient intéressées dans l'exécution de chacun des actes intellectuels, il serait étrange que les actes s'accomplissent également quand une grande partie du cerveau est lésée ou détruite, de la même manière que lorsque son tissu est intact dans toutes ses parties; si le fait était réel, comme on prétend l'avoir constaté, le cerveau ferait une exception aux lois générales qui régissent les autres organes; car, quoiqu'une portion des poumons puisse suffire au maintien de la respiration, qu'une portion de l'estomac suffise à la digestion à un degré suffisant pour soutenir la vie, il n'est pas un seul exemple dans lequel ces fonctions aient été exécutées par les organes malades comme elles le sont quand les poumons ou

l'estomac sont à l'état normal et jouissent de toute leur activité naturelle. Les phrénologues n'ont besoin de recourir à aucun subterfuge pour concilier l'observation de ces faits avec leur système, car, la pluralité des organes du cerveau étant admise, l'explication est facile et satisfaisante.

7° L'expérience de chaque jour fournit la preuve que l'esprit manifeste une pluralité de facultés exécutée par une pluralité d'organes. Qu'un individu reçoive un affront au milieu d'une assemblée respectable, les émotions morales qui suivent peuvent s'éveiller simultanément : sa colère s'allume, mais bientôt, par un sentiment de respect pour les personnes présentes, la réflexion arrête la vengeance. Un tel état d'esprit peut durer pendant plusieurs heures. Un organe unique pourrait-il en même temps éprouver l'indignation, le respect et commander la modération? On sent que cela ne peut se faire que par plusieurs organes. Pourrions-nous, tout à la fois, ressentir des émotions aussi opposées si nous n'employions pas divers instruments pour y arriver. Tel homme donne un coup de poignard tout en souriant à son adversaire et en lui adressant des paroles de paix. Le peintre chante tout en travaillant, et si le même homme ne peut à la fois faire de la poésie et calculer des logarithmes, c'est parce qu'une partie des organes dont l'action est nécessaire à l'une de ces opérations, l'est aussi pour l'autre, et que le même organe ne peut accomplir deux phénomènes à la fois.

Il résulte des considérations précédentes, qu'une théorie fondée sur l'idée que le cerveau est un organe unique serait de tous points en désaccord avec les faits qui résultent de l'étude de l'esprit; tandis que, d'un autre côté, le principe de la pluralité des organes permet d'en expliquer *un grand nombre* et s'accorde avec tous. Ainsi donc cette vérité est démontrée non par des faits rares et supposés, que peu de personnes peuvent vérifier, mais par les faits nombreux qui chaque jour se pré-

sentent d'eux-mêmes à notre observation et tombent pour ainsi dire sous nos sens. Ce principe a un tel degré de probabilité, qu'il avait déjà depuis longtemps frappé l'esprit d'un grand nombre d'observateurs. « Le cerveau est un organe très-compliqué, dit Bonnet, ou plutôt un assemblage d'organes divers (1). » Tissot soutenait qu'à chacune des perceptions était affectée une fibre différente (2). Haller et Van Swieten pensaient que les sens internes avaient dans le cerveau des organes distincts de la même manière que les nerfs des sens externes (3). Cabanis a émis une opinion semblable (4). Telle était encore l'opinion de Prochaska. Cuvier dit que « certaines parties du cerveau dans les différentes espèces d'animaux sont petites ou volumineuses selon certaines qualités dont ces animaux sont doués (5). » Le même auteur admet que la doctrine de Gall sur les fonctions du cerveau n'est nullement opposée aux principes généraux de la physiologie (6). Sœmmering assurait que l'on *trouverait* un jour le siége particulier des différents ordres d'idées. « Que les esprits timorés prennent donc courage, dit le docteur Georget, et qu'appuyés sur de si hautes autorités, ils ne craignent pas d'être accusés du crime impardonnable d'innovation et de passer pour cranioscopistes en admettant la pluralité des organes et des facultés intellectuelles dans le cerveau, ou au moins en osant examiner cette théorie (7). »

Fodéré lui-même, adversaire ardent de la phrénologie, après avoir récapitulé une nombreuse série d'arguments semblables à ceux que nous avons donnés ci-dessus et qu'employaient les philosophes qui ont précédé Gall et Spurzheim pour supposer

(1) Palingénésie, tom. I, page 334.
(2) Œuvres, tom. III, p. 35.
(3) Van Swieten, tom. I, p. 434.
(4) Rapport du physique et du moral de l'homme, 2e édit., tom. I. p. 233-234.
(5) Anatomie comparée, tom. II.
(6) Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles, page 193.
(7) Physiologie du système nerveux, tom. I, page 126.

l'existence de la pluralité des organes, est forcé d'admettre que « cette sorte de raisonnement a été employée par le plus grand nombre des anatomistes depuis Galien jusqu'à nos jours, et même par le grand Haller qui sentait le besoin d'assigner une fonction à chacune des parties du cerveau. » Pinel aussi (dans l'article *Manie* de l'*Encyclopédie méthodique*), après avoir rapporté quelques cas de folie partielle, demande si toute cette série de faits peut s'accorder avec l'opinion d'une faculté unique et d'un seul organe de l'entendement; et même dans la *Revue d'Édimbourg* (n° XCIII), on loue sir Charles Bell d'avoir attaqué l'opinion commune « que la sensation et la volition puissent être communiquées par le même nerf, » et pour avoir prouvé « les différentes fonctions des différentes parties du cerveau et du cervelet. »

Il est donc peu surprenant que les hommes réfléchis aient été de bonne heure amenés à penser que les diverses facultés mentales devaient être en rapport avec diverses portions du cerveau. Aussi, avant le XVIIIe siècle, époque où la philosophie nouvelle fut professée à Paris, nous trouvons des traces de cette opinion commune, non-seulement chez les anatomistes et les physiologistes célèbres, mais aussi dans tous les auteurs qui ont écrit sur la nature humaine. Burton, dans son *Anatomie de la Mélancolie* (publiée en 1621), dit : « Il existe trois sens internes, ainsi appelés parce qu'ils viennent de l'intérieur du crâne, savoir : le sens commun, la fantaisie et la mémoire. » Il dit du sens commun, que « la partie antérieure du cerveau est son organe ou son siége; » de la *fantaisie* ou imagination, que quelques-uns désignent par le nom d'estimative ou cogitative, que « son organe est dans le ventricule moyen du cerveau; » et de la mémoire, que « son siége ou son organe est à la partie postérieure. » Telle était l'idée qu'Aristote s'était formée des facultés, idée qui fut adoptée avec peu de modifications par les écrivains du moyen âge. Dans le XIIIe siècle, une tête

divisée en régions, selon cette opinion, fut construite par Albert le Grand, évêque de Ratisbonne, et une autre fut publiée par Pierre Montagnana en 1491 (1).

Enfin, une autre fut publiée à Venise, en 1562, par Ludovico Dolci, dans un traité *sur les Moyens d'étendre et de conserver la mémoire.*

Nous en donnons ici une copie.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

1. Fantasia.
2. Cogitativa.
3. Vermis.
4. Sensus communis.
5. Imagina.
6. Æstimativa.
7. Memorativa.
8. Olfactus.
9. Gustus.

Il existe, au Musée britannique, une carte de l'univers et des éléments des sciences, sur laquelle est dessinée une tête. Elle fut publiée à Rome en 1632 (2).

Si donc tant de physiologistes et d'écrivains ont été amenés à penser que les organes intellectuels étaient multiples, en trouvant qu'il serait absurde d'attribuer des phénomènes si variés à l'action d'un seul et même organe, nous ne risquerons pas de tomber dans une trop grande erreur, en disant que cette dernière notion, loin d'être évidente, paraît si improbable, que, pour la soutenir, des faits plus concluants encore que ceux qui

(1) Gall, *Sur les Fonctions du Cerveau*, in-8°. Paris, 1822-1825, tom. II, p. 334-335.

(2) Elliotson's Blumenbach, page 205.

prouvent la proposition contraire, seraient nécessaires, et que toutes les présomptions sont en faveur de la théorie qui admet que les facultés mentales s'exécutent au moyen d'organes multiples.

Nous avons tâché de démontrer, 1° que l'opposition aveugle et passionnée que la phrénologie a rencontrée dès sa naissance, l'obstination que mettent encore à la combattre des hommes d'une haute réputation scientifique, ne prouvent pas que cette science soit erronée, car la plupart des grandes découvertes ont eu à subir le même sort; 2° qu'il est impossible à l'intelligence de comprendre l'esprit comme entité distincte de la matière, et que c'est parce qu'ils ne peuvent par la conscience seule arriver à connaître l'action des organes, que les métaphysiciens ont supposé que leurs sensations et leurs perceptions intellectuelles étaient des émanations d'un esprit pur, tandis qu'elles sont le résultat de l'esprit agissant par l'intermédiaire des organes; 3° que les anatomistes et les physiologistes les plus éminents ont de tout temps considéré le cerveau comme l'organe de l'intelligence, et que l'opinion vulgaire a toujours placé son siége dans la tête, quoiqu'elle ne possédât aucune donnée sur la substance qui occupe l'intérieur du crâne; qu'il résulte de l'idée même que l'esprit agit par l'intermédiaire d'un organe, que chacun des actes intellectuels est nécessairement accompagné d'une modification du cerveau, et *vice versâ*, de sorte que la vraie philosophie de l'esprit ne peut être découverte si on ne prend pas en considération l'influence des organes; 4° que l'analogie des nerfs du sentiment et du mouvement des cinq sens et des autres parties du corps, servant tous à l'exécution de fonctions distinctes au moyen d'organes séparés, l'apparition et l'accroissement successif des facultés chez l'enfant, les phénomènes du génie partiel, des rêves, de la monomanie, les blessures du cerveau, fournissent des preuves évidentes que l'esprit manifeste une pluralité de fa-

cultés au moyen d'organes variés et exclut la supposition d'une puissance unique, opérant au moyen d'un organe commun.

Il reste, en conséquence, à étudier l'effet que produit l'état matériel de ces organes sur les actes intellectuels, s'il est indifférent qu'ils soient volumineux ou petits, bien ou mal conformés, sains ou malades.

Les faits que nous allons examiner prouveront que dans les autres appareils de la nature vivante le volume d'un organe, toutes choses égales d'ailleurs, donne la mesure de la puissance de ses fonctions, c'est-à-dire, que plus il est petit, moins il montre d'énergie dans l'exercice de sa fonction; que plus il est grand, plus la fonction qui lui correspond s'exerce avec puissance (1).

Tout le monde connaît la fable du vieillard et ses enfants, et du faisceau si solide dans son ensemble, si facile à briser par la séparation de chacun des dards qui le formaient. La morale de cette fable s'applique parfaitement à l'organisation matérielle de l'homme; par exemple : chaque muscle est composé d'un nombre plus ou moins considérable de fibres, et sa force est en proportion de la quantité de fibres qui le composent. En admettant que les nerfs soient aussi formés d'un certain nombre de fibres nerveuses, leur action doit également être d'autant plus forte que ces fibres sont plus nombreuses; cependant, tout en reconnaissant la vérité de ce principe, une observation doit être faite, savoir : que toutes les parties doivent être de même qualité, soit entre elles, soit en totalité; par exemple : si le vieillard de la fable avait présenté dix baguettes de bois réunies en faisceau et fait observer à ses enfants qu'il était plus difficile d'en briser dix réunies que de les briser l'une après l'autre, et si ses fils, pour réfuter son assertion, lui eussent présenté une tige de fer du volume de l'une des ba-

(1) Voyez Andrew Combe, Essay on the influence of organic size on energy of function particularly as applied to the organs of the external sense and brain.

gnettes en lui objectant qu'il serait plus difficile de rompre cette tige de fer, quoique seule, que son faisceau tout entier, la seule réponse à faire eût été que ces choses, différant dans leur nature et leur qualité, ne pouvaient être comparées, mais que si les dix tiges de fer étaient réunies, la difficulté de les rompre serait la même, comparativement à la tige de fer isolée. De la même manière les nerfs, les muscles, le cerveau et toutes les autres parties du corps peuvent être saines ou malades. La nature de leur tissu peut être plus ou moins fine, plus ou moins grossière; elles peuvent appartenir à un être jeune ou vieux, énervé par la chaleur brûlante du soleil des tropiques ou engourdi par le froid des régions arctiques; et il serait peu rationnel d'attendre la même énergie, le volume étant égal, de deux individus soumis à des circonstances si diverses. Le fer même est soumis à l'influence de la température, car il peut être liquéfié par la chaleur et même réduit en gaz lorsqu'elle est portée à son plus haut degré. Or donc, pour que notre principe soit rigoureusement vrai, il faut que la constitution et la santé des sujets soient dans des conditions égales, et que les circonstances au milieu desquelles ils vivent, soient les mêmes. Un muscle ou un nerf volumineux, composé de fibres nombreuses, agira avec plus de force qu'un muscle ou un nerf plus petit et formé d'un nombre de fibres moins considérable.

Cependant, en étudiant l'influence de cette loi des êtres animés, nous ne pouvons rationnellement comparer une espèce avec l'autre; car, dans une semblable comparaison, les autres conditions ne seraient pas les mêmes. L'homme, le castor et l'abeille, par exemple, sont portés à construire : toutefois, dans l'abeille, l'organe de la constructivité est très-petit; et si nous le comparions avec le même organe chez l'homme et chez le castor, on pourrait nous objecter que ces derniers n'excellent pas dans leur construction en proportion de l'excès de volume de leur organe de constructivité. Mais cette méthode de rai-

sonner serait tout à fait défectueuse; l'organisation des différentes espèces d'animaux est modifiée en raison de certaines conditions de leur existence. Le bœuf a quatre estomacs, tandis que le cheval n'en a qu'un, et pourtant l'un et l'autre digèrent la même espèce de nourriture. La seule méthode rationnelle consiste à comparer dans des individus de la même espèce le volume de chacun des organes avec l'énergie de leurs fonctions respectives, en tenant compte de l'état de leur santé, de leur constitution élémentaire, de l'âge et de l'exercice de l'organe. Toutes ces choses étant égales, on pourra assurer que leur puissance est en raison directe de leur volume. Plus les espèces ont d'analogie entre elles, mieux on peut comparer leur organisation et leurs fonctions; ainsi le flambeau de l'analogie peut éclairer les lois de l'économie de l'homme, en étudiant celles qui régissent l'organisation des espèces d'animaux qui se rapprochent le plus de lui. Néanmoins nous ne pouvons encore tirer de cette source que des présomptions. Ce n'est qu'en observant l'homme lui-même, qu'on peut obtenir des preuves directes et positives. Cette dernière méthode seule est admise par les phrénologues comme suffisante, et c'est elle seule qui fait la base de leur science.

Les observations qui suivent, relatives à l'influence du volume des organes sur la puissance des fonctions dans les différents ordres d'animaux, ne peuvent donc servir qu'à rendre plus clairs et mettre à la portée de tous les esprits quelques points abstraits de la doctrine, et non à fournir des preuves d'une évidence incontestable; car, pour arriver à cette évidence, il faut nécessairement s'appuyer d'observations faites sur l'espèce humaine seule.

Personne ne conteste, je pense, que la force des os, toutes choses égales d'ailleurs, ne soit toujours proportionnée à leur volume. Ce principe est si vrai, que, quand la nature d'un oiseau exige que ses os soient doués d'une grande force, tout en con-

servant la légèreté nécessaire aux fonctions de l'espèce, on observe qu'ils ont un grand diamètre, mais que le centre en est creux : c'est un principe de mécanique connu : que l'augmentation du volume d'un corps ajoute à sa force. Cette loi du volume ressort encore de l'examen du cœur et des vaisseaux sanguins, car chacun sait qu'un tube de trois pouces de diamètre doit transmettre un volume d'eau plus considérable que celui qui n'en aurait qu'un. Ce principe s'applique encore aux poumons, au foie, aux reins et aux différents organes; car si un foie, dont la surface est de dix pouces carrés, peut sécréter quatre onces de bile, il est évident que celui qui en aura vingt devra, toutes choses égales d'ailleurs, en sécréter une quantité proportionnée à son volume. Et si cette loi n'était pas exactement vraie, pourquoi serait-il donc plus avantageux d'avoir un organe pulmonaire volumineux et contenu dans un large thorax que d'en avoir un d'un petit volume et comprimé dans une poitrine étroite?

Généralement parlant, il existe deux espèces de nerfs distribués dans toute l'économie, savoir : les nerfs du mouvement et ceux destinés aux sensations ou nerfs de la sensibilité. Les muscles constituent l'appareil principal et indispensable du mouvement; les nerfs ne servent qu'à leur communiquer l'impulsion de la volonté. Le contraire a lieu pour les sensations : le nerf alors est l'instrument principal; et les parties dans lesquelles il vient se ramifier, ne servent que de médium pour le mettre en rapport avec les corps spécifiques qu'il est destiné à connaître. Pour prouver, d'une manière générale, l'influence qu'exerce le volume des nerfs sur la puissance de leur action, on peut citer les faits suivants constatés par M. Desmoulins, célèbre physiologiste français. Les membres du cheval et du bœuf ont un pouvoir musculaire beaucoup plus grand, mais des sensations beaucoup moins intenses, que les membres de l'homme; aussi, en conformité du principe que nous soutenons,

les nerfs du mouvement qui se distribuent aux quatre membres du cheval et du bœuf sont au moins un tiers plus nombreux que les nerfs du sentiment que reçoivent ces parties; tandis que, dans l'homme, les nerfs du mouvement des membres sont d'un cinquième ou d'un sixième moins nombreux que les nerfs de la sensibilité qui se distribuent dans les mêmes parties. Les oiseaux et les reptiles, dont la peau écailleuse n'a qu'une sensibilité très-limitée, mais qui ont une grande puissance de mouvement, ne présentent que des nerfs de la sensibilité très-petits et très-peu nombreux, tandis que ceux du mouvement sont en grand nombre et volumineux. Enfin, chaque fois que la nature a voulu conférer un plus haut degré de sensibilité à quelques parties du corps d'un animal, on observe que les nerfs du sentiment y existent toujours en plus grand nombre; par exemple, le seul nerf du sentiment qui vient se ramifier à l'extrémité de la trompe de l'éléphant, qui, comme chacun le sait, est le siége du tact chez cet animal, est d'un volume plus considérable que celui de tous les nerfs du mouvement de cet organe. La queue de quelques espèces de singes, les ailes de certaines chauves-souris sont douées d'une grande sensibilité, et on observe que les nerfs du sentiment de ces parties ont un volume correspondant au degré d'augmentation de cette puissance fonctionnelle. Pour que les oiseaux puissent voler et se soutenir dans un milieu beaucoup plus léger que leur corps, il eût été nécessaire qu'ils fussent doués de muscles volumineux; mais, comme leur poids aurait pu les gêner pour s'élever, la nature a évité cette difficulté en les douant de nerfs du mouvement très-forts, qui, en portant un puissant stimulant aux muscles, augmentent leur force, sans qu'un accroissement de volume soit nécessaire.

Les poissons qui vivent dans un milieu dont la pesanteur spécifique est presque égale à celle de leur corps, sont doués de muscles volumineux qui leur donnent une grande puissance

de locomotion, mais les nerfs du mouvement sont beaucoup moins gros que chez les oiseaux. Dans ces circonstances, on voit que la nature a admirablement conféré la puissance des mouvements en augmentant le volume de la partie de l'appareil locomotif qui peut être volumineux sans inconvénient pour l'animal; ainsi donc, pour que la puissance locomotive soit énergique, il faut nécessairement que les muscles ou les nerfs du mouvement soient d'un volume assez fort.

Relativement aux sens externes, il faut remarquer que chacun d'eux est composé 1° d'un instrument ou médium sur lequel l'impression se fait (l'œil par exemple); 2° d'un nerf chargé de transmettre l'impression au cerveau. La même loi du volume s'applique aux organes des sens. Un œil volumineux réunira une plus grande somme de rayons lumineux; une grande oreille rassemblera plus de rayons sonores; de larges narines admettront une plus grande quantité de particules odorantes. Ces faits sont d'une telle évidence qu'à peine est-il nécessaire de les appuyer par des preuves; toutefois, comme lord Jeffrey a été jusqu'à tourner cette idée en ridicule, nous dirons que Monro, Blumenbach, Sœmmering, Cuvier, Magendie, Georget, tous les physiologistes enfin, l'ont soutenue.

Blumenbach, en traitant de l'odorat, dit : Les animaux qui sont le plus favorisés sous le rapport de la finesse de l'odorat, ont aussi les organes de l'olfaction plus développés. La même chose s'observe chez les peuples barbares. Par exemple sur la tête de l'Indien du nord de l'Amérique (représenté sur une des planches de cet ouvrage), on remarque que les narines sont d'une ampleur extraordinaire. Ceux qui se rapprochent le plus de cette conformation des narines sont les Éthiopiens. Je possède huit crânes d'individus de cette race, tous très-différents les uns des autres, mais remarquables par des fosses nasales beaucoup plus étendues que celles décrites par Sœmmering. Ces

observations anatomiques sont d'accord avec ce que rapportent les voyageurs les plus dignes de foi, concernant la merveilleuse finesse d'odorat de ces sauvages. De même le docteur Monro, en parlant, dans son Anatomie comparée, du volume de l'organe de l'odorat du chien, dit : « Sa finesse (de l'odorat) semble augmenter en raison de l'étendue de la surface de l'organe, et cette observation est également fondée pour tous les autres sens. » Le même auteur ajoute que : « L'oreille externe a une conformation différente chez les divers quadrupèdes, toujours adaptée aux besoins de conservation de l'animal; ainsi les lièvres et les autres animaux qui sont sans cesse exposés aux attaques des bêtes de proie ont de larges oreilles dirigées en arrière; leurs yeux les avertissent du danger qui est devant eux. »

Ces observations peuvent s'appliquer non-seulement aux parties externes des organes des sens, mais aussi à leurs parties internes, dont les nerfs ne sont pas moins soumis à cette loi du volume. Georget, en traitant des nerfs, affirme que : « Le volume de ces organes est toujours en rapport, dans les différents animaux, avec l'étendue et la force des sensations et des mouvements auxquels ils président : Ainsi le nerf de l'odorat, dans le chien, est plus volumineux que les cinq nerfs des sens externes dans l'homme. » Le nerf de l'odorat est petit dans l'homme et dans la famille des singes, il est à peine perceptible dans le dauphin; fort dans le chien et le cheval, énorme dans la baleine, chez laquelle il égale presque le diamètre de la moelle épinière. Dans la taupe son volume est extraordinaire, tandis que le nerf optique est remarquablement petit. Le contraire a lieu pour l'aigle, le nerf optique étant volumineux et le nerf olfactif insignifiant. La plupart des quadrupèdes l'emportent sur l'homme pour la finesse de l'ouïe ; aussi remarque-t-on que le nerf auditif de la brebis, de la vache et du cheval excède de beaucoup en volume ce même nerf chez l'homme,

toutes choses égales d'ailleurs. Chez quelques autres oiseaux de proie cités pour la grande sensibilité de leur organe du goût, le palais reçoit une masse de filaments nerveux.

L'organe de la vue fournit une preuve plus intéressante encore de l'influence que le volume exerce sur l'énergie des fonctions organiques. Le globe de l'œil est destiné à rassembler les rayons lumineux : en conséquence, un œil volumineux réunira une plus grande quantité de rayons, ou, en d'autres termes, agira sur une plus grande sphère de vision qu'un petit. Mais le nerf optique concourt aussi à la puissance de la vision et augmente son énergie en raison du volume. Le bœuf, par sa construction lourde et pesante, est mal organisé pour le mouvement : la nature l'a, en conséquence, pourvu d'un globe oculaire volumineux, au moyen duquel il peut embrasser un large champ de vision sans se déplacer; toutefois, comme il n'est pas nécessaire que sa vue soit fine pour trouver sa nourriture, son nerf optique est loin d'être proportionné au volume du globe de l'œil. L'aigle, au contraire, planant dans les régions les plus élevées de l'air, parvient à distinguer sa proie à une immense distance, lors même que sa couleur la confond, pour ainsi dire, avec le sol. Embrassant un horizon immense par le fait seul de son élévation, ses yeux n'ont pas besoin d'être volumineux, mais le nerf optique est énorme et rend raison de la finesse et de l'étendue presque incroyable de sa vue. Au lieu de former une membrane unie tapissant la surface interne de la chambre postérieure de l'œil, comme cela a lieu chez l'homme et les animaux, qui ne jouissent pas d'une vue si extraordinaire, la rétine ou l'expansion du nerf visuel, chez ces oiseaux à longue vue, forme un grand nombre de replis qui flottent dans l'œil et augmentent ainsi d'une manière admirable non-seulement l'étendue de la surface nerveuse, mais la masse totale du nerf. Cette disposition est commune à l'aigle, au faucon, à l'épervier et aux autres oiseaux de proie. Nous voyons donc que pour ce

qui a rapport aux sens externes, il est de toute évidence que quand la nature a voulu augmenter la puissance de leur action, elle y est arrivée en augmentant le volume des organes.

Passons maintenant à l'examen du cerveau lui-même. Si j'affirmais que la différence de volume du cerveau ne produit aucun effet sur la vigueur de ses fonctions ou bien qu'un cerveau petit parfaitement sain et appartenant à un individu doué d'une bonne constitution, égale, par l'activité et la puissance de ses fonctions, celles d'un cerveau de forte dimension appartenant à un individu placé dans des conditions également favorables de santé, le lecteur pourrait-il, après l'évidence des faits qui lui auraient été fournis et qui prouvent que la puissance des fonctions d'un organe est en raison directe de son volume, pourrait-il croire, dis-je, à cette assertion? Il faudrait alors que le cerveau fît exception à la loi générale qui régit la nature organisée, et pourtant les phrénologues se sont vus exposés à la haine et au mépris pour avoir avancé cette vérité, que de même que pour les autres organes l'énergie de ses fonctions est en raison directe de son volume, toutes choses égales d'ailleurs. Je vais fournir les preuves directes de l'évidence de ces faits, mais le lecteur voudra bien remarquer que je n'entends exposer ici que quelques principes généraux, tels que le comporte un discours préliminaire. Les conditions et les modifications indispensables pour que ces principes puissent être appliqués à la pratique seront exposées dans un chapitre subséquent.

1° Le cerveau d'un enfant est petit et son intelligence est faible, comparée au cerveau et aux facultés mentales de l'adulte;

2° Le volume trop petit du cerveau est une cause invariable d'idiotisme. Les phrénologues ont en vain sommé leurs contradicteurs de fournir un seul exemple d'un esprit vigoureux manifesté par un très-petit cerveau. Le docteur Gall a établi comme un fait sans exception, que quand le cerveau est assez

petit pour que la circonférence de la tête n'excède pas treize ou quatorze pouces, l'idiotie en est la conséquence invariable. « Une intelligence complète, dit-il, est absolument impossible avec un aussi petit cerveau ; il existe toujours dans ces cas une idiotie plus ou moins profonde. Cette règle est sans exception (1). » En parlant sur ce sujet dans son ouvrage sur la folie, le docteur Spurzheim s'exprime ainsi : « Nous savons parfaitement qu'un grand nombre de faits répétés dans diverses circonstances sont nécessaires pour qu'on puisse en tirer une conclusion générale; mais, relativement à l'idiotisme de naissance, nous avons rassemblé un si grand nombre d'observations faites dans divers pays, que nous n'hésitons pas à affirmer qu'un cerveau trop petit est incapable de manifester des actes intellectuels complets. Je prie le lecteur de remarquer que je ne prétends pas que l'idiotisme soit l'attribut d'un trop petit cerveau seulement; l'idiotisme peut résulter de causes différentes, mais l'une d'elles est la petitesse du cerveau. L'observation nous a convaincu que les lois de la nature sont constantes, et si nous observons continuellement que le même phénomène a lieu dans les mêmes circonstances, nous pouvons considérer les conséquences que nous en tirons comme rigoureusement vraies jusqu'à ce que l'expérience ait démontré le contraire. Personne n'a le droit de dire qu'une conséquence a été trop promptement établie, s'il n'a pas fait lui-même un nombre suffisant d'observations pour appuyer sa négation. Il est de son devoir de la prouver par des faits. Dans le journal de la Société phrénologique de Paris, du mois d'août 1835, le docteur Voisin rapporte une série d'observations faites sur des idiots confiés à ses soins à l'hôpital des Incurables, qui viennent à l'appui des assertions de Gall que nous avons citées plus haut. M. Voisin assure qu'il les a trouvées fondées dans tous

(1) Gall sur les Fonctions du Cerveau, tome II, page 330.

les cas. Dans le dernier degré d'idiotisme, quand les actes intellectuels étaient nuls, la circonférence horizontale, prise un peu au-dessus de l'orbite, varia de onze à treize pouces; tandis que la distance de la racine du nez à la protubérance occipitale, en passant par le sommet de la tête, n'était que de huit à neuf pouces. Quand l'étendue varie de quatorze à dix-sept pouces horizontalement et qu'elle est de onze à douze pouces, dans l'autre direction, quelques éclairs d'intelligence et d'activité des facultés perceptives peuvent avoir lieu, mais l'individu est sans puissance d'attention ou de fixité dans les idées. Enfin, quand la première mesure rend dix-huit ou dix-neuf pouces, quoique la tête soit encore très-petite, les fonctions intellectuelles s'exécutent assez régulièrement; seulement elles manquent de vigueur. Une tête peut être considérée comme ayant acquis le plus grand développement possible, quand sa mesure horizontale atteint à vingt-deux pouces et la seconde à quatorze. La tête de Spurzheim était si volumineuse que même sur le crâne, dépouillé des téguments, ces deux mesures montaient l'une à vingt-deux pouces 1/4 et l'autre à 15 pouces 6/10; que ceux qui nient l'influence du volume du cerveau sur les opérations de l'intelligence, mettent leur opinion d'accord avec les faits avant d'accuser la phrénologie de contredire la nature, et de soutenir que la vigueur de l'esprit est indépendante du volume de la tête.

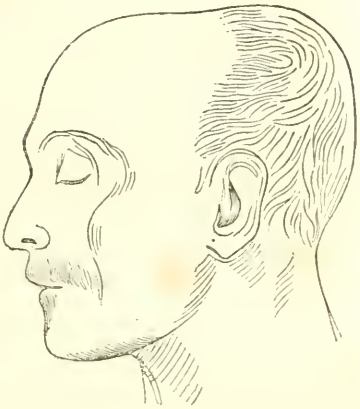
Pinel, très-peu partisan de la phrénologie, s'exprime cependant ainsi : « Il paraît que l'idiotie de naissance est toujours accompagnée d'un vice de conformation originel du cerveau; il en résulte qu'elle n'est pas susceptible de modification, et qu'elle doit durer autant que la cause physique dont elle dérive (1). » Un cas remarquable d'idiotie, jointe à une petitesse remarquable du cerveau, se trouve rapporté dans le n° 42 du Journal

(1) Dictionnaire des Sciences Médicales, tome Ier, page 515, art. *Aliénation.*

phrénologique (1). Nous donnons ici une figure gravée de cette tête, contrastant avec celle du célèbre réformateur hindou, Rammo-Hun Roy.

Idiot, âgé de 20 ans.

Tête de Rammo-Hun.



Le docteur Elliotson possède le crâne d'un idiot âgé de dix-huit ans, qu'il tient du docteur Formby de Liverpool, et qu'il a présenté à la Société phrénologique de Londres. Sa circonférence n'est que de seize pouces, et la distance d'une oreille à l'autre, en passant au-dessus du vertex, n'est que de sept pouces 3/4. Le cerveau pesait seulement une livre sept onces 1/2 et le cervelet quatre onces (2).

Le défaut de volume du cerveau n'est pas cependant la seule cause qui produise l'idiotie : un cerveau volumineux peut être malade et l'imbécillité résulter de cette maladie; mais comme nous l'avons démontré ci-dessus, chaque fois qu'il sera très-

(1) Volume IX, page 126.
(2) Elliotson's Blumenbach, page 199.

petit, fût-il sain d'ailleurs, l'idiotie en sera la conséquence inévitable.

Tous les hommes remarquables, soit par leur intelligence, soit par la force de leur caractère, tels que Napoléon, Franklin, Burns, Frédéric II, etc., avaient la tête remarquablement forte. Il est prouvé que les nations, chez lesquelles le cerveau est volumineux, possèdent une grande supériorité intellectuelle sur celles qui ont cet organe plus petit, et qui, de tout temps, ont été subjuguées par les premières. Le cerveau des Indous est beaucoup plus petit que celui des Européens; et plusieurs millions d'Indiens ne furent-ils pas soumis par quelques milliers de nos soldats? Le cerveau des peuplades originaires de l'Amérique est aussi moins volumineux que celui des races européennes; et l'on sait qu'une poignée de ces derniers asservit plus d'un quart du nouveau monde.

L'influence du volume est maintenant reconnue par les physiologistes les plus distingués : « Le volume du cerveau, » dit Magendie, « est généralement en raison directe de la force de l'intelligence. On n'en peut néanmoins rigoureusement conclure que tout homme, ayant une grosse tête, a nécessairement une intelligence supérieure; plusieurs causes indépendantes du cerveau peuvent concourir à augmenter le volume de la tête, ou diminuer le volume du cerveau. Mais il est rare qu'un homme, distingué par ses facultés intellectuelles, n'ait pas une tête volumineuse. Le seul moyen d'estimer le plus ou moins d'ampleur du cerveau, chez une personne vivante, est de mesurer les dimensions du crâne; tout autre procédé, même celui de Camper, c'est-à-dire la mesure de l'angle facial, est incertain. » Le passage suivant, imprimé dans le n° 94 de la *Revue d'Édimbourg*, prouve aussi, non-seulement, que les différentes parties du système nerveux, y compris le cerveau, remplissent des fonctions différentes, mais que l'augmentation du volume du cerveau est toujours marquée, dans l'échelle animale, par

LYMPHATIQUE

SANGUIN

BILIEUX

NERVEUX

une augmentation de la puissance intellectuelle. C'est dans le système nerveux seul, que nous pouvons trouver les causes qui subordonnent un animal à un autre, et ceux-ci à l'homme ; c'est en l'étudiant que nous acquérons la possibilité d'associer chacune des facultés qui leur donnent leur supériorité à une augmentation correspondante de la masse nerveuse, depuis les moindres rudiments des sensations et de la volonté jusqu'au degré le plus élevé de sensibilité, de jugement et d'expression. On observe que la conformation du cerveau devient de plus en plus complète, et que le volume de la moelle et des nerfs augmente graduellement jusqu'à la perfection du cerveau de l'espèce humaine, et que chaque addition est marquée par l'addition d'une faculté nouvelle, ou l'amplification de celles qu'on retrouve dans les animaux d'un ordre inférieur. L'homme seul possède des facultés dont les animaux sont totalement dépourvus, tandis qu'il possède toutes celles dont ils sont doués.

Ce sont-là, pensons-nous, d'assez fortes preuves, et des autorités assez respectables à l'appui du fait que nous avons avancé, que le cerveau ne forme pas une exception à cette loi générale de la nature organisée; que toutes choses étant égales, *le volume de l'organe donne la mesure de sa puissance fonctionnelle* (1).

Nous allons maintenant passer en revue les circonstances qui modifient les effets du volume, savoir : La constitution, l'état de

(1) Il est peu de chapeliers qui n'aient fait la remarque que les classes inférieures de la société, plus remarquables par leur puissance musculaire que par l'énergie des facultés mentales, ont, en général, la tête plus petite que les personnes d'une classe dont les occupations exigent des travaux intellectuels et dont la vigueur d'esprit surpasse celle du corps. Cependant les phrénologues ne jugent pas la puissance intellectuelle d'après le volume de la tête en général; et, en outre, la largeur du chapeau est loin d'indiquer le volume total de la tête. On trouve quelques détails curieux sur ce point dans le *Phrenological Journal*, tome IV, page 539, tome V, page 213.

la santé, l'exercice habituel, l'influence des excitants extérieurs et l'influence réciproque que les organes exercent les uns sur les autres.

Une question se présente naturellement, savoir : Possédons-nous des données qui puissent nous indiquer les qualités constitutionnelles du cerveau? Les tempéraments peuvent servir de guide jusqu'à un certain point. On en a distingué quatre, donnant lieu à divers degrés d'activité du cerveau. Ce sont : les tempéraments lymphatique, sanguin, bilieux et nerveux. Les tempéraments sont supposés traduire la constitution particulière des différents systèmes du corps : si le cerveau et les nerfs sont doués d'une activité prédominante, par l'effet de causes constitutionnelles, cet état semble produire le tempérament nerveux ; si les poumons, le cœur et les vaisseaux sanguins prédominent constitutionnellement, il en résulte le tempérament sanguin ; si ce sont les muscles et les systèmes fibreux, le tempérament est bilieux ; quand la prédominance d'action réside dans les glandes et les organes assimilateurs, c'est le tempérament lymphatique.

Les différents tempéraments sont indiqués par des signes extérieurs assez tranchés. Le premier, ou le tempérament lymphatique, se reconnaît à la rondeur des formes en général, à la mollesse du système musculaire ; le tissu cellulaire est rempli de graisse ; ordinairement les cheveux sont blonds, la peau plus ou moins blafarde. Ce tempérament est marqué par la langueur des fonctions vitales, la faiblesse et la lenteur de la circulation. Le cerveau, comme tout le reste du système, n'a qu'une action lente, faible et languissante, et tous les actes intellectuels s'exécutent sous l'influence de cette faiblesse.

Le second, ou le tempérament sanguin, est caractérisé par l'élégance des formes ; la taille est bien dessinée, l'embonpoint est modéré ; on remarque une certaine fermeté des chairs ; la couleur des cheveux est claire, tirant vers le châtain ; les yeux

sont bleus, le teint frais; l'expression générale de l'individu annonce la gaieté et la confiance. Ce tempérament suppose une grande activité de la circulation; les personnes qui en sont douées, sont vives et actives : le cerveau partage l'animation générale de l'individu.

Le tempérament bilieux se reconnaît à la teinte sombre de la peau; les cheveux sont noirs, les muscles sont forts et fermes, l'expression générale de l'individu annonce une certaine rudesse de caractère; toutes les fonctions s'exécutent avec une grande énergie, énergie qui est partagée par le cerveau. Tout, chez ces individus, annonce la force et la résolution.

L'homme doué d'un tempérament nerveux, a les cheveux fins et clairs; sa peau est fine; ses muscles ont peu de volume, mais ils jouissent d'une grande activité; sa figure est pâle, et souvent sa santé est délicate : tout le système nerveux, y compris le cerveau, est doué d'une grande énergie, et les fonctions intellectuelles s'exécutent avec une vivacité proportionnée.

Il est clairement démontré que la constitution ou la qualité de la substance cérébrale modifie à un haut degré l'influence que le volume exerce dans l'accomplissement des actes intellectuels. Mais arrivons aux conséquences :

Comme, en règle générale, les différentes parties d'un cerveau jouissent d'une même constitution, si leur volume est la mesure de leur puissance, il en résulte que, dans chaque tête en particulier, les organes proéminents auront plus de puissance que ceux qui le sont moins. Cette règle nous permet de juger de la force et de la faiblesse des différents organes de la tête. Mais si nous comparons deux cerveaux distincts, nous ne devons pas oublier que, le volume des deux étant égal, il se peut néanmoins que l'un, par l'effet de la finesse de son tissu et par sa constitution plus vigoureuse, soit extrêmement actif, tandis que l'autre, d'une qualité inférieure, sera plus ou moins inerte. La conséquence

de ce fait est qu'un cerveau plus petit, mais mieux constitué, agira avec plus de vigueur qu'un autre plus grand, mais d'une texture moins heureuse. Néanmoins, il sera toujours facile de prouver que le volume est la mesure de la puissance, en examinant simultanément les actes intellectuels qui émanent d'un petit et d'un large cerveau; tous deux possédant la même configuration et étant également bien constitués; la puissance ou l'énergie du dernier restera évidente. Comme les tempéraments se distinguent par les apparences extérieures du corps et de l'expression de la figure, et que le cerveau partage toujours la constitution générale de l'individu, nous possédons un moyen puissant, sinon tout à fait certain, d'arriver à une appréciation juste des qualités de son tissu. Je répète que ces remarques ne s'appliquent qu'au cas où il s'agit de comparer un cerveau à un autre; car tous les organes, dont l'ensemble forme un même cerveau, jouissent d'une constitution tout à fait semblable; le volume de chacun d'eux est donc la mesure exacte de sa puissance, et ceux qui l'emportent sous ce rapport sont donc nécessairement les plus vigoureux. Si le tempérament est lymphatique, l'action de tous les organes sera lente; mais, cependant, les plus volumineux jouiront d'une puissance et d'une activité qui seront en raison directe de leur volume. Si le tempérament est actif de sa nature, tous les organes partageront cette activité; mais les plus volumineux n'en posséderont pas moins, comparativement, un plus grand degré d'énergie. C'est pour ces raisons que ceux qui se livrent à l'étude de la phrénologie ne doivent pas, pour arriver à se convaincre de sa vérité, comparer le même organe dans différents cerveaux, sans tenir compte, avec le plus grand soin, des différences des tempéraments.

On a cherché par diverses théories à expliquer la cause des tempéraments; mais aucune, jusqu'à présent, ne nous paraît complétement satisfaisante. Cependant, comme l'a fort bien

remarqué un des rédacteurs du Journal Phrénologique, il nous importe beaucoup plus de connaître les *effets* des tempéraments que leurs *causes*, et heureusement les uns sont beaucoup moins obscurs que les autres. Quand un individu est remarquable par la mollesse de ses chairs, la fraîcheur de sa peau, que ses cheveux sont flasques et tombants, sa figure pleine, son pouls lent, et que ses traits indiquent peu d'intelligence et d'animation, les physiologistes s'accordent à reconnaître dans l'ensemble de ces traits le tempérament lymphatique; et quelles que soient les *causes* de cet état, l'expérience nous apprend qu'il *indique* une langueur des fonctions corporelles et intellectuelles. *Cæteris paribus*, le tempérament semble affecter, d'une manière égale, toutes les parties de l'économie; ainsi donc, si des muscles sont naturellement actifs et énergiques, le cerveau partagera cette activité et cette énergie; de même que si un faisceau musculaire est actif, la même vivacité d'action peut être attendue de tous les autres. Ce principe pratique est admis par William Cobbett qui, quelles que puissent être d'ailleurs ses exagérations politiques, est certainement un moraliste distingué et un grand observateur. Dans ses *Lettres à un amant*, il examine la question suivante : « Quels sont les moyens d'apprécier dans une jeune fille les qualités qui la rendront une bonne ménagère?» — «L'amant, sous le charme, » dit-il, « n'est guère capable de juger celle dont le sourire, la grâce et les douces paroles ont fasciné ses sens; néanmoins, s'il veut savoir si celle qu'il aime sera une femme laborieuse ou indolente : « Il est certains signes extérieurs qui, « observés avec soin, pourront être des guides sûrs; si sa « manière de parler est lente, et si sa conversation est traî- « nante, vous pouvez être à peu près sûr que ses pieds et ses « mains partageront l'indolence de son langage. Par paresse de « la langue, je n'entends pas le silence, ni une certaine réserve « de paroles; car ceci, dans la plupart des cas, est un très-

« bon signe; je veux parler d'une manière traînante et pleine « de mollesse, d'une sorte de chant monotone, pendant le- « quel les paroles ont l'air de tomber de la bouche, comme si « celle qui parle avait mal au cœur. La prononciation d'une « personne active et laborieuse est en général *brève et distincte;* « sa voix est *ferme*, sinon forte. Sans être masculine, mais en « demeurant aussi féminine que possible, la parole ne doit être « ni rude, ni criarde, mais accentuée, rapide et claire. Un « autre signe d'activité du corps, est la rapidité du pas, quel- « que chose d'assuré dans la démarche qui annonce que les « pieds sont portés en avant avec résolution. » Je n'ai jamais aimé la marche saccadée et traînante de certaines filles qui se meuvent, comme si elles étaient parfaitement indifférentes à l'action qu'elles exécutent (1). »

Je pense que les conseils de Cobbett recevront leur application dans tous les cas où les systèmes nerveux et musculaire sont également développés, également sains et également accoutumés à l'exercice : mais si la tête est forte et les muscles petits, la personne ainsi organisée sera beaucoup plus disposée à l'activité intellectuelle que physique; d'un autre côté, si une personne, ayant des muscles très-forts, a un petit cerveau, l'activité qui résultera d'un tempérament sanguin ou bilieux la portera aux exercices corporels. La raison en est que les organes les plus forts ont, toutes choses égales d'ailleurs, une tendance à l'action, et que leur activité est pour l'individu la source des plus grands plaisirs. Ainsi donc, les organes les plus forts entreront plus fréquemment en exercice, que ceux qui sont plus petits; leur énergie et leur activité deviendront de plus en plus prédominantes. Ces observations, relatives aux fonctions des systèmes musculaires et cérébraux, sont également applicables aux différents organes entre eux. Si deux

(1) Cobbett's Advice to young men, lecture III, S^on 102—5.

organes partagent les mêmes conditions de développement et d'éducation, ils seront également actifs chez un sujet d'un tempérament sanguin ou nerveux; mais, si l'un est plus fortement développé que l'autre, il l'emportera en puissance et en activité. Chez un sujet d'un tempérament lymphatique, dont le cerveau sera égal pour le volume et la forme, la même prédominance d'action et d'activité des organes entre eux aura lieu; mais la puissance et l'activité seront moindres que des organes de mêmes volumes et dimensions, appartenant à un sujet nerveux ou sanguin. Ainsi donc, le tempérament exerce à la fois son influence sur l'activité et la puissance des organes, et cela d'une manière beaucoup plus marquée que la plupart des phrénologues ne semblent le croire (1).

(1) Phrenological journal, vol. IX, pages 116-118; voyez aussi pages 54 et 267. On trouvera, dans l'ouvrage de Spurzheim sur le rapport de la phrénologie avec l'étude de la physiognomonie, une planche indiquant les différents tempéraments.

Comme c'est encore une erreur très-commune parmi les phrénologues de considérer la puissance d'un organe comme dépendant de son volume, je joins à cette note quelques extraits d'ouvrages phrénologiques qui ont rapport à ce sujet.

Gall, dans le Ier volume de son Traité sur les fonctions du cerveau dit: « L'énergie des fonctions des organes ne dépend pas seulement de leur développement, *mais aussi de leur excitabilité* (page 196). Les fonctions des sens dont les organes sont plus considérables, plus sains et plus développés, et qui ont reçu une irritation plus forte sont pour cela même plus vives. Le même phénomène se reproduit avec la même activité : les organes de ces facultés agissent avec plus d'énergie s'ils sont plus *irrités ou plus développés* (page 308). »

Spurzheim, dans son ouvrage sur la physiognomonie dont nous avons parlé, dit que : « il est important, sous le point de vue physiologique, de prendre en considération la *constitution particulière au tempérament* des individus, non comme pouvant donner des facultés particulières, mais comme capables *d'influencer l'énergie* des fonctions des divers organes du cerveau (p. 15). »

« L'énergie et la supériorité du cerveau, dit Caldwell, dépendent de son volume, de sa conformation, et de la tonicité, extensité et intensité de la fibre nerveuse. (*Elements of phrénology*, Lexington, 1824, p. 38. Voyez aussi le Journal phrénologique, art. Tempérament.

En outre l'organisation propre du cerveau doit être saine, et il doit jouir du degré d'activité qui accompagne ordinairement la santé. Le cerveau, comme les autres organes du corps, peut être affecté de maladies qui ne donnent lieu ni à une augmentation ni à une diminution de son volume, et qui néanmoins troublent ses fonctions. Le phrénologue doit s'assurer, par une observation attentive, de l'état normal du cerveau. Dans les cas de maladie, son volume peut ne pas être diminué quoique ses fonctions soient troublées; or, cet organe peut être affecté soit d'inflammation, soit de toute autre maladie dont la nature est moins connue et qui donne lieu à ce que les nosologistes ont désigné sous le nom de *manie*. Dans ces cas ses fonctions peuvent éprouver une grande exaltation, et alors les actes intellectuels s'exécutent quelquefois avec beaucoup d'énergie, quoique le cerveau soit peu volumineux: mais il n'en est pas moins vrai que, quand un cerveau plus développé est excité au même degré par des causes semblables, les actes s'exécutent avec une énergie proportionnée à la supériorité de son volume. Ces cas ne peuvent donc pas fournir d'objection contre la phrénologie; car, avant tout, le phrénologue doit s'assurer que le cerveau est à l'état normal; et s'il n'en est pas ainsi, les conclusions qu'il tirera de ses observations devront être modifiées; de plus, chacun sait qu'un exercice régulier des organes de l'intelligence ajoute notablement à leur puissance; cette vérité ne doit jamais être oubliée par le phrénologue. « Le cerveau étant un appareil d'organes, il est soumis, en ce qui a rapport à l'exercice de ses fonctions, aux lois qui régissent les autres appareils de l'économie; s'il reste inactif, sa vigueur décroît et les actes intellectuels et moraux s'exécutent conséquemment avec faiblesse et lenteur. S'il est convenablement exercé après des intervalles de repos réguliers, l'esprit acquiert de la force et de la promptitude; enfin, s'il est surexcité par des travaux excessifs, ses fonc-

tions se troublent, une irritabilité maladive s'en empare, il perd sa santé et sa vigueur (1). » Les autres causes capables de modifier le volume du cerveau seront examinées plus tard.

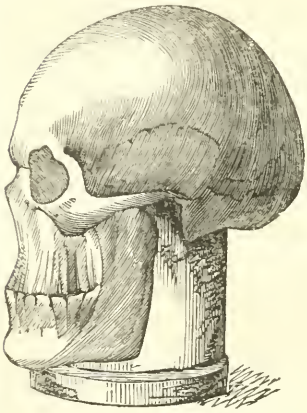
Passons maintenant à l'examen d'un autre argument.

Nous avons vu que le cerveau est l'organe de l'esprit, qu'il ne forme pas un tout unique, mais que l'analogie de tous les autres organes, le développement successif des facultés, le génie partiel, la monomanie, les rêves, ainsi que les phénomènes qui accompagnent les blessures du cerveau, indiquent qu'il est formé d'une réunion d'organes destinés à manifester des facultés différentes ; que si, en ce qui concerne les os, les muscles, les nerfs du mouvement, ceux du sentiment et des sens externes, le volume exerce une influence directe sur la puissance des différentes fonctions : et que l'analogie de ces organes, les faits directs et l'opinion des hommes qui font autorité en physiologie, nous permettent de conclure que, pour ce qui concerne les organes cérébraux, l'énergie des fonctions, toutes choses égales d'ailleurs, est en raison directe de leur volume. De ces prémisses, il résulte nécessairement que, relativement à l'exercice des facultés intellectuelles, il n'est pas indifférent que le cerveau soit plus ou moins développé dans telle ou telle direction; par exemple : si différentes fonctions sont assignées aux diverses parties du cerveau, et si l'énergie de chaque fonction est en proportion du volume de chacun des organes en particulier, la vigueur des facultés qui dérivent des organes situés vers le front, sera d'autant plus grande que la région frontale prédominera davantage par son volume sur les régions postérieures, et les proportions seront aussi différentes si les organes des parties supérieures prédominent sur ceux des régions inférieures.

(1) The principles of physiology applied to the preservation of health, etc., by Andrew Combe, 3e édit., page 277.

Il est donc démontré que deux cerveaux peuvent être conformés de manière à présenter un volume égal dans leur masse, et toutefois exécuter des actes intellectuels totalement différents, selon que les organes d'un ordre de fonctions prédomine sur ceux d'un ordre différent ; c'est donc la forme de la tête qui doit surtout attirer l'attention des phrénologues, car elle est tout aussi importante que le volume. De ces faits ressort clairement l'absurdité des prétentions de ceux qui veulent préjuger les actes de l'esprit par le plus ou moins de largeur du chapeau. Car le crâne peut être volumineux aussi bien dans sa longueur que dans sa largeur, tout en manquant de hauteur : dans ce cas le cerveau peut fort bien n'être que d'un volume ordinaire.

Crâne de Spurzheim.



Crâne d'un naturel de la Nouvelle-Hollande.

Nous représentons ici la figure du crâne de Spurzheim et de celui d'un naturel de la Nouvelle-Hollande, tous deux appartenant à la société phrénologique d'Édimbourg. La différence du front est énorme, si la portion du cerveau qui occupe cette région est directement en rapport avec les actes intellec-

tuels, et si son volume est la mesure de leur puissance, ces deux hommes devaient former un contraste manifeste de puissance et de faiblesse intellectuelles. C'est effectivement ce qui a eu lieu. Le docteur Spurzheim a laissé d'immortels ouvrages de phrénologie, attestant de hautes facultés intellectuelles et morales; et l'on sait que les habitants de la Nouvelle-Hollande sont, sous le rapport intellectuel, si malheureusement organisés qu'ils ont été l'objet de l'étonnement de tous ceux qui ont pu les étudier. Sir Walter Scott s'exprime ainsi en parlant de cette race déshéritée : « Les naturels de la Nouvelle-Hollande sont encore, de nos jours, placés au dernier degré de l'échelle sociale ; ignorant les arts qui ajoutent au bonheur de l'homme, étrangers à toute idée de décence, ces infortunés sauvages ne savent ni se vêtir ni se construire des cabanes; leur stupidité va si loin que, ne sachant ni chasser ni pêcher, ils sont la plupart du temps réduits à vivre de débris d'animaux qu'ils trouvent morts dans le creux des rochers, de poissons putréfiés que la mer rejette sur la plage, ou de quelques reptiles dégoûtants qu'ils ramassent au hasard. Ils savent allumer du feu, et c'est là la seule conquête qu'ils aient faite au delà de l'instinct animal; car ils ignorent la manière de faire bouillir l'eau, et quand les Européens le font en leur présence, ils se sauvent effrayés. »

Par une série d'inductions claires et appuyées sur des faits, nous croyons avoir prouvé, presque à l'évidence, les principes fondamentaux de la phrénologie, savoir : que le cerveau est l'organe de l'esprit, qu'il est formé de portions distinctes chargées d'exécuter les différentes fonctions intellectuelles et que le volume de ces portions exerce une influence sur la puissance des facultés qui en dérivent. Nous avons maintenant à examiner quelles sont ces facultés et quelles sont les parties du cerveau chargées de les produire; c'est la solution de cette grande question qui seule peut donner quelque précision et

une utilité pratique aux connaissances que nous possédons relativement aux fonctions du cerveau ou des organes intellectuels. Examinons donc ce que les travaux des métaphysiciens et des anatomistes ont produit pour éclairer ce point de doctrine. Ce n'est qu'en étudiant les travaux des différentes sectes philosophiques, que nous pourrons arriver à apprécier sainement ce qui reste à faire sur ce sujet, et combien la phrénologie fournit de lumières et de force pour arriver à son accomplissement.

L'esprit humain a été étudié par une secte de philosophes qui, donnant trop peu d'attention aux lois de l'économie et de la pensée, l'ont décrit, abstraction faite de l'organisation, comme s'il était déjà échappé de son enveloppe mortelle; par suite de cette erreur de plusieurs écrivains distingués tels que Locke, Hume, Reid, Stewart et Brown, des préjugés se sont élevés contre la physiologie de l'homme comme si l'esprit était dégradé par son alliance avec la matière. Mais l'homme n'est-il pas, corps et âme, l'œuvre du Créateur de l'univers, et existe-t-il une seule partie de son organisation qui ne soit digne d'étude et d'admiration? L'ensemble des phénomènes de la vie est le résultat de l'union du corps et de l'âme, se modifiant l'un par l'autre; et comment pourrions-nous arriver à expliquer les résultats de cette alliance, si nous n'examinions pas *toutes* les causes qui concourent à la production des phénomènes complexes de la vie? Le docteur John Gregory a dit : « L'écueil de la plupart de ceux qui se sont livrés à l'étude de la philosophie de l'esprit humain est l'ignorance où ils sont de l'anatomie du corps humain et des lois de l'économie animale. L'esprit et le corps sont si intimement unis et exercent une telle influence l'un sur l'autre, qu'ils ne peuvent jamais être compris si on les examine séparément. De leur côté, les médecins qui ont négligé l'étude des lois de l'esprit et leur influence sur le corps, n'ont jamais pu arriver à une appréciation par-

faite des lois de l'économie en général (1). » M. Dugald Stewart admet que « parmi les différentes parties qui ont rapport à l'histoire naturelle de l'espèce humaine, les lois qui unissent l'esprit et le corps, et l'influence qu'ils exercent l'un sur l'autre sont le sujet des méditations les plus importantes qui aient jamais occupé l'esprit humain; elle est également nécessaire au moraliste et au médecin. »

Une autre secte philosophique, en évitant cet écueil, est tombée dans un autre, en enseignant que l'esprit n'est qu'une combinaison de la matière et en tâchant d'expliquer ses fonctions par un mouvement mécanique imaginaire de ses différentes parties. Mais comme nous le démontrerons plus tard, cette manière de voir est tout aussi erronée que l'autre.

En étudiant les phénomènes de l'esprit nous sommes frappés de la variété des facultés dont il est doué. Les philosophes et le vulgaire admettent également qu'il peut avoir plus ou moins de puissance : ainsi ils supposent une faculté pour le raisonnement, une autre pour la crainte, une troisième qui nous permet de discerner le bien du mal.

Et pourtant, si nous recherchons quels sont les progrès que la métaphysique a faits jusqu'à présent dans la connaissance des puissances mentales définitives, et pour rendre l'étude de la philosophie de l'homme intéressante et à la portée de l'entendement des personnes douées d'une intelligence ordinaire, nous trouverons que cette science est encore dans un état déplorable. Depuis Aristote, les esprits les plus éminents se sont efforcés d'établir des systèmes de morale, et successivement, ces différents systèmes, après avoir pendant quelque temps compté de nombreux sectateurs, sont tombés dans l'oubli. Dans ces temps modernes, le docteur Reid a combattu la philosophie de Locke et de Hume; M. Stewart, disciple de

(1) Comparative view of the state of man with those of the animal world 3e édit. Lond., 1766, page 5.

Reid, n'était pas d'accord avec lui sur plusieurs points importants, et en dernier lieu, le docteur Thomas Brown a combattu avec une éloquence puissante le système de Stewart. L'existence des facultés de l'esprit les plus évidentes, a été niée par ces philosophes. M. Stewart soutient que l'attention est une faculté, ce que nie le docteur Brown. D'autres, enfin, pensent que l'imagination est une des facultés primitives de l'esprit, et M. Stewart nous dit encore que « ce que l'on appelle l'imagination n'est pas *un don de la nature*, mais le résultat d'une habitude acquise par le concours de circonstances favorables (1). » L'observation vulgaire nous apprend que le goût de la musique, le génie de la poésie et de la peinture sont des dons que la nature accorde seulement à quelques individus privilégiés; M. Stewart, par ses études philosophiques, a découvert que ces facultés, ainsi que le génie du calcul, « s'acquièrent graduellement par l'effort et le travail (2). » D'un autre côté, il envisage la perception, la conception et la mémoire comme des facultés primitives, tandis que le docteur Thomas Brown leur conteste cette qualification. Reid, Stewart et Brown admettent l'existence de sentiments moraux, tandis que Hobbes, Mandeville, Palay et beaucoup d'autres font dépendre le sentiment du bien et du mal de l'instinct du bien-être personnel, de même que l'idée de la nécessité d'obéir aux lois divines. Ainsi, après deux siècles et plus de travaux, les philosophes ne sont pas encore arrivés à s'accorder entre eux relativement à l'existence de plusieurs des plus importants principes d'action de la puissance intellectuelle de l'homme. Tant que la philosophie de l'esprit se renfermera dans ce cercle vicieux, il sera impossible d'élever les sciences morales et religieuses sur des fondements solides capables de leur donner la stabilité et la précision des autres sciences naturelles; et l'éducation,

(1) Elements, chap. VII, S^on 1.
(2) Outlines, page 16.

l'économie politique et la législation resteront défectueuses dans leurs principes et dans leur application.

Si la phrénologie parvient à établir dans l'étude de la philosophie de l'esprit un peu de cette précision et de ce degré de certitude qui accompagnent les recherches physiques, elle rendra un immense service à cette science importante, et nous pensons qu'un examen attentif des points que nous avons déjà passés en revue, prouvera qu'elle est compétente pour atteindre ce but. En supposant le nombre et la nature des facultés primitives bien établies, il reste à prouver que, pendant la vie, leur développement est successif. L'enfant est susceptible de colère, de crainte et d'attachement avant de pouvoir apprécier le sublime ou le beau ; il observe les faits longtemps avant de les juger ; une théorie complète de l'esprit doit renfermer des principes auxquels ces faits peuvent être rattachés.

C'est lorsque l'homme est arrivé à l'âge mûr que ses facultés mentales prennent un caractère d'individualité bien tranché. En admettant que chaque individu possède toutes les facultés qui constituent l'esprit humain, quelle différence n'observe-t-on pas dans leur force relative chez les différents individus ! Chez l'un c'est l'amour de la gloire qui domine toutes les autres facultés ; un autre est sourd à la voix de la censure ; un troisième méprise les applaudissements publics. L'âme de l'un est touchée de pitié à la vue du malheur, tandis que jamais l'œil de l'autre ne s'est humecté d'une larme de compassion. Tel emploie sa vie à accumuler des richesses dont il ne sait pas jouir, tandis que tel autre dissipe, avec la plus aveugle prodigalité, le patrimoine de ses aïeux. Newton, dans sa vaste intelligence, embrasse l'immensité de la science, tandis que l'esprit de tel autre suffit à peine aux soins les plus vulgaires de la vie commune. L'imagination puissante de Shakspeare et de Milton s'élève au delà des bornes de ce monde sublunaire, tandis que l'esprit stérile de tant d'êtres humains reste insen-

sible aux gloires du ciel et aux sublimes beautés de la terre!

Or donc, pour qu'un système de philosophie morale puisse s'établir solidement, il ne doit pas être seulement fondé sur l'étude des simples éléments de la pensée et du sentiment, mais il faut encore qu'il indique *dans quelles proportions* ils se combinent chez les différents individus. En chimie, certaine combinaison des corps élémentaires produit un médicament propre à combattre telle ou telle maladie, tandis qu'une autre combinaison des mêmes substances produit un poison mortel : de même dans l'espèce humaine, telle combinaison des facultés peut produire le meurtrier et le brigand, tandis que telle autre produit l'intelligence d'un Franklin, d'un Howard, d'un saint Vincent de Paule.

C'est en vain que nous chercherions, dans les ouvrages des philosophes sur l'esprit humain, des règles qui puissent nous mener à la connaissance des effets que produisent, sur le caractère et la conduite des individus, les différentes combinaisons des facultés morales; au lieu d'y trouver des lumières sur cet intéressant sujet, nous n'y voyons que des disputes oiseuses sur la question de savoir si ces facultés sont un don de la nature, ou bien le résultat de l'éducation et d'autres circonstances accidentelles. Cette partie de la philosophie de l'homme n'a été, jusqu'à nos jours, qu'un vaste labyrinthe; M. Stewart lui-même, tout en reconnaissant son importance, convient qu'elle est encore environnée de ténèbres. « Les différences qu'on aperçoit dans les facultés intellectuelles de l'homme, » dit-il, « forment un sujet intéressant d'études qui, vu son utilité pratique, n'a pas excité, de la part de nos compatriotes, toute l'attention quelle réclame (1). » La raison de cette négligence nous paraît facile à saisir; elle réside dans la méthode erronée

(1) Dissertation, sup. Encyc. Brit., part. II, page 198.

qu'on a employée jusqu'à présent, et au moyen de laquelle il était impossible d'atteindre le but désiré.

Si nous jetons un regard sur la philosophie de l'homme, telle qu'elle se trouve dans les écrits des métaphysiciens modernes, nous voyons : 1° qu'ils n'ont nullement expliqué l'influence que les organes matériels exercent sur les puissances intellectuelles et morales, et que le développement de l'esprit, de l'enfance à l'âge adulte, les phénomènes du sommeil, des rêves, de l'idiotie et de la manie, sont inexplicables au moyen de leurs systèmes ; 2° que l'existence et l'action de quelques-unes des facultés primitives les plus importantes, sont encore en discussion; 3° que rien n'a été fait pour éclaircir la nature et les effets de la combinaison des puissances intellectuelles primitives, selon les forces relatives de chacune d'elles.

M. de Bonald a dit, avec raison, que « les doctrines philosophiques se sont multipliées de siècle en siècle, à mesure que les connaissances humaines se sont étendues, et que de nouveaux chefs de secte ont apparu; que, malgré les richesses littéraires accumulées dans ses innombrables bibliothèques, l'Europe est encore pauvre de bons traités de philosophie; qu'enfin, malgré les efforts de tant d'hommes d'un esprit éminent, la science de l'homme moral n'a, jusqu'à présent, marché que d'un pas incertain, et que l'Europe, centre de toutes les lumières, ne possède encore aucun système de philosophie proprement dit. »

Tandis que les philosophes se livraient, sans succès, à l'étude des sciences morales, la nature humaine était l'objet de l'investigation des moralistes, des poëtes, des théologiens, observant l'homme dans la seule vue d'en tirer des hypothèses qui pussent s'accorder avec les tableaux enfantés par leur imagination. La plupart ont heureusement accompli leur tâche. Shakspeare, Addison, Johnson, Tillotson et Walter Scott ont esquissé les principaux traits du caractère humain avec une rare

vérité et ont fait ressortir les résultats sublimes de son admirable organisation. Mais ces auteurs n'avaient en vue l'établissement d'aucun système, leur but unique n'était pas de fonder leurs observations sur des principes qui pussent être utiles à la pratique ordinaire de la vie. Si donc leurs travaux nous fournissent de nombreux et admirables matériaux pour arriver à fonder un système vrai de philosophie de l'homme, toutefois, avec leur aide seule, nous ne pourrions arriver à établir un nombre suffisant de principes fondamentaux pour nous servir de guide dans nos rapports sociaux. Les tableaux qu'ils ont tracés de la vie humaine ne pèchent point par défaut d'exactitude, mais parce qu'ils sont par trop généralisés pour pouvoir être utiles. Ils ont esquissé des images frappantes des passions bonnes ou mauvaises de l'homme sans nous fournir les moyens de reconnaître si les individus avec lesquels nous avons des rapports doivent être rangés parmi les bons ou les mauvais. Et pourtant cette distinction est d'une haute importance, car que de calamités n'éviterons-nous pas quand nous saurons discerner promptement l'homme doué de facultés morales élevées, de celui qui en est dépourvu ! Enfin les poëtes et les romanciers peignent l'homme de la même manière qu'ils peignent les intempéries des saisons; tantôt c'est la tempête dans sa terrible énergie, tantôt c'est le soleil échauffant doucement la terre de ses rayons ; mais ils ne nous fournissent aucun moyen de reconnaître si le lendemain sera serein ou orageux. Si la phrénologie forme le seul système vrai de la nature humaine, elle doit non-seulement mettre la philosophie à la portée du vulgaire, mais encore lui fournir les moyens d'apprécier les qualités intellectuelles de l'homme par la seule inspection de la tête, et de reconnaître la tendance perverse de certains individus avant de devenir leur victime. Les raisons qui ont empêché les métaphysiciens d'atteindre le but sont faciles à comprendre; ils n'ont étudié l'esprit humain qu'en

s'observant eux-mêmes, ils ont, pour ainsi dire, tourné leur attention en dedans, étudiant les phénomènes de leurs propres facultés et fondant sur eux la science de la métaphysique. Mais l'esprit n'a pas la conscience des organes, il ne peut pas nous fournir la connaissance de l'existence des muscles, des nerfs du mouvement, pas plus que des nerfs du goût, de l'odorat, de l'audition, de la vue, ni enfin d'aucun des organes intellectuels. Tout ce que la conscience leur révèle, c'est que l'esprit a son siége dans la tête, mais elle ne peut pas les amener à comprendre quelle est la nature de la matière qu'elle contient; ainsi donc, il sera toujours impossible aux métaphysiciens de parvenir à la découverte des organes de l'esprit par cette méthode de philosophie; aussi aucun d'eux n'a la prétention d'y avoir réussi. L'imperfection de ce mode d'investigation ressort d'ailleurs des idées contradictoires que les différentes sectes philosophiques ont émises relativement à l'esprit humain. Supposons qu'un naturel de la Nouvelle-Hollande se livre à l'étude de la philosophie; pourrait-il jamais, en réfléchissant sur sa propre organisation, concevoir le sentiment de la justice? Non sans doute; il faudra donc qu'il l'exclue de son système, tandis qu'au contraire un homme heureusement organisé ne comprendra pas que son semblable puisse être dénué de ce sentiment élevé.

Si nous portons notre attention sur les travaux des physiologistes, nous voyons qu'ils n'ont cessé de faire de vains efforts pour découvrir quelles sont les différentes parties du corps qui ont les rapports les plus intimes avec les facultés intellectuelles. Un grand nombre d'entre eux ont disséqué le cerveau dans l'espoir d'y découvrir quelque indice des fonctions qu'il exécute de concert avec l'esprit, mais jusqu'à présent ces efforts ont été infructueux. Quand on examinerait avec la plus scrupuleuse attention la forme, la couleur et la texture du cerveau, pourrait-on jamais y découvrir la trace d'un senti-

ment, d'une idée à moitié formée? Les yeux ne peuvent apercevoir qu'une masse de matières formant de curieuses circonvolutions, mais l'entendement ne peut pénétrer leurs rapports intimes avec la pensée; et, dans le fait, il n'est pas un seul des organes du corps dont nous puissions découvrir les fonctions par la dissection. Pendant des siècles, les anatomistes ont disséqué les nerfs du sentiment et du mouvement, et aucun n'a aperçu dans leur texture la différence des fonctions qui leur sont assignées. Si les nerfs du goût et de l'audition étaient présentés isolés des parties qu'ils animent, personne, à coup sûr, ne pourrait, en les examinant, découvrir la nature de leurs fonctions. Ce n'est donc pas par la simple dissection qu'on pouvait arriver à découvrir les fonctions de ces différentes parties (1).

Ainsi donc, les obstacles qui se sont opposés à l'appréciation des forces intellectuelles étaient nombreux et difficiles à surmonter: en conséquence, l'imagination seule créa des systèmes de philosophie, et des théories furent inventées pour tenir lieu des principes fondés sur les faits et établis par une sage induction. Quelques physiologistes, tout en plaçant l'entendement dans le cerveau, faisaient dériver les affections et les passions des viscères abdominaux et thorachiques des ganglions et des nerfs. Mais une masse de faits démontre l'erreur de ces théories. On pouvait leur opposer que le cœur, le foie et les intestins ont des fonctions entièrement différentes

(1) Le fait que la structure d'un organe ne peut révéler les fonctions ne doit pas être entendu pour ce qui a rapport à ses fonctions mécaniques, mais seulement pour ses fonctions vitales. Harvey a été amené à la découverte des fonctions du cœur et des vaisseaux sanguins en observant l'existence de certaines valvules capables de permettre au sang de couler dans une direction et non dans la direction opposée. Cependant il est vrai que les fonctions vitales ne peuvent être reconnues par l'examen anatomique, et que les physiologistes n'ont pu jusqu'à présent déterminer les fonctions de la rate.

de celles qu'ils leur attribuaient, et qu'il est contraire à tous les principes de philosophie les mieux établis de supposer qu'un organe musculeux comme le cœur puisse être tout à la fois destiné à pousser le sang dans l'économie et à inspirer le courage et l'amour; ou que le foie qui sécrète la bile, les intestins qui sont les organes de la nutrition, soient en même temps les organes de la colère et de la compassion. Ces émotions étant des phénomènes moraux, tout fait présumer qu'ils doivent être rapportés, comme tous les autres phénomènes intellectuels, au système nerveux. En second lieu, jamais on n'a observé de rapports entre le volume de ces viscères et les affections morales qu'on supposait en dériver. Un grand nombre d'hommes connus par leur poltronnerie n'avaient pas le cœur petit, et le foie d'un homme adonné à la colère n'est pas plus volumineux que celui de l'homme le plus doux et le plus pacifique. En troisième lieu, les maladies du cerveau n'influencent pas moins les facultés affectives que les facultés intellectuelles, tandis que les viscères abdominaux et thorachiques peuvent être dans un état morbide sans qu'aucun changement correspondant puisse être remarqué dans l'exercice des facultés qu'on leur attribue. Quatrièmement, pourquoi les enfants chez lesquels ces organes sont bien développés, même dès leur naissance, ne manifestent-ils pas toutes ces passions dès leurs premières années? Cinquièmement, plusieurs idiots, en grande partie sinon tout à fait privés de plusieurs de ces facultés affectives, ont néanmoins les viscères thorachiques et abdominaux complétement développés. Sixièmement, concevrait-on que des animaux de différentes espèces et ayant des viscères semblables manifestassent des facultés opposées? que, par exemple, le cœur pourrait être l'organe de la crainte dans la brebis et du courage dans le chien (1)?

(1) Cet argument ne me paraît pas avoir beaucoup de valeur; car un

Enfin l'observation prouve d'une manière évidente que les facultés affectives s'exercent avec plus ou moins de vigueur, selon que certaines parties du cerveau sont plus ou moins développées; nous démontrerons ce fait en traitant de chacune de ces facultés en particulier. Ceux qui prétendent que, parce que la crainte et la colère causent des palpitations de cœur, cet organe doit être le siége de ces passions, prennent l'effet pour la cause. Par l'intermédiaire du système nerveux, les viscères abdominaux et thorachiques ont des connexions intimes avec le cerveau, et il existe entre eux des sympathies très-étroites. Les émotions et les maladies du cerveau produisent en conséquence des effets marqués sur ces viscères; et, de la même manière, les maladies de l'estomac et du foie exercent une influence très-marquée sur le cerveau. Un état d'excitation des facultés intellectuelles même affecte fréquemment les viscères; ainsi Malebranche rapporte qu'il était saisi de palpitations quand il lisait le *Traité de l'Homme* de Descartes, et Tissot, dans son ouvrage sur les maladies des gens de lettres, rapporte un grand nombre de cas dans lesquels une surexcitation des organes intellectuels avait occasionné des maladies des viscères, semblables à celles que peut produire la trop grande violence des passions. De même le vomissement peut être occasionné par une blessure du cerveau, et, cependant, le cerveau n'est pas le siége du vomissement; d'un autre côté, des affections nerveuses peuvent, aussi bien que des affections viscérales, résulter d'une trop grande activité des passions, et c'est ainsi qu'elles donnent lieu à la paralysie, aux convulsions, à la démence et à l'épilepsie. Chacun sait que le chagrin fait couler les larmes, que la crainte occasionne une sensation de froid à la peau, le tremblement des membres; une digestion difficile peut donner lieu à l'odontalgie: pourrions-nous en inférer que

organe, en apparence le même, peut avoir des fonctions différentes à remplir chez des animaux d'espèces diverses.

les glandes lacrymales sont les organes de la douleur, que les dents sont le siége de la digestion, que la peau et les membres sont les organes de la crainte? Enfin, pour nous servir des paroles d'Adelon, qui a adopté tous les arguments de Gall: «Les objections se présentent en foule contre toute cette doctrine.» Le docteur Prichard lui-même, quoique n'ayant nul autre siége à assigner aux passions, abandonne l'idée qui les plaçait dans les viscères thorachiques et abdominaux, et reconnaît que la même émotion peut affecter différents organes chez différents individus. La crainte ou la terreur peuvent donner lieu chez une personne à l'évanouissement ou à des palpitations; chez une autre, elles affectent le foie ou le tube intestinal; l'effet qu'elles produisent ne serait-il pas uniforme et invariable si ces émotions morales dépendaient de quelques-uns des ganglions du nerf grand-sympathique?(Idée avancée par Bichat.) Le vague du langage populaire sur ce sujet suffirait pour prouver que les effets physiques des émotions sont très-variables. Les Grecs rapportaient la plupart des passions au foie, à la rate, au diaphragme; les Hébreux, aux intestins et aux reins; les modernes les concentrent, en général, dans le cœur. La diversité des phénomènes qui ont lieu et qui varient selon les constitutions particulières prouve qu'ils ne sont que des effets secondaires produits par l'émotion au moyen des sympathies qui lient les fonctions des viscères au cerveau, chaque organe étant affecté en raison de l'irritabilité plus ou moins grande dont il jouit (1).

Certains philosophes ont comparé le volume du cerveau de l'homme à celui du cerveau de différentes espèces d'animaux, et ils en ont conclu qu'il est l'organe de l'esprit et que la supériorité de son développement dans l'homme indique sa supériorité morale sur les animaux; mais ces philosophes ne sont

(1) Prichard's Review of the Doctrines of a vital principle, etc., p. 79.

point parvenus à déterminer les fonctions des *différentes parties* de cet organe, de sorte que leurs découvertes sont restées sans importance pour la philosophie de l'esprit. Camper, voulant mesurer le volume du cerveau et apprécier, comme il le croyait, l'énergie correspondante des facultés intellectuelles, tira une ligne verticale partant de la lèvre supérieure et arrivant à la partie la plus saillante du front; une autre ligne horizontale, croisant la première, partait des dents de la mâchoire supérieure pour arriver aux ouvertures externes des oreilles. Camper pensait que l'homme et les brutes ont d'autant plus d'intelligence que l'angle supérieur et interne formé par ces deux lignes est plus obtus, ou bien que l'intelligence est d'autant plus obtuse que l'angle facial est plus aigu. Mais cette manière de mesurer les facultés intellectuelles n'est pas plus correcte que celle que nous avons déjà mentionnée. L'angle facial ne répond qu'aux parties moyennes du cerveau situées vers le front; il ne préjuge rien pour tout ce qui a rapport aux portions latérales et postérieures; cette mesure ne pouvait donc qu'indiquer, en supposant même qu'il n'y eût pas eu d'autres objections à faire, que les facultés des organes qui répondent à la partie moyenne du front. En outre, chez la plupart des nègres, les os des joues sont extrêmement proéminents, ce qui rend l'angle facial aigu, alors même que leur front est développé et leurs facultés intellectuelles puissantes. Selon les idées de Camper, ces individus seraient même au-dessous des Européens les plus stupides, ayant le front très-peu développé, mais chez lesquels les joues ne font aucune saillie. L'angle facial ne peut donc servir de mesure pour ce qui concerne les facultés morales et intellectuelles de l'homme (1).

Quelques physiologistes, tels que Sœmmering et Cuvier, ont comparé le volume total du cerveau au volume de la face,

(1) Phrénologie de Spurzheim.

et, selon eux, les animaux sont d'autant plus stupides que leur face est plus large en proportion de leur cerveau. Mais il est facile de prouver que cette règle n'est pas infaillible. Montaigne, Leibnitz, Haller et Mirabeau avaient la face très-large et le cerveau très-volumineux. Bossuet, Voltaire et Kant avaient, au contraire, la face très-petite et le cerveau volumineux (1).

Les différentes parties du cerveau ont également été comparées entre elles, dans l'espoir d'arriver à la découverte de leurs fonctions, d'abord le cerveau avec le cervelet, puis avec la moelle allongée et les nerfs, etc.; mais ces recherches n'ont amené aucun résultat satisfaisant. Les philosophes anciens, tels qu'Aristote et ses disciples, qui assignaient des facultés différentes aux différentes parties du cerveau, procédaient en imaginant des rapports supposés entre certaines parties du cerveau et les puissances intellectuelles; mais ces idées sont entièrement abandonnées des métaphysiciens et des philosophes. Enfin chacun sait qu'avant les découvertes de Gall aucune théorie des fonctions du cerveau ne pouvait être admise ni considérée comme ayant un certain degré de certitude dans la science comparable aux notions acquises sur la circulation du sang, les fonctions des muscles, des nerfs et des os (2).

(1) Phrénologie de Spurzheim, page 61.

(2) On a pourtant essayé de disputer à Gall l'honneur de sa découverte en affirmant que plusieurs écrivains avaient antérieurement parlé de la pluralité des organes cérébraux. En réponse à de semblables assertions, je citerai les remarques suivantes extraites d'un des derniers n° de la Revue médico-chirurgicale d'Edimbourg : « Aucune grande découverte n'a probablement jamais été faite tout d'un coup; la plupart du temps, des conjectures précèdent de longtemps les preuves irrévocables qui les établissent. Nous pensons qu'on ne peut revendiquer des droits à une découverte que pour autant qu'on l'a entourée de preuves éclatantes qui ont attiré sur elle l'attention publique et l'ont rendue évidente à tous les yeux. Si Harvey ou quelques autres n'avaient pas *démontré* la circulation du sang, toutes les suppositions de leurs prédécesseurs depuis Hippocrate n'auraient servi à rien. La plupart des contemporains d'Harvey nièrent la vérité de sa décou-

Le docteur Roger, un des adversaires de la phrénologie, confesse que les fonctions du cerveau sont encore aussi incompréhensibles que son anatomie est complexe et difficile. Le même écrivain, dans le N° 94 de la *Revue d'Édimbourg*, dit: «Même de notre temps, quoique plusieurs anatomistes célèbres aient consacré une grande partie de leur temps à la démonstration anatomique du cerveau, on n'est pas encore arrivé à le décrire d'une manière satisfaisante. On se contente de le soumettre à des coupes au moyen desquelles on en donne une description qui ne peut servir à rien. Le professeur et les élèves sont également embarrassés quand il s'agit de tirer quelque déduction des faits anatomiques qu'ils ont sous les yeux. La mémoire reste chargée d'une foule de noms barbares qui ne se rattachent à aucune idée, et c'est ce qui a toujours rendu jusqu'à ce jour l'étude anatomique du cerveau fatigante et fastidieuse. Ici, c'est un espace ovale dans la matière blanche; là, c'est une ligne grise ou une courbe rouge; ce sont des masses de matières cendrées ou médullaires; des glandes, des granulations, des ventricules, des culs-de-sac et des fibres innombrables, dont l'arrangement étonne les yeux et laisse l'esprit dans le vague le plus complet.

verte, et, plus tard, quand il l'eut rendue palpable, ils cherchèrent à prouver que la circulation était connue longtemps avant qu'il ne fût né. L'envie et la jalousie des contemporains se sont toujours élevées contre toutes les découvertes (N° 43, page 31, janvier 1833). Si la pluralité des organes cérébraux avait été connue avant l'époque de Gall, comment eût-il été possible que la plume d'un physiologiste tel que Cullen eût écrit ce qui suit : « Quoique nous ne puissions douter que les opérations de notre intelligence dépendent d'un certain travail du cerveau, toutefois ce travail a toujours échappé à nos sens et *nous n'avons jamais pu savoir si telle partie de notre cerveau est plus que telle autre chargée des opérations intellectuelles, ni connaître quelle importance les différentes parties du cerveau ont dans les opérations;* ainsi, dans l'état actuel de la science, il est très-difficile de découvrir quel peut être l'état du cerveau d'où dépendent les différences fonctions intellectuelles. (Practice of physic, vol. 1, S^on 1539.)

« Sans aucun doute, les anatomistes parviennent, à force de travail, à nous conduire d'une manière assez régulière dans ce labyrinthe ; mais quand vient le tour des physiologistes et qu'il s'agit d'assigner des fonctions à ces innombrables circonvolutions de la masse nerveuse, la perplexité devient de plus en plus croissante, et la plupart se livrent aux conjectures les plus arbitraires et les moins prouvées. Quoique le cerveau soit généralement considéré comme l'organe des facultés intellectuelles, on a supposé que certaines parties donnent naissance aux nerfs des sensations générales et spécifiques, à ceux du mouvement et de la volonté ; les origines simples, doubles ou multiples des nerfs, qu'on a remarquées, ne sont pas supposées être en connexion avec ces fonctions séparées.

« Jusqu'à nos jours les théories professées dans les différentes écoles sur l'étude du cerveau étaient si vagues, si obscures, si inexactes, si peu satisfaisantes, et les impressions qu'en recevaient les élèves étaient si confuses et si inintelligibles, qu'il semblait que le système nerveux ne pouvait être considéré que comme un assemblage inextricable, hors d'état de soutenir le parallèle avec les autres ouvrages de la nature. (Page 447-448.) Il était réservé à Gall d'introduire un autre mode d'investigation que celui suivi jusqu'alors par les physiologistes et les métaphysiciens. Pour pouvoir arriver à la solution de la question, il fallait démontrer les différentes parties du cerveau dans leurs rapports avec les diverses facultés mentales. Il adopta donc dans ses recherches une méthode différente et incontestablement plus rationnelle. Nous allons tracer un tableau rapide de cette partie de l'histoire des progrès de la science.

Le docteur François-Joseph Gall, médecin à Vienne, et qui, plus tard, vint s'établir à Paris, est le fondateur du système phrénologique (1). Doué d'un esprit essentiellement observa-

(1) Né à Tiffenbrun, près de Pforzheim en Souabe, le 9 mars 1757; mort à Paris, le 22 août 1828.

teur, il avait remarqué dès sa plus tendre jeunesse que chacun de ses frères et sœurs, de ses compagnons de jeux et d'études, se distinguait par quelque talent ou aptitude particulière. Quelques-uns de ses compagnons d'école se faisaient remarquer par la beauté de leur écriture, d'autres obtenaient de grands succès dans l'arithmétique; ceux-ci brillaient dans l'étude de l'histoire naturelle, ceux-là par leur facilité à apprendre les langues. Les compositions de l'un étaient d'une élégance remarquable, le style d'un autre était sec et positif; tandis qu'un troisième se montrait essentiellement logicien et soutenait son opinion par des arguments irrésistibles. Leurs caractères étaient également différents, et cette diversité déterminait leurs sympathies et leurs antipathies. Un grand nombre montraient la capacité nécessaire pour remplir des emplois auxquels ils n'étaient pas appelés; quelques-uns passaient leur journée à sculpter des figures en bois, d'autres employaient tout leur papier à tracer des figures fantastiques; quelques-uns employaient leurs loisirs à peindre, à cultiver des jardins, tandis que leurs camarades se livraient avec passion à des jeux bruyants ou parcouraient les bois à la recherche des fleurs, des insectes, des nids d'oiseaux, etc. Enfin, chaque individu présentait quelque trait de caractère qui lui était particulier. Gall avait observé, en outre, que ceux qui avaient montré d'abord des dispositions à l'égoïsme ou à l'astuce ne devenaient jamais, dans la suite, des amis bons et fidèles.

Son esprit observateur lui avait encore fait remarquer que les écoliers qui étaient ses émules les plus redoutables étaient ceux qui apprenaient facilement par cœur. Ces individus l'emportaient fréquemment sur lui dans les répétitions et lui enlevaient les places qu'il avait obtenues par le mérite de ses compositions originales.

Quelques années après, ayant changé de résidence, il eut encore occasion de rencontrer des individus doués du talent

d'apprendre par cœur et de répéter facilement ce qu'ils avaient appris. C'est à cette époque qu'il remarqua que les écoliers de cette catégorie avaient les yeux proéminents, et il se souvint que ses premiers compagnons d'études étaient aussi remarquables par la même particularité. Entré à l'université, il observa les étudiants aux yeux saillants, et il reconnut qu'ils excellaient tous à apprendre rapidement par cœur et à réciter correctement ce qu'ils avaient une fois appris, quoique la plupart d'entre eux ne fussent nullement remarquables, d'ailleurs, par leur intelligence. Ce fait avait du reste aussi frappé les autres étudiants, et quoique la connexion entre la faculté d'apprendre par cœur et le signe extérieur qui la décèle ne fut pas, à cette époque, établi avec assez d'évidence pour qu'on pût en tirer une conclusion philosophique, Gall ne put s'empêcher de penser que cette coïncidence n'était pas tout à fait accidentelle. En conséquence, dès cette époque, il soupçonna qu'elles avaient des rapports importants l'une avec l'autre. A force d'y réfléchir, il comprit que, si la mémoire des mots était indiquée par un signe extérieur, il pouvait en être de même pour les autres facultés intellectuelles; tout individu distingué par une faculté mentale bien tranchée devint donc l'objet de son attention. Il finit peu à peu par se convaincre qu'il pouvait, à certains signes extérieurs, reconnaître chez les individus leurs dispositions pour la peinture, la musique et les arts mécaniques. Ayant fait la connaissance de quelques personnes remarquables par l'énergie de leur caractère, il observa encore que certaines parties de leur tête étaient fortement développées : ce nouveau fait lui suggéra l'idée de chercher sur le crâne des signes indiquant la prédominance des facultés affectives, mais jamais il ne lui vint dans l'idée de croire, comme on l'a erronément soutenu, qu'il fallût attribuer à la forme du crâne les talents et les propensions caractéristiques des individus, mais bien au cerveau. En poursuivant

ses observations sur un sujet que le hasard lui avait fourni, il ne tarda pas à rencontrer des difficultés d'un ordre très-élevé. Ignorant, à cette époque, les opinions des physiologistes sur le cerveau et des métaphysiciens sur les facultés mentales, il s'était contenté d'observer simplement la nature. Quand il voulut étendre ses connaissances par la lecture, il trouva dans les livres le plus désespérant conflit entre les opinions qui tour à tour avaient eu la vogue, et, pendant quelque temps, il douta de ses propres observations : les affections et les passions étaient par la plupart attribuées aux viscères abdominaux et thorachiques, et, tandis que Pythagore, Aristote, Platon, Galien, Haller et quelques autres physiologistes plaçaient l'âme ou les facultés intellectuelles dans le cerveau, Van Helmont la faisait siéger dans l'estomac, Descartes et ses disciples dans la glande pinéale, Drelincourt et quelques autres dans le cervelet.

Un grand nombre de philosophes et de physiologistes croyaient que tous les hommes naissent avec des facultés intellectuelles égales, et que les différences qu'on observe entre eux ne dépendent que de l'éducation et des circonstances au milieu desquelles ils se trouvent placés. On ne pouvait admettre ces assertions sans en conclure qu'aucun signe extérieur ne pouvait déceler les facultés prédominantes, et que, conséquemment, l'espérance qu'il avait conçue de découvrir par l'observation les fonctions des différentes parties du cerveau, n'était point fondée. Mais il se convainquit de leur peu de fondement en réfléchissant que ses frères, ses sœurs et ses condisciples avaient tous reçu une éducation à peu près semblable et que néanmoins tous étaient remarquables par des facultés ou des propensions différentes sur lesquelles l'éducation et les autres circonstances accidentelles n'avaient paru exercer qu'un contrôle limité ; et qu'en outre, assez fréquemment des personnes dont l'éducation avait été conduite avec le plus grand soin et qui avaient reçu les leçons des maîtres les plus capables et les plus

dévoués, étaient restées bien en arrière de leurs camarades. « Souvent, dit-il, on nous accusait de manquer de bonne volonté ou de zèle, mais un grand nombre, même avec le plus ardent désir d'avancer, ne pouvaient, malgré les efforts les plus obstinés, s'élever au dessus de la médiocrité, tandis qu'un petit nombre de privilégiés surpassaient tous les autres sans efforts, et pour ainsi dire, sans s'en apercevoir. Et, en effet, nos professeurs ne semblaient pas attacher une grande confiance au système de l'égalité des facultés, car ils se montraient toujours disposés à exiger moins d'un écolier que de l'autre. Ils parlaient sans cesse de dons naturels, de dons de la divinité, et consolaient leurs élèves par les paroles de l'Évangile : « *Personne ne doit* compte de sa vie qu'en proportion des dons qu'il a reçus de la divinité (1). »

Convaincu par les faits que les dispositions intellectuelles et morales de l'homme tiennent primitivement à la nature de son organisation, il trouva la même obscurité dans les auteurs relativement aux signes extérieurs indiquant ces facultés : au lieu de rechercher des signes extérieurs répondant aux facultés différentes du langage, de la musique, de la peinture et des arts mécaniques qu'il avait observés dans ses condisciples, les métaphysiciens ne parlaient que des facultés générales, telles que la perception, la mémoire ou l'imagination, la conception et le jugement; et, quand il tâcha de reconnaître sur la tête les signes extérieurs correspondant à ces facultés générales et de déterminer l'exactitude des doctrines physiologiques établies par les auteurs dont nous avons parlé, en ce qui a rapport au siége de l'esprit, il ne rencontra que perplexités sans fin et des difficultés insurmontables.

Abandonnant donc toute théorie et idée préconçue, Gall se livra entièrement à l'observation de la nature. Ami du

(1) Sur les Fonctions du Cerveau, tome V, page 12, et préface.

docteur Nord, médecin de l'hospice des aliénés à Vienne, il eut de fréquentes occasions de faire des observations sur les maniaques. Il visita les prisons et les écoles, et fut admis à la cour des princes, dans les colléges, dans les cours de justice, et chaque fois qu'il rencontrait un individu remarquable par ses talents, ses vertus ou ses vices, il l'observait et étudiait avec la plus grande attention la conformation de sa tête. C'est ainsi qu'insensiblement il parvint à reconnaître que les facultés intellectuelles sont, jusqu'à un certain point, indiquées par la conformation extérieure de la tête.

Jusqu'alors, on n'avait tenté d'apprécier les fonctions du cerveau qu'en étudiant quelque indication de la physionomie. La réflexion le convainquit que la physiologie devait rester imparfaite tant qu'elle ne s'appuierait pas sur l'anatomie. Ayant eu l'occasion d'observer une femme de cinquante ans, hydrocéphale dès son enfance, et qui, quoique d'une santé débile, possédait un esprit aussi actif et aussi étendu que celui de la plupart des individus de sa classe, le docteur Gall déclara qu'il croyait que la structure du cerveau devait être différente de celle qu'on lui avait supposée jusqu'alors. Tulpius avait également émis cette vérité, en observant un hydrocéphale qui jouissait de ses facultés mentales. Il sentit donc la nécessité de se livrer à de nouvelles recherches anatomiques sur la structure du cerveau. Chaque fois qu'une personne, dont il avait pu observer la tête pendant la vie, venait à mourir, il demandait la permission d'examiner son cerveau, et il parvint à établir comme règle générale, que cet organe, enveloppé de la dure-mère, présentait une forme correspondante à celle du crâne pendant la vie.

La marche graduelle que suivit le docteur Gall dans ses découvertes mérite d'être étudiée avec attention: il ne commença pas, comme beaucoup de personnes l'ont imaginé, par disséquer le cerveau, dans l'espoir d'arriver ainsi à découvrir le

siége des facultés mentales; et, comme d'autres l'ont pensé, il ne traça pas sur le crâne divers compartiments pour leur assigner à chacun une faculté créée d'avance dans son imagination: il observa, au contraire, la coïncidence qui existe entre les dispositions morales et intellectuelles de l'individu et la conformation de sa tête. Il s'assurait ensuite, en enlevant le crâne, que la forme en était indiquée par cette boîte osseuse. Ce ne fut qu'après avoir parfaitement établi ces faits, qu'il en vint à disséquer le cerveau et à jeter de si vives lumières sur l'anatomie de cet organe.

Ce fut à Vienne, en 1786, que Gall donna les premières leçons sur son système. En 1800, le docteur Jean-Gaspard Spurzheim (1) commença à étudier la phrénologie sous la direction de ce grand observateur, aux leçons duquel il assista cette année pour la première fois. En 1804, il s'associa à ses travaux, et depuis lors, non-seulement il enrichit son système de découvertes importantes pour l'anatomie et la physiologie du cerveau, mais il contribua principalement à jeter un grand jour sur les vérités qu'elle enseigne, en formant de leurs observations respectives un intéressant et sublime système de philosophie morale. Si la phrénologie est répandue en Angleterre, c'est à ses ouvrages et à ses efforts personnels qu'on en est redevable.

Au début de ses recherches, Gall n'aperçut pas et ne pouvait apercevoir les résultats immenses auxquels il arriverait, ni les rapports que chaque fait successif, à mesure qu'il les découvrait, pourrait avoir avec l'ensemble d'un système que le temps et l'expérience devaient seuls mettre en lumière. Ayant pesé toutes les circonstances, il proclama hardiment ses idées, sans aucune autre considération que son amour de la vérité. Remarquant, par exemple, que l'intensité du désir de

(1) Né à Longwy, près de Trèves, sur la Moselle, le 31 octobre 1776; mort à Boston aux États-Unis, le 10 novembre 1832.

la propriété coïncidait avec le développement d'une partie du cerveau, il annonça ce fait et appela cet organe *l'organe du vol*, car il s'était convaincu qu'il est proéminent chez les voleurs. Quand il eut découvert que la propension à cacher ses pensées était en rapport avec une autre partie du cerveau, il annonça ce fait comme une vérité isolée et nomma cette partie *l'organe de la ruse*, car il l'avait trouvé très-développé chez les criminels adroits et astucieux. En poursuivant cette voie, il découvrit l'organe de la bienveillance, et successivement tous les autres. Cette manière de procéder n'avait, à coup sûr, rien d'hypothétique, et il avait si peu de disposition à inventer une théorie que, dans ses premiers cours, on lui reprocha de manquer tout à fait d'un ordre systématique; son seul désir semblait être d'établir purement et simplement les faits qu'il recueillait en observant la nature, laissant à l'avenir le soin d'en faire ressortir la valeur et de les appuyer par de nouvelles observations.

En conséquence, aussitôt que l'observation eut constaté un grand nombre de faits et que les fonctions des organes cérébraux eurent été envisagées sous un jour philosophique, un nouveau système de philosophie intellectuelle sembla surgir spontanément du milieu du chaos d'une foule de systèmes erronés.

Quoique les découvertes fussent déjà assez nombreuses, il fut, au premier abord, impossible d'apercevoir les rapports qu'ils pouvaient avoir entre eux, et la doctrine parut, pendant quelque temps, comme un assemblage indigeste de matériaux hétérogènes; le public accueillit par des quolibets l'annonce des organes du vol, de la rixe et de la ruse, et une teinte de ridicule, dont elle s'est difficilement débarrassée, fut jetée sur cette science. A cette époque, la doctrine se présentait comme une espèce de science physiognomonique sans résultat apparent et n'offrant qu'un attrait médiocre aux hommes sérieux. Néan-

moins, après quelques années d'étude et quand la philosophie eut éclairé de son flambeau les faits découverts par l'observation, la phrénologie apparut comme la véritable science de l'esprit humain, et sa haute utilité fut comprise. Bientôt elle prit le rang qui lui était assigné dans les sciences naturelles; elle revêtit un caractère plus digne, et prit un nom plus scientifique; car, comme l'a fort bien dit Middleton : « Aucune vérité ne peut blesser ni entraver les bons effets d'une autre vérité, quelle qu'elle soit; toutes ont une essence commune et se tiennent nécessairement entre elles, de la même manière que les gouttes de pluie qui tombent séparément dans la rivière s'y mêlent, s'y identifient, et accroissent par leur masse la puissance du courant général (1). »

Maintenant que nous avons exposé les principes de la phrénologie et les moyens d'apprécier les vérités qu'elle enseigne, nous réclamons l'attention du lecteur sur un point. Nous avons beaucoup entendu parler d'*antiphrénologues*, et nous demanderons ce qu'on entend par cette dénomination? Veut-on désigner par là ceux qui, comme lord Brougham ou lord Jeffrey, nient que l'esprit, pour sentir et réfléchir, ait besoin d'organes matériels? Nous répondrons que ces personnes doivent être désignées sous la dénomination plus générale d'*antiphysiologistes;* car, comme nous l'avons déjà prouvé, il n'est pas un seul physiologiste en Europe qui ne considère le cerveau comme l'organe de l'esprit, et ses blessures comme pouvant troubler les facultés intellectuelles. Considérera-t-on comme antiphrénologues ceux qui, admettant que le cerveau est l'organe de l'esprit, soutiennent qu'il agit en totalité pour chacune des opérations intellectuelles? Mais, alors, nous les prierons de concilier avec cette théorie le phénomène des rêves, du génie partiel, de l'idiotie partielle, des monomanies; d'ex-

(1) Middleton's *Life of Cicero*. Préf.

pliquer comment il se fait qu'une lésion du cerveau porte atteinte à certaines fonctions intellectuelles, tout en laissant les autres intactes? Comment, enfin, se fait le développement successif des facultés intellectuelles de l'enfance à l'âge mûr? Si, par antiphrénologues, on veut désigner ceux qui admettent que l'esprit manifeste une pluralité de facultés au moyen d'une pluralité d'organes, tout en déniant seulement que les phrénologues soient parvenus à en déterminer le siége, nous leur demanderons s'ils entendent nous contester ces trois propositions fondamentales :

1° Que l'anatomie ne peut, à elle seule, révéler les fonctions d'un organe;

2° Que la réflexion et les sensations ne suffisent pas pour nous révéler l'existence des organes;

3° Que les actes moraux et intellectuels sont en raison de certains développements du cerveau.

S'ils nient ces principes, nous leur dirons qu'ils se refusent à l'évidence; mais s'ils les admettent, nous leur demanderons quels sont les rapports qu'ils ont trouvés, par suite de leurs observations, entre les différentes formes du cerveau et les manifestations des actes intellectuels; car, jusqu'à ce qu'ils aient rassemblé des observations qui leur soient propres, ils ne seront pas compétents pour combattre celles des autres. Mais jusqu'à présent, nous l'affirmons hautement, jamais un antiphrénologue n'est venu fournir des faits contradictoires à ceux que nous avons établis. Cette dénomination ne semble donc devoir désigner que ceux qui, comme les Ptolémées au temps de Galilée, se plaisent à nier que la phrénologie soit une vérité; sans connaître suffisamment les principes et les faits sur lesquels elle repose, et qui n'ont d'ailleurs nullement la prétention de nous combattre par des observations ou des idées nouvelles.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL

SUR LES FONCTIONS DE LA MOELLE ÉPINIÈRE ET DES NERFS.

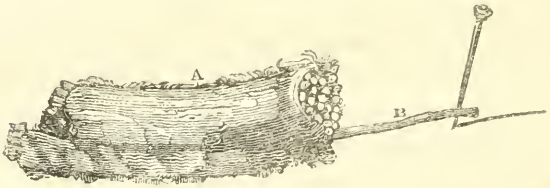
Avant d'entrer dans la discussion des organes cérébraux, il peut être avantageux de donner une idée générale des découvertes de sir Charles Bell sur les diverses fonctions des nerfs. Spurzheim et plusieurs médecins avant lui avaient déjà manifesté l'opinion qu'il devait exister des nerfs particuliers pour la sensibilité et les mouvements; car ils avaient observé que l'une de ces fonctions peut être accidentellement troublée sans que l'autre éprouve le moindre dérangement. Sir Charles Bell a démontré, avec la plus grande évidence, qu'il en était réellement ainsi, et a, par conséquent, établi sur des bases indestructibles un principe de phrénologie déjà annoncé par les sectateurs de cette science, savoir : Que, dans toutes les parties de l'économie animale, un organe spécial est affecté à chacune des fonctions, et que, toutes les fois qu'une fonction est complexe, on peut prédire qu'elle ne peut être exécutée que par des organes également complexes, quand même l'expérience n'aurait pas encore démontré le fait.

Ce que nous allons dire maintenant est tiré de l'ouvrage de sir Charles Bell qui a pour titre : *Anatomie et physiologie du corps humain* (*Anatomy and physiology of the human body*, vol. II, 7e édit., 1829), et, autant que possible, j'ai rapporté les expressions mêmes de l'auteur. Mon but est de donner au lecteur étranger à la science une idée générale des découvertes de ce physiologiste, contenues et dans ses ouvrages et dans les ouvrages périodiques de médecine et de physiologie. J'ai omis les détails dont la connaissance n'est indispensable que pour les médecins; aucun d'eux ne peut se dispenser de lire les ouvrages de sir Charles Bell. Si quelques erreurs se sont

glissées dans les extraits que j'en ai faits, elles ne doivent être attribuées qu'à moi-même; car, quoique j'aie rapporté, autant que je l'ai pu, les expressions de l'auteur, j'ai été obligé d'intervertir considérablement l'ordre de son ouvrage et d'y introduire des idées qui me sont propres.

Un nerf, dit Bell, est un cordon blanc et ferme, formé d'une substance nerveuse et de tissu cellulaire. La substance nerveuse existe en fibres distinctes, liées ensemble par une membrane cellulaire; elles peuvent être comparées à une mèche de cheveux renfermée dans une gaîne formée d'une membrane extrêmement fine.

Figure d'un Nerf.



Cette planche représente un nerf considérablement grossi, formé de filaments distincts. A, nerf enveloppé de ses membranes; B, fibre nerveuse disséquée. Les nerfs varient d'épaisseur, depuis le diamètre le plus petit possible jusqu'à celui de *huit lignes*. Ils sont dispersés dans tout le corps et s'étendent dans toutes les parties qui jouissent de la puissance de sentir et de se mouvoir, ou qui ont des sympathies d'actions avec d'autres parties. Quand un nerf est sain et qu'il jouit de toute l'intégrité de sa sensibilité, sa couleur est d'un blanc opaque, sa consistance est molle et pulpeuse, entre le fluide et le solide, et, si l'on incise le nerf, elle forme hernie. Par la putréfaction, elle prend une couleur verte; elle devient transparente quand le nerf est desséché. Le deutochlorure de

mercure et l'hydrochlorate de soude en solution la durcissent, les alcalis la dissolvent. Chaque fibre nerveuse forme des circonvolutions et s'étend dans les parties non en droite ligne, mais en formant des sinuosités de la même manière qu'un fil de coton qu'on détache d'un bas tricoté; cette disposition donne aux nerfs une élasticité qu'ils n'auraient pas sans cela. Le manque d'exercice donne lieu à une diminution de sécrétion de la matière nerveuse; on remarque en même temps que le nerf devient plus transparent que dans l'état normal.

Rien, jusqu'à présent, ne prouve qu'un fluide pondérable ou impondérable circule dans les nerfs; car il est impossible de considérer les fibrilles qui les composent comme des tubes.

Les nerfs reçoivent des artères et des veines; et le fait que le sang sert à leur nutrition est prouvé par cette circonstance que, chaque fois qu'un membre est privé de sang, les nerfs perdent leur force et leur sensibilité. Si un nerf est partiellement comprimé, de manière à interrompre la libre circulation du sang dans sa texture, il cesse d'agir sur le muscle et de porter les sensations au centre commun; si le cours du sang est rétabli brusquement, on éprouve une sensation douloureuse particulière pendant un certain temps. Ce n'est pas à la compression des tubes du nerf, mais à celle qu'éprouvent les vaisseaux sanguins, qu'il faut attribuer ces phénomènes. Le cerveau, les nerfs des yeux et des oreilles, les nerfs de la sensibilité et du mouvement, sont tous plus ou moins affectés par les changements qu'éprouve la circulation; chaque organe, selon sa fonction particulière, est *diversement* influencé par *la même cause*, c'est-à-dire par l'affluence d'une trop grande quantité de sang, ou par la diminution de la quantité nécessaire.

Un nerf est toujours formé de filaments à fonctions distinctes; mais, jusqu'à présent, il a été de tous points impossible de distinguer ces filaments les uns des autres; les uns

servent à la sensation, les autres aux mouvements musculaires; d'autres, enfin, servent à l'action combinée des muscles dans l'acte de la respiration. Mais les fonctions propres à chacun de ces filaments ne peuvent être découvertes qu'en les poursuivant jusqu'à leur racine, et en les observant dans leurs rapports et surtout à leur origine dans le cerveau et dans la moelle épinière. Leur substance n'offre donc rien de particulier; tous semblent être formés d'une matière molle, pulpeuse, enveloppée d'une membrane cellulaire et contenue dans des tubes de la même membrane qui semblent destinés à conduire les filets de la matière nerveuse du cerveau aux extrémités des muscles et de la peau.

La clef du système nerveux peut être trouvée dans cette simple proposition, que : chaque filament ou fibre nerveuse est doué d'une sensibilité particulière, indépendante de celle qui concourt à former le même faisceau, et qu'elle continue à conserver cette sensibilité propre dans toute son étendue. Les différents filaments n'exercent aucune influence les uns sur les autres, car la fibre la plus ténue d'un nerf de la sensibilité peut accompagner la fibre la plus ténue d'un nerf du mouvement, et chacune vient apporter aux parties dans lesquelles elle se distribue, sa part d'influence indépendante de celle qui lui est accolée.

Certains nerfs sont destinés à la sensibilité, mais il en est d'autres, aussi parfaitement et aussi délicatement conformés, qui ne sont nullement sensibles. La sensibilité d'un nerf résulte de ce qu'il est formé d'une certaine partie du cerveau douée de cette propriété. Si on comprime le globe de l'œil, les téguments extérieurs ressentent de la douleur; mais la rétine n'en éprouve aucune, et les traits de feu qui apparaissent devant l'œil indiquent seuls son action. Dans l'opération de la cataracte par abaissement, l'aiguille qu'on introduit dans l'œil transperce nécessairement la rétine, et pourtant elle n'y fait

naître aucune sensation douloureuse; seulement le malade croit apercevoir quelques étincelles de feu. Le même phénomène a lieu pour les nerfs de l'audition, du goût, et enfin pour ceux de tous les organes des sens externes. La sensation que ces nerfs éprouvent tire son caractère des parties du cerveau avec lesquelles ils sont en rapport par leurs racines; il en existe qui n'ont aucun rapport avec les impressions extérieures. Certains nerfs n'ont d'autre destination que de régler les mouvements musculaires : ceux-ci sont destinés à transmettre la volonté, et nullement à rapporter au cerveau les sensations extérieures; aussi ne sont-ils doués que d'une sensibilité spéciale, et incapables de transmettre la douleur. Chacun de ces nerfs jouit, sans aucun doute, d'une exquise sensibilité pour les fonctions qui lui sont assignées; il peut être le lien qui unit deux organes d'une étroite sympathie et la cause qui les fait agir à l'unisson; toutefois, on peut l'irriter ou le déchirer sans qu'il transmette au cerveau aucune impression; car il n'est pas en rapport avec les parties de cet organe destinées à produire l'impression générale de la douleur, de la chaleur, du froid, de la vision ou de l'audition. La partie du cerveau avec laquelle il est en rapport ne sert à la production d'aucune perception.

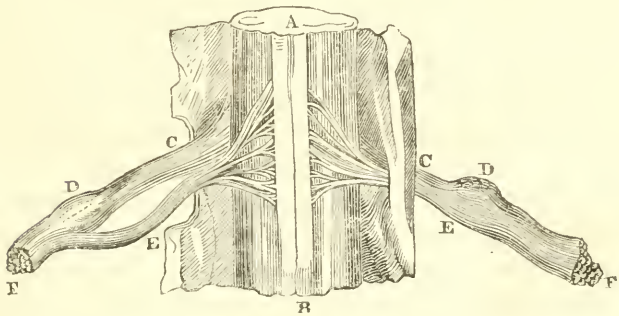
Au confluent des filaments nerveux on aperçoit de petits gonflements rougeâtres qui ont reçu le nom de ganglions (*Voy.* la planche de la pag. 89, lettre D). Ces ganglions ressemblent par leur forme à ces élévations circulaires qu'on voit sur des tubes de paille ou sur les bambous; mais les ganglions ne sont point disposés à des intervalles égaux sur les nerfs comme ces gonflements. Les ganglions sont disposés d'une manière régulière dans tout le corps, et dans les animaux vertébrés ils forment une série d'élévations de chaque côté de la moelle épinière. Un nerf communique avec eux, c'est le grand sympathique. D'autres ganglions existent encore dans la tête, au col, dans les cavités thorachique et abdominale; mais ils sont

irréguliers dans leur forme et par leur position. La couleur des ganglions diffère de celle des nerfs; elle est plus rouge à cause du plus grand nombre de vaisseaux sanguins qu'ils reçoivent : la substance qui les forme semble être identique à celle du cerveau.

Lorsque l'on suit le trajet des nerfs du mouvement, on trouve qu'avant de pénétrer dans les muscles, ils s'envoient mutuellement des rameaux et forment une sorte de *lacis* inextricable qu'on a nommé *plexus*. Un plexus est d'autant plus compliqué que le nombre des muscles auxquels il doit fournir des rameaux nerveux est plus considérable et qu'il est formé d'une plus grande variété de nerfs de diverses fonctions. Les filaments nerveux qui viennent s'épanouir à la peau et qui ne sont destinés qu'aux sensations, se répandent irrégulièrement vers leur destination sans former de plexus. A mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres organisés, depuis les nageoires du poisson jusqu'au bras de l'homme, les plexus nerveux deviennent de plus en plus complexes en raison de la variété ou de l'étendue des mouvements qui doivent être exécutés par les membres. C'est par l'entre-croisement des filaments que les muscles agissent de manière à former des mouvements combinés.

Diverses colonnes de matières nerveuses concourent à former la *moelle épinière* (A B, page 89). Chacune de ces parties latérales est formée de trois colonnes, une pour les mouvements volontaires, une pour la sensibilité, une pour l'acte de la respiration, de sorte que la moelle épinière est formée de six colonnes intimement unies, mais ayant des fonctions différentes et dont la réunion forme ce qu'on appelle la moelle allongée. Les colonnes antérieures des deux divisions latérales de la moelle sont destinées au mouvement, les colonnes postérieures à la sensibilité, et les moyennes président à l'acte de la respiration. Les deux premières s'étendent jusque dans

le cerveau et viennent se perdre dans sa substance, car leurs fonctions les mettent en rapport direct avec le centre commun (*sensorium commune*). Les dernières, au contraire, ne dépassent point la moelle allongée, leurs fonctions étant indépendantes de la volonté et s'exécutant, par conséquent, sans le contrôle du cerveau et en dehors de sa sphère d'action.



A B. Moelle épinière vue dans sa partie intérieure. La séparation des parties latérales est marquée par la ligne qui s'étend entre A et B.

Le cordon nerveux C naît des colonnes postérieures et fournit des nerfs de la sensibilité. Le gonflement D est un ganglion. Le cordon nerveux E naît des colonnes latérales antérieures et fournit des nerfs du mouvement; il n'a point de ganglions. Ces deux cordons s'unissent plus tard (lettre F) et marchent vers leur destination réunis par la même gaîne.

Sir Charles Bell, après avoir frappé un lapin d'un coup sec derrière les oreilles, de manière à le priver de sa sensibilité par la commotion, met à découvert la moelle épinière. En irritant les racines postérieures des nerfs, on n'aperçoit aucun mouvement dans aucune des parties du tissu musculaire; mais, en irritant les racines antérieures, on aperçoit, chaque fois que

l'instrument les touche, un mouvement correspondant des muscles dans lesquels le nerf se distribue.

Ces expériences prouvent que les différentes racines et les différentes colonnes dans lesquelles ces racines prennent naissance ont à remplir des fonctions différentes et que les notions tirées de l'anatomie sont exactes.

Cet auteur a fait encore plusieurs expériences intéressantes sur la cinquième paire de nerfs qui naît du cerveau. Dans la planche I de son ouvrage il représente ce nerf formé de deux racines, l'une sortant des *cuisses* du cerveau correspondant à la colonne antérieure de la moelle épinière, l'autre des *cuisses* du cervelet correspondant à sa colonne postérieure. Il existe un ganglion sur cette dernière branche; la branche antérieure en est dépourvue. Cette circonstance est aussi d'accord avec ce que l'on observe sur les nerfs de l'épine. Ces deux branches s'unissent à une très-petite distance de leur origine et se distribuent dans toutes les parties de la tête et de la face. Sir Charles Bell considère ce nerf comme le plus élevé de ceux qui donnent le mouvement et la sensibilité. Pour prouver cette opinion, il coupa transversalement sur un âne la branche postérieure de ce nerf ou celle qui est pourvue d'un ganglion, et la sensibilité des parties auxquelles elle se distribue fut entièrement détruite; ensuite, il découvrit la branche antérieure de la cinquième paire à sa racine, et au moment même l'animal fut tué en irritant ce nerf; les muscles des mâchoires se contractèrent et elles se fermèrent avec bruit. Si on divise la racine de ce nerf sur un animal vivant, la mâchoire tombe par le relâchement des muscles. Ainsi donc ses fonctions ne peuvent plus être mises en doute, il est tout à la fois nerf du mouvement et de la sensibilité; et l'opinion de ceux qui pensaient que le nerf de la cinquième paire était pour la tête ce que les nerfs de la moelle sont pour les autres parties du corps, se trouve pleinement confirmée.

Les muscles ont donc deux nerfs, et ce fait n'avait pas été prévu avant les expériences de sir Charles Bell, parce que ces deux sortes de nerfs sont contenus dans la même gaîne; mais chaque fois que ces différents nerfs, comme cela a lieu à la tête, marchent dans des gaînes séparées, on voit qu'un nerf moteur et un nerf de la sensibilité viennent se distribuer dans les fibres musculaires. Il faut en conclure que les branches des nerfs spinaux qui vont aux muscles sont formées de filaments sensitifs et de filaments moteurs. Les nerfs du tact ou des sensations qui se distribuent à la peau diffèrent des uns et des autres.

On avait d'abord supposé que les fonctions des nerfs qui viennent se distribuer dans les muscles, consistent seulement à transmettre la volonté et à exciter l'action du muscle; mais cette théorie dénotait une connaissance incomplète de l'action du système musculaire; car avant que la volonté puisse les mettre en jeu, le cerveau doit avoir la conscience de l'état dans lequel le muscle se trouve.

Quand nous admettons que les différents états d'un muscle doivent être estimés ou perçus pour qu'ils soient convenablement soumis à la volonté, la question suivante se présente : Un nerf, chargé de transmettre le mandat de la volonté, peut-il, tout à la fois, rapporter une impression rétrograde du muscle vers le cerveau? Si les faits anatomiques n'établissaient pas le contraire, la raison seule suffirait pour faire comprendre que le même filament nerveux ne peut en même temps servir à transmettre la volonté d'agir du cerveau vers le muscle et porter, par une vibration opposée et dans le même instant, vers le cerveau, l'impression de l'état actuel de ce muscle.

Sir Charles Bell a prouvé que pour qu'un muscle jouisse de toute sa puissance, il doit posséder deux branches nerveuses de nature différente, de manière à former une espèce de cercle entre ce muscle et le centre commun. Un de ces filaments ou

nerf simple transmet l'influence de la volonté vers le muscle et ne possède pas la puissance de rapporter l'impression au cerveau. Un autre nerf, agissant comme nerf de la sensibilité, est chargé de cette fonction, et d'avertir le cerveau de l'état actuel du muscle. Celui-ci n'est donc pour rien dans la contraction musculaire, et ne peut la produire quelle que soit l'irritation à laquelle il est soumis.

Il existe quatre nerfs prenant leur origine d'un ordre de colonnes de la moelle, qui ne servent, ni pour les sensations, ni pour les mouvements volontaires. Des expériences ont prouvé que ces nerfs sont chargés d'imprimer les mouvements qui ont rapport à l'acte de la respiration. Les mouvements respiratoires sont de deux espèces, savoir : les mouvements instinctifs ou involontaires, et ceux qui dépendent de la volonté. Nous n'avons pas la conscience de l'état alternatif de mouvement et de repos qui caractérise la respiration de l'animal pendant le sommeil ; l'expérience a prouvé que cette fonction des muscles s'exécute en dehors de l'action du cerveau. Mais, d'un autre côté, on sait que l'acte de la respiration est quelquefois un acte de la volonté, destiné à accomplir quelqu'autre fonction, telle, par exemple, que de flairer ou de parler. Sir Charles Bell estime que c'est cette opération composée des organes de la respiration qui rend nécessaire l'état complexe des nerfs respiratoires. Le concours des nerfs de différents systèmes était donc nécessaire à l'accomplissement d'une fonction qui, au premier abord, paraît être si simple.

Si on coupe la branche de la cinquième paire qui se distribue aux lèvres d'un âne, on prive ces parties de leur sensibilité ; de sorte que quand l'animal porte la bouche vers le sol pour y chercher sa nourriture, il n'est pas averti par le tact de sa présence, et, par conséquent, ne cherche pas à brouter. Si, au contraire, on coupe la portion dure de la septième paire qui se distribue également aux lèvres, l'animal reste doué de

la faculté de reconnaître la présence de l'herbe, mais il ne peut parvenir à la brouter, par suite de la perte du mouvement musculaire détruit en conséquence de la section de ce nerf. Ainsi donc, nous voyons que dans l'action de brouter, de même que pour saisir un corps avec la main, c'est la sensibilité qui préside à l'action et que deux espèces de nerfs sont nécessaires à cet acte si simple.

Après ces expériences sur les nerfs de la sensibilité et du mouvement, la question qui avait si longtemps occupé sir Charles Bell, relativement aux innombrables entre-croisements des nerfs de la face, du col et de la poitrine, devenait d'une solution facile. Ces nerfs sont les agents de puissances distinctes, et leur combinaison dans les muscles est en raison des fonctions qu'ils doivent accomplir.

A mesure que les animaux s'élèvent dans l'échelle des êtres, ils sont doués de nouveaux organes, et, avec ces nouveaux organes, de nouvelles fonctions leur sont attribuées. On conçoit qu'il faut également des nerfs plus nombreux pour la sensibilité et le mouvement.

Sir Charles Bell remarque que nous connaissons maintenant l'usage de tous les nerfs du corps, excepté de la sixième paire qui semble destinée à servir de point d'union avec un système de nerfs tout à fait différent qu'on a jusqu'à présent désigné sous le nom de nerf grand sympathique ou nerf ganglionaire; nous connaissons si peu de choses relativement à ce nerf, qu'on ne doit pas être surpris si jusqu'à présent on n'a pu découvrir rien de satisfaisant relativement à la liaison qui existe entre lui et le nerf de la sixième paire.

PRINCIPES

DE PHRÉNOLOGIE.

Dans l'Introduction, nous avons démontré que les physiologistes admettent, en général, que le cerveau est l'organe de l'intelligence, mais que deux obstacles ont concouru à retarder la découverte des usages de ses différentes parties. En premier lieu, l'anatomie seule ne peut révéler les fonctions vitales d'aucun organe, car personne, en disséquant le nerf optique, par exemple, ne pourrait reconnaître qu'il sert essentiellement à la vision, pas plus qu'en disséquant la langue, on ne pourrait découvrir qu'elle est l'organe du goût. Les anatomistes ne pouvaient donc pas arriver, par la simple inspection des parties, à découvrir les fonctions des différentes parties du cerveau ; en second lieu, l'esprit n'a pas la conscience des organes qui servent à son action, et les instruments matériels, au moyen desquels, dans cette vie, il accomplit sa mission et communique avec le monde extérieur, ne pouvaient être découverts par la réflexion sur soi-même.

Les phrénologues comparent les développements du cerveau avec la manifestation des puissances mentales, pour arriver à découvrir ses fonctions et celles des organes de l'intellect.

Ce mode d'investigation a été adopté en conséquence de la découverte que Gall fit, par hasard, que certaines facultés intellectuelles étaient d'autant plus actives que certaines portions du cerveau étaient plus volumineuses, et *vice versâ*, sans tenir compte des recherches des anatomistes et des métaphysiciens, mais conformément aux principes d'une sage induction.

Aucune recherche ne peut faire connaître la substance ou l'essence de l'esprit, ni apprendre si l'esprit détermine la forme des organes, ou si ce sont les organes qui déterminent la constitution de l'esprit. Si l'anatomie des organes ne révèle pas leurs fonctions, et si la réflexion ou la conscience ne suffit pas pour nous faire comprendre la nature des liens qui unissent l'esprit à la matière, il n'existe aucun moyen d'arriver, sur ces points, à des conclusions philosophiques, et les hypothèses qu'on pourrait former peuvent plaire à l'imagination sans pour cela satisfaire l'entendement. M. Stewart observe, avec raison, « que les idées métaphysiques que nous pouvons nous être formées de la nature du corps ou de l'esprit, et des causes efficientes de leurs phénomènes, n'ont aucune connexion nécessaire avec nos recherches sur les lois qui président à ces phénomènes. Deux disciples de Newton, par exemple, peuvent, tout en s'entendant parfaitement sur les lois de la physique, différer d'opinion sur la question de savoir si la cause de la gravitation est matérielle ou immatérielle. L'essentiel est qu'ils admettent ce fait général, que les corps tendent à se rapprocher sous l'empire d'une loi d'attraction variant en raison du carré de la distance. De même, dans l'étude de l'esprit humain, nous arrivons, par un examen attentif de ses phénomènes, à des conclusions qui n'ont aucune connexion nécessaire avec nos opinions concernant sa *nature* et son *essence* (1). La phrénologie fait connaître les facultés de l'esprit

(1) Elements, vol. 1er. Introd.

humain, les organes au moyen desquels elles se manifestent, et l'influence que ces organes exercent sur ces manifestations; mais nous ne pouvons pas arriver à prédire les actions qui en seront la conséquence.

Un organe mental est un instrument matériel au moyen duquel, dans cette vie, l'esprit manifeste une de ses facultés. Les découvertes de Gall nous peignent le cerveau comme formé d'un assemblage de ces mêmes organes, et, dans l'Introduction, nous avons fourni les raisons qui rendent cette proposition assez probable pour justifier les recherches qui tendent à en démontrer l'évidence. Pour pouvoir comparer les facultés mentales avec les divers développements des organes cérébraux, il est nécessaire de démontrer que les qualités morales des individus peuvent être déterminées pendant la vie.

En conséquence, examinons d'abord s'il est possible de *reconnaître les dispositions morales et les talents.* En ce qui a rapport aux sentiments, tous ceux qui ont étudié l'esprit humain ont observé que tel individu est naturellement avare, tel autre cruel, tel autre bienveillant, ou vain, ou orgueilleux, et que l'on s'habitue à considérer ces dispositions individuelles comme naturelles, uniformes et permanentes. On n'a jamais pensé qu'un homme, par un effort de sa volonté, puisse totalement changer sa nature, ou que le naturel ait si peu de puissance, que telle personne puisse être généreuse un jour et avare le lendemain; que celle qui est aujourd'hui affaissée sous le poids de la honte et de l'humiliation puisse se montrer le lendemain orgueilleuse et confiante en elle-même; que telle personne puisse être un jour sourde à la voix de la censure ou de la renommée, qui, la veille, était tremblante au moindre souffle capable de ternir sa réputation. On ne considérera pas non plus ces dispositions comme dépendantes les unes des autres et inséparables, car on a souvent reconnu que la possession de l'une n'indiquait pas nécessairement l'existence des autres.

Ainsi, dans leurs rapports individuels, les hommes ont coutume de modifier leur conduite selon les connaissances qu'ils ont acquises sur les dispositions ou le caractère de celui dont ils veulent capter la bienveillance. L'homme avide sera dirigé dans ses actions par un motif d'intérêt personnel, l'homme bienveillant aura un but plus noble et tendra plus à être utile aux autres qu'à lui-même; l'orgueilleux et le vaniteux seront mus par leur caractère spécial. On parlera donc au premier de son intérêt personnel, au second du plaisir de faire du bien, au troisième de la nécessité de conserver sa dignité, au quatrième de l'honneur qui lui reviendra de telle ou telle action.

Quant aux dons intellectuels, celui qui a entendu les chants de Catalani ou de Malibran ne niera pas que ces célèbres cantatrices ne dussent posséder au plus haut degré la faculté des tons. Quiconque a entendu la haute éloquence du général Foy ne peut douter qu'il n'ait possédé un grand développement de l'idéalité; les écrits du docteur Thomas Brown décèlent un grand talent analytique et descriptif. En voyant les œuvres admirables des mécaniciens, des mathématiciens, des poëtes, des peintres et des sculpteurs, qui pourrait mettre en doute que ceux dont les noms brillent au premier rang n'aient pas dû avoir des qualités spéciales auxquelles ils doivent d'avoir excellé dans les sciences les lettres, ou les arts? D'un autre côté, on rencontre tous les jours des individus chez lesquels les facultés intellectuelles sont tout à fait nulles. Ainsi donc, les difficultés qui s'opposent à ce que l'on détermine l'existence des talents particuliers en constatant leur degré d'énergie ne sont pas insurmontables, surtout si ces facultés sont éminentes; car on a dû d'abord étudier les cas les plus saillants, et les observateurs qui se sont guidés sur les principes ont pu prononcer, sans hésiter et sans risquer de compromettre leur réputation de sagacité. Aucun d'eux, par exemple, n'aura voulu faire un musicien d'un individu qu'ils auront trouvé incapable de faire la

distinction entre un bruit discordant et le son le plus mélodieux, dans l'idée que le *génie de la musique peut être acquis par l'habitude et une étude approfondie*(1).

Ils ne placeront pas dans une position difficile, exigeant une grande pénétration et beaucoup de sagacité, des individus dont l'intelligence obtuse peut à peine lier deux idées. Personne non plus n'a jamais soutenu qu'un homme d'une capacité médiocre pût devenir un homme de génie, quelques efforts qu'il fît d'ailleurs.

Ces observateurs avaient aussi, sans aucun doute, constaté que les facultés se développent successivement, que l'enfant ne possède pas les facultés intellectuelles de l'adulte, et que tel individu, lourd et stupide en apparence à l'âge de dix ans, a pu devenir un homme de génie, quand, dans un âge plus avancé, ses forces intellectuelles ont atteint leur apogée. Mais personne n'a jamais pu s'imaginer ou soutenir, avec quelque apparence de raison, que chaque enfant, par l'étude et l'éducation, peut devenir un homme de génie s'il n'y est disposé par son organisation. De tout temps on a observé, à la vérité, que l'éducation fortifie les organes, mais jamais elle n'a pu donner une énergie remarquable aux capacités que la nature a créées faibles. Qui pourrait, sans se couvrir de ridicule, assurer que, par une bonne éducation, il convertira un idiot en un penseur profond? D'un autre côté, on a observé de tout temps que chaque fois que la nature a doué un individu d'une grande capacité quelle qu'elle soit, elle ne manque jamais d'exercer une influence puissante sur le caractère que cet individu déploie pendant toute sa vie, quelques efforts qu'on fasse d'ailleurs pour dompter ou modifier son énergie. Toutes les fois que la nature a conféré à une personne des facultés qui constituent le génie, elle manifestera de bonne heure, et en dépit de tous les

(1) Dugald Stewart.

obstacles qu'on lui opposera, sa supériorité native. La vie des poëtes, des peintres et des artistes de tous les siècles témoigne de la vérité de ces observations.

Un homme, il est vrai, peut, pendant un certain temps, se livrer à certaines actions et même suivre une ligne de conduite tout à fait identique en apparence à celle d'un autre individu, quoique par des motifs tout à fait différents. Mais très-peu d'hommes peuvent dissimuler pendant toute leur vie et acquérir l'art de tromper d'une manière assez adroite et assez habituelle pour que les personnes à même de les observer ne finissent par découvrir leur caractère véritable; ou s'il existe des personnes qui possèdent ce pouvoir de dissimulation, il forme le caractère principal de leur constitution morale; et ce pouvoir, comme nous le démontrerons plus tard, se décèle par une protubérance qui lui est propre. En outre, on doit observer que c'est seulement en ce qui concerne les *propensions* et les *sentiments* de notre nature, que le déploiement de qualités mensongères est possible. Quant aux actes qui concernent les facultés *réflectives* ou *acquisitives*, leur simulation est tout à fait impraticable. Aucun homme ne peut écrire d'une manière logique ni développer un principe profondément abstrait, s'il ne possède pas de hautes facultés réflectives. Aucun homme ne sera musicien-compositeur s'il n'est doué de la faculté des tons; nul ne sera poëte s'il ne possède un grand développement de l'idéalité. Enfin, quiconque parvient à une haute renommée comme artiste, possède nécessairement les facultés indispensables au genre qui le distingue de la foule.

Ces opinions sont depuis longtemps comprises par les hommes intelligents, non par suite de déductions logiques ou d'investigations métaphysiques, mais par la simple observation des faits qui se présentent sans cesse à leurs yeux. Les médecins sont surtout favorablement placés pour étudier les traits les plus cachés du caractère humain; chaque jour, comme l'a

remarqué Gall, ils sont forcés d'entrer dans les secrets des affaires et des relations des familles; et l'homme, au moment où il lutte contre la mort, est fort peu capable de cacher son caractère. En outre, de combien de sentiments privés les médecins ne doivent-ils pas être informés, car l'homme a plus ou moins de tendance à prendre pour ami et pour conseiller celui qu'il considère comme spécialement chargé de veiller à son salut et à celui de sa famille. Et peut-il être un ami plus vrai et mieux fait pour sympathiser avec les faiblesses de l'humanité que l'homme qui sans cesse étudie les plus profonds replis de l'âme. Gall et Spurzheim étaient médecins.

Je crois donc, de tout ce que je viens de dire, pouvoir conclure que le premier point en discussion est parfaitement établi en faveur de la phrénologie; savoir : qu'il est possible, en observant, avec une attention soutenue et un esprit éclairé, les actes de l'homme, de parvenir à connaître son véritable caractère, l'étendue et la force des qualités intellectuelles qu'il possède. Comme cette science est fondée sur la comparaison de la manifestation de ces facultés avec le développement du cerveau, nous allons maintenant examiner la seconde question, savoir : S'il est possible, en général, de reconnaître *la forme réelle du cerveau* par l'examen des parties externes de la tête.

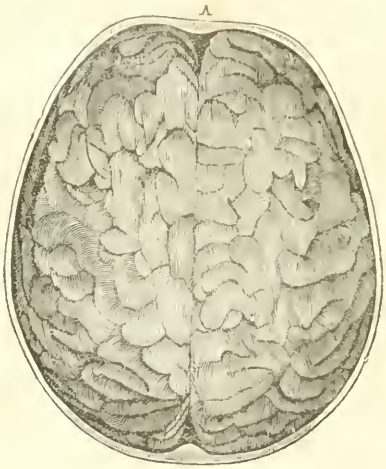
DU CERVEAU, DU CERVELET ET DU CRANE.

L'anatomie du cerveau a été minutieusement décrite par Gall et Spurzheim dans leur ouvrage sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux. Néanmoins, quoiqu'il soit extrêmement avantageux à la pratique de la phrénologie de connaître parfaitement cet organe, son étude approfondie n'est pas d'une connaissance indispensable. Une description géné-

rale peut suffire aux lecteurs non médecins. Les sujets convenables pour l'observation sont les individus qui jouissent d'une bonne santé et qui n'ont pas dépassé la période moyenne de la vie.

Le cerveau, mis à découvert de sa membrane extérieure (la dure-mère), est représenté par les figures 1 et 2 copiées des planches de Spurzheim ; et la description qui les accompagne n'est pas destinée à les faire connaître anatomiquement, mais seulement à en donner une idée aux lecteurs qui n'ont pas eu l'occasion d'observer le cerveau dans l'état naturel.

FIGURE 1. — PARTIE SUPÉRIEURE DU CERVEAU.



La figure 1re représente la partie supérieure du cerveau privée de ses membranes; la voûte du crâne a été enlevée au moyen d'une section horizontale. La lettre A indique le front. La ligne entre A et B divise les deux hémisphères de l'un et de l'autre côté. Une membrane solide formée par la dure-mère, représentée à la page 103, s'insinue entre les deux hémisphères, mais seulement jusqu'aux deux tiers de la fente qui les divise. Au-dessous de la faux, ces deux hémisphères sont

A *Os Sphenoïde ou Basilaire vu d'un côté*

B *Os temporal*

C *Os occipital*

D *Os Pariétal*

E *Os frontal*

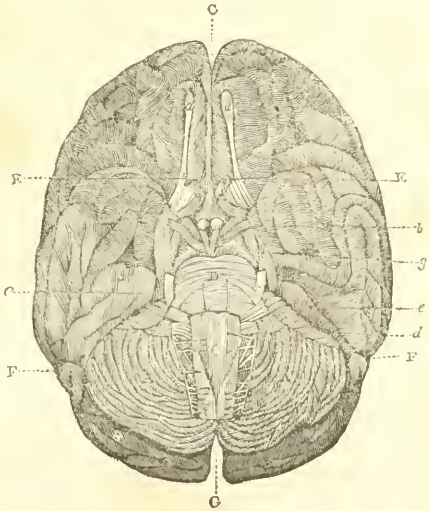
M *Trou rondelé externe, ou ouverture externe de l'oreille*

P *Apophyse Mastoïde ou rondelle le conoïde Sterno Mastoïdien*

S S *Sutures qui unissent les os du crâne.*

unis par des fibres nerveuses qui s'entre-croisent pour former ce que les anatomistes appellent le corps calleux. Sir Charles Bell dit que « Chaque fois que nous examinons une des parties du cerveau, nous trouvons que la partie correspondante est tout à fait semblable; cela a lieu pour toutes les parties du cerveau indistinctement (1), et si nous cherchons des preuves anatomiques, nous devons admettre que comme les nerfs sont doubles, ainsi que les organes des sens, le cerveau doit l'être également. Ainsi donc chaque sensation qui lui est apportée, arrive dans ces deux parties à la fois, et les opérations de l'intelligence doivent préalablement s'exécuter à la fois dans les deux portions latérales. »

FIGURE 2. — PARTIE INFÉRIEURE DU CERVEAU.



(1) Cette assertion de sir Ch. Bell ne nous paraît pas rigoureusement exacte. Sans doute les parties droite et gauche du cerveau offrent des dispositions semblables, mais la *symétrie* n'est pas toujours parfaite dans toute la rigueur du mot. Il en est à peu près de même pour le cerveau que pour les vaisseaux sanguins des membres droits et gauches.

Les lignes irrégulières qu'on voit sur cette figure sont des circonvolutions cérébrales, formant des enfoncements qui descendent de 1/2 pouce à 1 pouce de profondeur. Quand il se forme des amas aqueux dans les parties internes de cet organe, ces circonvolutions s'effacent et le cerveau présente une surface plus ou moins lisse dans une assez grande étendue. Les portions du cerveau que l'on voit dans cette figure sont toutes formées extérieurement d'une substance grise dont nous parlerons plus tard.

La figure 2 représente la base du cerveau telle qu'elle se présente lorsqu'on l'a extraite du crâne. La partie supérieure est celle qui correspond au front. Les anatomistes, pour en faciliter la description, divisent le cerveau en trois lobes qu'ils appellent antérieur, moyen et postérieur; les parties placées au-devant d'une ligne verticale tirée entre E et E forment les lobes antérieurs; celles placées entre EE et FF forment le lobe moyen; en arrière de FF est le lobe postérieur. Les circonvolutions que l'on voit en avant de EE reposent sur les portions osseuses qui forment les voûtes orbitaires : les deux lobes du cervelet (qui sont distincts du cerveau avec lequel elles ont des connexions) sont désignés par les lettres AA. Leur surface présente des circonvolutions différentes, par leur grandeur et leur aspect, de celles qu'on observe sur le cerveau. L'espèce de cordon épais ou de racine marquée C, qui naît de la base du cerveau, est le commencement de la moelle allongée, qui s'étend dans la colonne vertébrale et remplit sa cavité. Jadis le cerveau était considéré par quelques-uns comme formé par la moelle épinière, par d'autres la moelle n'était considérée que comme le prolongement du cerveau; mais, en réalité, ces deux organes ont seulement des rapports intimes, sans pour cela procéder l'un de l'autre. Les mots de racines et de branches sont donc des abus de langage.

Les petits filaments ronds que l'on voit naître des deux côtés de la moelle allongée et près de la base du cerveau sont des

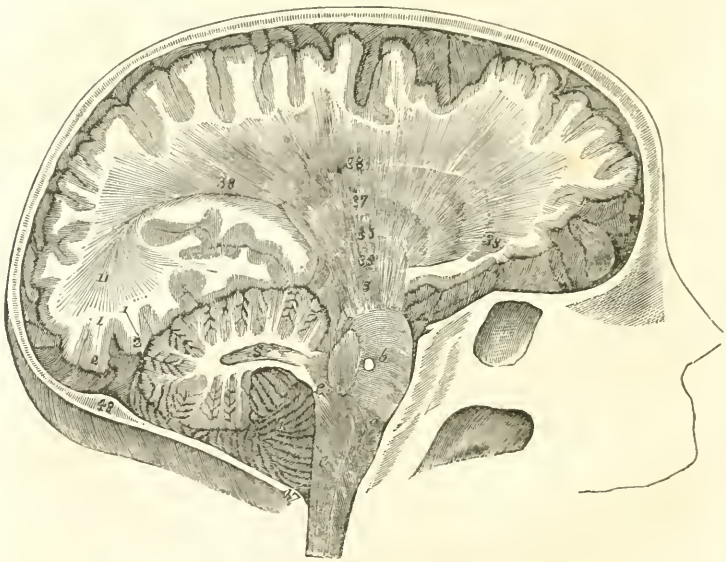
nerfs de la sensibilité et du mouvement, quelques-uns sont destinés aux organes des sens, d'autres vont à la peau et aux muscles de la tête et d'autres parties plus éloignées. Le cordon allongé et plat, marqué *aa*, qui s'étend à la surface du lobe antérieur, est le nerf olfactif ou de l'odorat, se dirigeant vers le nez. Le nerf arrondi et gros 4 4, que l'on voit près de la racine du premier, est le nerf optique ou de la vision se rendant à l'œil. Celui marqué *b* est le nerf moteur destiné aux muscles du globe de l'œil. Un peu en arrière, la cinquième paire *c* semble sortir de la protubérance D, nommé pont de Varole; c'est un nerf volumineux, composé, divisé en trois branches qui vont se ramifier dans presque toutes les parties de la tête, de la face et de la mâchoire supérieure. Ce nerf est tout à la fois moteur et sensitif, et une de ses branches, qui se ramifie à la langue, forme le nerf du goût. D'autres branches nombreuses se distribuent aux dents, aux glandes, à la peau, et leur donnent la sensibilité. La septième paire ou nerf auditif *e* se distribue à l'oreille interne et sert à l'audition. La huitième, ou nerf pneumo-gastrique *d*, fournit des filets au larynx, aux poumons, au cœur et à l'estomac; ce nerf est d'une grande importance pour les phénomènes de la voix et de la respiration; il influence les mouvements du cœur et concourt à la digestion.

Le cerveau est une masse de matière molle, non homogène, mais se présentant sous diverses apparences; une partie est blanche, incolore, d'un tissu fibreux ou strié. Cette portion du cerveau est généralement nommée la substance médullaire; elle en occupe presque exclusivement les parties internes.

La figure 3 représente une section perpendiculaire faite dans l'intérieur du cerveau et à une très-petite distance de la ligne médiane et le divisant depuis les circonvolutions supérieures jusqu'à sa base où se trouve la moelle allongée. Les parties les plus ombrées de la section forment les circonvolutions de la

surface externe, les autres parties s'aperçoivent dans la section. La portion marquée S est le cervelet. Les parties les plus claires et qui forment des radiations, sont la surface médullaire ou fibreuse. La moelle allongée est indiquée par les lettres *bc*, *ee*. La partie *b* est la protubérance annulaire (mésocéphale ou pont de Varole); les lettres *ee* indiquent un des corps restiforme; la lettre *c* indique un des corps pyramidaux. De la lettre *g*, qui indique une des *cuisses* du cerveau, les fibres cérébrales qui ont passé sous le pont de Varole, s'étendent vers les circonvolutions, comme l'indiquent les nombres 34, 35, 37 et 38.

FIG. 3. SECTION DU CRANE ET DU CERVEAU.



Dans les figures 1 et 2, et aussi dans les régions ombrées de la figure 3, on aperçoit la substance corticale. Cette sub-

stance est grise et n'a pas d'apparence fibreuse ; on l'a encore nommée *cendrée* à cause de sa couleur. Le nom de *corticale* lui vient parce qu'elle recouvre le cerveau absolument comme une écorce dans toute sa partie extérieure. La substance corticale ne se confond pas graduellement avec la substance médullaire ; au contraire, la ligne de séparation est parfaitement tranchée, comme on peut le voir sur la planche 3. Cette substance semble contenir une plus grande quantité de vaisseaux sanguins que la médullaire. Le crâne ne contient point de substance adipeuse (graisse), qu'on trouve dans toutes les autres parties du corps.

La substance externe ou corticale du cerveau est disposée, comme nous l'avons vu, de manière à former des circonvolutions. Ces circonvolutions paraissent destinées à augmenter l'étendue de la superficie du cerveau sans occasionner une augmentation de volume ; on trouve une disposition analogue dans l'œil de l'aigle et du faucon, où la rétine ne forme pas une simple surface concave et unie, comme dans l'homme et les quadrupèdes, mais présente des replis qui semblent destinés à rendre la vue plus intense en augmentant de beaucoup l'étendue de la surface destinée à recevoir les rayons lumineux. Ces circonvolutions de la substance cérébrale indiquent donc évidemment que l'étendue de la surface joue un grand rôle dans l'intensité de ses fonctions. Chez quelques animaux, on ne rencontre point de circonvolutions ; elles augmentent à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres ; « et comme l'homme est supérieur à tous les autres animaux, les circonvolutions de son cerveau sont nombreuses, et les enfoncements qu'elles forment très-profonds : ainsi donc, chez lui, la masse de la substance grise et l'étendue de la surface qu'elle recouvre est incomparablement plus étendue que chez toutes les autres créatures (1). »

(1) Bell's Anatomy, tome II, page 386.

Le poids du cerveau diffère beaucoup, selon les individus. Selon Meckel, le poids du cerveau d'un enfant nouveau-né est d'environ dix onces. A cette époque, sa consistance est molle et pulpeuse, et on ne peut pas encore y distinguer des fibres, mais insensiblement elles deviennent de plus en plus apparentes, à mesure que l'individu arrive à l'âge adulte. La période du développement et de l'accroissement complet du cerveau varie chez les différents individus. Il est rarement complet avant l'âge de vingt ans, et quelquefois même, selon Gall, il ne l'est pas encore avant quarante(1). Pendant la période de l'âge mûr, on n'observe aucun changement dans le cerveau; mais, à l'approche de la vieillesse, comme toutes les autres parties du corps, son volume diminue; les circonvolutions perdent de leur plénitude, elles se présentent ridées, flasques et moins intimement unies qu'auparavant, et les anfractuosités paraissent élargies. Le poids du cerveau d'un adulte, y compris le cervelet, etc., est, en général, d'environ trois livres, cinq onces et demie(2), mais quelquefois il est beaucoup plus pesant : celui de Cuvier, par exemple, pesait trois livres, dix onces, quatre gros et demi (3).

La matière corticale s'étend sur toutes les parties supé-

(1) Sur les fonctions du cerveau, tome Ier, page 192. Le Dr Vimont estime que dans l'homme le développement complet du crâne a lieu entre 25 et 30 ans.

(2) Meckel, Anatomie traduite par Jourdan et Breschet, tome II, 619, 652, 682.

(3) Journal de la Société phrénologique de Paris, tome II, n° 5. L'autopsie de Cuvier eut lieu le 15 mai 1832, en présence de MM. Orfila, Duméril, Dupuytren, Allard, Biett, Valenciennes, Laurillard, Rousseau, Andral neveu et Bérard. On reconnut que la supériorité de volume de la masse encéphalique dépendait presque exclusivement des lobes cérébraux, principalement des parties antérieures et supérieures; le cervelet, etc., n'avait qu'un développement ordinaire. M. Bérard assura au Dr Froissac, rédacteur du *Journal phrénologique*, qu'aucune des personnes présentes à l'autopsie ne se souvenait d'avoir vu un cerveau aussi plissé, des circonvolutions aussi nombreuses et aussi pressées, des anfractuosités si profondes.

rieures, latérales et inférieures du cerveau. La substance médullaire ou blanche est située sous la corticale, et, dans quelques parties, ces deux substances se combinent entre elles d'une manière intime. Les fibres médullaires s'étendent des circonvolutions d'un des côtés du cerveau aux circonvolutions de l'autre : au moyen de ces fibres (qui s'élèvent du corps calleux, des commissures antérieures et postérieures), les deux hémisphères, et, par conséquent, les organes de chacun des côtés du cerveau, communiquent entre eux et peuvent agir simultanément. « Si la substance corticale n'était pas un organe important, » dit sir Charles Bell, « les commissures ou les nerfs, formant un système distinct, arriveraient et se termineraient dans un tissu insignifiant ; mais si nous les considérons comme les commissures *i e*, formant le lien qui unit les deux côtés correspondant du grand organe de l'esprit, nous découvrons alors avec quel soin la nature a uni les deux portions latérales de l'organe pour en faire un tout plus parfait (1).

Il est une question importante; c'est celle de savoir si les substances médullaire et corticale ont des fonctions qui leur sont particulières, relativement à la manifestation des sentiments de l'esprit. L'opinion la plus généralement admise est que la matière corticale est essentiellement destinée aux actes intellectuels, et que la matière médullaire est un appareil de communication, au moyen duquel les différents organes sont liés de manière à agir simultanément, et à propager leur influence dans toutes les parties du corps. Gall et Spurzheim attachaient une grande importance aux circonvolutions et considéraient leur volume, leur profondeur et leur nombre comme exerçant une grande influence sur les manifestations mentales. Cependant rien ne prouve qu'ils aient considéré la substance grise comme formant exclusivement les organes de l'esprit;

(1) Anatomie, passage déjà cité.

« Gall et moi, » dit Spurzheim, « supposons que chaque appareil de nerfs est composé de deux substances particulières, la substance pulpeuse et fibreuse, et que l'une et l'autre sont nécessaires pour former un instrument capable d'accomplir une fonction complète (1). »

Les organes renfermant cet appareil supposé de communication, s'étendent de la surface du cerveau à la moelle allongée : chaque organe a été comparé à un cône dont la pointe se dirige vers la moelle allongée et dont la base repose dans le cerveau. En raison du diamètre de l'organe à la surface interne du crâne, le nombre et l'épaisseur des fibres qu'il contient est plus ou moins considérable. Cela est prouvé, du reste, par les rapports constants qui existent entre le volume du lobe antérieur du cerveau consacré à l'intelligence et celui des corps pyramidaux (*c*. fig. 3, pag. 106), desquels les racines s'étendent, comme cela peut être prouvé anatomiquement, pour venir se déployer dans les circonvolutions du lobe antérieur; cela peut se prouver encore par les rapports qui existent entre l'épaisseur du renflement postérieur, ou *cuisse du cerveau* (*g*. fig. 3, pag. 106), et le volume des lobes postérieur et moyen du cerveau. Cependant je ne me sers de la comparaison d'un cône que pour rendre mon idée plus facile à saisir, et non dans la prétention de donner une description technique de la figure réelle des organes, car il n'est pas possible de tracer les points de démarcation qui les séparent les uns des autres, comme cela devrait être si la comparaison pouvait être prise à la lettre.

L'opinion de Gall et de Spurzheim était que le volume des circonvolutions est d'une grande importance relativement à la puissance des facultés mentales, et cette opinion est partagée par tous les physiologistes.

(1) *Anatomie du cerveau*, page 10.

Depuis longtemps Sœmmering avait remarqué que dans les premiers mois de l'existence du fœtus, il n'y a nulle trace de cette organisation compliquée ni des circonvolutions du cerveau si remarquables chez l'adulte; selon ce savant anatomiste, c'est seulement vers le sixième ou le septième mois de la gestation que les circonvolutions apparaissent. Dès ce moment, elles vont en augmentant de nombre et de volume avec une rapidité qui se ralentit vers l'âge de la puberté. Dans cet accroissement progressif des circonvolutions, nous avons la contre-partie bien marquée du développement graduel des facultés mentales, de l'état de nullité presque absolue dans lequel elle se trouve chez le fœtus pendant la plus grande période de la vie intra-utérine jusqu'au développement complet de l'esprit chez l'adulte.

De même que, chez l'homme, l'esprit se développe en raison directe du développement de la surface du cerveau dans les différentes périodes de la vie, ainsi, chez les animaux, l'intelligence est plus ou moins parfaite en raison du nombre et de la profondeur des circonvolutions cérébrales. On a anciennement objecté à la phrénologie que quelques animaux dont le cerveau est volumineux étaient doués de moins d'intelligence que d'autres dont le cerveau est très-petit; mais si même la comparaison des cerveaux d'animaux d'espèces différentes pouvait être rigoureusement admise, il suffirait, pour toute réponse, de dire que les parties du cerveau qui sont développées dans ces cas ne sont pas les mêmes chez ces animaux; on pourrait encore opposer ces faits établis par Desmoulins et Magendie, que, dans les recherches nombreuses qu'ils ont faites sur le cerveau de la plus grande partie des animaux mammifères, ils ont trouvé un rapport presque constant entre l'étendue de la surface du cerveau de chaque genre et la somme d'intelligence déployée par eux. Quand on remarque des différences sur ces points, on peut être certain qu'on en trouvera

relativement aux fonctions intellectuelles, non-seulement dans les différents genres, mais aussi dans les différentes espèces d'un même genre, et de plus, dans les différents individus d'une même espèce.

Le professeur Tiedemann de Heidelberg, dans son ouvrage sur l'anatomie du cerveau des singes et de quelques autres animaux, a parfaitement tracé et décrit la diminution progressive et la disparition finale des circonvolutions du cerveau dans les mammifères, depuis le singe jusqu'aux rongeurs; et selon Desmoulins (pag. 602) cette progression correspond exactement avec la diminution de l'intelligence. Il existe une différence frappante entre les singes du vieux monde et ceux du nouveau : plusieurs des premiers sont susceptibles d'éducation et peuvent être employés utilement, tandis que les derniers ne sont susceptibles d'aucune éducation et ne montrent guère plus d'intelligence que l'écureuil; cette différence correspond à celle qu'on remarque dans les circonvolutions cérébrales de ces animaux. Chez quelques chiens, spécialement les chiens de chasse, les circonvolutions sont presque aussi nombreuses et aussi profondes que celles des espèces de singes les plus élevées, tandis que dans les races canines moins intelligentes et chez les loups, elles ont un degré de développement beaucoup moindre. Il n'est personne qui n'ait été frappé de l'extrême différence qui existe entre les chiens et les chats, relativement à la docilité; une différence aussi frappante se reproduit dans le nombre et la profondeur des circonvolutions que présente leur cerveau; cette différence est telle que Desmoulins estime que les circonvolutions, chez le chien, surpassent six ou huit fois celles qu'on remarque chez le chat. Ce défaut de circonvolutions du chat s'observe dans la famille tout entière à laquelle il appartient. La race féline, qui comprend le chat, le lion, le tigre, la panthère et autres animaux de même nature, est également remarquable par l'uniformité

que l'on observe dans le nombre et la disposition des circonvolutions cérébrales, et il n'est aucune famille d'animaux dont les espèces ont plus de similitude d'instinct que ceux de cette famille dans laquelle la destructivité et la sécrétivité se montrent à un si haut degré.

Il n'est aucun observateur qui n'ait remarqué que les différences du caractère moral sont beaucoup plus tranchées et beaucoup plus fréquentes chez l'homme que chez les animaux en général; il est rare, par exemple, qu'une brebis diffère beaucoup d'une autre brebis, qu'une vache montre des dispositions contraires à celles inhérentes à son espèce. Ce fait peut être considéré comme fournissant une présomption en faveur de l'idée que les divers caractères dépendent des variétés qu'on observe dans les circonvolutions; car presque tous les physiologistes ont observé que le cerveau de l'homme varie relativement au nombre et à la profondeur des circonvolutions bien plus que celui de toutes les autres espèces (1).

On a remarqué que, chez la plupart des idiots, le nombre et la profondeur des circonvolutions est moins considérable, sinon des deux côtés, du moins d'un seul. Dans la manie chronique, on trouve également les circonvolutions plus ou moins effacées et séparées les unes des autres par l'épaississement maladif des lames de la pie-mère qui les tapisse. Dans ces cas comme dans ceux d'imbécillité congéniale, l'épaisseur de la lame corticale est beaucoup moindre, tandis que dans la manie aiguë, au contraire, son épaisseur reste la même et paraît considérablement injectée; dans la vieillesse, les circonvolutions s'affaissent.

Une grande partie de la pulpe du cerveau est privée de sensibilité; on peut le percer, l'inciser, sans que le sujet soumis à l'expé-

(1) Vicq d'Azyr, *Mém. de Paris*, 1793. p. 512. Meckel, *Anatomie*, etc. Vol. 2, p. 646. — Wenzel, *De penitiori structurâ cerebri*, p. 25. — Mayo, *Physiology*.

rience en ait la conscience. Sir Charles Bell rapporte que dans un cas il enfonça le doigt à une grande profondeur dans la substance d'un des lobes antérieurs sans que le malade, très-sensible d'ailleurs, se soit plaint d'autre chose, si ce n'est de la douleur qu'il éprouvait aux téguments. Bien loin de croire que les portions insensibles du cerveau soient celles qui président aux fonctions les moins élevées (car chaque partie a son usage), sir Charles Bell soutient que de leur défaut de sensibilité même il faut conclure qu'elles sont destinées à l'accomplissement des fonctions les plus nobles, c'est-à-dire qu'elles président aux actes intellectuels. La différence immense qui sépare les fonctions d'une partie destinée à recevoir les impressions de celles qui élaborent la pensée, est d'accord avec la sensibilité de certaines parties, et son absence complète dans d'autres.

Le cerveau reçoit, toutes choses égales d'ailleurs, une quantité de sang beaucoup plus considérable que tous les autres organes. Selon Haller, elle équivaut à un cinquième de toute la masse qui part du cœur; Monro ne l'estime qu'à un dixième.

Les deux côtés du cerveau et du cervelet reçoivent des artères distinctes qui leur apportent le sang qui leur est destiné, mais les sinus ou canaux destinés à rapporter vers le cœur celui qui a servi à leur nutrition, leur sont communs.

Le cervelet est formé, en apparence, de la même matière nerveuse que le cerveau, et présente comme lui une substance corticale et une substance médullaire; mais il en diffère par sa forme et la disposition des substances qui le composent. Dans la figure 3, page 106, on voit le cervelet en partie divisé (entre S et 48), et en partie intact. Le cervelet est séparé du cerveau par une forte membrane appelée la tente du cervelet. Chez les animaux sauteurs tels que le tigre et le chat, la tente du cervelet est ossifiée (1). En conséquence ses fibres tirent leur ori-

(1) Richerand croit que le but de cette disposition est de prévenir la

gine de cette partie de la moelle allongée nommée les corps restiformes, qui fournit encore divers organes destinés aux propensités ; ainsi donc le cerveau et le cervelet, quoique séparés par la tente, ont entre eux d'intimes connexions par l'intermédiaire de la moelle allongée, avec laquelle ils communiquent.

La *moelle allongée* est quelquefois considérée comme une des trois grandes divisions de l'encéphale; elle est effectivement la partie d'où la matière fibreuse du cerveau et du cervelet semble tirer son origine; elle forme comme le chapiteau de la moelle épinière.

DES TÉGUMENTS DU CERVEAU.

Le cerveau est formé avant que les os, qui lui servent d'enveloppe, ne le soient : on le voit primitivement environné de fortes membranes, et c'est entre les lames de la membrane la plus extérieure que les points d'ossification commencent à apparaître ; elle n'est ordinairement complète que vers la neuvième année.

Pendant la vie, le cerveau est embrassé dans toute sa périphérie par une membrane mince, transparente, appelée la pie-mère, qui s'introduit dans ses circonvolutions et sert d'enveloppe aux vaisseaux qui pénètrent dans ses parties intérieures. Immédiatement au-dessus de la pie-mère, on voit deux lames d'une membrane encore plus mince, comparable, par sa ténuité, à une toile d'araignée, et qu'on a nommée

secousse que l'encéphale pourrait éprouver pendant le saut; mais le docteur Vimont combat cette opinion par la remarque que plusieurs espèces d'animaux sauteurs, tels que l'écureuil et le singe, n'ont pas cette membrane ossifiée; tandis que d'un autre côté elle est osseuse chez certains animaux dont les mouvements sont lents et lourds, tels que le blaireau, etc. Vimont, *Traité de phrénologie humaine et comparée*, t. I, p. 65.

arachnoïde; elle couvre la surface du cerveau d'une manière uniforme, sans pénétrer dans ses replis. Les deux lames de cette membrane sécrètent un fluide séreux qui prévient leur adhésion. La dure-mère est une membrane mince mais solide, opaque, qui tapisse la surface interne du crâne, à laquelle elle adhère fortement, et qui recouvre la surface extérieure du cerveau au-dessus des membranes précitées. Dans l'état normal, sa sensibilité est nulle; on peut la piquer sans causer la moindre douleur.

Le cerveau, enveloppé de ses membranes, remplit exactement la boîte du crâne ; de sorte qu'un modèle en plâtre, formé en versant la matière dans l'intérieur du crâne, rend exactement la forme du cerveau enveloppé de ses membranes.

Le crâne n'est pas une barrière renfermant le cerveau dans des limites infranchissables; il lui fournit seulement une enveloppe solide, susceptible de se modifier et de se mouler, pour ainsi dire, d'après son volume et son accroissement (1). Petit au moment de la naissance, il s'agrandit à mesure que le cerveau se développe; sa forme extérieure se modifie également d'après les modifications qu'éprouve la forme de l'encéphale : elle reste stationnaire lorsque l'accroissement est complet, pour diminuer quand la décrépitude ou les maladies viennent diminuer le volume de l'organe qu'il contient (2). Les os du crâne sont constamment soumis à un travail de nutrition et d'absorption ; de sorte que si la substance cérébrale, par son accroissement, vient presser contre ses parois, les particules nouvelles s'arrangent selon le besoin d'extension ; de telle manière que la forme extérieure du crâne traduit toujours exactement celle du cerveau. Quand il se forme dans la tête des

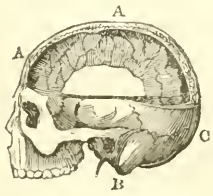
(1) Pour vous faire une idée exacte de la manière admirable dont le crâne protége le cerveau, voyez *the Phrenological Journal*, VIII, 332.

(2) On trouvera, dans *the Phrenological Journal*, plusieurs observations de rétrécissement du crâne.

collections aqueuses, les parois du crâne cèdent également à la pression qu'elles exercent, et il peut ainsi acquérir un développement énorme.

Le crâne est formé de huit os ; ce sont : le frontal, formé de la réunion de deux portions d'os qui, quelquefois, restent séparées; il forme le front; les deux pariétaux, formant la plus grande partie des parois latérales et supérieures du crâne; les deux temporaux, qui rayonnent autour des oreilles; le sphénoïde, situé à la partie antérieure de la région basilaire; l'occipital, situé à la partie postérieure du crâne, immédiatement au-dessus de la nuque; et l'ethmoïde, situé à sa base, au-dessus et en arrière du nez. Les lignes de jonction de ces os sont appelées sutures et forment, pour la plupart, une sorte d'engrenage. Les principales sont : la sagittale, qui unit les deux pariétaux au sommet de la tête; la suture coronale, qui unit le frontal aux pariétaux ; la suture lambdoïde, qui unit ces derniers à l'occipital et qui tire son nom de sa ressemblance avec la lettre grecque λ; la suture frontale, qui unit les deux portions du coronal; et enfin la temporale, appelée encore *squammeuse*, qui unit les temporaux aux pariétaux et s'étend au sphénoïde et à l'occipital.

La figure ci-dessous représente un crâne dont les parties latérales ont été sciées jusqu'à la hauteur du plancher de l'orbite, de manière à ne laisser qu'une lame étroite à la partie supérieure. A A est l'arcade supérieure formée par le crâne; elle est représentée ici plus épaisse que dans l'état naturel, afin de faire voir le diploé. La plus grande partie du crâne est formée de deux lames qu'on désigne par le nom de *table interne* et *table externe*. Elles sont séparées par une substance spongieuse, formée de cellules osseuses et qu'on appelle le *diploé*. La substance que l'on aperçoit dans l'arcade formée



par la lame du crâne qui a été conservée, et sur laquelle on aperçoit des lignes qui indiquent le trajet des vaisseaux qui la parcourent, est la membrane qui sépare les deux hémisphères du cerveau. Elle est un repli de la dure-mère ; on l'appelle la *faux du cerveau*, à cause de sa forme. Elle reçoit une grande quantité de vaisseaux sanguins, et donne passage à une grande partie du sang qui retourne du cerveau vers le cœur. Ces vaisseaux viennent s'ouvrir dans un canal qu'elle forme tout le long de la ligne que parcourt son attache supérieure au crâne. Le cours du sang dans ce canal a lieu du front en arrière et en bas. Les deux hémisphères du cerveau sont complétement séparés dans toute l'étendue que laisse entrevoir la coupe qui a été faite. En bas, on aperçoit un espace vide ; la commissure, ou la réunion des fibres qui unissent les deux hémisphères et qu'on appelle le corps calleux, se trouve vers le bas de cet espace. Le cervelet est situé dans l'espace marqué B C, et dans la partie du crâne qui n'a pas été ouverte. Lorsque la membrane est arrivée au point C, elle se porte à droite et à gauche et s'étend en avant, de manière à séparer le cervelet du cerveau, ce dernier reposant au-dessus de ce repli, et le cervelet se trouve au-dessous. La lettre B indique l'apophyse mastoïde, saillie osseuse à laquelle vient s'attacher le muscle sterno-mastoïdien ; elle se trouve immédiatement au-dessous de l'ouverture externe de l'oreille, et n'a aucune connexion avec le cerveau.

Comme le diploé, excepté dans les parties mentionnées ci-dessous, est d'une épaisseur presque égale partout, il s'ensuit que les deux tables du crâne sont presque parallèles l'une à l'autre. Cette disposition se voit dans la section représentée sur la figure , page 106. A la vérité, la table interne laisse apercevoir quelques légères empreintes, formées par des vaisseaux sanguins, des glandes, etc., qui n'apparaissent pas sur la table externe ; mais ces parties sont très-petites et n'ont aucune

importance relativement à la phrénologie. Quand le parallélisme cesse d'être rigoureux, il ne s'en faut jamais que d'un dixième ou d'un huitième de pouce, selon l'âge et l'état de la santé de l'individu. La différence dans le développement d'un organe, de sa plus grande largeur à son plus petit volume, est souvent, pour certains organes des sentiments et des propensités, d'un pouce et plus, et d'un quart de pouce pour les organes de l'intelligence, qui sont naturellement beaucoup plus petits que les autres (1).

La portion écailleuse de l'os temporal est beaucoup plus mince que les autres parties du crâne; mais, comme cette disposition existe sur toutes les têtes indistinctement, elle ne peut être une source d'erreurs pour le phrénologue. En outre, le crâne est toujours plus épais au centre de la base de l'os frontal et à la ligne transverse de l'occipital (fig. 3, p. 106), et très-mince à la partie de l'os frontal qui forme les voûtes orbitaires, de même qu'au centre des fosses occipitales. Gall a remarqué que le crâne de certains individus d'un esprit lourd et stupide est quelquefois fort épais. Le Dr Vimont a observé la même disposition chez les personnes d'une constitution athlétique et chez les peuplades sauvages.

Les téguments qui couvrent les parties externes du crâne adhèrent fortement à sa surface, et leur épaisseur est si uniformément la même qu'ils n'apportent aucun obstacle à l'appréciation de sa conformation; les tempes et l'occiput sont les seules parties où les téguments ont plus d'épaisseur : les phrénologues doivent tenir compte de ce fait dans leurs observations. On voit qu'il n'existe nul obstacle important à ce que la forme extérieure du cerveau puisse être parfaitement appréciée sur une personne vivante.

Ce point de doctrine a été souvent combattu par les adver-

(1) « Jamais je n'ai prétendu distinguer des modifications peu prononcées des formes du crâne ou de légères nuances de caractère. » Gall, tom. 3, p. 41.

saires de la phrénologie, mais il est appuyé par tous les anatomistes. Magendie, dans son *Journal de Physiologie*, dit que « la seule manière d'estimer le volume du cerveau, chez une personne vivante, est de *mesurer les dimensions du crâne*. Tous les autres moyens, même celui proposé par Camper, sont incertains. »

Sir Charles Bell observe aussi que les os de la tête sont moulés sur le cerveau, et que les diverses formes qu'ils affectent répondent aux développements de cet organe (1). Le docteur Gordon dit également, dans le n° 49 de la *Revue d'Édimbourg* : « Nous acquiesçons implicitement, pour le moment, à la proposition (admise par les physiologistes longtemps avant Gall et Spurzheim) qu'il existe, dans le plus grand nombre des cas, un rapport général entre la dimension du crâne et le volume du cerveau; qu'une tête volumineuse contient un cerveau très-fort, et qu'une petite tête ne peut en contenir qu'un petit (page 246). »

Il est cependant des circonstances dans lesquelles il n'est pas possible de découvrir la forme du cerveau en examinant le crâne; c'est dans les cas de maladie et dans la vieillesse, Pendant une maladie, le crâne peut s'étendre ou diminuer de volume par des causes autres que des changements du cerveau; dans l'âge avancé, la table interne du crâne peut s'affaisser, tandis que la table externe conserve sa forme primitive. Dans ce cas, l'état réel du cerveau ne peut être apprécié d'après les apparences que présente le crâne (2).

(1) *Bell's Anatomy*. Sir Charles Bell ajoute ensuite : « Le crâne est certainement adapté à la forme du cerveau ; mais il est une question plus importante que les crânologistes ont oubliée : « La forme du cerveau est elle adap« tée à la forme que la tête devra avoir? » Il est difficile de comprendre l'importance de cette question. Le crâne, dans toutes les périodes de la vie, subit les modifications que le cerveau éprouve et s'accroît avec lui ou s'affaisse quand la décrépitude diminue son volume. »

(2) Selon Gall, le crâne des vieillards est en général plus épais, plus léger

Il existe quelques parties de la base du crâne, dans les régions moyenne et postérieure, dont le développement ne peut être apprécié durant la vie, et dont les fonctions dans les parties correspondantes du cerveau ne sont pas encore connues. Par analogie, et d'après quelques faits pathologiques, on a supposé qu'elles étaient le siége des organes des sensations de la faim, de la soif, du chaud, du froid, et de quelques autres affections mentales pour lesquelles aucun organe n'a été découvert jusqu'à présent; mais leur existence n'ayant pas été démontrée à l'évidence, on ne peut que former des conjectures et se livrer à de nouvelles recherches.

Les sutures interrompent le parallélisme absolu des tables du crâne, mais leur position est connue, et une seule, *la suture lambdoïde*, qui passe sur l'organe de la concentrativité, présente quelques difficultés pour les commençants; chez quelques sujets, elle donne lieu à une saillie osseuse dans cette partie, qui peut être prise pour une proéminence de l'organe de la concentrativité; mais, dans ce cas, la saillie purement osseuse est, en général, saillante et irrégulière, tandis que la protubérance est large, régulière et arrondie. Les sutures sagittale et frontale, qui s'étendent longitudinalement de la partie postérieure et du sommet de la tête jusqu'à la racine du nez, forment quelquefois une ligne saillante, qu'on pourrait prendre pour un

et plus spongieux que celui des jeunes gens et des adultes; mais le Dr Vimont pense que si le fait peut être admis comme règle générale, il est néanmoins nécessaire de faire, relativement à ce point, des recherches ultérieures. (Gall, III, 50. Vimont, I, 288.) Quelquefois, dans l'extrême vieillesse, des portions de la table externe et du diploé sont absorbées et non renouvelées, de sorte que, dans plusieurs de ses parties, le crâne devient très-mince et transparent. Il existe un crâne de cette espèce dans la collection de la Société phrénologique, et Gall en possédait plusieurs. (Gall, III, 53; et Journ. phrénol., VII, 28.) Le fait se trouve encore consigné dans un ouvrage intitulé *Anatomia senilis* publié en 1799. Selon Tenon, le crâne perd deux cinquièmes de son poids chez le vieillard. (*Mémoires de l'Institut de France*, 6me année.)

développement des organes de la bienveillance, de la vénération, de la fermeté et de l'estime de soi. On peut cependant facilement distinguer la suture, à cause de son étroitesse, des protubérances, qui sont plus larges, plus saillantes et arrondies. Les anatomistes nomment *apophyses* certaines saillies osseuses ; les apophyses mastoïdes des os temporaux (B, figure de la page 117) sont deux saillies de cette espèce que l'on voit immédiatement derrière les oreilles ; elles servent à l'attache de différents muscles ; elles peuvent être prises quelquefois pour la saillie que forme l'organe de la combativité, quand il est proéminent. Elles ne sont cependant que deux éminences purement osseuses que l'on rencontre sur toutes les têtes et qui n'indiquent nul développement du cerveau. Une autre apophyse, appelée par les anatomistes *apophyse épineuse de l'occipital*, doit aussi être connue ; sa position est indiquée par la lettre C , sur la figure de la page 117.

Il existe une portion du crâne dont la configuration extérieure n'indique pas toujours exactement l'état du cerveau sous-jacent, et qui a donné lieu à quelques objections. A la partie inférieure de l'os frontal, immédiatement au-dessus de la racine du nez, le parallélisme des deux tables osseuses est quelquefois dérangé par l'existence d'une petite cavité nommée *sinus frontal*. Le sinus frontal est indiqué par la portion fortement ombrée qu'on voit sur la figure ci-contre.

Quelquefois cette cavité est plus large, quelquefois elle est plus étroite que celle qui est figurée ici ; elle est formée par l'écartement des deux tables osseuses ; le plus souvent c'est l'externe qui alors forme une saillie, tandis que la table interne reste en place : de manière que la surface extérieure du crâne n'indiquant pas, dans ces cas, l'état de développement de la portion sous-jacente du cerveau, quelques personnes en

ont conclu que les sinus frontaux formaient une objection insurmontable contre la phrénologie en général, en jetant une telle incertitude sur nos moyens d'observation qu'elle en détruit complétement la valeur. D'autres opposants moins exagérés bornent leurs objections aux organes qui se trouvent sous les écartements des lames osseuses.

La première de ces objections est évidemment insoutenable; car même si l'existence des sinus était un obstacle insurmontable à l'appréciation du plus ou moins de développement des organes qui sont situés au-dessous d'eux, il est évident que, dans les cas ordinaires, il n'en masquerait qu'un petit nombre; savoir : ceux de la forme, de l'étendue, de la pesanteur, de l'individualité et de la localité, et que toutes les indications externes des autres, au nombre de trente à trente et une, resteraient appréciables.

Pour donner une juste idée de la valeur de cette objection, en ce qui a rapport aux organes qu'elle concerne spécialement, nous ferons ici quelques observations : 1° Au-dessous de douze à quatorze ans, les sinus, quand ils existent, s'étendent rarement jusqu'à la hauteur du lobe antérieur du cerveau; 2° dans l'adulte ils atteignent fréquemment la hauteur que nous avons indiquée ci-dessus (1), et 3° chez le vieillard et dans les maladies telles que l'idiotie chronique et la manie, ils acquièrent

(1) Ce fait n'est pas d'accord avec ce que nous avons dit dans la première édition de notre ouvrage, d'après des observations qui nous avaient été communiquées par un de nos amis de Paris, qui, dans le cours de plusieurs mois entièrement employés à des recherches anatomiques, n'avait jamais rencontré les sinus frontaux, excepté chez des sujets avancés en âge et dans les cas de maladie; mais en ouvrant le crâne pour l'étude de l'anatomie, la suture se fait presque toujours horizontalement vers le milieu du front et au-dessus des organes des tons, des temps, et de l'éventualité. Dans tous les cas cités par notre ami, cette méthode avait été employée; et comme les sinus frontaux s'étendent rarement aussi haut, il ne les avait pas rencontrés et ne pouvait pas les rencontrer. En faisant des sections verticales, dans le but d'étudier les sinus, il les a depuis rencontrés beaucoup plus souvent.

souvent une très-grande extension due à la diminution du volume du cerveau que la table interne suit en s'affaissant, tandis que la table externe reste dans sa position primitive. Le premier cas ne présente aucune objection, car alors le sinus n'est pas assez élevé pour empêcher l'observateur d'apprécier le degré de développement des organes; le troisième cas a rapport à des maladies qui sont, en général, en dehors des observations phrénologiques, ainsi notre attention ne peut s'exercer que dans ceux de la deuxième classe. En ce qui les concerne, l'objection se tire de ce qu'un grand développement de ces portions du cerveau ou celui des sinus frontaux présentent des apparences tellement identiques, que nous ne pouvons les distinguer assez bien les unes des autres pour présenter des observations concluantes.

Nous répondrons à cela : 1° Que nous devons distinguer entre la possibilité de découvrir la fonction d'un organe et celle d'appliquer d'une manière pratique cette découverte à *tous* les cas de manière à pouvoir toujours prédire exactement le degré de puissance de chacune des facultés mentales chez tous les individus. En général, le sinus ne s'étend pas à une assez grande hauteur pour atteindre la base du cerveau, avant l'âge de 12 ou 14 ans, et, avant cette époque, l'individualité est un des organes les plus actifs du cerveau. Si donc dans les enfants chez lesquels le sinus n'existe pas, cette faculté est remarquablement forte, quand cette région de la tête est proéminente, et faible quand elle est aplatie, nous pourrons prouver l'existence de la fonction, quoique, dans la suite, elle devienne plus difficile à établir. Les sinus se développent et apportent, jusqu'à un certain point, des difficultés à l'application pratique de nos connaissances. Aussi, les phrénologues reconnaissent qu'il est difficile de déterminer alors le degré exact de développement des organes qui se trouvent immédiatement au-dessus de la racine du nez, excepté dans les cas

extrêmes, alors que le sinus lui-même ne pourrait former qu'une fraction dans la différence entre un très-grand développement et l'absence absolue. L'objection qui suit ne peut s'appliquer qu'à une série de cas, s'il existe une cavité ou dépression dans une partie de la surface externe du crâne correspondant à la position des organes en question, et que le sinus n'existe pas ; alors l'organe doit nécessairement être d'autant moins développé que la dépression est plus marquée. Si, en même temps qu'une semblable conformation externe se remarque, le sinus existe, circonstance qui a rarement lieu, mais que nous admettrons pour faire une large part aux opposants, elle doit, dans ce cas, résulter de ce que la table interne s'est affaissée sans que la table externe ait suivi son mouvement, et alors le défaut de développement de l'organe est plus grand encore que ne l'indique la conformation extérieure ; la fonction intellectuelle s'exercera avec une faiblesse qui devra être au moins égale à celle indiquée par la conformation extérieure du crâne. En conséquence, dans les cas de cette espèce, la saillie du sinus ne peut pas induire en erreur. Le seul cas dans lequel elle puisse embarrasser l'observateur est celui où la table extérieure du crâne forme une saillie indépendante d'un développement de la partie correspondante du cerveau. Si chez les jeunes sujets, lorsque le sinus n'existe pas encore, et chez les adultes lorsque la dépression existe, il est possible de reconnaître le degré de développement de l'organe, quels arguments pourra-t-on tirer, en bonne logique, de ce que, dans certains cas, chez l'adulte, la proéminence du crâne n'indiquera pas exactement la forme de la portion cérébrale sous-jacente? Pourra-t-on en conclure que ses fonctions ne sont pas connues? Non, sans doute; car elles ont été observées dans des circonstances qui n'admettent point d'objection ; on aura seulement reconnu une vérité, c'est que, chez l'adulte, lorsque le développement extérieur de cette région de la tête

ne sera pas accompagné d'une énergie correspondante des fonctions des organes sous-jacents, *la saillie du crâne doit être attribuée au développement des sinus frontaux.*

En outre, l'habitude d'observer rendra possible de distinguer, dans le plus grand nombre de cas, la saillie formée par les sinus frontaux de celle indiquant le développement des organes : dans le premier cas, l'élévation est plus brusque et plus saillante; dans le second, elle est arrondie et suit mieux la position des organes, telle qu'elle est indiquée sur les bustes phrénologiques.

Si donc les hommes, en général, manifestent leurs capacités naturelles par leurs actions, et si, chez les personnes saines qui n'ont pas dépassé la période moyenne de leur existence, la forme du cerveau peut être appréciée par l'observation de la conformation extérieure du crâne, il s'ensuit que les facultés et le degré de développement du cerveau qui leur correspond peuvent être étudiés sur l'homme vivant.

APPLICATION PRATIQUE DES PRINCIPES DE LA PHRÉNOLOGIE.

Nous avons déjà dit que le cerveau est formé par deux hémisphères semblables par leurs formes et destinés à accomplir des fonctions correspondantes; il existe, en conséquence, deux organes pour chacune des fonctions, un dans chaque hémisphère. Chaque organe, renfermant son appareil de communication supposé, s'étend de la moelle allongée ou du sommet de la moelle épinière à la surface du cerveau ou du cervelet. Chacun, à l'exception des idiots, possède la totalité de ces organes plus ou moins développés. Ceux de ces organes qui sont situés immédiatement sur les côtés de la ligne médiane qui sépare les deux hémisphères, sont réunis en un seul dans

les indications des bustes explicatifs. Pour éviter les circonlocutions, le mot *organe* sera employé au singulier pour indiquer les différentes facultés; mais on devra se souvenir qu'ils sont doubles.

Le cerveau n'est pas divisé par des lignes correspondant à celles qu'on voit tracées sur les bustes; mais les saillies qu'on observe sur le crâne, quand elles sont extraordinairement proéminentes ou déficientes, les figurent assez exactement; cependant il ne faut pas s'imaginer que les angles qui indiquent la séparation des organes sur les bustes puissent être aperçus sur le crâne; on induit que chaque portion du cerveau forme un organe séparé, de ce que son volume, toutes choses égales d'ailleurs, est toujours la mesure de l'énergie avec laquelle s'exerce la faculté intellectuelle qui lui correspond.

Si donc le volume d'un organe indique sa puissance, on doit d'abord étudier le volume du cerveau en général, pour juger s'il a le développement nécessaire à l'accomplissement des fonctions intellectuelles dans leur mesure ordinaire; car, comme nous l'avons déjà dit, s'il est trop petit, l'idiotisme en est la conséquence inévitable. On doit, en second lieu, s'assurer des proportions relatives de ses différentes parties, afin de déterminer quelles sont celles dont la puissance est la plus grande.

Il est nécessaire de commencer par observer les cas les plus saillants, particulièrement lorsqu'on cherche à distinguer les organes en particulier, dans les différents lobes. Le volume du lobe extérieur est la mesure de l'intelligence. Il est facile de distinguer dans le cerveau et de noter sur le vivant la position et le développement des organes de la constructivité et de la bienveillance; quelquefois la partie inférieure du lobe frontal, qui renferme les organes de la perception, est la plus proéminente; cette disposition est indiquée par l'espace qui, de la constructivité s'étend le plus avant vers la base : quelquefois

la partie supérieure, où gisent les facultés réflectives, est la plus largement développée; dans ces cas, le crâne est plus proéminent dans sa région supérieure; quelquefois les deux régions sont également développées. Les commençants ne doivent jamais s'écarter de cette manière d'estimer le volume des lobes antérieurs, s'ils veulent éviter de fréquentes méprises. Chez quelques individus, le front est assez perpendiculaire, de manière que vu de face et jugé sans égard à son étendue longitudinale, il peut paraître bien développé, tandis qu'examiné comme il convient, il paraîtra fort bas. Effectivement, la masse totale est peu considérable, et les facultés intellectuelles sont proportionnellement faibles.

En outre, la projection du front, ses dimensions latérales et verticales doivent être appréciées avec soin; cette recommandation, du reste, s'applique à l'examen de tous les organes qu'il faut examiner dans leur largeur, leur hauteur et leur épaisseur.

Le lobe postérieur est principalement destiné aux propensités animales; sa masse se distingue aisément, et sur la tête d'un homme vivant, une ligne perpendiculaire tirée des apophyses mastoïdes longera tout le lobe postérieur. Chaque fois que cette partie du crâne et la région basilaire auront beaucoup d'ampleur, les propensités animales seront très-véhémentes et *vice versâ*. La région coronale du cerveau est le siége des sentiments moraux; son étendue peut être estimée par l'altération et l'expansion de la tête au-dessus des organes de la causalité au front, et de la circonspection vers le milieu des os pariétaux. Quand toute la partie du cerveau logée au-dessus de ces organes est basse et étroite, les sentiments moraux sont faibles; quand elle est élevée et large, au contraire, ils agissent avec une grande vigueur.

La figure 1re représente la tête de William Hare, qui, de concert avec Burke, commit seize meurtres à Édimbourg dans

le but de vendre aux amphithéâtres de dissection les corps des malheureux qu'ils assassinaient (1). La figure 2 représente la tête de Mélanchton, disciple de Luther, et l'un des hommes les plus religieux, les plus moraux, et de l'intelligence la plus élevée qui aient existé (2). Toutes les parties situées en avant de la ligne AB, dans la figure 1, forment le lobe antérieur comprenant les organes des facultés intellectuelles; l'espace situé au-dessus de la ligne horizontale BC comprend la région

FIG. 1. HARE.

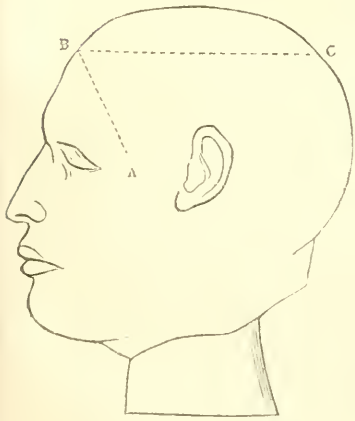
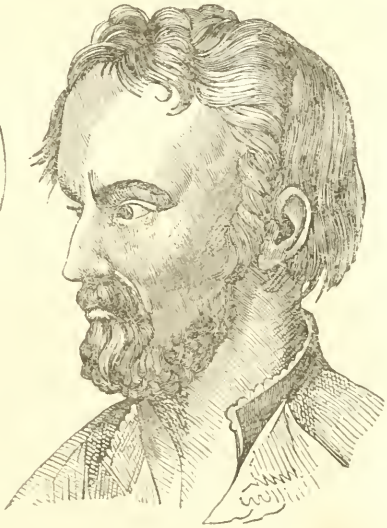


FIG. 2. MÉLANCHTON.



des organes des sentiments moraux, l'espace de A jusqu'à BC

(1) *Phrenological journal*, V, p. 549.

(2) *Spurzheim's phrenology in connexion with the study of physiognomony*, p. 160.

en arrière et au-dessous, indique la région des propensités.

FIG. 3. GOTTFRIED.

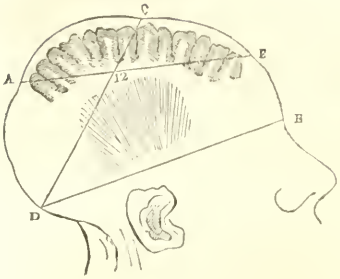
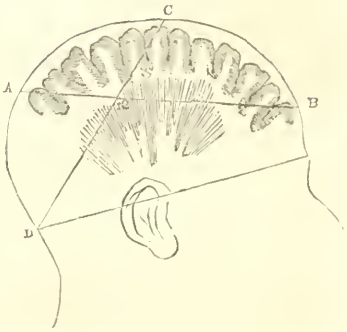


FIG. 4. EUSTACHE.



La figure 3 représente la tête de Gerche Marguerite Gottfried qui fut exécutée à Bremen, en 1828, pour avoir empoisonné, dans l'espace de plusieurs années, son père et sa mère, ses trois enfants, son premier et son second mari, et cinq ou six autres individus (1).

La ligne AB commence à l'organe de la causalité B, et passe au centre de l'organe de la circonspection (12); ces points sont, en général, faciles à distinguer sur le crâne, et une ligne qui les traverse peut facilement être tracée; les circonvolutions situées au-dessus de la ligne AB doivent avoir été étroites et superficielles, comparées à celles situées au-dessous et destinées aux propensités animales.

La figure 4 représente la tête d'un nègre nommé Eustache (2),

(1) L'histoire de cette femme se trouve dans le *Phrenological journal*. VII, p. 560.

(2) *Phrenological journal*, IX, p. 134.

aussi distingué par la haute moralité et par la bienveillance dont il donna des preuves nombreuses, que le fut Gottfried par l'absence totale de ces qualités. Durant les massacres de Saint-Domingue, l'esclave Eustache sauva, par son adresse, son courage et son dévouement, la vie de ses maîtres et d'environ quatre cents autres blancs, en risquant chaque jour sa propre vie. La ligne AB a son point de départ à la causalité B et traverse la circonspection (12). L'espace étendu qu'occupent les circonvolutions qui répondent aux sentiments moraux peut être apprécié en examinant la largeur qui existe entre cette ligne et le sommet de la tête C.

Les deux têtes ont été tracées d'après des bustes, et les circonvolutions ont été supposées pour en faciliter l'étude. La profondeur des circonvolutions représentées sur les figures est plus grande que d'après nature pour que le contraste puisse être mieux saisi. On ne doit pas oublier que notre intention est seulement de tracer quelques règles pour faciliter l'examen des têtes, et non pour prouver des faits particuliers; cependant les espaces compris entre les lettres A, B et le sommet de la tête sont tracés sur une échelle exacte. M. Abraham Cox prétend que l'étendue des circonvolutions qui forment les organes de l'estime de soi, de l'amour de l'approbation, de la concentrativité, de l'adhésivité et de la philoprogéniture, peuvent être estimés par la proéminence qu'ils forment au-dessus de la base tracée par une ligne passant au centre des deux organes de la circonspection et l'épine de l'occipital. Il a tiré cette conclusion de l'examen d'un grand nombre de crânes appartenant à la société phrénologique d'Édimbourg. Une section semblable est indiquée par les lignes C, D des figures 3 et 4.

Pour déterminer l'étendue des circonvolutions qui occupent les régions latérales de la tête, M. Cox propose de supposer deux lignes verticales passant directement en arrière, en tra-

versant les organes de la causalité, pour venir se terminer à la nuque, à l'insertion des bords externes des muscles trapèzes. Les circonvolutions les plus latérales sont placées en dehors de ces lignes. Les organes les plus proéminents qui se trouvent dans les régions latérales de la tête paraissent être la combativité, la destructivité, la sécrétivité, la circonspection, l'acquisitivité et la constructivité; les organes des tons, de l'idéalité, de l'esprit de saillie et du calcul sont aussi passablement forts.

FIG. 5. CINGALÈSE.

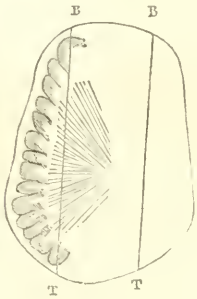
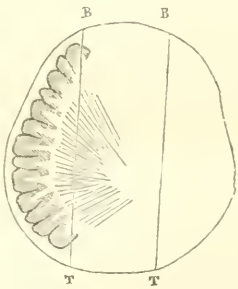


FIG. 6 GOTTFRIED.



La figure 5 représente une section horizontale du crâne d'un Cingalèse; la ligne B T sépare les plans ci-dessus décrits. La figure 6 représente la même section sur le crâne de la femme Gottfried, l'assassin dont nous avons déjà parlé; les régions latérales de la tête au delà des lignes B T de la figure 6 forment un contraste frappant avec celui des mêmes régions de la figure 5. Les Cingalèses sont une tribu des habitants de l'île de Ceylan dont le caractère est remarquablement doux et pacifique (1).

(1) Voyez la description de leurs mœurs dans le *Journal phrénologique*, VII, 634.

M. Cox suppose de plus que l'étendue des circonvolutions qui se trouvent à la base du cerveau peuvent être estimées d'après la projection qu'elles forment au-dessus d'une ligne passant sur les arcades sourcilières et sur l'épine de l'occipital (D E, fig. 3, et D, fig. 4); et en observant la distance à laquelle se trouvent les ouvertures des oreilles, les apophyses mastoïdes et les autres points saillants de la base du crâne, au-dessous de cette ligne.

J'ai eu tant de fois l'occasion de vérifier l'exactitude des conclusions que l'on peut tirer de la saillie que forme le cerveau au delà de ces lignes, que je recommande ce mode d'observation dans la pratique. Dans mes cours, j'ai fréquemment indiqué la différence qu'on remarque chez les individus dans la position des ouvertures auriculaires relativement au niveau des yeux, comme indiquant le développement de l'organe de la destructivité et des circonvolutions basilaires situées à la partie interne de cet organe vers la ligne médiane; plus l'ouverture de l'oreille est située bas, plus les circonvolutions inférieures du lobe moyen qui occupent la fosse moyenne inférieure du crâne, sont largement développées. Les individus chez lesquels l'ouverture de l'oreille est placée presque au niveau des yeux sont, en général, peu portés à la violence et à la destruction. Le Dr Paterson fait mention incidemment, dans ses écrits sur la phrénologie des Hindous, que « ces peuples ont, en général, les oreilles placées très-haut, tandis que leurs crânes, vers la région de l'organe de la destructivité, sont tout à fait plats et même parfois présentent une sorte de concavité. »

Je possède une immense quantité de faits à l'appui des avantages qu'on retire de la méthode d'observation que j'indique pour arriver à bien apprécier l'étendue des lobes antérieurs et de la région coronale du cerveau; je crois donc ne trop pouvoir en recommander l'adoption. Les observations faites au

moyen des lignes, conseillées par M. Cox, sont néanmoins encore trop peu nombreuses pour qu'on puisse les admettre dans tous les cas; chaque observateur pourra les répéter. Je recommande particulièrement à ceux qui commencent à étudier la phrénologie, et qui ont l'occasion de disséquer des cerveaux d'individus d'un caractère bien connu, de tirer des lignes sur le cerveau dans la direction de celles tracées sur les planches, avant de l'extraire de la boîte osseuse, de faire ensuite des sections dans la direction des lignes tracées et d'observer la dimension des circonvolutions qui se trouveront placées en dehors de ces coupes.

En observant les proportions des différentes régions entre elles, on verra que, dans quelques cas, les lobes antérieurs sont tantôt plus larges, tantôt plus étroits, relativement aux autres parties du cerveau. On trouvera aussi de grandes différences relativement aux portions qui se trouvent au delà des lignes tracées au travers de la causalité jusqu'au trapèze. Les bustes de M. Pallet, Steventon, et de sir Edward Parry peuvent être comparés à celui que représente la planche ci-contre : elle figure une tête extrêmement large proportionnellement à sa hauteur et indiquant une organisation dans laquelle les propensités animales devaient l'emporter et diriger toutes les actions de la vie. Le buste de l'empereur romain Vitellius, monstre de vices, présente les proportions de cette tête (1).

(1) Les bustes et les planches tracés dans les pages subséquentes et servant à indiquer des organes en particulier, sont tirés de la collection de la société phrénologique d'Édimbourg.

VITELLIUS.

Quand on s'est familiarisé avec le volume général et la configuration des têtes, on peut commencer à tâcher de reconnaître les *organes en particulier*, et, en les étudiant, il faut tenir compte non-seulement de leur proéminence, mais encore de leurs dimensions exactes en hauteur, en largeur et en épaisseur.

La longueur d'un organe, renfermant son appareil supposé de communication, se juge par la distance qui sépare la moelle allongée de la périphérie de sa surface. Une ligne, passant d'une ouverture auriculaire à l'autre, en traversant la tête, doit à peu près toucher la moelle allongée, de sorte que l'ouverture externe de l'oreille peut servir à estimer sa hauteur. On juge de la largeur d'un organe en mesurant l'étendue de sa

périphérie; car c'est une loi générale de physiologie, que la largeur de la superficie d'un organe est en rapport avec sa largeur totale; les nerfs optiques et olfactifs peuvent être cités comme exemple.

On a objecté que la largeur des organes ne peut être estimée parce que leurs limites ne sont pas suffisamment tracées; en réponse à cette objection, je ferai observer que, quoique les limites de chaque organe ne puissent être tracées avec la même précision mathématique que celles d'un triangle ou d'un carré, toutefois, dans les cas particuliers, un observateur attentif arrivera très-près de la vérité; et, dans le plus grand nombre, la doctrine des chances et de la compensation des erreurs doit convaincre tout le monde qu'on peut toujours tracer leurs limites avec une précision suffisante aux applications pratiques. Même dans les sciences exactes, il n'est le plus souvent possible que d'arriver à des résultats approximatifs, et si nos contradicteurs voulaient porter un moment leur attention vers les théorèmes des binômes ou des séries infinies, ils cesseraient de prétendre qu'il faut abandonner un élément important de calculs parce qu'on ne peut espérer atteindre à une précision telle que l'erreur la plus minime soit impossible. L'absurdité des raisons avancées par eux sera rendue encore plus palpable par l'exemple du prisme solaire, que je crois exactement identique. Quels sont les phénomènes qu'il déploie? Les sept couleurs primitives, arrangées dans un ordre particulier et brillant avec une intensité presque égale. Chacune de ces couleurs occupe un espace en rapport avec les autres, mais l'œil ou la main pourrait-il trouver une ligne de séparation géométrique entre eux? En conséquence, selon les principes suivis par certains adversaires de la phrénologie, la *largeur* de chacun des rayons solaires ne devrait pas être tenue en ligne de compte, parce que leurs limites sont purement idéales; comme si la ligne mathématique n'était pas purement

idéale elle-même, ou la plus complète abstraction que l'esprit humain ait pu former. Cette idéalité, ou abstraction, n'est donc pas plus nécessaire à la détermination des approximations auxquelles on peut arriver par des essais répétés, que la ligne mathématique n'est nécessaire à l'ouvrier pour construire une verge métallique.

La totalité des organes d'une tête peuvent être examinés, et leurs proportions relatives notées (1). On peut, au premier abord, commettre des erreurs; mais, sans la pratique, personne ne peut se flatter de pouvoir tracer exactement l'étendue des organes de la forme, de l'étendue, de l'individualité et de la localité. Les individus dont la tête présente beaucoup d'étroitesse entre les yeux, et peu de développement à la racine du nez, endroit où ces organes sont situés, éprouve de grandes difficultés à distinguer la position et la dimension exactes des proportions des différents organes. Si un organe est très-déve-

(1) « Il existe plusieurs circonvolutions, dit Spurzheim, sur la ligne médiane qui sépare les deux hémisphères du cerveau, d'autres encore à sa base, et entre les lobes moyens et antérieurs, qui ne sont pas apparentes à sa surface; mais il me semble qu'une grande partie au moins de chaque organe doit s'y présenter, et de plus, que toutes les parties de chaque organe sont également développées, de sorte que pour juger de leur volume total il suffit d'en apercevoir une partie. La totalité du cervelet n'avoisine pas le crâne; toutefois ses fonctions peuvent être déterminées d'après les parties qui l'atteignent. Les portions du cerveau situées sur la ligne médiane entre les deux hemisphères semblent proportionnées au développement des circonvolutions supérieures; au moins ai-je toujours observé une proportion dans leur direction verticale. » (*Phrenology*, p. 116.)

« Les portions du cerveau situées autour et derrière l'orbite exigent aussi de la part du phrénologue qui veut les apprécier exactement, beaucoup de soin dans leur examen et une certaine expérience. Leur développement est appréciable d'après la position du globe de l'œil et la conformation de l'arcade sourcilière. Selon que le globe de l'œil est proéminent ou caché dans l'orbite, déprimé ou poussé en avant, en dedans ou en dehors, on peut juger du développement des organes qui l'environnent. » (*Ibidem.*)

Nous donnerons certaines règles pour l'examen de ces parties quand nous arriverons à la description de ces organes.

loppé, et que celui qui l'avoisine le soit très-peu, l'organe proéminent donnera lieu à une élévation ou protubérance; mais si l'organe qui l'avoisine est développé dans la même proportion, aucune protubérance ne pourra être aperçue ; la surface sera uniformément élevée. Les commençants devront étudier attentivement, dans les livres les figures, et les bustes, ou recevoir une instruction personnelle (ce qui, dans tous les cas, est beaucoup plus avantageux), avant de pouvoir distinguer la forme de chaque organe et les apparences qu'ils présentent, quand ils sont développés dans des proportions différentes les unes des autres; il existe aussi de légères modifications de position dans les différentes têtes.

Les bustes phrénologiques indiquent la situation des organes et leurs proportions seulement sur une tête, et leur examen ne peut donner qu'une idée générale de la nature (1). Les différentes apparences, dans toutes les variétés du volume relatif, ne peuvent être reconnues qu'en examinant un certain nombre de têtes, et spécialement en faisant contraster les exemples

(1) Les adversaires de la phrénologie ont tenté de faire ressortir certains changements dans le nombre et la position des organes sur les bustes récemment publiés, comme une révolution dans la science phrénologique; une courte explication placera ce fait sous sa vraie lumière. Les bustes phrénologiques qui se trouvent dans le commerce figurent une tête artificielle; l'utilité est donc en raison du degré d'exactitude avec laquelle les traits qui indiquent les organes expriment leur position telle qu'elle existe *le plus généralement*. Le premier buste qui fut exécuté à Édimbourg indiquait les organes d'après une tête d'une organisation assez rare en Écosse; ce buste fut exporté sur le continent avant d'avoir été modifié comme il le fut plus tard, d'après une tête d'un caractère plus national. Le 1er octobre 1824, un nouveau buste fut publié à Édimbourg d'après de nouvelles observations qui amenèrent à tracer avec plus d'exactitude encore les protubérances, et les proportions des têtes anglaises; mais, dans toutes les modifications successives, la forme essentielle et la situation relative des organes ont été conservées et on ne pourrait citer aucun exemple de changement important, tel qu'une substitution de l'organe de la bienveillance à celui de la vénération ou de l'espérance, ou autres, etc., etc.

d'un extrême développement avec des exemples d'une extrême petitesse. On ne peut, à moins de s'être livré à ces expériences, avoir aucune idée exacte des fondements de la science. Dans les cas où un seul organe est fortement développé, on remarquera que *sa forme* (en faisant abstraction des angles) est rendue exactement sur le buste.

On demandera peut-être, si les proportions relatives des organes diffèrent dans chaque individu, et si les bustes phrénologiques représentent seulement *les proportions les plus communes*, comment on peut arriver à distinguer leurs limites sur le vivant. Nous répondrons que c'est à leur forme et aux apparences qu'ils présentent. Chaque organe a une forme et une situation qu'il est possible, par la pratique, de distinguer sur la tête d'une personne vivante ; autrement la phrénologie n'aurait aucune base solide.

Quand un organe est très-développé, il empiète sur l'espace ordinairement occupé par les organes voisins, et altère en conséquence la régularité de leur situation. On reconnaît que cela a lieu à la proéminence qu'on remarque au centre de l'organe qui prédomine, et l'élévation qu'elle forme s'étend seulement sur une partie des autres. Dans ces cas, l'étendue peut être aisément déterminée, car la forme de l'organe se reconnaît facilement et cela seul est une indication certaine qu'il est fortement développé. Tout observateur devra d'abord étudier soigneusement le crâne pour se faire une juste idée des apophyses mastoïdes, des renflements osseux qu'occasionnent quelquefois les sutures, et de quelques autres proéminences qu'on remarque sur la tête et qui sont indépendantes du développement des organes.

Pour se faire une juste idée de l'aspect que présentent les organes individuels, il faut d'abord les observer dans les cas extrêmes. Le masque de M. Joseph Hume peut être mis en contraste avec celui du docteur Chalmers pour l'idéalité ; cet

organe étant beaucoup plus développé chez ce dernier. Les moules des crânes de Burns et de Haggard peuvent encore servir de point de comparaison pour cet organe. Le moule de la tête du révérend M*** peut être comparé à celui de Dempsy pour la différence énorme que l'on observe dans la région de l'organe de l'amour de l'approbation très-fortement développé chez le premier, très-petit chez le second. L'estime de soi, extrêmement proéminent chez ce dernier, peut être comparé avec la proéminence que forme cet organe sur le crâne du docteur Hette, chez lequel l'amour de l'approbation est beaucoup plus fort que l'estime de soi. La destructivité dans Bellingham contraste avec le peu de développement de cet organe sur le crâne des Indous, peuple dont la douceur de caractère est généralement connue. La fermeté très-forte et la consciencioslté très-faible du crâne de Robert Bruce peut être comparée avec les mêmes organes développés en raison inverse sur le moule de la tête d'une dame (Mme H***), citée comme un exemple de consciencioslté. En étudiant ces contrastes, on se formera une juste idée de l'aspect que présentent ces organes quand ils sont très-fortement ou très-faiblement développés.

Les termes dont les phrénologues de l'école d'Édimbourg font usage pour désigner les gradations de volume des différents organes, sont les suivants :

Très-petit.	Moyen.	Assez large.
Petit.	Assez fort.	Large.
Assez petit.	Fort.	Très-large.

Sir John Ross a suggéré l'idée d'appliquer les nombres pour l'indication du développement : il emploie les fractions décimales, mais cela nous paraît d'une minutie excessive. On peut

atteindre le but que l'on se propose au moyen de l'échelle de proportion qui suit :

1.	8. Assez petit.	15.
2. Idiotisme.	9.	16. Assez large.
3.	10. Moyen.	17.
4. Très-petit.	11.	18. Large.
5.	12. Assez fort.	19.
6. Petit.	13.	20. Très-large.
7.	14. Fort.	

Les signes intermédiaires indiquent les degrés intermédiaires de développement pour lesquels nous n'avons pas de nom. L'emploi des nombres a cet avantage, que la valeur des extrêmes étant connue, nous pouvons apprécier assez exactement les dimensions indiquées par les nombres intermédiaires; tandis qu'il est difficile de bien apprécier les degrés de développement, indiqués par les termes *petit, fort, large,* etc., à moins de les avoir vu appliquer par celui qui les emploie.

On a reproché à ces divisions d'être trop minutieuses; mais ceux qui ont longtemps pratiqué la phrénologie apprécient leur utilité. On a de même dit qu'il était impossible de s'assurer de l'existence de plusieurs des organes à cause de l'exiguïté de leur volume; cette objection n'est pas fondée; les ouvriers trouvent bien le moyen, non-seulement de distinguer les anneaux de la chaîne attachée au ressort d'une montre, mais même de les fabriquer; les graveurs distinguent les lignes les plus déliées qu'ils emploient pour les ombres, et les imprimeurs, au premier coup d'œil, distinguent les plus petits caractères dont ils se servent. Le plus petit organe phrénologique a des dimensions gigantesques en comparaison de tous ces objets; il y a cependant de la difficulté à distinguer le volume et les proportions relatives des plus petits organes; mais, de même que pour d'autres objets, la pratique donne une facilité merveil-

leuse à saisir les différences que les organes présentent, de même les commençants sont souvent incapables d'apprécier des différences qui, après quelques mois d'exercice, leur deviennent palpables, et ils s'étonnent alors de n'avoir pas pu les discerner plus tôt. Voici une anecdote rapportée par Gall à ce sujet : « Le médecin de la maison de correction à Gratz, en Styrie, lui avait envoyé une caisse pleine de crânes; en les déballant il fut tellement frappé de l'extrême largeur que présentait l'un de ces crânes à la région antérieure des tempes, qu'il s'écria : « Mon Dieu, quel crâne de voleur ! » Cependant le médecin de Gratz n'avait pas pu découvrir l'organe de l'acquisitivité sur le crâne; la lettre qui accompagnait la caisse ne contenait que cette note : « Le crâne marqué ... est celui de L***, voleur incorrigible. »

Relativement à l'emploi pratique de l'échelle que nous venons de tracer, on doit remarquer que chaque phrénologue attache aux termes petit, moyen, fort, etc., une idée qui ne peut être bien appréciée que par lui-même ou par ceux qui sont accoutumés à le suivre dans ses observations. Les appréciations de la même tête, faites par deux phrénologues, ne peuvent donc jamais être exactement semblables. On ne doit pas oublier non plus que ces termes n'indiquent que les proportions relatives des organes d'une même tête; mais comme les différents organes peuvent avoir la même proportion dans une petite comme dans une grande tête, les termes que nous avons proposés ne permettront pas au lecteur de reconnaître si la tête dont il est question est, dans son volume total, petite, modérée, ou forte. Pour suppléer à l'insuffisance de ces moyens, on a proposé de mesurer au moyen d'un compas; mais il ne peut pas indiquer les dimensions des organes en particulier; cet instrument n'est donc applicable qu'à la mensuration du volume total de la tête. La table suivante indique quelques

mesures prises en grande partie sur des têtes de ma collection :

TABLEAU DE MESURES PRISES AU COMPAS COURBE.

HOMMES entre 25 et 50ans.	De l'épine occipitale à l'individualité.	De l'épine occipitale à l'oreille.	De l'oreille à l'individualité.	De l'oreille à la fermeté.	De la destructivité à la destructivité.	De la circonspection à la circonspection.	De l'idéalité à l'idéalité.
1	$7\frac{5}{8}$	$4\frac{3}{8}$	$4\frac{1}{8}$	$5\frac{1}{8}$	$5\frac{1}{8}$	$5\frac{4}{8}$	$5\frac{3}{8}$
2	$6\frac{5}{8}$	$3\frac{4}{8}$	$4\frac{3}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{5}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$4\frac{6}{8}$
3	$8\frac{2}{8}$	$4\frac{7}{8}$	$5\frac{2}{8}$	$6\frac{4}{8}$	$6\frac{4}{8}$	6	$5\frac{3}{8}$
4	$7\frac{4}{8}$	4	5	$5\frac{4}{8}$	6	$5\frac{4}{8}$	$5\frac{2}{8}$
5	8	$4\frac{7}{8}$	$5\frac{2}{8}$	$6\frac{2}{8}$	$6\frac{3}{8}$	6	$5\frac{2}{8}$
6	8	$4\frac{6}{8}$	$4\frac{6}{8}$	$5\frac{7}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{2}{8}$
7	$7\frac{4}{8}$	$4\frac{2}{8}$	$4\frac{6}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$6\frac{1}{8}$	$5\frac{7}{8}$	$5\frac{4}{8}$
8	$7\frac{4}{8}$	$4\frac{2}{8}$	$4\frac{6}{8}$	$5\frac{5}{8}$	$5\frac{7}{8}$	$5\frac{4}{8}$	$5\frac{1}{8}$
9	$7\frac{4}{8}$	$4\frac{2}{8}$	$4\frac{7}{8}$	6	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{1}{8}$
10	$8\frac{2}{8}$	5	$5\frac{3}{8}$	$5\frac{7}{8}$	$6\frac{2}{8}$	$5\frac{4}{8}$	$5\frac{4}{8}$
11	$7\frac{2}{8}$	$4\frac{3}{8}$	5	$5\frac{7}{8}$	$5\frac{4}{8}$	$5\frac{2}{8}$	$4\frac{6}{8}$
12	$7\frac{4}{8}$	$4\frac{5}{8}$	5	6	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{7}{8}$	$4\frac{6}{8}$
13	$7\frac{3}{8}$	$4\frac{1}{8}$	$4\frac{6}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{3}{8}$
14	$7\frac{1}{8}$	$5\frac{7}{8}$	$4\frac{4}{8}$	$5\frac{5}{8}$	$6\frac{2}{8}$	$5\frac{6}{8}$	5
15	$7\frac{3}{8}$	$4\frac{1}{8}$	$4\frac{7}{8}$	$6\frac{1}{8}$	6	6	5
16	$7\frac{7}{8}$	$4\frac{3}{8}$	$5\frac{2}{8}$	6	$6\frac{2}{8}$	$5\frac{3}{8}$	$5\frac{5}{8}$
17	$7\frac{7}{8}$	$4\frac{4}{8}$	$5\frac{1}{8}$	$6\frac{4}{8}$	$6\frac{4}{8}$	$6\frac{1}{8}$	$5\frac{5}{8}$
18	$7\frac{4}{8}$	$4\frac{1}{8}$	5	$5\frac{7}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{3}{8}$	$4\frac{7}{8}$
19	8	$4\frac{2}{8}$	$5\frac{4}{8}$	$6\frac{1}{8}$	6	6	$4\frac{7}{8}$
20	7	$4\frac{1}{8}$	$4\frac{5}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{2}{8}$	$4\frac{6}{8}$
	$151\frac{5}{8}$	$86\frac{3}{8}$	$99\frac{1}{8}$	$118\frac{4}{6}$	$119\frac{5}{8}$	$115\frac{7}{8}$	$105\frac{3}{8}$
Total divisé par 20 ; ce qui donne pour moyenne :	$7\frac{4}{8}$	$4\frac{3}{8}$	$4\frac{19}{20}$	$5\frac{18}{20}$	$5\frac{16}{20}$	$5\frac{14}{20}$	$5\frac{3}{20}$

Ces mesures ont été prises au-dessus des téguments; elles indiquent le volume d'une certaine quantité de têtes dans les

directions spécifiées, mais, je le répète, elles ne peuvent servir pour indiquer les dimensions d'un organe particulier. Le compas n'est pas propre à ce dernier genre de mesure. On ne pourrait pas, au moyen de cet instrument, apprécier la distance à laquelle la périphérie de l'organe se trouve de la moelle allongée, non plus que la projection qu'il forme au-dessus des lignes dont nous avons parlé; il ne peut pas non plus indiquer la largeur, et cependant toutes ces données sont nécessaires pour estimer le volume total de l'organe en particulier. Le terme moyen de la grandeur de ces vingt têtes est plus élevé que ne le serait celui fourni par vingt têtes d'Anglais, prises indistinctement; car, parmi elles, il s'en trouverait plusieurs d'une dimension extraordinaire, et aucune petite.

On ne doit jamais oublier, dans les applications pratiques de la phrénologie, que c'est le volume de chaque organe comparé aux autres *sur la tête de l'individu qu'on observe*, et non leur *volume absolu* ou leur volume relativement à une tête modèle qui détermine la prédominance, dans cet individu, de quelques talents ou de quelques tendances morales. Ainsi, sur la tête de Bellingham, la *destructivité* est très-large, et les organes des sentiments moraux et intellectuels sont proportionnellement petits; selon la règle que, toutes choses égales d'ailleurs, l'énergie d'un organe est en raison directe de son volume, Bellingham devait avoir une très-forte tendance vers les actes d'une cruauté brutale. Sur un grand nombre de crânes d'Indous qui se trouvent dans la collection de la Société phrénologique d'Édimbourg, l'organe de la destructivité est petit, comparativement aux autres, et nous en concluons que la tendance de ces individus à commettre des actes de destruction a dû être très-faible. Mais sur la tête de Gordon, qui assassina un colporteur, le volume absolu de l'organe de la destructivité était moindre que celui qu'on remarque sur la tête de Spurzheim, et pourtant ce dernier était un philosophe des mœurs

les plus douces, tandis que Gordon ne fut qu'un assassin. Ce fait vient à l'appui de la règle que nous avons établie, qu'il ne faut jamais juger le volume d'un organe d'une manière absolue. Chez Gordon les organes des sentiments moraux et des facultés intellectuelles étaient petits en proportion de celui de la destructivité, qui était le plus large de son cerveau, tandis que dans Spurzheim les organes moraux et intellectuels étaient beaucoup plus forts que celui de la destructivité. Ainsi donc, selon nos principes, les tendances les plus puissantes de l'esprit de Spurzheim devaient le porter à l'accomplissement des actes moraux et intellectuels les plus élevés et les plus nobles, tandis que l'esprit de Gordon était sous l'empire de la destructivité et des passions animales. Si le caractère de Spurzheim se ressentait de l'influence d'une destructivité assez énergique, cette tendance ne se manifestait que par une grande chaleur, une grande véhémence de caractère dont l'abus était comprimé par l'action des sentiments moraux. Chez les hommes heureusement organisés, mais dont la destructivité est forte, elle donne au caractère cette chaleur, cette véhémence dont nous venons de parler. Spurzheim me dit un jour : « Je suis trop emporté pour répondre dans ce moment à cette attaque injuste; j'attendrai cinq ou six mois. » C'est ce qu'il fit effectivement, et sa réponse eut alors tout le calme d'une sage philosophie.

Autre chose est prouver la vérité de la phrénologie et enseigner à observer les organes. Dans le premier de ces cas, nous ne comparons pas, en général, le même organe sur deux têtes différentes, parce que c'est la prédominance d'organes particuliers dans la même tête qui donne de l'ascendant à certaines facultés particulières aux individus, et c'est pour cela que, pour prouver la vérité de la phrénologie, nous comparons entre eux les différents organes de la même tête; mais, pour apprendre à observer, il est utile

d'examiner le même organe sur différentes têtes, afin de se familiariser avec l'apparence qu'ils présentent, avec leurs différences de volume et leurs diverses combinaisons. Dans ce but, il est utile de commencer à observer les organes les plus développés; chez deux personnes d'un esprit tout à fait différent, il faut comparer les organes qui forment contraste, en plaçant leurs têtes de manière à pouvoir être examinées comparativement. Ainsi, si nous prenons pour exemple l'organe de la circonspection, nous devons l'observer chez des personnes remarquables par leur timidité, par leur esprit de doute et d'hésitation, et le faire contraster avec l'aspect que présente la tête des personnes vives et dont l'esprit ne connaît ni le doute ni la crainte. Une personne aimant les enfants avec passion servira de point de comparaison pour l'étude de l'organe de la philoprogéniture avec une autre, ennemie de leur présence et de leurs jeux.

Il faut éviter avec soin, si on ne veut être exposé à commettre de fréquentes erreurs, de commencer par l'examen d'organes peu proéminents, sans les comparer avec ceux d'individus chez lesquels ils sont plus développés.

On a souvent objecté que les personnes qui ont de grosses têtes ont, en général, *peu d'esprit;* tandis que d'autres, dont la tête est petite, montrent un *esprit distingué.* Les phrénologues ne font pas dépendre la force intellectuelle du volume total du cerveau; car c'est un principe fondamental de la science, que les différentes parties du cerveau sont chargées d'accomplir des fonctions différentes, et qu'ainsi la même quantité absolue du cerveau, si elle est formée des *parties intellectuelles*, exprime le génie le plus élevé; tandis que, si elle est formée par les parties constituant les organes des propensités animales, qui se trouvent dans les régions occipitales et basilaires, elle indiquera nécessairement une effroyable prédisposition aux appétits sensuels. Le cerveau des Caraïbes est, par

son volume total, équivalent à celui des Européens; mais le développement du premier tire son volume principal de la masse des organes destinés aux propensités animales, tandis que celui des derniers tire son principal volume du développement des facultés morales et intellectuelles. Aucun phrénologue n'admettra, en comparant le développement du cerveau de ces deux races d'hommes si différentes, que leur intelligence et leur moralité puissent être les mêmes, quoique leurs cerveaux soient d'un volume égal. Le meilleur moyen d'arriver à la vérité est de comparer deux têtes appartenant à des individus sains et dans les mêmes conditions d'âge et de tempérament, mais différents par un développement de tout point contraire des organes cérébraux; si, alors, l'énergie des facultés morales, intellectuelles, et des propensités animales, n'est pas en raison directe du développement des organes qui leur correspondent, que la phrénologie soit abandonnée et considérée comme une science sans fondement.

En comparant les cerveaux des animaux avec le cerveau de l'homme, le phrénologue cherche à faire jaillir la vérité de quelques analogies et à les prendre pour guide dans ses recherches; mais jamais il n'a pu penser à les faire servir d'arguments tendant à expliquer les différentes fonctions des organes qui composent le cerveau de l'homme, par la raison que les différents genres d'animaux diffèrent trop de l'homme, dans leur organisation, pour qu'on puisse tirer des inductions positives des faits d'anatomie comparée. Plusieurs philosophes, convaincus que le cerveau est l'organe de l'esprit, et ayant observé que le cerveau de l'homme est plus volumineux que celui de la plupart des animaux domestiques, tels que le cheval, le chien, la brebis, ont attribué la supériorité morale de l'homme au volume absolu de son cerveau; mais les phrénologues n'admettent pas cette conclusion d'une manière aussi générale. Le cerveau d'un animal peut être très-volumineux, et

néanmoins, s'il est principalement formé de parties appropriées à l'énergie de l'exercice musculaire ou aux instincts animaux, l'animal qui le possède sera encore de beaucoup inférieur à un autre animal pour l'entendement et la sagacité, si cet autre animal a un cerveau plus petit, mais en grande partie formé de portions destinées aux manifestations intellectuelles (1). La baleine et l'éléphant ont le cerveau plus volumineux que l'homme, et, toutefois, leur sagacité est loin d'égaler la sienne; mais personne n'a pu démontrer que les parties destinées aux fonctions intellectuelles sont plus volumineuses chez ces animaux que chez l'homme. Ainsi la supériorité intellectuelle qui distingue l'espèce humaine est d'accord avec la règle générale de la nature. Je répète cependant qu'il n'est pas possible de tirer des inductions justes, en comparant les cerveaux d'animaux de différentes espèces.

De la même manière, les cerveaux du singe et du chien sont plus petits que ceux du bœuf, du cochon et de l'âne, et toutefois les premiers, sous le rapport de l'intelligence, se rapprochent davantage de l'homme que les derniers. Pour pouvoir les étudier d'après les principes de la phrénologie, il faudrait établir d'abord que le cerveau, par sa structure, sa constitution et son tempérament, est en tout semblable dans les différentes espèces que l'on veut comparer (ce qui est impossible); alors, établir quelles sont les parties affectées aux actes intellectuels et aux propensités dans chaque espèce; et, enfin, comparer la puissance de chacune des facultés avec le développement de la portion cérébrale qui lui correspond. Si on reconnaît que le *volume* n'est pas la mesure de la puissance, il faudrait en conclure que le principe phrénologique n'est pas applicable à l'espèce; mais encore cela n'autoriserait pas à affirmer que la règle ne soit pas vraie pour l'espèce hu-

(1) Phrénologie de Spurzheim. Sect. III, ch. 2, p. 54.

maine; car, en ce qui se rapporte à l'homme, la phrénologie est fondée non sur des analogies, mais sur des faits positifs. Quelques-uns affirment que le cerveau des animaux contient tous les rudiments du cerveau de l'homme, mais sur une moindre échelle; cette assertion est erronée. Si on examine le cerveau d'une brebis, d'un chien, d'un veau ou d'un cochon; comparativement au cerveau de l'homme, on trouvera une immense différence; beaucoup de parties manquent totalement chez ces animaux, spécialement les circonvolutions qui forment les organes des sentiments moraux et des facultés réflectives.

En commençant l'étude de la phrénologie comme de toute autre science, il est d'une grande importance d'avoir un but bien défini; si on veut franchement arriver à la vérité, on doit étudier d'abord les principes généraux que nous avons exposés au commencement de cet ouvrage, et les présomptions qui résultent, pour ou contre eux, de l'examen des faits établis dans les sciences morales et physiologiques; étudier ensuite la nature avec les connaissances préliminaires indispensables relativement à la forme, la situation, l'aspect et les fonctions des organes.

Les principales circonstances qui modifient les conséquences du volume des organes, sont : la constitution, la santé de l'individu et le plus ou moins d'exercice habituel de ces organes; jamais on ne doit omettre les circonstances importantes. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à ce que nous avons dit, à ce sujet, pages 47 à 55. Nous ajouterons cependant que les tempéraments sont rarement purs chez les différents individus, mais qu'ils se combinent entre eux. Les tempéraments bilieux et nerveux, par exemple, se modifient fréquemment et unissent ainsi la force à la vivacité; l'union assez commune du tempérament lymphatique et du tempérament nerveux produit le phénomène d'une extrême indolence unie à une

grande délicatesse d'esprit, la combinaison des tempéraments nerveux et sanguins donne une grande vivacité d'esprit sans une vigueur correspondante. Le docteur Thomas, de Paris, a publié une théorie des tempéraments dont nous allons essayer de donner une idée.

Quand les organes digestifs qui occupent la cavité abdominale sont volumineux, et que les poumons et le cerveau sont en même temps trop petits, l'individu est lymphatique; il aime la table et montre de l'aversion pour tout exercice moral ou physique. Quand le cœur et les poumons sont forts, le cerveau et les viscères abdominaux petits, l'individu est sanguin; son sang, riche et abondant, est poussé avec vigueur dans toute l'économie; il aime les exercices corporels et montre de l'aversion pour ceux de la pensée. Quand le cerveau est volumineux, les viscères thorachiques et abdominaux petits, les facultés mentales s'exercent avec une grande énergie. Les types peuvent se combiner et former de nombreuses variétés qui modifient nécessairement leurs effets.

Chez quelques individus, le cerveau semble être d'une texture plus fine que chez le plus grand nombre; il en résulte alors une finesse, une délicatesse d'esprit qui est un des éléments du génie. Une heureuse combinaison des organes donne des perceptions saines et *justes*, mais il est une certaine finesse de perception indépendante de cette combinaison. Lord Byron la possédait au plus haut degré.

Il peut arriver que chez deux personnes les organes des propensités, des sentiments et des facultés intellectuelles se contre-balancent également, et que, néanmoins, elles diffèrent totalement par leur conduite en général, l'une se montrant vicieuse, l'autre morale et religieuse. Dans ces cas, on trouvera que les circonstances au milieu desquelles la première aura vécu, auront été de nature à éveiller et fortifier les propensités animales aux dépens des facultés intellectuelles et des

sentiments moraux, tandis que la seconde, plus heureuse, aura vécu dans des circonstances de tout point opposées. La *puissance native* des propensités et des sentiments peut avoir été égale d'abord, mais l'éducation a plus tard fait dominer les organes les plus fréquemment mis en action.

En supposant que deux personnes possèdent une organisation exactement semblable, mais que l'une ait reçu une éducation distinguée, et que l'autre ait été abandonnée à la seule impulsion de la nature, la première possédera des facultés beaucoup plus énergiques que la seconde, et on peut, de cette manière, soutenir que le volume des organes n'est pas toujours la mesure exacte de leur puissance.

Mais ici la condition requise (*cæteris paribus*) n'existe plus; cette condition importante est altérée, et les phrénologues conviennent unanimement qu'il faut tenir compte des effets de l'éducation avant de porter un jugement quelconque. On peut objecter que si l'exercice augmente la puissance, il devient impossible de tracer la ligne qui distingue l'énergie dérivant de cette cause de celle qui résulte du volume des organes, et qu'ainsi les effets réels du volume ne peuvent être appréciés. Voici la réponse à cette objection : L'éducation peut faire que les facultés s'exercent avec toute la vigueur et toute l'énergie que *le volume des organes peut comporter ;* mais cette énergie a des limites que l'éducation ne peut faire dépasser. Un homme ordinaire doit, sans aucun doute, gagner en intelligence par l'effet d'une bonne éducation, mais jamais cette éducation ne peut faire de lui un Pope, un Milton, et encore moins un Shakspeare; si donc nous supposons que deux individus, dont les cerveaux sont également sains, mais dont les organes diffèrent par leur volume, reçoivent la même éducation, celui qui l'emportera sous le rapport du plus grand développement physique, aura, sans aucun doute, des facultés mentales plus énergiques : l'objection se réduit donc à celle-ci : si nous comparons deux cer-

veaux dans des conditions opposées, nous pouvons être induits en erreur; nous en convenons, mais le fait n'est pas en opposition avec la règle que, *cæteris paribus*, la puissance d'action est en raison directe du volume. Enfin l'extrême petitesse entraîne, comme nous l'avons vu, l'incapacité à recevoir de l'éducation et constitue l'idiotisme, tandis qu'un développement extrême, si le cerveau est sain, engendre les Shakspeare, les Franklin, les Burns, les Cuvier, les Byron, quelle que soit, d'ailleurs, l'éducation que ces hommes supérieurs reçoivent.

Ainsi, en établissant comme règle générale que, *cæteris paribus*, le volume est la mesure de la puissance, les phrénologues admettent comme exception ce qu'admettent, du reste, tous les physiologistes, au nombre desquels ils se rangent dans ce cas comme dans beaucoup d'autres.

Mais il y a une distinction importante à faire entre la puissance réelle et l'activité de l'esprit, et cette distinction ne doit jamais être perdue de vue. La puissance, strictement parlant, est la *capacité* de sentir, penser ou apercevoir, quelque faibles que puissent être les organes; et, prise dans ce sens, elle est synonyme de *faculté*. *L'action* est *l'exercice de la puissance*, tandis que l'activité résulte du *degré de rapidité* avec lequel *l'action s'accomplit*, et du penchant qu'on éprouve à *exécuter l'acte*. La distinction entre la puissance, l'exercice et l'activité des facultés mentales a été parfaitement sentie par les philosophes qui se sont livrés à l'étude de l'homme. En parlant des facultés affectives les plus irrésistibles de l'homme, Cowper s'exprime ainsi :

> "His passions, like the watery stores that sleep
> Beneath the smiling surface of the deep,
> Wait but the lashes of a wintry storm,
> To frown, and roar, and shake his feeble form." (1)—*Hope.*

(1) « Ses passions, comme les eaux calmes et pures qui recouvrent les « abîmes, semblent se rider à peine au souffle du zéphyr; mais, à la voix « de la tempête, elles s'agitent, mugissent, s'élèvent en vagues furieuses et « brisent tout ce qui leur fait obstacle. »

" In every heart
Are sown the sparks that kindle fiery war;
Occasion needs but fan them, and they blaze." (1)

The Task, B. 5.

Le Dr Thomas Brown s'exprime de la même manière sur les *propensités cachées*, « qui sont, » dit-il, « des forces dormantes; lorsque le vice a éclaté il est presque au-dessus de notre pouvoir de le réprimer; ce n'est qu'à l'état de germe qu'on peut l'étouffer par une bonne éducation morale. » Plus loin il ajoute : « Il faut une étude sérieuse et approfondie du cœur humain pour pouvoir découvrir une propensité avant qu'elle n'ait fait explosion, et pour pouvoir, pour ainsi dire, apprivoiser les passions et les empêcher d'éclater (2). » — « Le naturel, » dit Bacon, « peut sommeiller longtemps et se réveiller à la première occasion, comme la chatte métamorphosée en femme, qui s'élançait du lit nuptial au bruit d'une souris. » Il est démontré que nous pouvons posséder la *capacité* de ressentir une émotion telle que la colère, la crainte, la pitié; toutefois cette puissance reste inactive, et si rien ne vient la réveiller, elle semble s'évanouir entièrement. Il est non moins évident que nous pouvons posséder la faculté de voir, de goûter, de calculer, de raisonner, de composer de la musique, et que souvent toutes ces puissances restent engourdies.

Il est également facile de distinguer *l'activité* de *l'action* et de *la puissance;* quand la puissance est en exercice, l'action peut avoir différents degrés de rapidité. Que deux individus essayent de résoudre le même problème de mathématique,

(1) « Au fond de tous les cœurs brûle en silence le feu de la guerre : que « l'occasion naisse, et soudain il éclate rapide comme la foudre. »

(2) *Lectures*, vol. I, p. 60 ; *voyez* aussi : Dr Blair's Sermon on the Character of Hazael, *Sermons*, vol. II.

on verra que l'un y arrivera plus rapidement que l'autre; en d'autres termes, la faculté des nombres entre chez l'un plus facilement en action que chez l'autre. Celui qui résout lentement un problème abstrait manifeste beaucoup de puissance unie à peu d'activité; tandis que celui qui résout rapidement un problème facile peut avoir peu de puissance et beaucoup d'activité. L'homme capable de résoudre rapidement un problème difficile fait preuve tout à la fois de beaucoup de puissance et d'activité de l'organe des nombres.

Dans son acception commune, le mot *puissance* est synonyme de *force* ou de *grande puissance*, et non pas de *simple capacité* agissant *peu ou beaucoup;* tandis que par *activité* on entend ordinairement la *rapidité d'action*, une *grande disposition à agir*. Néanmoins, comme il est extrêmement désirable d'éviter toute ambiguité, nous emploierons les mots *puissance* et *activité* dans le sens que nous avons primitivement adopté; et, pour désigner un *haut* degré de puissance, nous nous servirons des termes *énergie, intensité, force* ou *vigueur;* tandis que, pour désigner une grande activité, nous nous servirons des termes *vivacité, rapidité, vitesse.*

En physique, la force est tout à fait différente de la vitesse : le balancier d'une montre se meut avec beaucoup de vitesse, mais le plus léger obstacle, tel qu'un cheveu, par exemple, suffit pour l'arrêter; le balancier d'une machine à vapeur parcourt l'espace avec lenteur, mais son énergie est prodigieuse.

Relativement à l'action des muscles, les distinctions sont aussi faciles à saisir : Le lévrier s'élance avec agilité à travers les plaines et les montagnes, mais le plus léger obstacle arrête sa course impétueuse ; l'éléphant, dans sa marche lourde et paresseuse, franchit ou brise tout ce qui lui fait obstacle.

Dans les opérations mentales (considérées abstractivement de l'organisation) , on peut également établir une distinction

facile entre l'*activité* et l'*énergie*. Au théâtre, mistriss Siddons et John Kemble sont remarquables par l'aisance et la dignité de leurs manières; et néanmoins, tous deux le sont aussi par l'extrême énergie de leur jeu; ils captivent à la fois l'esprit et les sympathies de l'auditoire, et chacun sent ses facultés s'accroître, son esprit grandir sous le charme de ces puissantes intelligences. D'autres acteurs sont remarquables par la vivacité de leurs gestes et de leur débit, qui néanmoins sont faibles et incapables d'émouvoir les spectateurs. La *vivacité* est leur qualité distinctive, mais ils manquent de *vigueur*. Au barreau, dans la chaire, à la tribune, les mêmes observations peuvent être appliquées. Certains professeurs dans les sciences déploient une grande abondance, une grande facilité d'élocution; la rapidité de leur conception nous étonne et nous ravit, et pourtant leur esprit n'a ni force, ni profondeur; ils ont de la facilité, une grande finesse d'esprit sans étendue ni solidité. C'est de la vivacité sans énergie. On voit d'autres orateurs qui abordent la discussion avec lourdeur : l'action de leurs facultés est lente mais énergique; leurs paroles retentissent à l'oreille comme le roulement du tonnerre, bientôt elles éveillent et fixent l'attention; leur geste expressif indique la force et la profondeur de la phrase qui va venir. S'ils s'animent, leur éloquence brillante comme l'éclair, impétueuse comme la foudre, subjugue les faibles et courbe leur volonté sous sa puissance gigantesque.

Cowper, dans une de ses lettres, établit fort bien la différence qui existe entre la vivacité et l'énergie : « L'esprit et le corps, » dit-il, « ont, sous ce rapport, une parfaite ressemblance. Dans l'enfance, ils se montrent actifs, mais faibles; ils se meuvent et apprennent avec une merveilleuse promptitude, mais tout travail intense du corps ou de l'esprit les fatigue et les abat. L'âge mûr les rend moins actifs, mais plus vigoureux, plus capables d'une application soutenue qui, dans leur jeu-

nesse, n'eût pas tardé à épuiser leurs forces. » Le Dr Charlton, dans son *Discours sur les différences de l'esprit humain*, décrit admirablement deux caractères, dont l'un est le type de la force sans vivacité, l'autre, celui de la vivacité sans force; il appelle ce dernier l'homme d'esprit actif, le premier l'homme d'esprit lent, mais solide. Les Français et les Écossais forment, sous ce rapport, un contraste parfait.

En règle générale, les organes les plus développés dans chaque tête ont une tendance plus forte à entrer en action et à remplir leurs fonctions avec la plus grande rapidité.

Les tempéraments indiquent aussi assez exactement les sommes de vivacité des organes. Le tempérament nerveux est le plus vif, ensuite le sanguin, puis le bilieux; le lymphatique est caractérisé par la lenteur qu'il imprime à toutes les fonctions.

Un cerveau lymphatique, quel que soit son volume, est disposé à l'inaction; mais il peut se montrer énergique sous l'influence d'une forte stimulation; si le cerveau est très-petit, aucun stimulant, soit interne, soit externe, ne le tirera de son apathie.

Certaine combinaison d'organes, comme la combativité, la destructivité, l'espérance, la fermeté, l'acquisitivité et l'amour de l'approbation, tous fortement développés, dispose à la vivacité d'esprit; une autre combinaison, dans laquelle les organes petits s'unissent à un grand développement de la bienveillance et de la vénération, entraîne ordinairement une grande indolence de caractère; mais l'activité générale du cerveau est, comme nous l'avons déjà dit, constitutionnellement plus grande chez certains individus que chez d'autres. Il peut arriver que chez le même individu un organe soit plus actif que l'autre, abstraction faite de son volume, par la même raison que le nerf optique est quelquefois plus irritable que le nerf auditif: mais ces faits sont exceptionnels. L'exercice augmente beaucoup

l'activité ainsi que la force; de là les avantages immenses d'une bonne éducation. Spurzheim pense que « la longueur des fibres donne l'activité et que leur épaisseur produit la force. »

Le principe que le volume est la mesure de la puissance d'un organe n'implique pas nécessairement qu'une grande puissance soit la seule et même la plus désirable qualité de l'esprit dans toutes les circonstances de la vie. Une grande énergie intellectuelle peut être la première qualité d'un homme placé au milieu de circonstances difficiles, chargé de mener à bien des entreprises gigantesques, de diriger ou dompter les partis dans les temps de révolutions et de désordres. Pour commander aux hommes, pour frapper leurs passions et forcer leurs hommages, il faut unir à une haute intelligence un caractère ferme et énergique; tels furent Bruce, Napoléon, Luther, Knox, Démosthène, Shakspeare, Mirabeau, Milton, Cromwell, tous remarquables par le volume extraordinaire de leur tête; mais, pour être doué d'un caractère sage, d'un esprit droit et convenable à l'exercice de la plupart des professions sociales, pour cultiver avec succès certaines parties de la philosophie morale, pour avoir un esprit fin, du goût, une élocution agréable et facile, pour être susceptible d'acquérir de l'érudition, pour avoir des formes polies ou agréables, un cerveau d'un volume modéré est peut-être préférable à un cerveau d'un volume extraordinaire; car la force s'allie difficilement à la délicatesse, à la mesure et au bon goût. Les hommes dont le cerveau est d'un volume modéré trouvent facilement leur place et l'occasion de déployer toutes les ressources de leur intelligence; ils brillent dans les circonstances ordinaires, parce qu'elles sont mieux en rapport avec la portée de leur esprit ; au contraire, l'homme doué d'un vaste cerveau trouve difficilement la sphère qui lui convient ; les minuties dont s'occupent si volontiers les hommes médiocres ne sauraient éveiller

son énergie; il vit, la plupart du temps, inconnu, ignoré, et meurt sans qu'on ait soupçonné, sans qu'il ait connu lui-même la portée de son intelligence. Mais, si les circonstances le placent dans son élément, il ne tarde pas à comprendre la valeur et la puissance de son esprit, il entrevoit la gloire qui l'attend, et son énergie s'accroît en raison des obstacles qu'il doit surmonter; le génie apparaît alors dans toute sa magnificence et commande le respect et l'admiration à ceux dont l'esprit plus faible allait succomber sous le poids des difficultés.

Le terme *faculté* sert à désigner les différentes puissances intellectuelles, morales et perceptives des organes cérébraux. Les phrénologues étudient l'homme en lui-même et comparativement aux animaux ; quand ceux-ci manifestent des propensités ou des actes intellectuels que l'homme possède, les facultés sont considérées comme communes à l'homme et à l'animal qui en jouit.

Une faculté est primitive :

1° Quand elle existe chez certaines espèces d'animaux, et non chez d'autres ;

2° Quand elle n'est propre qu'au mâle ou à la femelle d'une même espèce ;

3° Quand elle est hors de proportion avec les autres facultés du même individu ;

4° Quand elle ne se manifeste pas simultanément avec les autres facultés, c'est-à-dire, quand elle apparaît ou disparaît plus tôt ou plus tard que les autres facultés;

5° Quand elle agit ou sommeille seule;

6° Quand elle est transmise positivement par une voie originelle;

7° Quand elle peut être séparément saine ou malade.

Les observations phrénologiques établissant la pluralité des facultés mentales, chacune dépendant d'un organe particulier du cerveau, il s'agit de savoir si l'esprit est simple ou s'il

est un composé de diverses puissances séparées (1). Cette question est très-difficile à résoudre. En considérant les faits tels que nous les présente l'observation, on est porté à conclure que l'esprit est formé de plusieurs facultés réunies, dont l'une est chargée de donner le sentiment de l'identité personnelle ou la conscience du *moi*, faculté à laquelle toutes les autres semblent être soumises. Cette idée de la conscience du *moi* semble ressortir de quelques-uns des phénomènes de la folie ; car il arrive parfois que les malades éprouvent un trouble notable de ce sentiment, tandis que les autres facultés de leur esprit restent saines ; ils perdent la conscience de leur passé et de leur propre personne ; ils s'imaginent qu'ils ne sont plus eux-mêmes, alors que, sauf cette idée erronée, ils pensent et agissent sainement. En traitant de la *Mémoire* dans une autre partie de cet ouvrage, nous donnerons une observation d'un cas de *double individualité* par suite de maladie, communiquée par le Dr Dyce d'Aberdeen au Dr Henry Dewar, et publiée par ce dernier dans les *Transactions de la Société royale d'Édimbourg*. Un cas semblable, inséré dans le *Recueil médical*, est raconté par le Dr Mitchell au révérend Dr Nott, en janvier 1816. « Étant occupé, » dit-il, « avec différentes autres personnes, en décembre 1815, à visiter l'Académie militaire des États-Unis, un des professeurs me rapporta un cas fort extraordinaire de double *conscience du moi* chez une femme. Le major Ellicott, qui occupait dignement la chaire de mathématiques dans cette école, nous confirma la vérité du fait, dont le sujet était une de ses parentes, habitant l'ouest de la Pensylvanie. Mme R***, douée par la nature d'une très-bonne constitution, était arrivée à l'âge adulte sans avoir éprouvé de maladie ; son esprit était distingué, et elle avait reçu une excellente éducation. Outre les arts qu'elle cultivait, son intelligence s'était éclairée par

(1) Voyez *Phren. journ.*, vol. 1, p. 205.

la lecture et la conversation ; son écriture était remarquablement belle ; enfin, sa mémoire était étendue et ornée. Tout à coup, et sans symptômes précurseurs, elle tomba dans un sommeil profond qui se prolongea de plusieurs heures au delà du terme ordinaire. En s'éveillant, elle s'aperçut que toutes les connaissances qu'elle avait précédemment acquises avaient disparu. Sa mémoire avait fait *table rase*; il ne lui restait nul souvenir ni des mots, ni des choses. Elle se trouva dans la nécessité de recommencer toute son éducation, et parvint, en faisant de nouveaux efforts, à épeler, lire, écrire, calculer ; à établir avec les personnes et les choses qui l'entouraient de nouveaux rapports, comme à sa première apparition dans le monde. Elle fit des progrès remarquables dans ses nouvelles études, mais, au bout de quelques mois, elle fut prise d'un nouvel accès de sommeil ; en s'éveillant, elle se retrouva dans l'état qui avait précédé son premier paroxysme ; mais ayant oublié tout ce qui s'était passé dans l'intervalle, elle désignait les deux périodes de son existence par *l'ancien état* et *le nouvel état* ; et elle n'avait pas plus d'idée de sa double existence que deux personnes différentes ne peuvent en avoir l'une relativement à l'autre : par exemple, dans son état primitif, elle jouissait de ses connaissances primitives ; dans le nouveau, elle ne savait plus que ce qu'elle avait appris depuis. Si quelque personne lui avait été présentée dans l'un de ces états (et il en était ainsi pour toutes choses), elle ne la reconnaissait pas dans l'autre. Dans son état primitif, elle possédait, comme nous l'avons dit, une très-belle écriture ; tandis que, dans l'état secondaire, elle écrivait fort mal, n'ayant pas eu le temps de se perfectionner. Pendant l'espace de quatre années et plus, elle passa périodiquement d'un état à l'autre ; la transition était toujours la conséquence d'un sommeil lourd et prolongé. Cette dame et sa famille sont maintenant parfaitement habituées à cette singulière affection ; ses rapports et

son genre de vie sont modifiés selon qu'elle est dans *l'ancien* ou *le nouvel* état. L'histoire de ce cas curieux a été recueillie par le révérend docteur Thimothée Aldin de Meadville.

J'ai souvent rencontré un ministre de l'Église d'Écosse qui étant devenu maniaque croyait être Napoléon, et, dans cette idée, il éprouvait les plus poignants remords d'avoir commandé le massacre de Jaffa, et d'avoir ainsi occasionné la mort de tant de braves soldats. Les cas que nous venons de rapporter ont fait naître, chez quelques personnes, l'idée que le sentiment de l'identité personnelle est une faculté morale primitive dépendant d'un organe particulier, et, par conséquent, susceptible de devenir malade séparément. Cette manière de voir est d'accord avec l'idée généralement répandue parmi les peuples; les divers langages sont tous plus ou moins empreints de ce sentiment du *moi*, distinct de toutes les autres facultés mentales. Nous parlons des *mauvaises pensées* qui s'insinuent dans notre esprit, des *désirs* impérieux auxquels nous craignons de céder; les mots si souvent répétés *notre* et *nous* semblent renfermer l'idée de l'identité personnelle; les *mauvaises pensées*, les *désirs*, paraissent être des affections de ce principe, ayant leur source en lui et indépendamment de tout autre.

L'opinion la plus généralement répandue parmi les philosophes, c'est que l'esprit est une substance simple et indivisible, et que les différentes facultés ne sont que des modifications de l'état de l'esprit. C'est sous ce point de vue que Gall a envisagé la question. « Dans mon opinion, » dit-il, « il existe un principe simple qui voit, sent, goûte, entend, touche, pense et veut; mais, pour que ce principe puisse devenir capable de percevoir la lumière et les sons, pour que l'odorat, le tact, le goûter s'exercent, pour que la pensée se produise, que les propensités s'éveillent, il faut des instruments matériels sans lesquels l'exercice de toutes ces facultés serait impossible (1). »

(1) *Des fonctions du cerveau*, I, p. 245.

Cette idée a été également adoptée par le révérend docteur David Welsh, professeur d'histoire ecclésiastique à l'université d'Édimbourg, qui démontre clairement qu'elle peut s'allier avec la théorie de la pluralité des organes. « Un principe de la phrénologie, » dit-il, « c'est que les différentes parties du cerveau (les organes) sont chacune en rapport avec une faculté mentale primitive; la vérité de cette proposition est prouvée par l'observation; en l'admettant donc comme vraie, on pourrait demander si elle s'accorde avec le grand principe que les facultés intellectuelles et morales de l'esprit ne constituent pas des principes divers, mais seulement différents états de l'esprit considéré comme unité? » Il n'est pas nécessaire de réfléchir longuement pour se convaincre que le principe de la multiplicité des organes ne contredit nullement les idées du docteur Brown. Les organes cérébraux ne sont pas l'esprit : nous croyons que l'esprit est une substance simple et indivisible; et la seule différence qui existe entre la doctrine phrénologique et celle du docteur Brown, c'est qu'au lieu d'admettre que les facultés morales et intellectuelles émanent des rapports de la substance simple, nommée *esprit*, avec lui-même ou avec les corps extérieurs, nous croyons qu'elles sont le produit de *l'esprit* agissant par l'intermédiaire des organes cérébraux.

« En examinant un corps quelconque, la neige, par exemple, nous avons la notion d'une certaine couleur. Cette notion n'existe pas dans la neige, mais dans notre esprit, c'est-à-dire que la notion de la couleur est dans *l'esprit*, modifié par ses rapports avec cet objet extérieur. Mais il est prouvé qu'il existe un corps intermédiaire entre la neige et l'esprit, c'est le nerf optique affecté d'une certaine manière; la notion de la couleur n'arrive donc à l'esprit que par ses rapports avec le nerf optique, et on doit nous accorder que ce fait n'altère pas la notion que l'esprit est une substance simple; et si cette concession est juste, il devient clair alors qu'un second intermédiaire peut

être admis sans nuire à l'idée de l'existence d'un principe immatériel; seulement, au lieu de considérer le nerf optique comme la substance intermédiaire qui fournit l'idée de la couleur, ce sera une portion particulière de l'encéphale. Comme dans cette dernière supposition, la notion de la couleur est en rapport avec l'esprit, par le moyen de l'organe du coloris, il s'ensuit que si l'organe éprouve une impression quelconque, l'esprit en est à son tour impressionné. Ainsi, si cet organe est plus volumineux, d'une structure plus fine ou plus active, la perception de la couleur sera plus délicate, plus rapide ou plus agréable. Ces remarques peuvent s'étendre à tous les organes. Lorsque l'organe de la causalité est fort, comme dans le cas du docteur Brown lui-même, l'individu jouira d'une faculté intense de raisonner, et cette faculté résulte d'un état de l'esprit en rapport avec l'organe matériel, lequel état sera différent si l'organe diffère.

« Un grand nombre d'organes peuvent affecter l'esprit en même temps, et dans ce cas, l'individu éprouvera une grande diversité de sentiments. L'esprit n'en est pas moins une substance simple, seulement il se trouve en rapport avec des organes complexes.

« Quand nous disons alors que nous avons des facultés, telles, par exemple, que celle de raisonner, nous ne supposons pas que cette faculté soit indépendante de l'esprit. Il existe un organe matériel différent de *l'esprit*, mais la perception des rapports est un état entièrement mental. Un état particulier de l'organe peut donner la perception d'un rapport; un autre, le désir de le percevoir ou de le découvrir; mais la perception et le désir sont deux attributs, non de la matière, mais de l'esprit. L'effet d'un organe, petit ou grand, actif ou inactif, chez différents individus ou chez le même individu à différents temps, est un sujet que j'examinerai dans le chapitre de la *Cause* et de l'*Effet*, que le docteur Brown n'a pas traité (1). »

(1) Welsh, *Vie de Thomas Brown*, p. 25.

Le docteur Caldwell argumente aussi fortement en faveur de l'unité de puissance de l'esprit : « Nous ne croyons pas, » dit-il, « à une capacité *séparée* ou *isolée;* l'esprit peut et doit posséder un nombre de facultés distinctes, mais *il est simple dans sa puissance comme dans sa substance.* Il est un principe agissant et actif, indispensable à toutes les facultés mentales, mais il ne les possède pas *par lui-même;* il n'est pas plus un composé de *parties* en rapport avec les facultés, qu'en rapport avec *la substance;* il est, sous tous les rapports, *un et indivisible.*

« Pour soutenir la proposition contraire, il faudrait admettre que, comme le corps, l'esprit est un composé. Être unique dans son essence, et posséder des facultés multiples, implique contradiction; rien de semblable n'existe dans la création, et l'on ne pourrait indiquer aucune analogie à l'appui d'une telle assertion.

« La seule chose qu'on puisse concevoir, c'est que l'esprit humain, *unique dans son essence*, soit tributaire d'une multiplicité de facultés. Cela résulte de ce qu'il agit par l'intermédiaire d'un *système d'organes*, au lieu d'un *seul*, et qu'il faut le considérer comme le moteur primitif de l'ensemble de l'organisation. Dans cet état de choses, la multiplicité des organes, différant les uns des autres, quoique agissant sous un même principe et par une même impulsion, assure la diversité nécessaire des résultats; car chaque organe doit nécessairement agir selon son organisation.

« Nous ne pouvons, en conséquence, dissimuler la pensée où nous sommes que la doctrine de *l'unité* parfaite de l'esprit humain, dans sa *substance* et dans sa *puissance*, forme certainement une base tellement solide à la phrénologie, que rien ne saurait l'ébranler, et le temps et la marche des connaissances humaines ne peuvent que l'affermir de plus en plus : car, s'il est vrai que l'esprit est une *unité* possédant *l'unité de*

puissance, il s'ensuit nécessairement que la puissance multiple, que manifestent les facultés mentales, ne peut être la conséquence que d'un système d'organes cérébraux multiples agissant sous l'impulsion de l'esprit (1). »

Il n'est pas nécessaire, pour l'étude de la phrénologie, de savoir si cette opinion est l'interprétation exacte de la vérité; car les effets des organes sur l'esprit n'en sont pas moins constants. Si l'esprit consiste dans une agrégation de puissances, alors chacune agit au moyen d'un organe particulier, et avec d'autant plus d'énergie que l'organe est plus volumineux. Considéré comme une substance simple, capable d'éprouver une *variété d'états*, il n'entre dans ces *états* qu'au moyen d'organes séparés. Quand les organes sont *spontanément actifs*, la fonction s'exécute activement; sans leur influence, elle ne peut s'exercer : si l'organe est très-fort, l'esprit est fortement influencé par lui; s'il est très-petit, son action est faible : le lecteur peut donc adopter, sous ce rapport, la théorie qui lui paraîtra mériter la préférence. Sans vouloir nier que cette dernière manière d'envisager la question ne me paraisse la plus plausible, je traiterai, dans les pages suivantes, des facultés comme *puissances* mentales *distinctes*, dépendantes d'organes séparés, parce que, dans cette hypothèse, je pourrai présenter la doctrine d'une manière plus simple et plus claire que si je la considérais comme résultant de modifications particulières de la puissance générale nommée *esprit;* et ce langage est d'autant plus rationnel, d'après ce qui paraît être la véritable hypothèse, qu'en vertu de ce principe, l'individu ayant l'organe de la causalité, par exemple, fortement développé, raisonne avec logique et avec profondeur : ce dont il

(1) Preliminary discourse in answer to lord Jeffrey's criticism on phrenology in the 88th n°, of the *Edimbourg Review*, prefixed to Dr Caldwell's *Elem. of phren.*, 2d edit., p. 16.

est incapable quand cet organe est chez lui très-faible. Le mot *faculté* ou *pouvoir* est donc destiné à exprimer une qualité possédée à un fort degré et non à un faible degré.

« Je sais bien, » continue le docteur Welsh, « qu'une autre difficulté métaphysique peut être élevée, relativement à la doctrine phrénologique. On demandera : Qu'est-ce que l'âme, privée des organes cérébraux ? Mais le système de Brown ne nous éclaire pas plus sur ce point que le système de Gall. L'avenir seul peut apprendre à l'homme ce qui est au-dessus de ses facultés terrestres. C'est le cas de dire, avec le poëte :

« En attendant la mort, qui dissipera nos doutes, adorons » Dieu (1). »

DIVISION DES FACULTÉS.

Spurzheim divise les facultés en deux ordres, *sensitives* et *intellectuelles*. Les facultés sensitives se subdivisent en deux genres, qu'il nomme *propensités* et *sentiments*. Il donne le nom de *propensité* aux impulsions intérieures qui nous invitent à certains actes ; le nom de *sentiment* à une sensation qui comprend non-seulement une inclination, mais encore une émotion particulière : l'acquisitivité, par exemple, ne produit que le simple désir d'acquérir ; la vénération porte l'homme à l'adoration et lui fait, en même temps, éprouver une émotion particulière que nous désignons par le mot *sentiment*.

Un second ordre de facultés nous fait connaître les corps extérieurs et nous donne, en même temps, les moyens d'apprécier leurs qualités et leurs rapports : on les nomme facultés *intellectuelles*. Spurzheim les a subdivisées en quatre genres. Le premier comprend les sens externes et le mouvement volon-

(1) « Wait the great teacher Death, and God adore. »

taire; le second comprend les facultés internes qui perçoivent l'existence, ou qui donnent à l'homme et aux animaux la connaissance des corps externes et de leurs qualités physiques; le troisième comprend les facultés au moyen desquelles nous percevons les rapports des corps externes. Ces trois genres sont compris sous la dénomination générale de *facultés perceptives*. Le quatrième genre comprend les facultés qui agissent sur toutes les autres, celles qui comparent, jugent et distinguent: on les nomme *facultés réflectives*.

De grandes difficultés s'opposent à un classement méthodique des facultés et des organes; en attendant, nous adopterons la classification dont Spurzheim s'est servi pour la troisième édition de son *Traité de Phrénologie*, publiée en 1825 (1). Pendant son séjour à Édimbourg en 1828, il donna un cours d'anatomie du cerveau, et expliqua avec tant de clarté les rapports des organes entre eux, que sa classification parut évidemment basée sur les lois de la nature. Gall semble s'être peu occupé de former une classification philosophique; néanmoins, nous ferons connaître sa nomenclature des organes et le rang qu'il leur avait assigné; nous ajouterons, en conséquence, à la fin de cet ouvrage, un tableau destiné à les indiquer (2).

Pour un grand nombre d'organes, il existe des observations si nombreuses, qu'on peut dire que leurs fonctions sont maintenant *établies* d'une manière incontestable; pour plusieurs autres, des observations moins nombreuses rendent seulement leurs fonctions *probables*. Les phrénologues sont d'accord sur l'espèce des fonctions des organes considérés comme établis; les différences qui s'élèvent entre eux n'ont rapport qu'à cer-

(1) Voyez Objections contre la classification des facultés, proposées par Spurzheim, *Appendix* n° 2.

(2) *Ibid.*, n° 3.

taines analyses métaphysiques des facultés morales et intellectuelles, et à leur classification.

Nous donnerons une courte notice sur l'*histoire* de la découverte de chacun des organes et quelques exemples qui prouvent la nature de sa fonction; mais nous croyons devoir avertir le lecteur que nous n'avons pas la prétention d'ajouter quelque chose à la démonstration qui a déjà été faite de la phrénologie. Nous renvoyons aux ouvrages de Gall et de Spurzheim, aux *Transactions* des sociétés phrénologiques d'Édimbourg et de Paris, etc.; du reste, ceux qui veulent se former une opinion philosophique doivent étudier la nature elle-même; CAR UNE CONVICTION FERME ET ENTIÈRE NE PEUT ÊTRE QUE LE RÉSULTAT D'OBSERVATIONS PERSONNELLES.

DE L'EXPRESSION NATURELLE DES FACULTÉS.

Gall et Spurzheim ont étudié les signes par lesquels la prédominance des diverses facultés se décèle dans le port et l'aspect de chaque individu; leurs observations sont à la fois intéressantes et instructives. Comme principe fondamental, il faut admettre que les mouvements s'exécutent toujours dans la direction du siége des organes. La prédominance de *l'estime de soi*, par exemple, produit une attitude dans laquelle la tête et le corps sont élevés et un peu penchés en arrière. La *fermeté* imprime à toute l'habitude du corps un air de roideur très-remarquable. La *circonspection* porte la tête en arrière et de côté. La *vénération* l'incline en avant; et ainsi de suite. Chaque organe, quand il est *prédominant*, *puissant et actif*, imprime aux mouvements et à l'attitude du corps un caractère particulier; il modifie aussi d'une manière remarquable la voix et l'expression de la physionomie. Ainsi, la *destructivité* s'an-

nonce par une voix rude et vibrante, par des traits sombres et durs; tandis que l'amour de l'approbation rend la voix douce et mielleuse, et stéréotype sur la physionomie un sourire gracieux. L'expression propre à chaque faculté est commune à toutes les races et à tous les âges; elle est le fondement de toute pantomime, de la sculpture et de la peinture. Son étude constitue la science physiognomonique.

ORDRE I. SENTIMENTS.

GENRE I. — PROPENSITÉS.

Les facultés qui constituent ce genre ne concourent pas à la formation des idées; leur fonction consiste seulement à éveiller une propensité particulière: elles sont communes à l'homme et aux animaux.

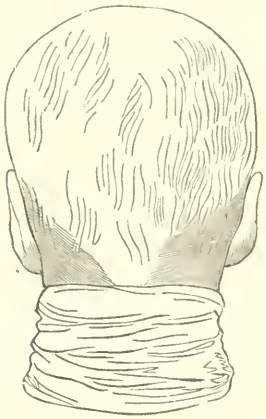
1. — AMATIVITÉ.

Le cervelet (A A, fig. 2, p. 105) est l'organe de cette propensité (1); il est situé entre les apophyses mastoïdes et la ligne transverse de l'os occipital. Le volume de cet organe est in-

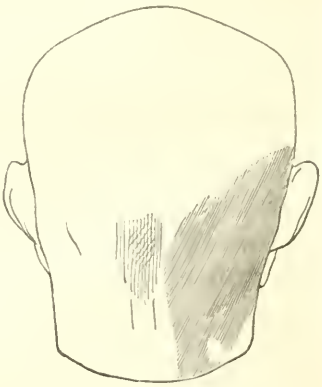
(1) Partes genitales, sive testes hominibus et fœminis uterus propensionem ad venerem excitare nequeunt. Nam in pueris veneris stimulus seminis secretioni sæpe antecedit. Plures eunuchi, quanquàm testibus privati, hanc inclinationem conservant. Sunt etiam fœminæ quæ sine utero natæ, hunc stimulum manifestant. Hinc quidam ex doctrinæ nostræ inimicis, harum rerum minimè inscii, seminis præsentiam in sanguine contendunt, et hanc causam sufficientem existimant. Attamen argumenta hujus generis verâ physiologiâ longè absunt, et vix citatione digna videntur. Nonnulli

diqué, pendant la vie, par la largeur de la nuque vers ces parties ou entre les oreilles, et par la saillie que forme la portion inférieure de l'occipital. Chez quelques individus, les lobes du cervelet descendent et forment deux bosses, qu'on remarque vers la base de l'occipital, sans, pour cela, que la distance d'une oreille à l'autre soit augmentée. Dans ces cas, les protubérances qu'il forme sont facilement senties lorsqu'on presse le bas de la nuque avec la main. Les gravures ci-après indiquent la saillie que forme cet organe pendant la vie, quand il est modéré ou large.

REV. MR. M.[1]



LINN.[2]



Il existe presque un demi-pouce d'intervalle entre le cervelet et le lobe postérieur du cerveau, à l'insertion de la tente.

La tente du cervelet, formée d'une membrane très-forte sépare le cerveau du cervelet; chez les animaux sauteurs, comme le chat et le tigre, une plaque osseuse, mince, remplace cette membrane (1). Néanmoins, le cervelet est lié au

etiam hujus inclinationis causam in liquore prostatico quærunt ; sed in senibus aliquandò fluidi prostatici secretio, sine ullâ veneris inclinatione, copiosissima est. — *Phrénologie de* Spurzheim, p. 128.

(1) Voyez la note pag. 114-115.

cerveau ; car ses fibres tirent leur origine des corps restiformes qui donnent également naissance à d'autres organes des propensités animales. Certaines fibres venant de cette source, après avoir traversé la couche des nerfs optiques, se répandent dans les organes de la philoprogéniture, de l'adhésivité, de la combativité, de la destructivité, etc. Les nerfs de la vision (4, 4 , fig. 2, p. 103) peuvent être suivis jusque dans les éminences *nates*, joignant de très-près à ces parties ; tandis que les nerfs de l'audition (E, fig. 2, p. 103) naissent du prolongement de la moelle à la surface du quatrième ventricule, situé immédiatement sous le cervelet. Ces rapports des parties sont d'accord avec les faits ; les yeux semblent, plus particulièrement que les autres sens, chargés d'exprimer la passion de l'amour : l'abus de cette propensité amène souvent la cécité ou la surdité ; elle excite secondairement l'action de l'adhésivité, de la combativité et de la destructivité ; elle inspire ces attachements irrésistibles qui donnent à la femme la plus timide un courage et une détermination dont elle serait incapable de sang-froid. Le cervelet est formé de trois lobes, deux latéraux et un moyen. Le lobe moyen communique directement avec les corps restiformes, et les deux lobes latéraux sont liés l'un à l'autre par le pont de Varole. (*Voy.* fig. 2 et 3, pp. 103, 106.)

Gall est arrivé à la découverte des fonctions de cet organe de la manière suivante. Il était le médecin d'une dame veuve qui fut saisie d'une maladie nerveuse, à laquelle succéda une violente nymphomanie. Comme il soutenait sa tête pendant un des paroxysmes, il fut frappé du volume que présentait le crâne vers la nuque. Plus tard, il apprit que la malade ressentait toujours, avant l'accès, un sentiment de tension et de chaleur vers cette région ; il se livra à de nombreuses observations qui le confirmèrent dans l'idée qu'il y avait une connexion entre le volume du cervelet et la propension à l'amour physique.

Cette faculté donne le désir de l'union des sexes. Chez les

enfants nouveau-nés, le cervelet est l'organe le moins développé de tous ceux qui forment l'encéphale. A cette période de la vie, les parties supérieures et postérieures de la nuque correspondantes au cervelet paraissent attachées presque au centre de la base du crâne. Le poids du cervelet est alors, comparativement à celle du cerveau, comme un à treize, à quinze ou à vingt. Dans l'adulte, il est comme un à six, à sept ou à huit. Le cervelet prend beaucoup d'accroissement à l'époque de la puberté, et atteint son développement complet entre dix-huit et vingt-six ans. La nuque paraît alors plus saillante en arrière. En général, le cervelet est moins volumineux dans la femelle que dans le mâle. Fréquemment il diminue de volume dans la vieillesse. La proportion du cerveau au cervelet varie beaucoup chez les différents individus; aussi remarque-t-on de grandes différences entre la propensité qu'il confère et les autres facultés de l'esprit. Quelquefois le cervelet atteint un grand développement avant l'âge de la puberté. Tel était le cas d'un enfant de trois ans, d'un autre de cinq, et d'un troisième de douze, qui tous étaient remarquables par une forte propensité à l'amour; on remarque sur le buste du docteur Hette, qui fait partie de la collection de la Société de phrénologie d'Édimbourg, que cette partie est peu saillante, et la faiblesse de son penchant pour le sexe y correspondait. Il est très-proéminent sur le crâne d'un condamné qui mourut à Chatam, et chez lui la propensité vers l'union des sexes était irrésistible. Il en est de même pour les crânes de Mitchell et de Dean. On trouvera dans l'ouvrage de Gall, *Sur les fonctions du cerveau*, tom. III, pag. 225-414, plusieurs cas remarquables. Je me contenterai de renvoyer, en outre, le lecteur aux ouvrages suivants : *Journal des observations pathologiques de l'école de médecine*, n° 108. Le cas de Jean Michel Brigand, 15 juillet 1817, *Journal de l'Hôtel-Dieu*. Le cas de Florat, 19 mars 1819, et d'une femme, 11 novembre 1818. Vepferus, *Historiæ apoplecticorum*,

edit. 1724, pag. 487; *Philosophical transactions,* n° 228, par le docteur Tyson; les *Mémoires de chirurgie militaire et campagnes du baron Larrey,* vol. II, p. 150. vol. III, p. 262; *De l'apoplexie,* par Serres; *Éléments de physiologie,* par Richerand, p. 379, 380; la *Phrénologie* de Spurzheim, p. 130; le *Journal phrénologique d'Édimbourg*, vol. V, pag. 98, 311, 636; VII, p. 29; VIII, p. 377, 529; IX, 188, 383, 525; *Observations sur l'aliénation mentale*, par André Combes, p. 161; et le *Journal médical et chirurgical de Londres*, des 21 juin et 23 août 1834, vol. V, p. 649, et vol. VI, p. 125. Le docteur Caldwell a donné, dans ses *Annales de phrénologie,* n° 1, p. 80-84, un sommaire des principales raisons qui doivent faire considérer le cervelet comme l'organe de l'amour physique.

« Il est impossible, » dit Spurzheim, « de rassembler un plus grand nombre de preuves à l'appui d'un fait naturel, que celles qui attestent les fonctions spéciales du cervelet. » En cela, nous sommes d'accord avec lui; ceux qui n'ont pas lu, dans l'ouvrage de Gall, le chapitre consacré à cet organe, ne peuvent se former une idée juste de la force et de l'évidence des preuves dont il appuie son opinion sur ce point.

M. Flourens, après s'être livré, sur les animaux vivants, à diverses expériences qui consistaient à piquer et irriter leurs cervelets, est arrivé à conclure que la principale fonction du cervelet est de régulariser les mouvements musculaires. « En enlevant le cervelet, » dit-il, « on ôte à l'animal le pouvoir d'exécuter des mouvements combinés. » M. Magendie, à la suite de semblables expériences, a trouvé que les lésions du cervelet donnaient seulement aux animaux une tendance irrésistible *à marcher, courir ou sauter en arrière;* des expériences faites sur *les corps striés* et *les tubercules quadrijumeaux*, ont donné les résultats suivants : Quand certaines parties étaient divisées, l'animal tournait sur lui-même; la section de certaines autres

portions lui imprimait une tendance à marcher en arrière et à étendre la tête et les extrémités; une autre section causait une disposition à exécuter les *mouvements combinés*. Ainsi, d'après cette méthode d'appréciation des mouvements cérébraux, les parties possèdent, en commun avec le cervelet, la faculté de régler les mouvements musculaires. Le fait est que toutes les parties du système nerveux sont si intimement unies, qu'on ne peut guère en léser une sans troubler toutes les autres; il est donc fort difficile de déterminer, de cette manière, les fonctions propres à chacune d'elles, même les moins importantes; cette vérité est maintenant admise par la grande majorité des physiologistes, parmi lesquels nous pouvons compter Charles Bell (1).

Néanmoins, le grand volume du cervelet, la circonstance que ses lobes latéraux n'ont pas chez tous les animaux les mêmes rapports avec le lobe moyen, et les résultats obtenus par les expérimentateurs ont fait penser qu'il n'est pas un organe unique, mais que, outre l'organe de l'amativité qui, sans aucun doute, le constitue en grande partie, il en renferme d'autres chargés d'accomplir des fonctions différentes; cela semble assez probable, mais nous n'avons aucune preuve à l'appui de la supposition de ces fonctions, et nous pouvons seulement appeler sur ce point l'attention des physiologistes dans le *Journal de physiologie*, publié par M. Magendie (n° du mois de juin 1831); on voit cependant l'observation d'un individu chez qui, à l'ouverture du crâne, on ne trouva pas de cervelet; lequel, probablement, avait été détruit par l'effet d'une maladie; cependant, le sujet avait continué de jouir, jusqu'à sa mort, de la faculté d'exécuter des mouvements combinés, et n'avait été nullement sujet aux mouvements en arrière ou circulaires qui, chez les animaux soumis aux expériences, semblent être le résultat des sections pratiquées sur cet organe (2).

(1) Voyez *the Phrenological Journal*, IX, 122.

(2) Le cas auquel l'auteur fait allusion est celui d'une fille publique

M. Scott, dans son excellent essai sur l'influence qu'exerce cette propensité sur les facultés morales et intellectuelles, fait observer qu'il a été considéré par quelques personnes comme synonyme de libertinage; comme si son activité entraînait nécessairement une sorte de souillure. Cette méprise résulte de ce qu'on ne considère que l'abus de cette propensité; mais tout ce qui entre dans le grand système de la nature porte le cachet de sa noble origine. Quoique susceptible d'abus, l'amativité exerce une douce influence sur les rapports des sexes entre eux; elle est, en partie, l'origine du tendre intérêt qu'ils se portent mutuellement, car cette disposition ne résulterait pas de la bienveillance et de l'adhésivité seules, ou de tout autre sentiment; si telles étaient ses sources exclusives, cet intérêt se retrouverait dans les liaisons qui se forment parfois entre individus du même sexe, ce qui n'a pas lieu. « Cette propensité, quand elle est considérée et convenablement dirigée, » dit M. Scott, « n'a rien qui puisse blesser la plus exquise délicatesse; au contraire, l'absence de toute sensation de cette nature doit être considérée comme un défaut capable d'altérer le plus heureux naturel. Le sentiment de l'amour adoucit les passions orgueilleuses et haineuses, qui rendraient l'homme insociable; elle augmente et entretient les affections douces et bienveillantes. L'amativité seule explique les égards mutuels que se montrent les deux sexes; l'homme est, en général, meilleur et plus généreux envers la femme qu'envers l'homme; et il en est de même pour la femme. » C'est cette faculté qui

nommée Labrosse; les adversaires de la phrénologie le citent comme tendant à prouver la fausseté de cette science. Le Dr Caldwell a démontré dans les *Annales de phrénologie*, n° 1, p. 76 (voyez le *Journal phrénologique* d'Édimbourg, vol. 9, p. 226), que ces conclusions n'étaient pas fondées. Car, quoique le cervelet ait été trouvé au moment de l'autopsie presque entièrement détruit, il était facile de voir que cette destruction était récente, et le résultat d'un travail inflammatoire dans les organes, inflamation expliquée par la surexcitation préexistante de l'organe et de ses fonctions.

inspire au poëte les peintures enivrantes de l'amour; et sa puissante influence se fait sentir à l'homme pendant la plus longue et la plus belle période de sa vie.

Cet organe est, en général, plus actif dans les climats chauds que dans les climats froids. Cependant, quand il est très-développé, son action est énergique, même dans les régions les plus froides. Les habitants du Groënland et les différentes tribus des peuples Esquimaux sont remarquables par leur propensité à l'amour; aussi, sur environ douze crânes appartenant à des individus de cette nation, que possède la Société de phrénologie d'Édimbourg, la saillie que forme l'amativité est fort remarquable (1).

L'abus de cette propensité peut devenir la source de grands maux pour les individus qui s'y livrent; et, comme l'organe et la propensité peuvent résister et exercer une grande influence sur le caractère, indépendamment des rapports sociaux, Spurzheim pensait qu'il valait peut-être mieux instruire les jeunes gens des conséquences funestes de l'abus des plaisirs de l'amour, que de les laisser dans un état d'ignorance capable de provoquer une fatale curiosité qui, tôt ou tard, détruit la santé, affaiblit l'intelligence, et compromet même les enfants auxquels ils donneront le jour. L'existence de cet organe est bien établie.

---

2. — PHILOPROGÉNITURE.

L'attachement que montrent les animaux pour leurs petits a été souvent un sujet d'admiration pour les naturalistes; on a dit que chez eux le sentiment était un *instinct*. On entend par

(1) Voyez » *Essay on the character and cerebral development of the Esquimaux*, *by* Robert Cox.

instinct une propensité originelle par l'effet de laquelle l'animal qui en est doué, agit d'une certaine manière, sans intention ni calcul, mais par un entraînement qui tient à sa nature. L'amour de l'homme pour ses enfants est-il la conséquence d'une faculté semblable, ou bien un acte de la raison ou d'une modification de la bienveillance et des autres sentiments? Il nous semble bien évident que la réflexion y est tout à fait étrangère. La raison recherche les causes et les effets, et juge en comparant les faits. La mère qui sourit aux premières caresses de son enfant ne cherche pas à s'expliquer ses délicieuses émotions; l'impression est spontanée; il suffit que l'image de l'enfant se présente aux yeux ou à l'imagination des parents pour que l'amour paternel se réveille dans son irrésistible impétuosité. Il est donc vrai que ce sentiment résulte de l'action d'un organe qui lui est propre, et qu'il n'est nullement une modification de la bienveillance ou de toute autre faculté mentale. S'il tirait sa source de la bienveillance, l'égoïste ne montrerait jamais qu'un attachement médiocre pour ses enfants; et pourtant on voit souvent le contraire. S'il n'était qu'une modification de l'amour de soi, comme on l'a supposé, l'amour paternel serait d'autant plus faible que l'abnégation de soi serait plus complète; mais l'expérience contredit aussi cette théorie. L'amour paternel n'est pas non plus sous l'influence des facultés intellectuelles : une femme peu intelligente montre un ardent amour pour ses enfants; une autre, dans les mêmes conditions intellectuelles, se montre plus ou moins indifférente. Quelques femmes, douées de hautes facultés morales, joignent le sentiment de l'amour maternel à leurs autres vertus, tandis que d'autres, non moins heureusement douées sous le rapport des facultés intellectuelles, considèrent leurs enfants comme un fardeau. Nous avons donc les plus fortes raisons de considérer l'amour des enfants comme une tendance primitive de l'esprit; et toutes

les observations phrénologiques appuient cette conclusion.

Cet organe est situé immédiatement au-dessus de la portion moyenne du cervelet, et répond à la protubérance de l'os occipital. Gall rapporte comme il suit l'histoire de sa découverte. Dans le cours de ses observations il avait remarqué que dans l'espèce humaine la partie supérieure de l'occiput est, en général, moins proéminente chez l'homme que chez la femme, et il en inféra que la portion correspondante du cerveau devait être l'organe de quelque sentiment plus fort chez la femme que chez l'homme ; mais il fallait encore déterminer quelle était la nature de ce sentiment. Pendant plusieurs années, il se présenta à son esprit un grand nombre de conjectures qu'il adopta et rejeta successivement, et il entretint souvent ses élèves des doutes qu'il éprouvait à cet égard. Enfin, ayant remarqué que le crâne des singes présentait, sous ce rapport, beaucoup d'analogie avec celui de l'homme, il dut en conclure que l'organe qui répond à cette protubérance est l'organe d'une propensité proéminente dans cette race d'animaux, ainsi que dans l'espèce humaine ; et cette idée fit d'autant plus d'impression sur lui, que ses études lui avaient déjà fait connaître que nul organe des facultés morales ou intellectuelles élevées n'avait son siége dans cette région ; il rechercha dans ses souvenirs quelles pouvaient être les propensités qui se montrent également prépondérantes chez la femme et chez le singe, et, dans un de ces heureux moments où la pensée se déploie dans toute son étendue, il fut frappé d'un rayon de lumière en réfléchissant qu'un des instincts les plus énergiques du singe est un amour ardent pour ses petits. Les naturalistes, et en général, les personnes qui ont vécu dans les pays où ces animaux sont nombreux, ont été frappés de la force de l'attachement qu'ils leur portent ; cette tendresse s'étend jusqu'aux enfants, et spécialement aux jeunes nègres qu'ils couvrent de caresses quand ils les rencontrent dans leur chemin. Ces remarques

firent enfin jaillir un trait de lumière dans l'esprit de Gall, relativement aux fonctions de l'organe qui l'occupait. Impatient d'éclaircir ses doutes en comparant entre eux l'immense quantité de crânes de mâles et de femelles qui formaient sa collection, il suspendit pendant quelque temps ses leçons publiques; il ne tarda pas à s'assurer que les crânes des mâles et des femelles, chez les animaux, offraient, en général, la même différence que celle que présentent le crâne de l'homme et celui de la femme. Ce fait le confirma dans l'idée que la faculté liée à cet organe était l'amour de la progéniture, faculté beaucoup plus énergique, en général, chez la femelle que chez le mâle. Cette conclusion lui parut beaucoup plus plausible encore par la circonstance que cet organe est placé fort près de l'organe de la propagation. Dans la suite, de nombreuses observations vinrent rendre son existence irrécusable.

Cette faculté produit donc un amour plus ou moins vif des enfants.

Ce sentiment a été dépeint d'une manière admirable par le plus grand des poëtes modernes, dans sa tragédie de *Caïn;* nous allons essayer d'en donner une traduction :

« Oh! Caïn! regarde-le! Vois comme il est plein de vie!
« vois sa beauté, sa fraîcheur; admire comme il est fort et gai,
« combien il me ressemble! combien il te ressemble aussi
« quand tu es bon! car alors nous nous ressemblons tous,
« le père, la mère, le fils, n'est-il pas vrai, Caïn? Ce sont tous
« nos traits réfléchis dans les siens.

« Regarde! il sourit, il étend ses bras, il fixe sur toi ses
« grands yeux bleus; son joli petit corps s'incline avec grâce
« comme pour saluer son père. Oh! ne parlons plus de nos
« douleurs! les anges privés d'enfants nous porteront envie!
« Bénis-le, ô Caïn! il n'a pas encore de paroles pour te re-
« mercier, mais son cœur et le tien se sont déjà entendus! »

(*Caïn*, act. III, scène 1re.)

La proéminence de cet organe peut être facilement constatée; il est un des plus en évidence, surtout dans l'espèce humaine, et la propensité qu'il confère est aussi des plus tranchées. Chez les personnes éminemment douées de la philoprogéniture, ce sentiment se trahit dans chaque mot, chaque regard qu'elles adressent à leurs enfants; l'auteur de *Waverley*, cet observateur sublime, a fait la remarque que, par une sorte de *franc-maçonnerie*, les enfants découvrent rapidement les personnes en présence desquelles ils peuvent se livrer sans contrainte à toute la pétulance capricieuse de leur âge; il n'est pas rare de les voir accueillir ces amis qu'ils devinent, de leurs caresses et avec des cris de joie. Il est, au contraire, des personnes qui ne sont susceptibles d'aucune affection pour les enfants, et qui ne peuvent cacher l'ennui que leur causent leurs jeux bruyants. Walter Scott remarque que, si des personnes, dans l'espoir de plaire aux parents, s'efforcent de faire des avances d'amitié aux enfants, la fausseté de l'affection qu'ils veulent leur témoigner est instinctivement appréciée par eux, et ils n'y répondent qu'avec défiance et froideur. Si on examine la tête de deux personnes dont les sentiments sont opposés sous ce rapport, on y remarquera de notables différences vers la région assignée à cet organe.

Par suite d'une loi remarquable de la nature, ce sentiment est excité, bien plus par l'état de faiblesse et de dépendance de ceux qui en sont l'objet, que par leurs qualités physiques et morales. C'est surtout pendant les premiers mois de son existence, lorsque l'enfant n'a aucun attrait pour d'autres, que la mère lui montre le plus d'affection et d'amour; plus il est faible et misérable, plus son dévouement est actif et passionné. C'est ainsi que le plus jeune de la famille est ordinairement le favori, à moins que quelque maladie ne vienne atteindre un plus âgé, et n'attire ainsi sur lui toutes les sympathies maternelles. L'impulsion primitive de cette faculté semble être d'exciter un

vif intérêt pour la faiblesse de l'enfance : néanmoins elle communique en même temps une grande aménité envers ceux qui sont faibles et souffrants, quoique dans un âge plus avancé. Les personnes chez lesquelles cet organe est très-fort, et qui sont en même temps douées d'une grande bienveillance, sont, en général, plus portées à prodiguer leurs soins à ceux qui souffrent que celles qui ont l'organe de la philoprogéniture peu actif. Le langage de ceux qui ont cette faculté proéminente est doux, tendre et caressant. Elle est indispensable aux personnes chargées des soins qu'exige l'éducation des enfants ; celles chez qui elle est peu active ne peuvent que difficilement sympathiser avec eux. S'ils sont chargés de quelque partie de l'enseignement, leur ton et leurs manières repoussent la confiance des élèves, au lieu de la leur attirer. C'est ainsi que certaines personnes, dont les manières sont convenables dans les rapports ordinaires de la vie, sont en horreur aux enfants confiés à leurs soins, et il est bien rare que les antipathies de ces derniers ne soient pas fondées, alors que leurs parents, jugeant selon les inspirations de leur âge, les accusent de caprice.

Walter Scott pensait que l'extrême attachement que la plupart des vieilles filles portent à certains animaux, en général des espèces les plus faibles et qui exigent les soins les plus minutieux, pourrait bien tirer sa source de l'influence de cet organe. « Elles cèdent, » dit-il, « à la force irrésistible d'un sentiment qui, dans des circonstances plus heureuses, en eût fait d'excellentes mères de famille (1). »

C'est cette propensité qui inspire aux mères ces chants et ces douces cajoleries, au moyen desquels elles endorment le jeune enfant, unique objet de toutes leurs pensées, de tous leurs soins. Grand nombre de poëtes et d'auteurs dramatiques ont écrit d'admirables pages sous son inspiration.

(1) *Phrenological Journal*, vol. II, p. 499-500.

Le sentiment qui naît de cette faculté est si puissant et si doux qu'il entraîne plus fréquemment qu'aucun autre vers de fâcheuses exagérations. Quand il est trop énergique et que le jugement est trop faible pour y mettre de justes bornes, il entretient des inquiétudes exagérées, ou bien il entraîne à céder à tous les caprices de l'enfance, et présente ses défauts comme des qualités précieuses. Cette aveugle exagération est, pour l'enfant, la source de vices qui, dans un âge plus avancé, feront le malheur et souvent la honte de sa vie.

Sur vingt-neuf infanticides que Gall et Spurzheim eurent l'occasion d'examiner, vingt-cinq présentaient l'organe de la philoprogéniture très-faiblement développé; cependant, Gall a observé que ce n'est pas la faiblesse de cet organe seule qui détermine une mère à tuer son enfant; mais celles qui sont dans ce cas cèdent plus facilement que les autres aux circonstances qui les poussent au crime, car elles ne sont pas retenues par ce sentiment, si puissant chez une bonne mère, qu'il est difficile qu'il ne triomphe pas de toutes les tentations.

Dans le choix d'une nourrice ou d'une bonne, on devrait tenir compte du développement de cet organe. Ceux qui sont étrangers à la phrénologie souriront à l'idée d'une semblable investigation ; mais le phrénologue, sûr de ses principes qu'il a pu vérifier mille fois, ne manquera pas de mettre son expérience en pratique, et il s'en trouvera bien.

La tête des individus du sexe masculin présente, en général, une forme plus large et plus ronde; celle des individus du sexe féminin est manifestement plus longue et plus étroite. Cela a lieu par suite du développement plus grand de l'organe de la philoprogéniture chez ces derniers. La partie du cerveau qui répond à l'occiput, étant plus développée dans la femme que dans l'homme, cause cette différence, quoique la somme totale de la masse encéphalique soit moins volumineuse chez la première. Cette différence peut être observée même sur le

crâne des fœtus des deux sexes; elle est très-remarquable chez les jeunes filles et les jeunes garçons. Le sentiment qui en naît se montre aussi d'une manière fort tranchée à cette période peu avancée de la vie; l'attachement que montrent les petites filles pour les enfants et tout ce qui leur en fournit la représentation forme un trait de leur caractère qui les distingue complétement des garçons, généralement portés vers les jeux bruyants et les exercices gymnastiques. Un exemple curieux de cette différence de caractère entre les filles et les garçons a été observé par Morier, pendant son voyage en Perse : « Le médecin de l'ambassade, » dit-il, « voulut introduire l'usage de la vaccine parmi les Perses, ses efforts furent couronnés de succès; mais bientôt il se vit arrêté par le gouvernement lui-même; des gardes furent placés aux portes de l'hôtel de l'ambassade, sous prétexte de rendre honneur à Son Excellence; mais dans le but réel d'empêcher les femmes d'arriver jusqu'au médecin. On prétendit que si les enfants devaient être vaccinés, c'était aux pères et non aux mères à les conduire près du docteur; il en résulta que la vaccination fut arrêtée; car les hommes se montrèrent, en général, fort insouciants de mettre leurs enfants à l'abri du terrible fléau dont préserve la vaccine.»

Il est néanmoins des exceptions à cette règle générale : quelquefois la portion occipitale du cerveau acquiert un très-grand développement dans l'homme, et, dans ce cas, le sentiment de l'amour des enfants y répond. Gall pensait que l'homme doit avoir alors une forte ressemblance avec sa mère, à moins qu'une telle conformation ne soit héréditaire dans la famille. Il est des hommes ainsi organisés qui sont remarquables par leur amour pour les enfants, et chez lesquels, cependant, les organes de l'*amativité* et de l'*adhésivité* sont extrêmement faibles : ils perdent une femme qui leur était chère sans trop de regrets, tandis que la mort d'un enfant les plonge dans la plus amère douleur. Pour ces hommes, le manque d'enfants est

une source continuelle de chagrins, et souvent cette circonstance les dispose à traiter avec dureté une femme estimable.

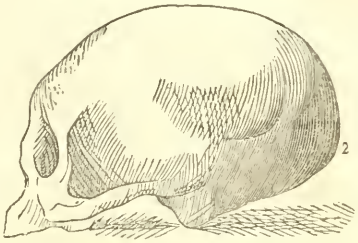
Gall a observé que cet organe est plus développé chez certaines nations que chez d'autres; il se montre, en général, très-proéminent chez les nègres; aussi l'infanticide est un crime inconnu parmi cette variété de l'espèce humaine. Des personnes ayant une connaissance parfaite de leur caractère, nous ont assuré que jamais elles n'avaient entendu parler d'un infanticide commis par un nègre. Cet organe est également très-développé chez les noirs du sexe masculin; aussi ils montrent un grand penchant à se charger de la garde des enfants.

Le Dr Patterson assure que les Indous sont également remarquables par un grand développement de cet organe : « Il se manifeste, » dit-il, « dans leur prédilection pour les jouissances d'un bonheur domestique tranquille, et qu'ils semblent surtout apprécier quand ils se voient entourés d'une nombreuse famille; l'esprit de la plupart de leurs chants, les caresses incessantes qu'ils prodiguent à leurs petits, annoncent l'influence de leur ardent amour des enfants. Sur douze crânes d'Indous que possède la Société phrénologique d'Édimbourg, onze présentent une proéminence remarquable au siége de cet organe; sur un seul, il est modéré. Les crânes des habitants de l'île de Ceylan sont aussi remarquables par le développement de la philoprogéniture. Dans quelques anciennes descriptions de cette île, on trouve que les habitants ont coutume d'exposer leurs enfants, mais les rapports des voyageurs modernes sont tout à fait contraires à cette assertion.

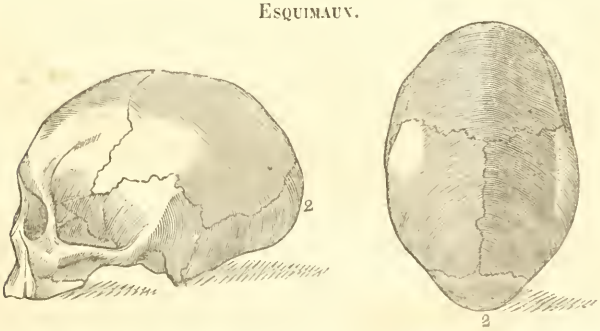
Ce sentiment, si nécessaire à la propagation et à la conservation de l'espèce, est puissant chez un grand nombre de tribus sauvages; les crânes des Caraïbes, qui, sans aucune comparai-

son, sont les plus malheureusement organisés sous tous les autres rapports, paraissent jouir d'un assez fort développement de cet organe. Sur six crânes de Caraïbes que possède la Société phrénologique d'Édimbourg, deux ont une forte proéminence au siége de cet organe; trois présentent une saillie large; les autres sont un peu moins saillants. Cette tribu, par sa conformation cérébrale et d'après le rapport unanime des voyageurs, est remarquable par la férocité indomptable de son caractère et par l'absence complète de toute bienveillance; et, néanmoins, la nature l'a douée de ce sentiment conservateur de l'espèce, la philoprogéniture. Cet exemple prouve, comme certaines personnes le prétendent, que la bienveillance n'est pas l'organe direct qui fait naître le sentiment qui porte si impérieusement les parents à prodiguer leurs soins à leurs enfants, mais qu'il existe un organe uniquement destiné à éveiller cette propension, et que cet organe, c'est la philoprogéniture. Les Esquimaux fournissent une nouvelle preuve à l'appui de ce que nous venons d'avancer. Sur la plupart des crânes que possède

Caraïbe.



Esquimaux.



la Société phrénologique d'Édimbourg, cet organe est très-proéminent, et Blumenbach avait déjà remarqué cette proéminence de l'occiput sur des crânes d'Esquimaux du Labrador, au point d'en faire graver un dans sa *troisième Décade*, pl. 24. On observe aussi que ces peuples, d'ailleurs insouciants et très-égoïstes, soignent leurs enfants avec beaucoup de sollicitude. Le capitaine Parry a également remarqué cette particularité.

Cet organe, comme tous ceux qui concourent à former la masse encéphalique, est susceptible de maladie, et, par suite, de troubles dans ses fonctions. On voit quelquefois l'esprit d'une mère plein d'anxiété sur le sort de ses enfants, sans que la moindre chose, dans l'état de leur santé, puisse expliquer cette inquiétude. C'est là bien certainement l'effet d'une surexcitation morbide de cet organe.

Le Dr André Combe donnait des soins à une dame affectée d'une aliénation mentale, dont le principal symptôme, pendant les trois jours que dura l'accès, fut une vive inquiétude sur l'état de ses enfants. Elle croyait, tantôt qu'on les avait assassinés, tantôt qu'on les lui avait ravis ; à son retour à la raison, elle se plaignit d'éprouver de la douleur à l'endroit où siége l'organe de la philoprogéniture; elle n'avait, du reste, aucun souvenir de ce qui s'était passé, et n'avait aucune idée de la phrénologie.

Gall a rapporté le cas d'une femme se trouvant au grand hôpital de Vienne, qui, dans son état d'aliénation, soutenait qu'elle était sur le point d'accoucher de six enfants; on apprit, par des rapports sur les faits antérieurs, que cette hallucination dépendait d'un grand développement, joint à une surexcitation de la philoprogéniture. La malade mourut, et on reconnut que cet organe avait un développement extraordinaire; les lobes postérieurs du cerveau dépassaient de beaucoup le cervelet; ils étaient arrondis, et d'un volume tout à

fait extraordinaire. Gall rapporte qu'étant à Paris, il fut appelé chez une jeune dame d'une modestie parfaite qui, depuis quelque temps, était en proie à une aliénation mentale : élevée dans la meilleure société, elle était récemment arrivée de Vienne, accompagnée de personnes fort respectables; à peine à Paris, elle leur déclara, avec beaucoup de joie, et sans le moindre embarras, qu'elle était enceinte. Les circonstances de cette déclaration, et le caractère connu de cette jeune personne, firent penser à ses amis que sa raison était égarée. Bientôt sa joie fit place à une grande anxiété d'esprit; elle devint sombre et taciturne. Peu après, elle mourut dans un état de consomption. Chez elle aussi, l'organe de la philoprogéniture avait un volume extraordinaire, et pendant toute sa vie elle avait constamment montré un grand amour des enfants. A l'hôpital des fous d'Amsterdam, Gall et Spurzheim virent une femme qui se croyait entourée d'enfants dont elle s'occupait sans cesse. Sa tête était petite, l'organe de la philoprogéniture seul était fortement développé. Dans une autre maison d'aliénés, ils virent un homme qui croyait avoir auprès de lui deux enfants jumeaux; Gall annonça qu'il devait avoir l'organe de la philoprogéniture très-développé, et l'examen de la tête du malade prouva qu'il ne s'était pas trompé. Des cas d'excitation maladive de cet organe viennent encore ajouter à la force des preuves que nous avons données. Gall rapporte, qu'ayant examiné avec toute l'attention dont il était capable, les crânes des différentes espèces d'oiseaux, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, de même que ceux des quadrupèdes, depuis la souris jusqu'à l'éléphant, il a constamment trouvé la partie du cerveau qui répond à l'organe de la philoprogéniture dans l'espèce humaine, plus proéminente dans les femelles que dans les mâles. Il ajoute que si on lui avait présenté la cervelle de deux animaux de même espèce, mâle et femelle, il ne lui aurait pas été difficile de les distinguer l'une de l'autre. En général, le cerveau du

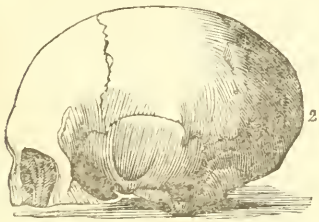
mâle est plus gros, mais les lobes postérieurs sont plus petits que ceux de la femelle. Il est donc possible, dans la plupart des cas, de distinguer le mâle de la femelle, à la seule inspection des crânes. Dans les espèces où les proportions du mâle et de la femelle diffèrent beaucoup en ce qui a rapport aux petits, leurs crânes diffèrent quelquefois d'une manière si notable par leur forme, qu'ils ont été placés dans un cabinet d'histoire naturelle, comme appartenant à des variétés de l'espèce, quoiqu'ils appartinssent bien manifestement à la même variété, et qu'ils ne différassent que par le sexe.

Gall a rassemblé une immense série de faits à l'appui de cette proposition. On ne peut s'en faire une juste idée qu'en compulsant les planches qui se trouvent dans le grand ouvrage de cet homme célèbre et dans le livre publié par le Dr Vimont, ou bien en parcourant les collections phrénologiques. Ces recherches exigent, du reste, une grande attention, un coup d'œil vigilant et exercé. On trouvera aussi de notables différences entre les femelles de la même espèce. Il n'est pas d'habitant de la campagne, qui ne sache distinguer, au milieu de sa basse-cour, les femelles qui couvent leurs œufs avec le plus de soin et de constance, et qui savent le mieux mener leur couvée à bien; il en est qui détruisent leurs nids ou abandonnent leur couvée à peine éclose. Si on compare la tête de ceux de ces animaux qui montrent des dispositions si différentes, on ne manquera pas d'y trouver des différences également marquées. En conséquence, ceux qui forment des collections phrénologiques, doivent avoir soin de prendre les renseignements les plus précis sur les dispositions particulières qui distinguaient les individus dont ils possèdent les crânes.

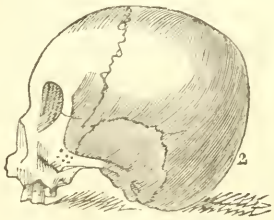
Presque tous les métaphysiciens ont admis l'amour des enfants comme une propensité instinctive de l'esprit humain. Un grand observateur est parvenu à découvrir que cette pro-

pensité était le résultat de l'action d'un organe, et qu'elle était d'autant plus énergique que l'organe a plus d'étendue, ou qu'une surexcitation maladive vient lui donner une activité anormale.

ROBERT BURNS.



PÉRUVIEN.



En examinant ces deux crânes, on pourra se faire une idée des différences qu'ils peuvent présenter dans leur plus grand contraste.

L'existence de cet organe est prouvée.

---

3. — CONCENTRATIVITÉ.

Cet organe est situé immédiatement au-dessus de celui de la philoprogéniture et au-dessous de celui de l'estime de soi. Une excroissance osseuse de la suture existe quelquefois à l'endroit du crâne correspondant, et pourrait induire en erreur un observateur superficiel; mais elle est beaucoup plus circonscrite et forme une saillie aiguë, ce qui n'a pas lieu quand la protubérance est le résultat d'un grand développement de l'organe. Pour chacun des hémisphères, une circonvolution cérébrale part des organes de la *concentrativité* et de l'*estime de soi,* s'étend le long du sommet du corps calleux, et vient aboutir à la région frontale, siége des organes des facultés

intellectuelles. Il est encore en rapport avec plusieurs autres organes des propensités et des sentiments. Dans tous les cas, il nous semble évident que les organes de la *concentrativité* et de l'*estime de soi* peuvent être considérés comme formant l'extrémité postérieure de cette circonvolution, dont les organes intellectuels siégeant au front, forment l'extrémité antérieure.

L'observation prouve que cette faculté a un organe distinct, car on le trouve quelquefois très-proéminent lorsque les organes de la philoprogéniture et de l'estime de soi, qui l'avoisinent immédiatement, sont petits, et *vice versâ*. Gall n'avait pas découvert ses fonctions. Ce fut Spurzheim qui observa que cette portion de l'encéphale était fort large chez les personnes et les animaux remarquables par leur attachement à certaines places particulières. « Je considère, » dit-il, «la portion du cerveau qui gît immédiatement au-dessus de la philoprogéniture, comme donnant aux animaux l'instinct qui les porte à choisir une habitation particulière, et je propose de l'appeler organe de l'*habitativité*. Tout le monde sait que les chats sont plus attachés aux lieux qu'aux personnes, et qu'en cela ils diffèrent complétement des chiens. Mon attention se porta bientôt sur des individus de l'espèce humaine, et j'en trouvai qui montraient un attachement remarquable pour les lieux auxquels ils étaient habitués Un membre du clergé anglais, habitant Manchester, était connu par son attachement à son habitation; c'était à tel point qu'il se considérait comme très-malheureux lorsqu'il était obligé de passer une seule nuit dehors. J'examinai sa tête en présence de plusieurs personnes opposées à la phrénologie; mais toutes furent obligées de convenir que le point du crâne correspondant au n° 3 était plus proéminent et plus chaud que toutes les autres régions. Certaines nations sont remarquables par leur attachement à leur pays natal, tandis qu'il en est d'autres qui émigrent sans cesse. Certaines tribus de l'Amérique, et les Arabes, n'ont

pas d'habitations et semblent affectionner une vie nomade, tandis que d'autres tribus, également sauvages, montrent le plus invincible attachement pour les lieux qui les ont vus naître. Chacun connaît l'attachement des montagnards à la terre natale; ceux d'entre eux qui parcourent les capitales étrangères, ne semblent animés que du désir de faire promptement une petite fortune, et retourner vivre paisiblement sur la terre chérie. J'ai plus d'une fois invité les phrénologues qui ont eu l'occasion de visiter ces contrées, à constater l'état de développement de l'organe n° 3, situé immédiatement au-dessus de la philoprogéniture. Quelques personnes pensent que cet organe donne le désir de voir les pays étrangers et l'amour de voyager; c'est tout à fait le contraire, l'amour des voyages dépend de l'organe de la localité. Ceux qui ont l'organe de l'habitativité largement développé et la localité faible, éprouvent de la répugnance à quitter leur demeure : ceux qui ont ces deux organes très-larges, aiment les voyages, mais ils rêvent le retour à la maison, et un avenir de repos. Parmi les nations civilisées, on voit des individus dont le désir le plus puissant est de demeurer chez eux. Si les besoins de leurs affaires les obligent à quitter les lieux qu'ils habitent, on les voit tout occupés à amasser, le plus rapidement possible, une certaine fortune pour pouvoir satisfaire au désir qui les domine de revenir au lieu de leur naissance. Nous avons examiné les têtes de plusieurs individus de ce caractère, et nous avons toujours trouvé l'organe dont nous nous occupons fortement développé (1). » Néanmoins, Spurzheim considérait encore les fonctions de cet organe comme n'étant pas suffisamment établies. De nombreuses observations me font penser que la sphère d'action de cet organe est beaucoup plus étendue que celle que lui assignait Spurzheim.

(1) *Phrénologie*, dernière édition. Boston, 1832.

Chez certains individus, les sentiments et les idées prennent de si profondes racines dans l'esprit, qu'ils y restent empreints jusqu'à la mort. Chez d'autres, ils ne font que glisser : leur esprit peut être comparé à la surface d'un miroir, sur laquelle les sentiments et les pensées se réfléchissent comme une ombre mouvante dont l'impression passagère doit s'effacer en peu d'instants; ils éprouvent la plus grande difficulté à conserver leurs sentiments et les idées qui ont frappé leur esprit, rarement ils peuvent les examiner, les comparer : ils sont, par conséquent, tout à fait incapables de concentrer leur attention pendant quelque temps sur un même sujet. J'ai toujours constaté que la concentrativité est très-peu développée chez les derniers, et qu'elle est, au contraire, très-volumineuse chez ceux dont j'ai parlé au commencement de ce paragraphe.

Il est difficile de donner une idée exacte des variétés de l'esprit humain; mais le développement ou la faiblesse de cet organe imprime au caractère une disposition si tranchée, qu'on reconnaîtra toujours leur influence si une fois on l'a comprise. En causant avec certaines personnes, on trouve que leur esprit est naturellement porté à suivre une certaine série d'idées : soit que la conversation tombe sur un sujet qui les intéresse ou non, on s'aperçoit que les idées se présentent à leur esprit dans un ordre clair et précis; en général, toutes ces personnes sont douées d'un large développement de l'organe de la concentrativité. Il est une autre espèce de personnes qui, dans des circonstances identiques, ne peuvent parvenir à poursuivre une idée pendant quelques minutes; ils passent d'une matière à l'autre sans égard aux rapports qu'elles peuvent avoir ensemble; leur conversation *à bâtons rompus* ne laisse aucune impression sur l'esprit de ceux qui les écoutent : cette versatilité d'esprit s'observe même chez des personnes qui sont douées d'assez de force de réflexion. Chez ces individus, l'organe

dont nous nous occupons, est toujours faiblement développé. J'ai connu un officier chez qui les organes de la localité et de la concentrativité étaient également larges; il disait qu'il aimait la vie errante et aventureuse du soldat, tant qu'il était engagé dans des opérations actives : mais s'il arrivait que l'armée fît une halte, cela lui était fort agréable, et il pouvait à l'instant même concentrer son esprit sur une lecture attachante ou sur une correspondance avec ses amis; que jamais il n'éprouvait l'ennui, par défaut d'occupation, dont la plupart de ses camarades se plaignaient. D'un autre côté, un homme élevé pour la profession de légiste, et chez qui cet organe était presque nul, avouait que tout effort pour concentrer sa pensée lui était douloureux, quoique ses organes de la comparaison, de la causalité et du langage fussent fortement développés.

Il s'agit de décider quel est le sentiment primitif qui donne lieu à ces phénomènes. La première idée qui me porta à penser qu'un sentiment primitif donne à l'esprit la puissance de se concentrer sur lui-même pour arriver à coordonner une certaine série d'idées, me fut suggérée par une dame qui avait remarqué que cette qualité était le propre de ceux chez qui cet organe est très-développé. Le docteur Welsh et le docteur Hope, de Copenhague, ayant été informés de cette découverte, l'adoptèrent. Je considère donc cette faculté comme donnant la puissance de conserver et de concentrer ses facultés réflectives pendant longtemps sur les sentiments et les idées que nous avons une fois perçues. La puissance de rester longtemps sous l'influence de la même émotion, est un des traits les plus marqués du talent de John Kemble et de mistress Siddons : pendant les pauses longues et solennelles de leur déclamation théâtrale, on reste saisi et ému en voyant le sentiment qu'ils expriment empreint dans tous leurs traits, et cette émotion continue ajoute à la puissance de l'effet qu'ils veulent produire. La concentrativité me semble un

élément indispensable au caractère moral; il nous serait difficile de donner une définition plus claire de la faculté conférée par cet organe; nous comprenons toute la difficulté d'être assez clair pour être facilement compris. Une excellente lettre sur ce sujet a paru dans le *Journal phrénologique* d'Édimbourg, vol. III, p. 195, sans désignation d'auteur: elle contient un grand nombre de remarques intéressantes sur le véritable principe de cette faculté. Nous allons en donner quelques extraits.

« Si nous considérons l'esprit humain, dit M. Hume, dans sa dissertation sur les passions, nous observons que, en ce qui concerne les passions, il ne faut pas les considérer comme des instruments à vent, qui, après avoir fourni une certaine série de notes, ne rendent plus aucun son, dès que le souffle du musicien a cessé de les animer : comparons-les aux instruments à cordes, qui continuent à vibrer pendant un certain temps après que la main ou l'archet a cessé de leur imprimer le mouvement. » De là il infère que quand un objet, destiné à produire un certain nombre d'émotions, se présente à l'esprit, chaque impulsion ne fait que faire *vibrer* une passion d'une manière *claire* et *distincte;* mais toutes celles qui sont éveillées se confondent plus ou moins entre elles. Dans ses observations sur les lois du principe d'action, le Dr Thomas Brown remarque le même fait de permanence ou coexistence de nos conceptions mentales en général, dérivant d'une émotion mentale particulière. « Je vois un livre sur ma table, » dit-il, « il me rappelle un ami de qui je l'ai reçu. Ce souvenir en éveille d'autres sur sa famille ; ma mémoire se reporte à une soirée passée au milieu d'elle, et aux divers sujets de conversation qui l'ont remplie. Cependant, le souvenir de mon ami s'est mêlé à toutes ces pensées qui se sont présentées successivement sans effacer la première impression (1). »

(1) *Lectures*, vol. XI, p. 303.

Le docteur Brown continue, avec cette naïveté de style qui distingue ses écrits, à expliquer comment cette coexistence d'idées nous donne les moyens de poursuivre, avec persévérance, une série d'impressions ou d'émotions morales. Mais laissons-le parler : « Quand nous commençons, » dit-il, « l'étude d'un sujet spécial, nous pouvons déjà en avoir une idée confuse; en l'étudiant, cette idée se complique, diverses conceptions viennent successivement se rattacher à l'objet dont nous nous occupons, etc. »

« Je pense, » dit l'auteur de l'article, « que cette manière d'envisager la métaphysique est la véritable. Si nous concevons que l'unique fonction de cette faculté est de donner de la durée ou de la fixité aux idées et aux impressions morales, les diverses fonctions attribuées à la concentrativité découlent de cette fonction comme d'un principe élémentaire. » Dans le dernier ouvrage de M. Combe (1), le sentiment primitif qui résulte du phénomène de la concentrativité est considéré comme devant donner à l'esprit une tendance à se concentrer sur lui-même et à faire converger toute sa puissance vers un point quelconque. Ces paroles peuvent être considérées, plutôt comme une description de la manière d'agir de cette faculté, que comme une appréciation de l'élément primitif dont ce phénomène dérive. Si nous tenons compte de ce qui se passe dans notre esprit, quand nous nous efforçons de concentrer notre pensée sur un sujet quelconque, nous trouvons que nous n'exerçons aucune action directe sur nos différentes facultés, mais que nous tâchons simplement de comprendre le sujet dont nous voulons nous occuper, et de concentrer toute notre pensée sur lui seul. Nous avons quelquefois la conscience de l'inefficacité de nos efforts d'attention ; si nous examinons ce qui se passe alors en nous, nous reconnaîtrons

(1) *System of Phrenology*, 1825.

que nous faisons de vains efforts pour nous occuper d'un objet qui a moins d'attrait pour notre esprit que d'autres qui, malgré nous, captivent notre pensée et nous donnent des *distractions*. On n'arrive à la possibilité de concentrer toutes les forces de son intelligence sur un sujet que quand les premières impressions qu'il produit sont profondes et durables; et la concentration des idées est, dans ce cas, d'autant plus intense qu'elle exige moins d'efforts. Cet état peut être douloureux ou agréable. Quand un sujet capable de produire une forte émotion s'est emparé de notre esprit; et quand nous ne pouvons arriver à le bannir de notre pensée, quelque désir que nous en ayons, la série d'idées qui a occupé exclusivement notre attention continue à la tenir éveillée et engendre une surexcitation douloureuse et fatigante. On dit que l'esprit commande aux idées : ce dicton n'est pas exact; car, philosophiquement parlant, ce sont nos idées qui maîtrisent notre esprit (1). Dans les cas mêmes qui paraissent faire exception à ce principe, on reconnaît, par un examen attentif, qu'une série d'idées a simplement pris assez d'empire sur l'esprit pour en écarter toutes les autres. Quand nous passons volontairement d'une pensée à l'autre, et que nous nous efforçons de concentrer notre esprit sur un sujet quelconque, c'est que nous sentons la nécessité d'arriver à la connaissance parfaite de tel ou tel sujet; nous cherchons à écarter toute autre idée, pour ne nous occuper que du point qu'il nous importe d'approfondir. Il y a peu de personnes qui ne soient capables de faire cet effort et d'y revenir à plusieurs reprises; mais cette attention soutenue et prolongée, qui naît d'une concentrativité énergique, est une

(1) Les hommes fortement organisés, ceux chez qui la concentrativité a une grande énergie, sont, jusqu'à un certain point, maîtres de diriger leur attention sur tel ou tel sujet, et même de la suspendre : Napoléon comparait sa tête à un secrétaire dont il ouvrait les tiroirs à volonté et qu'il fermait quand il voulait dormir. (*Mém. de Ste-Hélène.*)

qualité tout à fait différente de ces efforts momentanés d'attention; sous son influence, l'esprit se concentre sans le moindre effort, et c'est même là une de ses qualités distinctives. Cette faculté paraît avoir sur l'esprit différents degrés d'action.

C'est une loi de l'entendement admise dans tous les systèmes de philosophie morale, quoiqu'elle ait été expliquée de différentes manières, qu'une idée ou un sentiment, quand ils se présentent à l'esprit, rappellent naturellement d'autres idées, d'autres sentiments de nature analogue. Une idée de causalité éveille d'autres idées de même nature; une émotion bienveillante ou de destruction est nécessairement suivie d'une émotion semblable; si alors une idée ou un sentiment prédominant vient frapper l'esprit d'une personne douée d'une concentrativité énergique, l'action mentale éveillée agira avec vigueur et constance, les idées secondairement éveillées réagiront sur l'*idée mère* et concourront à lui donner un nouveau degré de force, en excitant l'entendement; de cette manière, une série plus étendue d'idées, plus ou moins liées entre elles, se présentent à l'esprit; alors l'intelligence, apercevant dans un point éloigné le but qu'elle doit atteindre, trace le meilleur plan pour arriver au but; et la force de l'attention est en raison de la vivacité de l'impression reçue; l'influence de la concentrativité, quand elle s'exerce avec énergie, donne naturellement une grande puissance à la pensée, toutes les facultés intellectuelles se concentrant sur un point.

Conformément à ces idées, nous trouvons que toute circonstance de nature à inspirer une émotion permanente, produit le même effet indépendamment de la concentrativité. L'influence continue d'une cause de provocation excite la destructivité au point d'en faire une passion indomptable. Si l'organe de la circonspection est fortement développé, et que celui de l'espérance soit très-faible, il en résultera une modification permanente dans le caractère; si, en outre, il éprouve une surexcitation

maladive, la propensité qui en résulte agira sur toutes les facultés mentales, et l'esprit, affaissé sous les sombres pensées qu'il suggère, sera inaccessible à toute impression capable de le relever. Tout sentiment, quelle que soit sa nature, imprime au caractère la teinte qui lui est propre, et les objets ne semblent pénétrer dans l'esprit qu'après avoir été modifiés par son influence, soit qu'il porte l'esprit aux idées gaies et riantes, soit qu'il appartienne aux propensités de destruction et de la défense personnelle, ou aux propensités tristes et décourageantes.

Nous pensons que la somme de ces puissances concourant à la formation du caractère mental, a été parfaitement comprise par la phrénologie.

Sans le secours de la phrénologie, ces différences du caractère moral ne peuvent, selon nous, être expliquées d'une manière satisfaisante; car comment les comprendre si on ignore que la concentrativité est un élément originaire de l'esprit, variant en force chez les différents individus.

Pour prouver que cette propensité résulte d'un des organes qui constituent le cerveau, les phrénologues ont pris l'expérience pour guide; et nos propres observations, quelque limitées qu'elles soient, nous ont fait reconnaître les coïncidences remarquables qui existent entre les faits et le point de la science phrénologique. Les remarques qui suivent, résultant de nos observations, ne sont pas purement spéculatives; nous les soumettons au jugement des phrénologues qui, par leur longue expérience et leurs nombreuses observations, sont plus capables de juger la matière.

Je n'ai pas eu l'occasion de constater par moi-même les résultats d'une extrême faiblesse de cet organe (1). Un degré

(1) Je connais un enfant idiot complétement inattentif. Il erre sans cesse sans paraître prendre le moindre intérêt aux choses qui l'environnent; il n'aperçoit ni les fruits qu'il aime, ni les choses qui peuvent lui nuire.

(*Note du traducteur.*)

moindre de faiblesse se décèle de différentes manières, selon qu'elle se combine avec d'autres facultés. Certains individus sont incapables de se former un plan de vie régulier; d'autres, mieux élevés ou modifiés par d'autres organes, ne montrent qu'un esprit peu intelligent et un besoin incessant de changer d'occupation et d'habitudes. On s'aperçoit que leur pensée n'a aucune direction précise vers un but particulier; les circonstances les plus futiles renversent leurs plans; si d'autres facultés viennent ajouter à cette disposition, il en résulte une sorte d'insouciance de caractère et de vivacité insolite. Une grande *circonspection*, jointe à une *fermeté* énergique, modifie notablement les effets d'une concentrativité faible; si, en même temps, les facultés intellectuelles jouissent d'un bon développement, le caractère se présente sous un aspect entièrement différent. Le raisonnement et la possibilité de se livrer à des idées spéculatives peuvent exister chez un individu montrant, dans la controverse, un esprit épais et lourd, résultat évident de l'incapacité où il se trouve de maintenir son attention fixée sur le sujet dont il veut s'occuper.

Certaines personnes, jouissant d'un large développement des facultés réflectives, étonnent par le peu d'aptitude qu'elles montrent à suivre une dissertation philosophique; ces personnes, douées d'une *causalité* et d'un *esprit de saillie* puissants, manquent complétement de concentrativité; chez d'autres, les perceptions intellectuelles sont fortes et rapides, et leur esprit joint à tout le brillant que confère l'*idéalité* l'énergie qui résulte d'un fort développement de la combativité; mais le travail intellectuel ne se soutient pas, l'énergie cesse quand l'émotion, qui a éveillé l'action de la combativité, est éteinte; ils arrivent à conclure et portent un jugement non raisonné; leurs perceptions sont rapides, ils sont doués de beaucoup d'originalité et de perspicacité; mais ils sont impuissants à tirer une déduction abstraite dont la solution exige un long raisonne-

ment; ils font, avec la plus admirable vivacité, une foule de remarques fines et spirituelles, mais ils échouent s'il faut, par un examen approfondi, arriver à la solution d'arguments nombreux et obscurs; ils sont orateurs plus qu'écrivains, mais c'est surtout dans la conversation que leur esprit brille dans tout son éclat. Il peut arriver qu'ils soutiennent une controverse avec avantage, mais cela n'a lieu que parce que la chaleur de la conversation excite leurs facultés raisonnantes, et qu'elle leur fournit sans cesse de nouvelles occasions de porter un jugement. Toutes ces modifications dépendent, croyons-nous, du défaut d'action de la concentrativité. Nous devons faire observer cependant que, si chez les personnes organisées de cette manière, les facultés sont fortement excitées, elles déploient une unité et une intensité d'action que la légèreté de leur esprit ne permettait pas de soupçonner. Ces faits ne prouvent rien contre ce que nous avons dit des phénomènes qui résultent du défaut d'action de la concentrativité. Néanmoins, quelque faible que puisse être un organe, il n'est jamais complétement sans action, et, dans certains cas, une vive excitation peut considérablement augmenter sa puissance. Mais si vous supposez, dans les mêmes circonstances, une concentrativité énergique, alors sa puissance sera immense. Tel était, sans doute, le cas d'Archimède, si profondément absorbé par ses calculs, que des soldats furieux, à la suite d'un combat acharné, pénétrèrent jusqu'à lui sans que son attention pût en être distraite.

Une concentrativité forte, ou modérément forte, donne lieu encore à quelques autres modifications dans le caractère. Nous avons de temps en temps l'occasion d'observer des personnes qui, ayant des organes intellectuels assez faibles, sont néanmoins très-portées à l'argumentation. On pourrait les comparer à des gladiateurs lilliputiens; ils sont continuellement disposés à combattre ceux qui ont le malheur de ne pas partager des

opinions qui souvent ne sont comprises que par eux. Ce sont là des caractères rares et exceptionnels; mais une nuance moins tranchée se rencontre fréquemment. Il est probable que chez ces individus, l'organe de la concentrativité est *assez fort :* son influence perce dans leur langage, dans leurs regards, dans leurs gestes; on trouvera en même temps que la *causalité* est de tous leurs organes cérébraux, si faibles d'ailleurs, le plus développé. Si on le considère d'une manière absolue, leurs raisonnements décèlent la faiblesse et le peu de portée de leurs conceptions; leurs discours sont semblables aux lignes que tracent les navigateurs sur les cartes, ils n'indiquent rien et ne sont remarquables que par leur continuité. Le second, c'est que jamais ils ne partent du principe général qui domine la question; ils ont la faculté de voir et de disséquer ce que renferme l'horizon borné que leur vue peut saisir; leurs discours sont obscurs et incohérents, ils passent alternativement du vrai au faux; mais, en général, une absurdité patente vient bientôt les mettre en contradiction avec les principes généraux qu'ils n'ont pas la force de comprendre dans leur ensemble.

Si on compare ces individus avec ceux dont nous avons parlé en premier lieu, chez lesquels la causalité est proéminente, et qui néanmoins manquent de raison, une contradiction apparente semble en résulter. Les phrénologues ont avancé que les effets d'une forte causalité sont de disposer aux travaux métaphysiques, « et qu'elle confère en même temps une tendance vers la logique. » La contradiction disparaît si on réfléchit que nous admettons la nécessité de la réunion de deux facultés pour pouvoir raisonner avec suite. Dans tout esprit sain, la causalité peut percevoir les rapports qui existent entre la cause et l'effet, ou entre les prémisses et la conclusion. Si la concentrativité vient, par son influence, conférer la puissance de fixer longtemps sa pensée sur le point qu'on veut connaître, on jouira de la faculté de poursuivre et de comprendre les rai-

sonnements les plus abstraits. Les calculs mathématiques, dont chaque terme a un sens précis et arrêté, seront facilement compris par tout esprit ainsi organisé; mais l'étude des sciences morales exige la faculté de comprendre les divers rapports de chaque terme employé pour arriver à former une déduction : ici une puissante causalité est nécessaire, en même temps qu'un heureux développement des organes perceptifs. La causalité donne la faculté de se souvenir des rapports antérieurement découverts, et les facultés perceptives fournissent les matériaux sur lesquels se fondent les décisions de la causalité.

Quand à une concentrativité énergique se joignent une causalité et une individualité proéminentes, la puissance de faire des raisonnements philosophiques est à son apogée. L'esprit possède de vastes ressources intellectuelles, et il peut en tirer tous les avantages possibles en combinant ses idées aussi longtemps et d'une manière aussi abstraite qu'il le juge nécessaire.

Les écrits de Tacite et de Grattan nous paraissent empreints, à un haut degré, de l'influence d'une concentrativité puissante. Cette qualité est beaucoup plus marquée dans la poésie de Thomas Campbell et de Crabbe que dans celle de Walter Scott.

On a dit qu'un *style serré* est, dans beaucoup de cas, le résultat d'un travail opiniâtre : je conviens de ce fait, mais pour qu'un auteur prenne la peine de travailler assez ses ouvrages pour les amener à ce point de perfection, il doit s'en sentir la force; et cette force ne peut lui venir que par l'effet d'une concentrativité énergique.

On a supposé que l'individualité et l'éventualité, quand elles sont fortement développées, peuvent produire les effets attribués à la concentrativité; il n'en est rien. Je connais un littérateur chez qui les deux premiers organes sont larges, mais dont la concentrativité est extrêmement faible; il montre une vaste connaissance des faits et des détails, mais il manque de

l'aptitude de fixer la puissance de son esprit sur un seul fait et, par conséquent, d'en approfondir aucun. D'un autre côté, j'ai eu l'occasion d'observer l'auteur de plusieurs ouvrages de philosophie chez qui la concentrativité est très-forte, mais dont l'éventualité est faible; il se plaignait d'éprouver une grande difficulté à se rappeler les détails; il était obligé d'écrire à l'instant le résultat de ses lectures et de ses observations; mais de ces faits qui emplissaient son portefeuille, pas un seul n'était resté dans son cerveau. Quand la comparaison et la causalité sont très-fortes, ainsi que la concentrativité, la tendance de l'esprit vers les études systématiques est extrême. Quand cette dernière est faible, le contraire a lieu. Nous considérons comme la première condition d'un esprit systématique, la puissance de conserver longtemps l'impression d'un sentiment ou d'une idée, puissance qui donne à l'intelligence la faculté de les étudier sous toutes leurs faces.

D'après cette manière d'envisager la faculté dont nous nous occupons, un individu peut montrer un goût, une aptitude spéciale pour l'étude d'une science, la botanique, par exemple, la phrénologie, etc.; s'il possède la combinaison des facultés qui portent à ces études, il les poursuivra avec ardeur, quoique la concentrativité soit faible. Nous connaissons des personnes organisées de cette manière, mais toutes, malgré leurs efforts pour acquérir des connaissances, n'arrivent jamais à se faire une idée générale, à comprendre, d'une manière large et étendue, l'ensemble du système qui fait le sujet de leurs études.

Spurzheim combat cette manière de voir et prétend que son expérience lui en a prouvé la fausseté; mais les faits seuls doivent faire autorité. L'examen le plus attentif ne nous a d'ailleurs rien fait découvrir dans les ouvrages de Spurzheim, relativement à l'habitativité, qui soit directement contraire aux idées que nous avons émises sur la nature de cette faculté.

Le même auteur ajoute que « l'habitativité ne peut être une faculté primitive; car elle ne peut agir seule, ni être malade seule; et son existence ne devient apparente que par le concours d'autres facultés agissant sur un point. » Mais il existe un grand nombre de facultés qui ne peuvent agir seules; ainsi la *fermeté* agit presque toujours de concert avec d'autres facultés; nous aimons, nous haïssons, nous sommes ambitieux ou studieux avec passion et d'une manière durable; mais cette persévérance n'est pas une puissance abstraite. La circonspection éveille nos craintes, mais la connaissance de ce que nous devons redouter nous vient de l'action d'autres facultés; car rarement on éprouve une crainte sans objet. On voit que la nécessité du concours d'autres facultés n'est pas un phénomène exclusivement propre à la concentrativité. Je ne doute pas néanmoins qu'elle n'agisse parfois isolément, mais ce fait est fort rare, et l'obscurité qui environne les dernières limites de sa puissance ne permet guère d'en étudier les effets.

Relativement à l'influence qu'une surexcitation maladive peut exercer sur la faculté dont nous nous occupons, nous citerons la manie caractérisée par une impression fixe. On voit, dans ces cas, l'attention des malades concentrée dans une méditation profonde et silencieuse qui les rend insensibles à tout ce qui se passe autour d'eux et à l'action des corps externes. Ils diffèrent des autres maniaques, en ce que ces derniers, malgré les erreurs de perception dans lesquelles ils tombent, et les inductions erronées qu'ils en tirent, conservent le pouvoir de diriger leur attention sur les choses qui les intéressent, et parfois même d'en tirer de justes déductions. Les phénomènes que nous supposons devoir résulter d'une surexcitation de l'organe de la concentrativité doivent être distingués aussi d'une espèce de démence avec laquelle on l'a quelquefois confondue; le regard fixe du malade, son silence et son calme apparent, ne résultent pas, dans ce dernier cas,

d'une préoccupation mentale, mais d'un état d'insensibilité morale plus ou moins complète. Lorsque la concentrativité est surexcitée, les malades conservent la conscience d'eux-mêmes, et souvent, après leur guérison, ils se souviennent des idées qui ont occupé leur esprit pendant la maladie; la démence est, si je puis m'exprimer ainsi, une *page blanche* dans la vie; et, dans les cas très-rares où les malades reviennent à eux, ils ne se souviennent de rien. Le Dr A. Combe, à qui nous sommes redevables de ces observations, a entendu M. Esquirol, dans ses leçons à la Salpêtrière, citer des cas semblables à ceux dont nous venons de parler; lui-même en avait vu des exemples, mais comme c'était avant que la faculté attribuée à la concentrativité fût découverte, il ne fit aucune attention au développement plus ou moins considérable de cette portion du cerveau. Nous connaissons une personne, douée d'un très-fort développement de cet organe, et qui, sous l'empire d'une maladie nerveuse, dans laquelle la circonspection et la consciencioslté étaient surexcitées, se croyait sur le point de perdre l'esprit et faisait tout au monde pour le conserver; elle s'efforçait de concentrer son attention sur un point, le plus souvent sur un monument ou sur l'extrémité d'une longue rue, et maintenait avec force sa pensée fixée sur cet objet pendant un temps considérable, à l'exclusion de toute autre idée. Il en arriva que l'organe, déjà affaibli, s'irrita maladivement, et une fixité d'esprit anormale en fut la suite; tout sentiment, toute idée qui atteignait son esprit éveillait une telle intensité d'examen, qu'elle devenait insensible à tout le reste. A cette époque, elle n'avait aucune idée de la phrénologie, mais depuis, ayant eu l'occasion de s'instruire, elle s'est convaincue que les phénomènes que nous venons de rapporter furent le résultat d'un état maladif de l'organe dont nous nous occupons.

Spurzheim a encore objecté que, quand une personne cherchait à concentrer fortement son attention sur un sujet quel-

conque, rien, dans ses gestes ni dans l'expression de sa physionomie, n'indiquait qu'un organe situé à la partie postérieure du cerveau fût en action; que tout, au contraire, indiquait que le travail s'exerçait dans les régions frontales. Quelle que soit notre déférence pour l'expérience, les profondes connaissances et la haute intelligence de Spurzheim, nous dirons que de nombreuses observations nous ont démontré que les personnes qui possèdent réellement la faculté de concentrer fortement leur esprit, portent, lorsqu'elles se préparent à un travail prolongé, la tête et le corps en arrière, dans la ligne de cet organe. L'auteur de Waverley parle de cette attitude comme caractérisant les penseurs profonds. Les prédicateurs et les orateurs, chez lesquels la concentrativité est forte, portent, lorsqu'ils sont animés, la tête en arrière, dans la ligne de cet organe et de l'individualité, c'est-à-dire alternativement en avant et en arrière. Quand la combativité prédomine sur la concentrativité chez un orateur, il porte la tête en arrière et de côté, dans la ligne de la combativité. « Cet organe, » dit Spurzheim, « est en général plus large chez la femme que chez l'homme, et je laisse à chacun à décider si les femmes l'emportent sur les hommes par la fixité de leur attention. » L'observation nous a prouvé, au contraire, que cet organe est en général plus développé chez l'homme que chez la femme. « De plus, » dit-il, « on observe qu'il est plus proéminent chez la race nègre et les tribus celtiques, que dans les races teutoniques; qu'il est plus large chez les Français que chez les Allemands. Et pourtant, le caractère national de ces peuples ne confirme pas l'opinion de M. Combe, il est même en contradiction manifeste avec elle. » De ces observations de Spurzheim et de quelques autres que je passe sous silence, il résulte pour nous, à l'évidence, que Spurzheim s'est complétement trompé sur la nature de la faculté qui résulte d'un bon développement de la concentra-

tivité. Cela provient, sans aucun doute, de ce que nous ne nous serons pas assez clairement expliqué. Quant à ce qui concerne les Français, nous dirons que ce que nous connaissons de leur littérature, n'annonce pas que chez eux cette faculté soit sans énergie. L'intelligence de cette nation a ses limites, mais aucune autre n'a atteint à la hauteur où ses savants et ses littérateurs se sont élevés dans les matières adaptées à la nature de leurs facultés; aucun peuple de l'Europe ne possède, pour les sciences, des livres élémentaires comparables aux siens, et la concentrativité est indispensable à quiconque veut tenter d'écrire des ouvrages de cette nature. Les Allemands possèdent des facultés réflectives plus puissantes que les Français, et une persévérance plus grande; mais, à en juger par leur littérature, l'organe que nous étudions est chez eux moins énergique. Ils se livrent fréquemment à des digressions étrangères aux sujets qu'ils traitent; leurs compositions sont, en général, moins claires et moins complètes. La concentrativité est très-développée chez les nègres et les Écossais, moins chez les Allemands, les Chinois et les Indous, moins encore chez les Grecs et surtout chez les Péruviens.

Relativement à la tendance à l'*habitativité*, on conçoit que la concentration de l'esprit favorise cette disposition chez l'homme et les animaux, qui en reçoivent une forte inclination à s'attacher aux lieux qu'ils habitent. En outre, les animaux qui paissent sur les montagnes, ceux qui se nichent dans les lieux élevés et presque inaccessibles, ceux qui habitent les bords des grands fleuves, y ont été placés par la sagesse divine qui a répandu autour d'eux tout ce qui est nécessaire au bien-être, à la sûreté et à la conservation de leur espèce. L'aigle, doué d'une vue perçante, s'élance des pics inaccessibles, et, planant dans l'immensité de l'air, découvre sa proie à des distances infinies; la nature l'a doué, en outre, de la faculté de concentrer toute son attention sur l'animal qui doit servir à sa

pâture, et, selon sa force ou sa faim, il choisit entre l'agneau et la colombe que menace sa serre puissante. Les crânes des animaux carnivores indiquent un large développement de cet organe, tandis qu'il est à peine marqué sur celui des herbivores. Aussi, les habitudes des premiers décèlent une puissance d'attention tout à fait étrangère aux derniers.

Une puissance extrême de cette faculté est surtout nécessaire aux individus qui se destinent aux exercices acrobates et à la danse sur la corde; toute leur habitude extérieure décèle une forte contention d'esprit; ils sont sans cesse occupés à veiller et à diriger les moindres mouvements de leur corps. Le crâne du célèbre écuyer Ducrow, qui fait partie de la collection de la Société phrénologique d'Édimbourg, indique un développement extraordinaire de la concentrativité.

Dans une dernière réponse à nos observations sur l'influence de cet organe, publiée par Spurzheim, à Boston, en 1832, vol. I, p. 169, que nous avons examinée avec toute l'attention et tout le respect dus à un maître que nous estimons et que nous chérissons, nous n'avons pu trouver aucun argument capable de nous convaincre que nous sommes dans l'erreur. Néanmoins, nous n'avons pas cru devoir répondre à des objections qui ne sont pas appuyées par des faits; car c'est la seule autorité dans une controverse de cette nature.

Quoi qu'il en soit, on ne peut pas considérer les fonctions attribuées à cet organe comme postivement établies; de nouvelles observations sont encore nécessaires.

---

4. — ADHÉSIVITÉ.

Cet organe est situé vers les deux tiers inférieurs de l'os pariétal, à côté de la concentrativité, un peu plus haut que la philoprogéniture et immédiatement au-dessus de la suture

lambdoïde. Quand il est très-volumineux, on remarque deux proéminences arrondies dans cette région du crâne; si, au contraire, l'organe est petit, cette partie de la tête est étroite et déprimée. Gall possédait dans sa collection le moule de la tête d'une dame dont on lui avait souvent parlé comme d'un modèle d'attachement amical. En commandant le moule, il avait fait acte de complaisance sans trop en attendre de découvertes intéressantes pour la phrénologie. Cependant, en l'examinant avec beaucoup d'attention, il trouva deux fortes proéminences, figurant deux segments de sphère des deux côtés de l'organe de la philoprogéniture. Ces proéminences, qui ne l'avaient jamais frappé auparavant, étaient symétriques et formées évidemment par deux saillies correspondantes du cerveau; il en conclut qu'elles indiquaient un organe, mais il restait à en étudier les fonctions. Il tâcha de connaître, par les amis de cette dame, quels étaient son caractère et ses talents, et se forma ainsi une opinion sur la nature de ceux qui la distinguaient. Le sentiment qui, au dire de toutes les personnes qui la connaissaient, prédominait chez elle, était un attachement inviolable à ses amis. Quoique, à différentes époques de sa vie, elle eût à subir de grandes vicissitudes et qu'elle eût plusieurs fois passé de la pauvreté à la fortune, elle était toujours restée fidèle à ses anciens amis. Il était naturel de supposer que cette tendance à éprouver des attachements si vifs et si durables pouvait dépendre de l'influence d'un organe particulier. Cette supposition acquérait un grand degré de probabilité par suite de cette circonstance que la proéminence, si saillante sur la tête de cette dame, était placée à côté de l'amativité et de la philoprogéniture, organes de sentiments liés par tant d'analogies à celui qu'on supposait devoir résulter de l'action de l'adhésivité. Un grand nombre d'observations subséquentes ont confirmé la supposition de Gall : cet organe est maintenant admis.

Lorsque l'adhésivité est proéminente, on éprouve une sorte de besoin instinctif de s'attacher aux personnes, et les plus douces émotions résultent des moindres preuves d'affection que l'on obtient en retour. Le besoin d'attachement qu'éprouvent les individus se peint dans leurs gestes et dans leur langage, et ce sentiment est si impérieux chez eux, qu'il s'étend à tout ce qui peut les comprendre. L'enfant doué de cette faculté aime les animaux. Plusieurs des plus belles pages de Moore paraissent écrites sous l'influence de ce sentiment, porté à son plus haut degré.

« *Le faible rameau de la vigne, s'il manque d'appui, rampe et se flétrit avant même que ses fleurs ne se soient évanouies. Le cœur, dans l'isolement, subit la même loi; mais comme il bat de bonheur et d'amour, s'il trouve le soutien d'une douce sympathie* (1) ! »

« *Jamais un cœur aimant n'oublie ce qu'il aime; car un sentiment vrai va sans cesse en s'accroissant; semblable au tournesol, il s'incline constamment vers l'objet de son amour, au déclin de sa vie ainsi qu'à son aurore* (2) ! »

Cet organe est, en général, plus proéminent, et la faculté qu'il confère, plus énergique chez les femmes que chez les hommes ; la constance avec laquelle elles restent attachées aux personnes qu'elles aiment prouve l'énergie de cette faculté. « L'homme se vante d'être fait pour l'amitié, » dit Walter Scott, « et parle avec affectation du bonheur que donne le plus noble des sen-

(1) Voici les vers de Moore, dont nous avons essayé de rendre le sens plutôt que le texte.

" The heart, like a tendrill accustomed to cling,
Let it grow where it will, cannot flourish alone;
But will lean to the nearest and loveliest thing,
It can twine with itself, and make closely its own. "

(2) " The heart that loves truly, love never forgets,
Bul as truly loves on to the close;
As the sun-flower turns to her god as he sets,
The same look that she turned when he rose. "

timents humains; mais c'est dans le cœur de la femme seule qu'il faut chercher ce sentiment; ce n'est que chez elle qu'on trouve cette amitié dévouée, généreuse, désintéressée, dont l'homme fait une vaine parade. Il n'est pas d'ami qui puisse être comparé à une femme aimante et affectionnée. Quelle que soit l'énergie du sentiment qu'il éprouve, l'homme conserve toujours une réserve qui décèle son égoïsme, tandis que la femme, en donnant son amour, se donne tout entière, cœur et âme (1). »

Même chez les criminelles les plus dégradées, on a vu cette faculté se manifester avec une ferveur et un abandon d'elles-mêmes dignes d'un meilleur sort. Mary Macinnes, exécutée à Édimbourg pour meurtre, avait un ami qu'elle aimait avec passion, et ce sentiment dura jusqu'à sa mort. Son amant lui avait envoyé un mouchoir marqué de ses initiales et une demi-orange, en la priant de la manger sur l'échafaud en témoignage de leur amour mutuel : il devait manger l'autre moitié, à l'heure de l'exécution. Elle tint un coin du mouchoir dans sa bouche pendant toute la nuit et jusque sur l'échafaud; lorsqu'elle fut assise sur la fatale bascule, un guichetier lui donna la demi-orange, qu'elle prit sans donner aucun signe de crainte, tout en le chargeant de dire à son amant qu'elle mourait convaincue qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour lui sauver la vie, et qu'elle allait manger l'orange selon sa volonté; elle lui fit dire, en outre, de fuir la mauvaise compagnie et qu'elle prierait Dieu de le bénir. La force de son attachement semblait lui faire oublier l'horreur de sa situation. Son crâne indiquait un développement très-fort de l'adhésivité.

Ce sentiment diffère beaucoup, par son énergie, chez les différents individus. La plupart des hommes ont des relations plus ou moins étroites, mais un très-petit nombre pourrait se

(1) *Phren. journ.*, vol. II, p. 280.

vanter d'avoir un ami; il en est dont l'amitié résiste à tous les événements et dure autant que la vie. L'homme chez qui cet organe est très-fort est irrésistiblement porté à s'attacher, et trouve les plus douces jouissances dans le sentiment d'une amitié partagée; le souvenir d'un ami absent revient sans cesse à l'esprit avec toute la chaleur et la vivacité d'une passion. Ceux chez qui cet organe est faible, ne comprennent pas l'amitié : ils oublient facilement les absents, et la maxime : « Hors des yeux, hors du cœur, » semble faite pour eux. On voit fréquemment des personnes différentes d'esprit et de caractère éprouver l'une pour l'autre un attachement très-vif; une adhésivité énergique semble être le seul lien qui les unisse; elles peuvent même, sous plus d'un rapport, avoir des idées et des sentiments antipathiques qui ne viennent que trop souvent rendre leurs rapports désagréables; mais à peine séparées, elles éprouvent un vide que rien ne peut combler, et elles ne tardent pas à sentir un impérieux besoin de se revoir et d'oublier leurs torts mutuels. Certains époux ne peuvent vivre d'accord et sont profondément malheureux quand ils sont séparés. Il est probable que ces bizarreries sont l'effet d'une forte adhésivité continuellement tourmentée par l'action d'autres facultés qui ne peuvent s'harmoniser.

Cette faculté se distingue facilement d'avec la bienveillance, car on observe que certains individus, capables de s'attacher fortement, n'ont nullement le caractère bienveillant. Son influence s'étend au delà de l'attachement à un individu en particulier. Cet organe est, sans aucun doute, un des premiers principes de toute sociabilité : une adhésivité faible dispose à la vie solitaire.

Certains animaux paraissent, ainsi que l'homme, doués de cette faculté; elle est très-énergique dans le chien; les chevaux et les bœufs tombent quelquefois malades si on les sépare trop brusquement de leurs compagnons. « On doit observer, cepen-

dant, » dit Spurzheim, « que l'instinct qui porte à s'attacher à une personne pour la vie, et celui qui porte à rechercher la société de ses semblables, ne peuvent pas être considérés comme des variétés d'une même faculté, car il est des animaux, tels que le chien, la poule, etc., qui vivent en société, sans manifester une propension marquée à s'attacher à tel ou tel individu de leur espèce; d'autres, tels que l'étourneau, le corbeau, la corneille, etc., qui vivent à la fois en société et en famille; d'autres enfin, qui, comme le renard, la pie, etc., vivent attachés à un seul individu de leur espèce, sans rechercher la société des autres. » En conséquence, l'opinion de Spurzheim est, que l'instinct qui porte les animaux à vivre en société, et celui qui les porte à s'attacher à un seul individu, sont des modifications de l'adhésivité, semblables à celles que l'on observe dans les sens du goût et de l'odorat chez les animaux carnivores et herbivores, et qui portent les uns à se repaître de la chair des animaux, et les autres à se nourrir uniquement de substances végétales. L'homme appartient à la classe des animaux qui jouissent de la double faculté d'aimer la société et de s'attacher à l'individu. Ainsi donc le mariage et les rapports sociaux des masses ne doivent pas être considérés comme résultant de la seule volonté de l'homme, mais des lois immuables de la nature.

Gall ne croyait pas que le besoin de s'unir pour la vie résultât de cette faculté chez l'homme et chez les animaux. Il pensait, d'après les études qu'il avait pu faire de l'histoire naturelle des animaux, que l'union durable a lieu dans toutes les espèces où le mâle et la femelle concourent à élever les petits, et que, d'un autre côté, lorsque la femelle accomplissait cette tâche à elle seule, l'union n'était jamais que temporaire. Néanmoins, il s'exprimait avec beaucoup de réserve sur ce sujet, et convenait qu'il ignorait encore si le mariage était l'effet d'un organe particulier, s'il résultait de l'action combinée

de plusieurs organes, ou d'une modification de l'adhésivité.

L'homme chez qui cette faculté a une action trop puissante, éprouve les plus vifs regrets au souvenir de la patrie ou des amis absents. La nostalgie résulte de l'état maladif de cet organe.

MM. Stewart et Thomas Brown, d'accord sous ce point de vue avec les phrénologues, considèrent cette tendance comme un instinct primitif de notre nature.

J.-J. Rousseau, dans son célèbre ouvrage sur l'*Origine de l'inégalité des rangs*, nie l'existence de cette propensité de l'esprit humain. Il considère l'homme dans l'état primitif, comme un être isolé et vagabond, réduit à apaiser sa faim du produit de sa chasse et des fruits recueillis au hasard dans les forêts, buvant l'eau des fontaines, et aussi indifférent à la société de ses semblables et aux jouissances de la famille que l'aigle et le loup. Celui qui, le premier, s'avisa d'enclore une certaine étendue de terrain, et l'appela *sien*, qui chercha, en flattant son semblable, à s'en faire assister pour arriver à l'accomplissement de ses projets, fut le premier auteur de tout le mal dont l'espèce humaine est maintenant accablée. Plus d'un volume fut publié en réponse à ce paradoxe singulier; mais la meilleure réfutation se trouve, sans contredit, dans la science, qui prouve qu'un des organes du cerveau de l'homme lui donne une tendance instinctive à rechercher la société de ses semblables.

L'homme chez qui cet organe jouit d'une grande activité, est prodigue de vives démonstrations d'amitié envers ses semblables; on voit les enfants placés sous son influence, entourer de leurs bras le col de leurs camarades et leur prodiguer les plus tendres caresses; appuyés les uns sur les autres, leurs têtes se penchent pour se joindre à l'endroit où siége cet organe. Un chien, dans les caresses qu'il prodigue à son maître, le frotte doucement avec la partie de sa tête qui répond

à l'adhésivité. Quand deux personnes aimantes se rencontrent, elles se sentent entraînées l'une vers l'autre, et ne manquent pas de s'unir d'un mutuel attachement, à moins que l'action de facultés contraires ne vienne y mettre obstacle.

Cet organe est établi.

---

5. Combativité.

Cet organe est situé à l'angle postérieur et inférieur de l'os pariétal, un peu au-dessus et en arrière de l'oreille.

Gall fait ainsi l'historique de sa découverte. « Ayant abandonné tous les systèmes de métaphysique intellectuelle, et voulant, au moyen de l'observation, tâcher de reconnaître les diverses propensités de la nature humaine, je cherchai à attirer chez moi un certain nombre d'individus des classes inférieures et de professions diverses, tels que cochers, domestiques, portiers, etc. Après avoir gagné leur confiance, et les avoir disposés à la sincérité en leur donnant du vin et de l'argent, je les faisais causer sur eux et leurs camarades, sur leurs qualités et leurs défauts, et surtout sur les traits les plus frappants du caractère de chacun d'eux. Je remarquai que ceux qui jouissaient de la plus grande considération étaient ceux qui se montraient querelleurs et batailleurs. D'autres, d'un caractère éminemment pacifique, étaient l'objet du mépris de leurs camarades, qui les désignaient comme des poltrons. » Gall rechercha si les têtes des tapageurs ne différaient pas, sous certains rapports, de celles des hommes paisibles. Il les compara, et trouva que ceux d'un naturel querelleur avaient une saillie remarquable à la région du crâne qui se trouve un peu au-dessus et en arrière de l'oreille.

Il faut remarquer qu'ici l'influence de l'éducation était

nulle, et que les causes externes ne pouvaient, en rien, être considérées comme ayant modifié le caractère de ces individus, qui, par leur position sociale, s'etaient trouvés plus ou moins abandonnés à l'impulsion de leurs dispositions naturelles.

Vienne avait encore, à cette époque, des spectacles de combats d'animaux. Un individu, attaché à l'un de ces établissements, était d'une telle intrépidité, que très-souvent, il descendait dans l'arène, tout seul, pour combattre les ours et les taureaux. Son crâne présentait un fort développement de cet organe. Dans la suite, Gall examina la tête de plusieurs de ses élèves, qui avaient été renvoyés des universités à cause de leur esprit querelleur. Chez eux, aussi, l'organe de la combativité était très-fort. Dans le cours de ses recherches, il rencontra une jeune dame qui avait l'habitude de prendre des habits d'homme, et qui, sous ce travestissement, se montrait très-querelleuse. Elle avait aussi un grand développement de l'organe de la combativité. D'un autre côté, il examina la tête de certains individus remarquables par leur poltronnerie, et il constata que chez eux cet organe avait très-peu de développement. Les têtes des personnes courageuses variaient, d'ailleurs, sur les autres points, mais toutes offraient une saillie plus ou moins forte à l'endroit remarqué; il en était de même pour les personnes craintives dont les têtes, variables d'ailleurs, dans les autres régions, offraient toutes une dépression à l'endroit correspondant à la combativité.

La découverte de cette faculté donna lieu à de nombreuses plaisanteries; on soutint d'ailleurs que le Créateur ne pouvait avoir voulu donner à l'homme l'amour des combats; les objections ne pouvaient être faites que par ceux qui n'avaient pas une connaissance assez approfondie des faits, et qui n'avaient pas suffisamment étudié la nature de l'homme. Les plus profonds métaphysiciens admettent l'existence de cette propen-

sion, et des auteurs célèbres ont décrit son influence et les actes qui en émanent : le caractère de *mon oncle Toby*, tracé par Sterne, est la nature prise sur le fait ; il retrace admirablement l'union d'une grande probité, d'une grande bienveillance avec l'amour des combats. « Si, » dit mon oncle Toby, « quand je n'étais encore qu'un écolier, je ne pouvais entendre battre le tambour sans que mon cœur battît à l'unisson, était-ce ma faute? pouvais-je me défendre contre cette impulsion? » Et, continuant à se justifier de l'accusation de cruauté qu'on lui adressait parce qu'il aimait les champs de bataille : « Est-il aucun de vous, » dit-il, « qui ait versé plus de larmes que moi sur le sort d'Hector? et quand nous lisions que le roi Priam était venu réclamer son corps en vain, et avait dû rentrer seul dans Troie, vous savez, mon frère, s'il m'était possible de dîner ce jour-là! Est-ce là ce que vous appelez être cruel? ou parce que mon sang a coulé sur les champs de bataille, et que mon cœur bat pour la guerre, ne peut-il saigner pour le malheur? »

Tacite, dans son histoire de la guerre de Vespasien contre Vitellius, rapporte que « les femmes mêmes voulaient entrer au Capitole et soutenir le siége. La plus brave d'entre elles, Gracilie Verulanie, ne se montrait accessible à aucune émotion, si ce n'est à celles de la guerre. » — « Le courage, » dit le Dr Johnson, « est une qualité si nécessaire à la vertu, qu'on le respecte même quand il s'associe au vice. »

MM. Stewart et Reid admettent cette propensité qu'ils nomment *ressentiment soudain*, et le Dr Thomas Brown, sous le nom de *ressentiment instantané*, décrit admirablement l'action de cet organe combinée avec celle de la destructivité : « *Il existe un principe dans notre esprit*, » dit-il, « *qui est pour nous un protecteur constant.* » Le principe peut sommeiller, mais seulement lorsque sa vigilance serait inutile; il s'éveille à la moindre apparence d'une injuste agression, et déploie

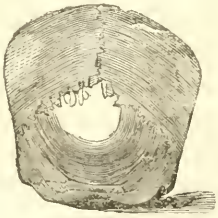
d'autant plus de vigueur et d'activité, que l'attaque se montre plus violente. Avec quel sentiment d'admiration ne contemplerions-nous pas l'admirable sagesse de la nature, qui placerait aux mains d'un être faible et désarmé, menacé de quelque agression imprévue, une arme redoutable pour sa défense? Et pourtant ce serait là une faible assistance comparée à celle que nous donne cette émotion qui s'éveille en nous et nous rend si puissant pour repousser l'attaque (Vol. III, pag. 324). Cette émotion n'est exactement, selon les phrénologues, que l'action de la combativité et de la destructivité réunies. Il n'existe aucune différence entre l'opinion du Dr Brown et la nôtre, si ce n'est qu'il considère cette faculté comme susceptible de s'émouvoir seulement lorsque l'individu est provoqué, tandis que nous reconnaissons qu'il peut entrer spontanément en action, indépendamment de toute agression, et exercer une influence notable sur les actes de la vie. Pour exprimer l'impulsion qui naît de cet organe, nous le désignons sous le titre de *combativité*. La combativité fait naître l'esprit d'opposition; modérée, elle se traduit par une simple résistance; plus énergique, elle porte à l'agression et au renversement des obstacles physiques et moraux. Le *courage* est le sentiment qui accompagne l'état actif de cette propensité. Ainsi une personne, chez laquelle l'organe de la combativité est prédominant, aime la guerre, pour satisfaire sa passion dominante, sans s'arrêter à nulle autre considération. Son amour des combats est instinctif; néanmoins le courage, quand il est bien dirigé, est indispensable au maintien du bon droit et fait partie essentielle des qualités que doivent posséder les hommes d'un caractère élevé et magnanime. Les plans qu'ils peuvent former même pour le bien-être de l'humanité, pour la propagation des principes religieux, rencontrent toujours de l'opposition; la combativité donne à leur esprit la hardiesse nécessaire pour envisager d'un œil ferme les combats qu'ils

auront à soutenir afin d'amener le triomphe de la vertu. Si le courage leur manque, le moindre obstacle les déconcerte et vient renverser toutes leurs combinaisons. Si Mme Fry n'avait pas eu cet organe très-développé, aurait-elle jamais eu le courage nécessaire pour arriver à la réformation de Newgate? Sans la combativité, son esprit aurait-il eu la fermeté qui lui était indispensable pour surmonter les nombreuses difficultés qui s'opposaient à cette haute entreprise? Le philanthrope Howard aurait-il, sans cet organe, méprisé les dangers auxquels il s'exposait en visitant toutes les prisons de l'Europe? J'ai presque toujours observé que les personnes les plus bienveillantes des deux sexes, celles qui, pour soulager la misère et le malheur, ne craignent pas de le rencontrer en face, qui, pour corriger le vice, osent le visiter dans ses repaires les plus odieux, ont cet organe fortement développé. Luther et Knox, pour prêcher et établir la réforme, ont eu besoin de la force morale que la combativité seule confère.

Cet organe est très-fort chez les grands capitaines; il est très-proéminent sur les crânes de Robert Bruce et de Wurmser, qui défendit si vaillamment Mantoue contre le plus grand capitaine des temps modernes. Les deux gravures ci-dessous représentent le crâne de Wurmser en contraste avec celui d'un jeune Cingalèse, chez lequel cet organe est très-faible.

WURMSER.

JEUNE CINGALÈSE.



Les bustes de Hare et de Mélancthon, page 129, montrent la

combativité fortement et modérément développée. On peut voir encore des exemples d'une forte proéminence de cet organe sur les bustes de Caracalla et d'un gladiateur romain, dans la *Physiognomonie* de Spurzheim, pag. 14 et 32; il est encore trés-proéminent sur le buste de Linn, et modéré sur celui du révérend M. M'''', donné à la page 170.

Dans les temps féodaux, un fort développement de l'organe de la combativité était beaucoup plus nécessaire aux chefs militaires que dans les temps modernes. Richard Cœur de Lion, Bruce et Wallace n'auraient pu maintenir sous leur commandement les barbares qu'ils guidaient sur les champs de bataille, sans la supériorité de leur bravoure personnelle. L'espoir de vaincre n'était alors fondé que sur le courage d'où naissent la force, l'adresse et le sang-froid. Maintenant une intelligence capable d'enfanter les plus hautes combinaisons, est une qualité indispensable au grand capitaine, mais un grand courage ne lui est pas moins nécessaire. Napoléon possédait au plus haut degré la réunion de toutes ces qualités. Lorsqu'il parle de Murat et de Ney, il les dépeint comme des hommes chez qui le courage animal était bien supérieur au jugement, et comme propres à conduire une attaque ou à s'élancer, le sabre au poing, à la tête de sa cavalerie; mais faibles et incapables pour la conduite des grandes affaires. « Le meilleur général, » disait-il, « est celui chez lequel le courage et la sagacité se tiennent en *équilibre;* » c'est-à-dire dans le langage phrénologique, quand les organes de la combativité, des sentiments et de la réflexion existent dans de justes proportions.

Cette faculté est nécessaire à l'avocat; elle donne l'esprit guerroyant, et fait que chez lui l'énergie de la résistance augmente en raison de la violence de l'attaque.

La combativité, unie à la destructivité, inspire aux poëtes l'amour des batailles. Homère et Walter Scott ont fait preuve d'une énergie plus qu'ordinaire dans leurs peintures de combats,

de carnage, et dans leurs chants de victoire. Cette tendance de l'esprit des poëtes, des orateurs, des historiens, n'a pas peu contribué à mettre les héros en honneur; trop souvent leur courage a été exalté, sans égard pour la justice de leur cause. La phrénologie, en appréciant à sa valeur réelle la passion des combats, ramènera, il faut l'espérer, la conscience publique à des idées de vérité et de justice, et le courage aveugle employé à soutenir une cause injuste, cessera d'être considéré comme une vertu. La science aura ainsi contribué à éteindre cette fièvre des batailles si funeste au bonheur de l'humanité.

Quand la combativité est trop énergique et mal dirigée, elle a les plus funestes résultats; il en naît un besoin ardent de guerroyer pour sa seule satisfaction personnelle. Elle fomente dans la société un fâcheux esprit de contradiction qui fait que l'on dispute encore alors même qu'on se sent vaincu : quand son énergie trop active n'est point contenue par des sentiments élevés, elle compromet sans cesse la paix et le bonheur domestique. On fait de l'opposition *par caractère,* et chaque heure de la vie est empoisonnée par une suite de querelles et de discussions. Unie à la destructivité, elle produit des scènes de meurtre et de dévastation. Dans tous les siècles il a suffi de lever l'étendard de la guerre pour que les hommes l'entourassent par milliers, appelant à grands cris la mort et la destruction.

Les personnes chez lesquelles cet organe est très-énergique, si son action n'est pas tempérée par une morale élevée, sont portées, par instinct, à faire de l'opposition outre toute mesure, contre tout sentiment, contre toute doctrine; elles méconnaissent leur propre caractère au point de prendre cette propensité de leur esprit pour un amour ardent de la justice et d'une vraie philosophie, et se croient plus fermes dans leur ligne de conduite que les autres hommes. Bayle, l'auteur du *Dictionnaire*, offre un exemple de cet esprit d'opposition. Il

semble, dans ses écrits, prendre à tâche de contrarier tout le monde. Aussi, disait-on que le meilleur moyen de l'affermir dans le vrai, était de l'attaquer, car alors il soutenait son opinion avec une force et une énergie admirables. William Cobbett rapporte que le bruit du tambour éveillait en lui, dès ses plus jeunes ans, un amour irrésistible de la vie militaire, et que, dans l'âge mûr, l'amour des combats exerçait encore sur son esprit la plus puissante influence, mais dirigée vers un plus noble but. Par ses discours et ses écrits, il combattait puissamment en faveur des opinions du jour. Cette énergie, cette hardiesse, que ses ennemis mêmes ne pouvaient lui refuser, tiraient leur source d'un fort développement de l'organe de la combativité.

Cet organe se montre aussi très-développé chez ceux qui commettent un meurtre en cédant plutôt à l'impulsion du moment qu'à une résolution froide et réfléchie. Les bustes de Haggart et de Marie Macinnes en offrent des exemples; cet organe est généralement très-proéminent sur le crâne des Caraïbes, nation remarquable par un caractère indomptable et féroce. Les statuaires de l'antiquité le figuraient très-saillant sur la tête des gladiateurs.

Quand cet organe est fort et actif, il donne à la voix un caractère de rudesse et une sonorité remarquable; les mots fortement articulés semblent vouloir porter coup. Selon Mme de Staël, la voix de Napoléon devenait stridente et comme métallique lorsqu'il était irrité; j'ai moi-même fait l'expérience sur toutes les personnes que j'ai connues et qui avaient cet organe proéminent; il donne aussi à la bouche une expression de fierté particulière, et imprime à la tête une sorte de mouvement instinctif qui la porte en arrière en la penchant vers l'épaule. Ce mouvement est remarquable chez les boxeurs de profession.

Toute personne chez laquelle cet organe est faible, est

portée à céder à la moindre opposition; tout obstacle l'arrête dans sa route. Les enfants qui se montrent excessivement timides, manquent en général de cet organe, et ont en revanche la circonspection proéminente, leur tête ressemble à celle du jeune Cingalèse, donnée à la page 219. La timidité du poëte Cowper me paraît devoir être attribuée à une semblable combinaison d'organes, ses vers peignent son horreur de la guerre. La faiblesse de l'organe de la combativité ne suffit pas, néanmoins, pour produire la crainte. La crainte est une émotion, souvent très-vive, qui ne peut être le résultat de l'absence d'une qualité opposée.

Cet organe est, en général, plus développé chez les hommes que chez les femmes; cependant, il peut être très-fort chez celles-ci; elles ont alors un air hardi et résolu, étranger à leur sexe. Les petites filles, chez lesquelles cet organe est puissant, aiment à se mêler aux jeux et aux combats des garçons.

Dans l'état social, il est fort utile de pouvoir reconnaître les personnes douées de cette faculté, car elles exigent des ménagements particuliers; si on veut convaincre quelqu'un chez lequel cet organe est proéminent et la consciencioslté faible, on s'aperçoit bientôt qu'il ne cherche guère à saisir le but ou l'esprit des observations qu'on lui fait, mais à trouver l'occasion d'en tirer des inductions erronées et d'embrouiller la discussion; les personnes ainsi organisées sont difficiles à convaincre; le meilleur moyen est de leur dire nettement sa pensée et de leur abandonner immédiatement le champ de la discussion. En leur ôtant le moyen de satisfaire leur instinct de combativité, on leur inflige une véritable punition et l'on a beaucoup plus de chances de faire impression sur leur esprit en abandonnant le principe à leurs propres réflexions, sans éveiller leur amour de la résistance.

Quand cet organe est proéminent chez un individu, il se montre turbulent et querelleur, surtout s'il est excité par l'abus

des liqueurs fortes. On voit des individus chez lesquels cet organe est proéminent, mais qui ont en même temps des facultés intellectuelles assez énergiques pour en modérer les écarts quand ils jouissent de toute leur raison, changer pour ainsi dire de caractère et devenir intraitables lorsqu'ils ont bu avec excès (1). Certains états maladifs peuvent aussi surexciter fortement cet organe; Pinel a rapporté plusieurs exemples de monomanie provenant évidemment d'une surexcitation de la destructivité. « Un maniaque, » dit-il, « naturellement paisible et doux, paraît inspiré, pendant ses accès, par le démon de la méchanceté; il est alors continuellement occupé à faire le mal; il renferme ses compagnons dans leurs cellules, les provoque, les frappe, leur cherche querelle au moindre mot. » Un autre qui, pendant ses moments lucides, se montre doux, obligeant, réservé et même timide, devient, pendant l'accès, d'une hardiesse extrême, « éprouve la plus violente propensité à provoquer ceux qui l'approchent et à les combattre à outrance. » En visitant Bedlam, en 1824, j'examinai la tête d'un aliéné, et je prononçai qu'il était éminemment porté à la destructivité et à la combativité; bientôt je m'aperçus que ses mains étaient retenues au moyen d'un anneau de fer. On m'apprit qu'il avait commis un meurtre, et qu'il manifestait, pendant ses accès, une propension évidente à se livrer à de nouveaux actes de fureur.

Cet organe existe aussi chez certains animaux; mais son degré d'énergie varie beaucoup. Les lapins, par exemple, sont beaucoup plus courageux que les lièvres; on voit certains chiens rechercher continuellement l'occasion de se battre, tandis que d'autres se montrent excessivement poltrons; sous ce rapport, le bouledogue forme un contraste frappant avec

(1) L'ivresse semble exercer spécialement son action sur les organes de la combativité et de la destructivité.

le lévrier, aussi la tête du premier est-elle beaucoup plus large, entre et derrière les oreilles, que celle du dernier. « C'est là, » dit Spurzheim, « un signe infaillible pour reconnaître si un cheval est ombrageux et timide, ou hardi et sûr. La même différence s'observe chez les coqs de combat et les coqs de basse-cour; les amateurs de ces sortes de jeux en ont fait depuis longtemps l'observation. »

Gall désignait cette faculté sous le nom d'*organe de la défense de soi* ou *de la défense de sa propriété;* Spurzheim considérait avec raison cette dénomination comme défectueuse. « Selon les lois de la nature, » dit-il, « l'homme est obligé de combattre pour sa défense; cette propensité a donc pour principe la défense de soi, mais il me semble qu'elle est, comme les autres, d'une application générale, et qu'elle n'est pas limitée à la défense personnelle : en conséquence, j'appelle la portion du cerveau qui lui est affectée, l'organe de la *propensité au combat* ou *combativité.* » M. Robert Cox a publié une analyse minutieuse de cette faculté dans le 9me volume du *Journal phrénologique* (p. 147), et il conclut que, abstraction faite de toutes les modifications accessoires, elle n'est ni plus ni moins que *l'instinct ou la propensité de l'opposition*, ou, en un mot, *l'opposivité.* Il considère la *combativité*, ou l'amour des combats, comme le résultat de l'action combinée de cet organe et de la destructivité.

Sir George Mackensie avait, avant M. Cox, exprimé une opinion semblable dans son ouvrage intitulé : *Illustrations of phrenology*, publié en 1820. « Nous sommes porté » dit-il, « à considérer l'amour des combats comme un sentiment composé; de même que le désir, que quelques hommes semblent éprouver, d'inspirer la terreur aux autres, l'amour des combats implique la volonté de nuire. Tout homme qui ressent le désir d'en attaquer un autre, doit avouer que son but est de le blesser. » (Pag. 99). Le *Journal phrénologique* renferme des

observations relatives à l'action de cet organe. *Voy.* III. p. 570; — VII, 638; — VIII, 206, 406, 596; — IX, 61.

---

6. Destructivité.

Cet organe est situé immédiatement au-dessus de l'ouverture externe de l'oreille, et s'étend un peu en avant et en arrière, dans la région correspondant à la partie inférieure de la portion écailleuse du temporal. Sur les planches tracées par Gall, il s'étend quelques lignes plus en arrière que dans celles de Spurzheim; Gall dit que, quand il est excessivement large, toute la portion du crâne comprise entre la portion inférieure du pariétal et l'ouverture externe de l'oreille, forme une saillie remarquable, et que, lorsque son développement est minime, cette proéminence se borne à la portion inférieure de l'os temporal. J'ai vu des exemples de l'une et de l'autre espèce. L'ouverture de l'oreille est située beaucoup plus bas chez certains individus que chez d'autres. Cette dépression est causée par le volume plus considérable des circonvolutions cérébrales situées sur la portion pierreuse de l'os temporal et dans la fosse muqueuse du crâne. Ce phénomène indique que la destructivité est fortement développée.

Gall rapporte ainsi la découverte de cet organe : en comparant attentivement les crânes des divers animaux, il observa une différence caractéristique entre ceux des carnivores et ceux des herbivores; chez ces derniers, la portion de substance cérébrale qui correspond à l'oreille externe est peu volumineuse, tandis que chez les carnivores, elle forme une masse beaucoup plus considérable. Il remarqua également que les crânes de ceux-ci offrent une proéminence au-dessus de oreille, qui n'existe pas chez les herbivores. Ce ne fut que

longtemps après qu'il fit part de cette observation à ses élèves, sans en tirer aucune conséquence phrénologique : seulement, il leur fit remarquer que, même lorsque les dents manquaient, on pouvait, à la seule inspection du crâne, déterminer à quel genre un animal appartient. Un jour, un de ses élèves lui apporta le crâne d'un parricide ; mais Gall le mit de côté, ne pensant pas que le crâne d'un meurtrier pût offrir des particularités dignes d'intérêt. Peu de temps après, on lui envoya le crâne d'un voleur de grand chemin qui, non content de voler, avait assassiné un grand nombre de personnes. Il plaça les deux crânes à côté l'un de l'autre, et les examina à plusieurs reprises. Chaque fois il fut frappé de cette circonstance que, quoiqu'ils différassent sur presque tous les autres points, ils présentaient chacun une saillie également remarquable au-dessus du conduit auditif externe. Néanmoins, ayant observé cette proéminence sur quelques autres crânes de sa collection, il pensa qu'elle pouvait n'exister qu'accidentellement sur les crânes de ces deux meurtriers. Ce ne fut que fort longtemps après qu'il réfléchit à la différence de conformation qui se remarquait sur les crânes des animaux carnivores et sur ceux des herbivores. Ayant alors observé que la saillie qui distinguait les crânes des carnivores était précisément celle qui se présentait sur la tête des meurtriers, il se demanda s'il n'existait pas quelque connexion entre la conformation du cerveau que cette proéminence du crâne indique, et le penchant à tuer. « Je fus d'abord révolté de cette idée, » dit-il, « mais comme mon unique but était d'observer et de constater le résultat de mes observations, je crus devoir établir la vérité avant tout. » « Nous ne devons pas craindre, » dit-il, « de dévoiler les mystères de notre organisation, car ce n'est que par la découverte des sources cachées des actions de l'homme, qu'on peut arriver à les diriger vers un but louable. »

Cette faculté a été souvent tournée en dérision, en grande

partie par suite de la dénomination de *penchant au meurtre*, sous laquelle Gall la désignait; c'est néanmoins par méprise qu'on a cru qu'il voulait en inférer que cet organe était particulier aux meurtriers. La propensité à tuer étant indispensable à l'homme, obligé qu'il est de se nourrir de la chair des animaux, il considérait cette propensité comme utile, quand elle est bien dirigée : « Jamais, » dit-il, « je n'ai voulu dire, en parlant de l'*instinct du meurtre*, que ce fût nécessairement une propensité à l'homicide. » Le terme *destructivité*, employé par Spurzheim, est plus rigoureusement vrai, et cette propensité ainsi désignée est admise par plusieurs auteurs comme inhérente à l'esprit humain. Lord Kames observe que c'est un moyen de la nature aussi simple qu'efficace de donner à l'homme la force de supporter avec courage les fatigues de la chasse et l'ennui de ses chances, et que c'est l'*amour de la chasse*. « C'est un exemple frappant des soins que prend la Providence d'adapter la constitution de l'homme aux circonstances qui l'entourent. La passion de la chasse, quoique peu nécessaire comme moyen de fournir à l'homme sa subsistance dans l'état actuel de la société, est cependant fort commune parmi les jeunes gens, sans distinction de rang et de fortune. Les propensités naturelles peuvent être comprimées ou assoupies, mais jamais totalement effacées. » Vicesimus Knox, dans ses *Essais*, expose une théorie semblable de la chasse. Le plaisir qu'elle procure a été attribué à l'excitation qu'elle donne, à l'émulation qu'elle fait naître et au désir de réussir à atteindre le but que l'on se propose; mais si c'étaient là les seules sources d'amusement qu'elle fournit, il serait également agréable de courir à cheval par monts et par vaux, en sautant les haies et les fossés, sans être à la poursuite d'un animal, ou de tirer sur un objet inanimé au lieu de tirer sur l'oiseau qui s'envole. Cependant il n'en est pas ainsi; car, à moins que la destruction d'une créature vivante ne soit le but de la course

ou du tir, nous trouvons peu de plaisir à nous livrer à ces laborieux passe-temps.

Cette propension a été observée par les écrivains et les poëtes qui ont décrit les sentiments de l'homme. Walter Scott, lorsqu'il dépeint le roi Robert Bruce vengeant sur Cormac Doil la mort d'Allan, trace un tableau admirable de l'action de la destructivité :

« *A peine éveillé, le Roi saisit un tison ardent, la seule arme qui s'offrît à sa colère, et s'élança sur les pas du meurtrier pour venger la mort du jeune Allan. Bientôt le sang et la cervelle de Cormac Doil jaillissent sur le tison, qu'ils éteignent; le malheureux chancelle et tombe pour ne plus se relever.* »

Cet auteur célèbre peint encore l'histoire de plusieurs facultés phrénologiques dans les lignes suivantes, principalement l'amour de l'approbation et la destructivité, cette dernière faculté, il est vrai, dans ses excès. Les vers suivants ont rapport à la bataille de Bannockburn :

« *Au milieu du carnage, que de motifs divers attisent le feu du combat ! Le gentilhomme meurt pour la gloire, le patriote pour son pays; là, un jeune chevalier essaie ses forces, un autre ne songe qu'à mériter l'amour de sa dame. Il en est qui combattent pour satisfaire une aveugle soif de sang et de carnage, d'autres, par habitude ou par bravoure : mais tous, le meurtrier féroce comme l'homme courageux, le soldat, le noble et l'esclave, quel que soit le sentiment qui les anime, s'élancent par la même voie vers l'abîme du tombeau.* »

Dans les *Souvenirs de la Péninsule*, par l'auteur des *Esquisses de l'Inde*, on lit le passage suivant : « Un soir, au moment où une brume glacée tombait sur nos bivouacs, un sous-officier, accompagné d'un courrier, arriva au galop et se dirigea vers le quartier général. On sut bientôt qu'une action sérieuse et sanglante avait eu lieu à Talavera; de vagues rumeurs parlaient de hauts faits d'armes, de grandes pertes, et de

la retraite des Français. Je n'oublierai jamais les rassemblements que nous formions autour des feux pour écouter, faire des conjectures et parler de ce glorieux mais sanglant combat; nous regrettions que notre étoile nous eût frustrés de l'honneur d'y assister, *nous éprouvions un plaisir infini à revenir sur tous les détails de ces scènes de carnage.* Oui, quelqu'étrange que cela puisse paraître, les soldats et même ceux qui ne le sont pas, éprouvent, en parlant des scènes effroyables du champ de bataille, une sensation qui n'est pas sans un mélange de plaisir (pag. 39). » Je puis confirmer cette remarque; car j'ai connu des jeunes gens doués de hautes qualités morales, mais dont les pensées se tournaient habituellement vers des scènes de combats et de meurtres; ils résistaient à cette impulsion, mais ils avouaient qu'ils éprouvaient un vif désir de combattre et de donner la mort; chez eux l'organe était très-développé.

Dieu, en douant l'homme de cette faculté, a eu un but d'utilité qu'il est facile d'apercevoir : en jetant les yeux sur la création, l'homme apparaît environné d'animaux féroces qui, tels que le lion, le tigre, l'ours, le loup, sont organisés de manière à ne pouvoir être que difficilement apprivoisés, jamais employés d'une manière utile, et qu'il est forcé de détruire pour sa propre sécurité; leur mort est donc la condition de son existence. En outre, l'estomac de l'homme exige une nourriture animale; car sa santé a besoin, pour se soutenir, de l'activité et de l'excitation que cet aliment procure. Ses appétits exigent donc qu'il tue les animaux; car la chair qu'ils lui fournissent est malsaine et mauvaise quand ils meurent de maladie ou de vieillesse. Enfin, il existe des hommes qui, pour satisfaire leurs passions désordonnées, sacrifieraient leurs frères, si la crainte de la mort ne les forçait à contenir leurs mauvais penchants. Voyons maintenant quelle eût été la condition de l'homme dépourvu de cette propensité; n'eût-il pas

été la proie timide de tout animal féroce qui eût voulu s'en repaître? La destructivité imprime à son regard une audace qui tient même le lion et le tigre en respect, à moins qu'ils ne soient poussés par une faim aveugle.

Si nous imaginons une réunion d'hommes privés de cet organe, et réduits à convaincre, à supplier, ou à fuir leurs adversaires, leur existence ne serait-elle pas sans cesse menacée par une foule d'hommes sans principes qui en feraient leurs esclaves? Que d'injustices et de mépris n'auraient-ils pas à souffrir? L'organe de la combativité donne l'audace indispensable à l'homme qui veut faire respecter ses droits; il lève fièrement son étendard, sur lequel, à l'exemple des anciens rois d'Écosse, il inscrit: « *Nemo me impune lacesset,* » adage inspiré par l'influence combinée de la destructivité et de la consciencioslté; et fort de la justice de sa cause, il repousse fièrement une injuste agression. Un peuple semblable, protégé par la juste terreur qu'il inspire, vit tranquillement à l'ombre de sa vigne et de son olivier.

La combativité donne le courage d'envisager le danger sans pâlir et la force de se défendre; la destructivité rend l'attaque périlleuse pour l'agresseur. La combativité donne la puissance d'aborder et de vaincre l'obstacle, mais rien de plus. La destructivité inflige le châtiment et pousse à l'extermination de l'agresseur; la combativité donne à Luther et à Knox le courage de résister à la puissance de Rome; la destructivité les pousse à mépriser la hiérarchie du clergé romain et à fouler aux pieds ses insignes vénérés.

L'homme chez qui cette faculté est très-énergique et la bienveillance modérée, envisage sans émotion les scènes de douleur et de destruction. Si, au contraire, cette faculté est faible, et la bienveillance forte, la mort et la destruction lui causent une émotion douloureuse, et pourtant la mort et la destruction nous apparaissent sous mille formes. La nature,

en créant l'organe de la destructivité, a donné à notre esprit la trempe nécessaire pour qu'il puisse supporter le spectacle de ces scènes, qui sont la condition de l'existence humaine; une certaine force de caractère qui nous préserve des entraînements d'une pitié banale à l'aspect des souffrances imposées à l'humanité, rend seule l'existence tolérable dans ce monde, où la peine est toujours à côté du plaisir. J'ai connu des personnes qu'un sentiment de pitié exercée rendait véritablement malheureuses; l'aspect des souffrances humaines déchirait leur cœur et les tenait dans un état continuel de malaise inconnu aux personnes douées d'une destructivité énergique.

M. Robert Cox, dans son ingénieux *Essai sur les lois de l'activité de la destructivité*, publié dans le *Journal phrénologique*, vol. IX, p. 402, considère la *propensité à faire souffrir* comme l'impulsion primitive conférée par cet organe. « Mais, » dit-il, « il faut bien me comprendre : je ne prétends pas que cette tendance implique nécessairement un caractère méchant; il est quelquefois indispensable d'infliger un châtiment aux autres: mais il faut avouer que cette faculté est moins fréquemment en action dans ses usages salutaires que dans ses abus. L'homme détruit, châtie ou tue, aussi bien à bonne qu'à mauvaise intention; la faculté qui nous porte à infliger le châtiment doit seulement être réglée par la morale et la raison. La destruction, c'est *l'injure* portée à l'extrême; la mort c'est *l'injure mortelle;* la calomnie et les reproches constituent *l'injure verbale.* Le châtiment est une *injure* au bien-être corporel; nous *injurions* une statue en la mutilant. » M. Cox remarque qu'il semble que, par une loi de la constitution humaine, quand un de nos organes est surexcité ou douloureux, cette propensité acquiert une plus grande somme d'activité, c'est-à-dire que l'individu est plus disposé à *nuire.* Cette propensité tend surtout à s'exercer sur celui qui a causé la douleur; s'il ne peut être atteint, et si la propensité n'est pas suffisamment

contrôlée par les facultés morales et intellectuelles, la vengeance devra s'assouvir sur une personne innocente et même sur des objets inanimés. Qu'une nourrice stupide batte la pierre sur laquelle l'enfant est tombé, elle éveille chez lui le sentiment de la vengeance et le désir d'*injurier* l'objet qui lui a causé de la douleur. » Je partage l'opinion de M. Cox en ce que je considère le désir de nuire comme une manifestation de l'organe de la destructivité; mais je doute que ce désir soit instinctivement ressenti dans tous les cas où l'on éprouve de la douleur. Ce désir ne me semble s'éveiller que quand il est accidentellement excité, ou quand cet organe est très-fort et très-actif. Mais les individus chez lesquels cet organe est modéré, et qui possèdent une bienveillance et une vénération puissantes, n'éprouvent, au moment où ils ressentent de la douleur, qu'un sentiment de résignation, de bienveillance et de soumission. M. Cox répond à cela que ces impressions résultent de l'action des organes des facultés morales et religieuses, mais que la tendance naturelle et immédiate de la douleur est d'exciter la destructivité. Ce fait résulte évidemment, selon lui, de la conduite que tiennent, en semblables circonstances, les gens mal élevés, les enfants et les sauvages, qui tous agissent plus ou moins exclusivement sous l'influence de facultés instinctives non soumises au contrôle des facultés morales et intellectuelles. Plus la destructivité est énergique, plus elle est facilement excitée.

Cet organe est proéminent sur le crâne des assassins. Il est très-fort et la bienveillance très-faible sur celui de Bellingham, qui assassina M. Perceval. La portion écailleuse des os temporaux forme deux saillies remarquables à l'endroit qui correspond au siége de cet organe; tandis que le frontal présente un enfoncement à l'endroit où siége l'organe de la bienveillance, cette région présente une forte saillie sur le crâne des personnes remarquables par la bienveillance de leur

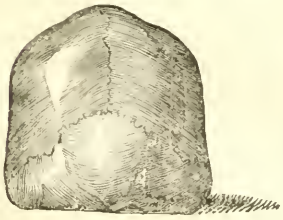
caractère. On peut vérifier cette observation sur le buste de la tête de Bellingham, qui fait partie de la collection de la Société phrénologique d'Édimbourg. Cet organe est encore très-proéminent sur le crâne de Gordon, qui, accompagnant un pauvre colporteur, à moitié idiot, lui cassa la tête avec le talon de son sabot, pour lui voler sa pacotille qui ne valait pas vingt schellings. La Société phrénologique possède le crâne même de cet assassin, et les os forment une saillie considérable des deux côtés à la région dont nous venons de parler; la protubérance qu'on remarque sur les os, dans ces cas, provient du volume plus considérable de l'organe sous-jacent et de l'empiétement qu'il exerce sur ceux qui l'entourent. Si tous les organes d'une région étaient développés d'une manière égale, le crâne, au lieu de présenter une sorte de bosselure, se présenterait uniformément développé; c'est ce qui fait que les observateurs inexpérimentés tombent souvent dans l'erreur en ne tenant compte que des saillies partielles. Cet organe est fort saillant sur le crâne de Charles Rotherham, qui brisa le crâne d'une pauvre femme au moyen d'un pieu qu'il arracha d'une haie, pour lui dérober quelques nippes; il l'est également sur les crânes de Hussey, Nisbet et Lockey, qui furent exécutés pour meurtre; il est très-fort, et les organes des sentiments moraux très-faibles, sur le crâne de Hare, qui étouffa 16 personnes pour vendre leurs cadavres aux salles de dissection; de même sur celui de Gottfried, dont nous avons déjà parlé; sur le buste de Vitellius et sur celui de Linn. Il est très-fort, de même que l'organe de l'acquisivité, sur la tête de Heaman, qui fut exécuté à Édimbourg, comme pirate et meurtrier; sur la tête de Robert Dean, qui assassina un enfant sans motif apparent; sur la tête de Mitchell, assassin d'une jeune femme qu'il avait séduite; sur celles de David Haggart et de Marie Macinnes, exécutés à Édimbourg; sur celle de Booth, meurtrier, exécuté à York. La destructivité et la combativité sont toujours proé-

minentes sur la tête des individus qui commettent des meurtres par une impulsion instantanée. La saillie qu'elle forme sur le crâne de Tardy, pirate, meurtrier et suicide, est énorme, de même que sur le crâne de Robert Burns.

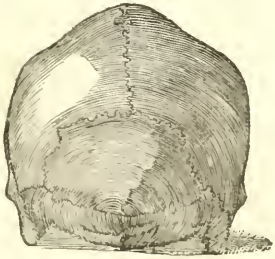
La Société phrénologique d'Édimbourg possède les crânes de cinq Caraïbes, tribu connue par sa férocité ; sur tous, cet organe forme une saillie remarquable; d'un autre côté, le Dr George Paterson, chirurgien au service de la compagnie des Indes, rapporte, comme le résultat de trois mille observations, que cet organe est petit sur la tête des Indous, si connus par leur horreur pour le sang. Les crânes de 37 Indous, dont douze furent offerts à la Société de phrénologie par ce docteur, deux par le Dr J. S. Combe de Leith, et les autres par sir George Mackenzie, présentent un développement beaucoup moins considérable que celui qu'on remarque sur la tête des Européens.

Cet organe est modérément développé sur le crâne des Cingalèses et des Esquimaux, dont le caractère est en général fort doux. Il est très-fort chez les Papuans d'Islande, très-portés au meurtre. Sur le crâne de trois Lapons, présentés par M. G. M. Schwartz de Stockholm, cet organe est fort, et le caractère de ce peuple a quelque chose de féroce.

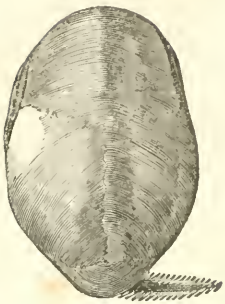
ESQUIMAU.



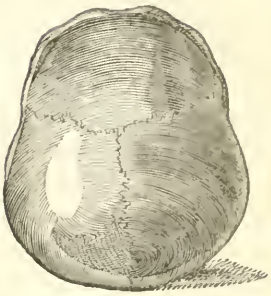
PAPUAN.



ESQUIMAU.



PAPUAN.



Les crânes figurés ici sont ceux de Tardy et d'un Cingalèse.

TARDY.

CINGALÈSE.

Un homme chez qui cet organe est proéminent devient intraitable s'il est surexcité par l'ivresse, et éprouve le besoin de briser les glaces, les tables, les meubles qui sont à sa portée; un tel individu, habituellement paisible, s'amusera à

casser les lanternes qu'il trouvera sur son chemin, s'il se trouve, par hasard, dans un état d'ivresse. Un homme bien élevé m'a assuré que, se trouvant un jour ivre dans les rues, il lui semblait que les lanternes ne jetaient sur son passage qu'un jour faible et douteux, et que déjà il levait sa canne pour les briser, quand un éclair de raison le retint; l'organe de la destructivité est fort proéminent sur sa tête; cependant il n'existe pas d'homme plus doux que lui quand il est à jeun.

Cet organe est plus développé chez l'homme que chez la femme; aussi la tête de l'homme est, en général, plus large; cette propensité est, en conséquence, beaucoup moins active chez la femme.

Un certain développement de cet organe est indispensable à l'accomplissement des soins et des affaires de la vie. Rien n'arrêterait le despotisme de certains hommes orgueilleux, s'ils n'avaient la conviction qu'un joug trop pesant fait naître le ressentiment même chez les êtres faibles. Le ressentiment est le résultat de la destructivité excitée par une atteinte à l'*estime de soi*. Comment les chefs obtiendraient-ils l'obéissance des soldats au milieu des entreprises les plus dangereuses, si ceux-ci ne savaient pas que le châtiment suivrait de près la désobéissance? La punition émane de la destructivité mise en action par la justice. Le glaive de la loi est l'emblème de la destruction prête à tomber sur ceux qui la transgressent.

Ces idées ne sont pas purement théoriques, elles sont fondées sur une observation constante. La tête de l'Indou est plus petite que celle de l'Européen, et la combativité, ainsi que la destructivité, sont surtout encore moins développées que les autres organes. Aussi voit-on des millions d'Indous subjugués par quelques milliers de soldats européens. On rencontre des personnes si timides qu'elles semblent résignées à souffrir toutes les insultes, s'effrayent et s'émeuvent à la moindre menace. Ces individus ne possèdent qu'à un faible degré les

organes de la combativité et de la destructivité; ils semblent ne pouvoir affronter les vicissitudes de cette vie qu'appuyés sur un être fort, capable de combattre pour eux les obstacles qui se présentent à chaque pas. Les hommes doués d'un bon développement de ces organes, et qui ont, en même temps, des sentiments moraux élevés, leur doivent une partie de leurs succès. Dans l'état actuel de la civilisation, les collisions sont moins fréquentes, parce que ces organes, sentinelles avancées, veillent et rendent toute attaque dangereuse. Tout homme connu pour manquer de l'énergie que confèrent ces organes, est sans cesse exposé à l'agression.

Quelques phrénologues pensent que la destructivité exerce une influence sur l'esprit en général, et accroît son activité; pour expliquer les causes de ce phénomène, ils supposent que la destructivité donne un besoin d'action, un désir de bruit et d'émotion, qui fait que l'homme ainsi organisé se complaît bien plus dans le trouble et l'agitation, que dans le calme et le silence du repos. Un large développement de la combativité est donc incompatible avec cet état d'engourdissement intellectuel qui fait que la vie se passe comme un rêve au milieu de l'indolence et de l'inactivité, que l'on accepte l'absence de souffrance comme le bonheur, et que l'on préfère supporter une position pénible, que d'en sortir au moyen de quelques efforts. Envisagé sous ce point de vue, il semble donc conférer aux facultés intellectuelles un élan salutaire. Les Indous, chez lesquels cet organe est petit, sont remarquables par leur timidité et par le peu d'énergie de leur caractère. Néanmoins, le cerveau doit être fort et actif, pour qu'une grande puissance intellectuelle puisse se manifester; les effets réels de la destructivité me paraissent être de communiquer au cerveau un degré d'activité qui le rend capable de déployer, dans certaines occasions, une énergie d'action supérieure à ses forces réelles. Sous ce point de vue, cet organe peut augmenter l'ac-

tivité de la bienveillance même, à laquelle il semble être directement opposé, non pas en augmentant positivement la somme de bienveillance, mais en mettant l'homme à même d'exercer des actes de bonté, lorsqu'ils exigent une certaine sévérité de caractère.

Un caractère hargneux est aussi nécessaire que l'esprit pour engendrer les écrits satiriques. C'est la destructivité qui inspire le sarcasme et l'invective; elle porte également l'imagination à enfanter des scènes de terreur, qui deviennent sublimes ou horribles, selon qu'elles sont rendues poétiques par l'idéalité, ou qu'elles sont décrites dans toute leur nudité. Les poésies de Byron en fournissent à chaque instant des preuves : son amour du danger se montre dans les scènes de carnage et d'horreur qu'il se plaît à décrire; l'énergie de la destructivité se trahit encore dans la véhémence qu'il apportait dans ses querelles littéraires. Cet organe porte, en général, les poëtes à peindre des scènes de carnage et de dévastation; ils semblent se complaire dans les peintures qu'ils en font. Le poëme des *Ténèbres* de Byron en est un exemple frappant.

Chaque jour, dans le monde, on est frappé de l'abus de cette faculté; on rencontre des personnes dont la colère s'éveille à la moindre contrariété, et qui épuisent leur rage sur des malheureux soumis à leur autorité. C'est là une manifestation vulgaire et grossière de la destructivité; il en est qui, plus réservés, épuisent néanmoins leur fiel en faisant des remarques pleines d'aigreur, et des observations blessantes. S'ils commandent, c'est en termes durs et d'une voix âpre; leurs ordres sont ordinairement accompagnés de gestes ou de propos menaçants. D'autres montrent une excessive sévérité au moindre oubli des devoirs, et s'inquiètent peu du bonheur de ceux qui vivent sous leur joug; ce sont là autant d'abus de la destructivité.

Quand cette propensité est très-active chez un individu, sa démarche est rapide, il porte fièrement la tête haute et en

arrière; de temps en temps, il lui imprime un mouvement singulier qu'exécutent également le chien ou le taureau furieux; sa voix est âpre et criarde, l'expression générale de toute sa personne est sombre et menaçante. Dans une conversation même amicale avec une personne chez laquelle cet organe est fort et la sécrétivité faible, s'il arrive qu'on aborde une matière irritante, à l'instant la douceur que confère la bienveillance et la courtoisie qui vient de l'amour de l'approbation s'évanouissent, et des paroles dictées par la destructivité annoncent que l'orage va éclater, à moins que la raison ne parvienne à le conjurer.

Les jurements et les imprécations sont un abus de cette faculté; si vous observez les classes inférieures, vous verrez des enfants qui, par esprit d'imitation, jurent à chaque parole. Mais jamais ceux dont la destructivité a peu d'énergie, ne parviennent à prendre le ton de violence et de dureté si naturel aux autres.

J'ai dit que cette faculté imprime au commandement un ton de menace qui force à l'obéissance. La Bible abonde en motifs pour détourner l'homme du péché. J'ai souvent remarqué que les personnes chez lesquelles la destructivité prédomine, ont une tendance naturelle à insister sur les menaces que contient le livre saint; tandis que celles dont la bienveillance, l'espérance et la vénération forment le caractère, et dont la destructivité est faible, s'arrêtent avec complaisance aux tableaux de félicité qu'elle promet. Si elles sont obligées de parler des peines qui attendent l'impie, l'aménité de leur esprit tempère à tel point leurs paroles, qu'elles en paraissent beaucoup moins terribles. Certains prédicateurs prennent souvent les inspirations d'une destructivité énergique pour les élans d'une éloquence vigoureuse; mais si l'âpreté de leurs discours plaît aux hommes d'un naturel énergique, ils portent le trouble et le découragement dans l'âme des faibles. L'amour est un motif plus élevé que la crainte, et ce mobile doit être préféré, quand

on peut arriver au but par lui. Mais la terreur exerce sur la plupart des hommes une influence que ni l'espérance ni la vénération ne peuvent exercer; il faut donc quelquefois recourir à ce moyen : nous ne blâmons que son emploi exclusif. Plus les hommes sont éclairés, moins il est nécessaire de recourir à la crainte pour produire sur eux l'impression qu'on désire. La crainte résulte de l'aversion que l'homme éprouve pour la douleur : elle constitue un mobile puissant, mais entièrement différent de celui qui naît de l'*amour du bien.*

Le plaisir qu'éprouvent les hommes en général, ceux mêmes dont l'esprit a été cultivé, en assistant à une exécution, n'est explicable qu'en admettant l'organe de la destructivité, joint à l'amour des émotions qu'éveillent quelques autres organes, parmi lesquels on peut mettre en première ligne l'organe du merveilleux. « Nous avons, » dit M. Scott dans un admirable essai sur cette propensité, « trop d'humanité pour tuer un homme par nous-même; mais si un de nos semblables doit être mis à mort, nous désirons en être témoin, ou, si je puis m'exprimer ainsi, nous voulons jouir du plaisir de voir une exécution. Un individu doué d'une grande bienveillance et chez lequel la destructivité manquerait, aurait horreur d'un semblable spectacle. » Un aveugle, à Édimbourg, assistait à toutes les exécutions; l'instinct de la destructivité était sans doute satisfait chez lui par les paroles que l'émotion arrachait aux autres spectateurs.

Les enfants et même quelques adultes décèlent leur instinct de destructivité en brisant des objets inanimés; les gens du peuple se plaisent à dégrader les arbres, les ponts, les statues, les monuments publics auxquels ils peuvent atteindre. « Aucun objet d'art, ni même d'utilité, » dit un écrivain moderne, « n'est à l'abri de leur besoin de détruire; » il attribue cette tendance « à l'esprit du mal, » désignation applicable à la destructivité, quand elle agit aveuglément. Le troisième statut

de George IV, portant que toute personne qui, mal à propos et par pure cruauté, battra ou maltraitera des animaux, payera une amende, est évidemment dirigé contre les abus de cette propensité, et, par conséquent, suppose son existence. Les adjectifs *sévère*, *dur*, *colère*, *cruel*, *farouche*, *féroce*, *sauvage*, *brutal*, *barbare*, *atroce*, désignent des dispositions de l'esprit qui dérivent de cet organe.

Les métaphysiciens, en général, ne traitent d'aucune faculté qui se rattache à cette propensité, considérée comme une puissance capable d'agir spontanément; habitués à réfléchir dans le silence du cabinet, beaucoup plus qu'à observer les actions de l'homme, ils ne peuvent guère faire de semblables découvertes. Néanmoins, il est surprenant que l'étude approfondie de l'histoire n'ait pas attiré leur attention sur cette tendance générale de l'esprit humain. Caligula coupant la langue de ses victimes, les faisant jeter aux bêtes féroces, forçant les enfants à assister au supplice de leur père, torturant enfin de mille manières des malheureux pour la seule satisfaction de sa cruauté, exprimant le désir que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour le plaisir de la couper; Néron empoisonnant Britannicus, ordonnant la mort de sa propre mère, incendiant Rome et montant sur une tour pour jouir de ce spectacle; enfin, dans des temps plus rapprochés de nous, les horreurs de la Saint-Barthélemi, les Vêpres siciliennes, les cruautés commises par les Espagnols en Amérique, les bûchers dressés pour des dissidents en matière de religion, les massacres de la révolution française, sont des actes qui ne peuvent être expliqués qu'en admettant une propensité telle que la destructivité. Si les métaphysiciens faisaient l'application de leurs systèmes aux actions humaines, ils verraient qu'aucun de leurs principes n'est applicable à des atrocités semblables à celles que nous venons de rappeler. La conformation de la tête de Néron, telle que la représentent les médailles et les bustes anti-

ques, indique que l'organe de la destructivité était chez lui très-proéminent.

Cet organe peut être surexcité maladivement; sa propensité manifeste alors une véhémence irrésistible. L'auteur des *Esquisses de Bedlam* rapporte l'observation de Pat Walsh, maniaque féroce, dont la folie datait de douze années, et qui « sans interruption, montrait un esprit de vengeance et de cruauté à peine concevable, même chez un insensé. Malgré toutes les précautions qu'on avait prises, il avait tué trois personnes depuis sa reclusion. Sa méchanceté et son esprit de destruction étaient aussi remarquables que sa soif de meurtre et de sang; bien qu'il eût les pieds et les mains entravés, il avait cassé, dans l'espace des deux dernières années, environ soixante et dix carreaux des croisées de la salle à manger, quoiqu'elles fussent protégées par un fort treillis en fer; il se plaçait sur un escabeau, à quelque distance de la croisée, et, tenant à la bouche sa cuiller de bois, il passait le manche au travers du treillis et finissait par atteindre les carreaux. » Comme on dit que cet homme porte une forte ceinture de fer, garnie d'anneaux, je suppose que c'est lui que j'ai eu l'occasion d'examiner à Bedlam, en 1824: sa tête présentait une proéminence extrême des organes de la combativité et de la destructivité.

Quand ces deux organes sont fort développés, et que ceux des facultés morales sont faibles, l'homme éprouve une tendance irrésistible à faire le mal et à se livrer à des actes de violence qui le rendent dangereux pour la société. Lorsque je visitai la maison des aliénés de Richmond à Dublin, en 1823, le Dr Crawford me présenta un maniaque, sur lequel je fis les observations suivantes :

« C'est le plus méchant caractère que j'aie jamais vu; son organisation est pire que celle de Hare (1); la combativité et

(1) Hare a étouffé 70 malheureux pour vendre leurs cadavres aux anatomistes.

la destructivité sont, chez lui, extrêmement proéminentes, et les organes des sentiments moraux sont presque nuls : la bienveillance est néanmoins un peu plus développée que les autres, mais bien faible en comparaison de la combativité et de la destructivité; je suis surpris que cet homme n'ait pas péri sur l'échafaud avant de devenir fou. » Voici les observations qu'a faites sur lui le Dr Crawford : « Ce malade est âgé de 34 ans. Il y a dix ans qu'il a été admis pour la première fois. Manque total de sentiments moraux et de principes; caractère entièrement dépravé, enclin à tous les vices et même au crime; son intelligence est remarquable; il est adroit, astucieux; il a été un fléau pour sa famille qui fut obligée de le faire soldat; il a attenté à la vie d'un de ses camarades; il subit plus d'une fois le châtiment du fouet; plus tard, il essaya d'empoisonner son père. »

Lorsque je fis imprimer une notice sur ce cas et sur quelques autres destinée à la Société phrénologique d'Édimbourg (vol. VI, p. 80), j'envoyai une des épreuves au Dr Crawford, en le priant de la revoir; il me répondit ce qui suit : « Je n'ai que peu de remarques à faire relativement au maniaque désigné par les lettres *E. S.* Vous dites dans vos notes : « Je suis surpris qu'il n'ait pas péri sur l'échafaud avant de devenir fou; » cela ferait supposer qu'il a donné des signes d'aliénation; il n'en est rien. A part la dépravation de son caractère, il a toujours été ce qu'il est à présent; jamais il n'a manifesté la moindre incohérence d'idées sur aucun point, ni aucune hallucination. C'est un de ces cas dans lesquels il est extrêmement difficile de tracer la ligne de démarcation entre l'extrême dépravation des sentiments moraux et la *folie*, et de décider si l'individu doit être considéré comme maniaque, ou bien comme encore en état de répondre de ses actes et sujet à la loi commune. Les directeurs et les médecins de l'asile ont souvent douté s'ils pouvaient considérer *E. S.* comme maniaque,

ou s'il ne devait pas plutôt être envoyé dans une maison de correction. Néanmoins, il paraît si complétement étranger à toute idée de moralité et de justice, il sait si peu discerner le bien du mal, il est si peu capable de honte et de remords quand on lui reproche ses actions vicieuses ou criminelles, il s'en montre toujours si complétement incorrigible, qu'il est presque certain que tout jury, devant lequel il comparaîtrait, resterait dans le doute et le déclarerait insensé; il sortit plusieurs fois de l'asile, et y fut renvoyé la dernière fois, après avoir tenté d'empoisonner son père; il est probable qu'il y restera enfermé le reste de sa vie, comme atteint de folie; néanmoins, il n'a jamais montré le moindre symptôme bien manifeste d'un état réellement maladif du cerveau. » Ces réflexions peuvent fort bien servir de base à une division des maladies mentales en deux classes : celles qui résultent de l'organisation primitive et celles qui éclatent à une période donnée de la vie, par l'effet d'une maladie du cerveau permanente ou intermittente.

Gall cite un grand nombre d'observations d'excitation maladive de cette propensité, qu'il a eu l'occasion d'observer par lui-même, et diverses autres observées par Pinel; j'en choisis une dans laquelle l'organe de la destructivité semble avoir été le seul affecté. Le malade, pendant la durée de ses accès, qui revenaient à époques fixes, était furieux, indomptable, et sentait un besoin irrésistible de se saisir de tout ce qui se trouvait sous sa main, pour en frapper à la tête la première personne qui se présentait à lui. Il éprouvait une sorte de combat intérieur entre cette impulsion féroce à détruire et l'horreur qu'il ressentait à la seule idée d'un tel crime. Rien n'indiquait un trouble de la mémoire, de l'imagination ou du jugement. Il disait que cette propensité à commettre un meurtre était instinctive et involontaire, et que sa femme, qu'il aimait tendrement, avait failli être sa victime, ayant à peine eu le temps

de l'avertir de se soustraire à sa furie; dans ses intervalles lucides, il déplorait son état et ressentait les plus cuisants remords. Il finit par éprouver un si grand dégoût de la vie, qu'il tenta plusieurs fois de se suicider (ce qui, du reste, résulte également d'un excès de la destructivité). « Quelle raison puis-je avoir, » disait-il, « de couper la gorge au directeur de l'hôpital qui nous traite avec tant de bonté? Et pourtant dans mes accès de fureur, je suis tenté de me jeter sur lui, comme sur tout autre, et de lui déchirer le sein; c'est cette malheureuse et irrésistible propension qui me met au désespoir et me porte à attenter à ma propre vie (1). »

Les individus qui commettent un meurtre sans préméditation, ou qui incendient sans motif raisonnable, attribuent quelquefois leurs crimes aux suggestions du démon; d'autres entendent sa voix qui leur crie incessamment à l'oreille : *Tue-le! tue-le!* jusqu'à ce qu'ils aient obéi. La surexcitation maladive de l'organe de la destructivité inspirant sans cesse le désir de détruire, donne probablement lieu à ces hallucinations. Aux époques où la croyance aux sorciers était généralement répandue, les impulsions qui naissaient de ces propensités étaient attribuées aux suggestions des mauvais esprits.

La surexcitation maladive de cet organe se manifeste quelquefois d'une manière qu'il importe de connaître : c'est lorsqu'elle porte certaines femmes qui, jusque-là, avaient joui d'une bonne réputation, à tuer un enfant. L'observation suivante a été publiée par les journaux en 1822. Un dimanche matin, vers les dix heures et demie, une jolie petite fille d'environ huit mois, Sarah Mountford, a été assassinée par sa mère. Son mari, de la secte des méthodistes, était allé à la chapelle, laissant à sa femme le soin de laver et d'habiller sa

(1) *De l'Aliénation mentale*, 2me édition, p. 102-103, sect. 117: *Sur les fonctions du cerveau*, I, 399-417-423-447-457; II, 470; III, 174; IV, 99-110-170.

jeune famille, qui devait se rendre à l'école du dimanche. Ayant accompli cette tâche, il paraît qu'elle était en train de s'habiller elle-même, quand, entraînée par une horrible aberration de l'intelligence, elle coupa la tête de sa jeune enfant avec un rasoir; et, toute couverte de sang, elle raconta son crime aux gens de la maison, disant qu'elle avait mérité la mort, et qu'il fallait la conduire en prison. La conduite de cette malheureuse femme après son crime ne permet pas de douter qu'elle ne fût aliénée. La femme Mountford subit un court interrogatoire le lundi, et fut envoyée devant les assises. Le coroner ayant fait son enquête, rendit un verdict qui déclarait cette infortunée coupable d'assassinat. Le désespoir de sa famille fut extrême; on vit le mari, avec ses deux filles aînées, parcourir les rues voisines de la prison comme des insensés; l'une d'elles est restée privée de la parole. « Cette femme, » dit le journaliste, « a été entraînée par une aberration extraordinaire de l'intelligence. » Cette manière de s'exprimer peut être pardonnée à un feuilletoniste, mais sous le point de vue philosophique, elle est absurde. Les puissances intellectuelles notées par les métaphysiciens, telles que la perception, la conception, la mémoire, l'imagination et le jugement, ne peuvent donner naissance à aucune propensité qui, même dans l'état maladif, puisse entraîner à commettre une action aussi barbare. Un dérangement des facultés intellectuelles fait que le malade forme des raisonnements absurdes, et parle avec incohérence; mais si ses *propensités* sont à l'état normal, il n'accomplit aucun acte répréhensible. Et cependant cette malheureuse femme semble avoir été entraînée à tuer par une aveugle et irrésistible impulsion causée par une surexcitation maladive de la destructivité.

De semblables récits sont affreux, et on peut mettre en doute s'il ne conviendrait pas mieux de s'abstenir de les publier; mais le public en général est plein de préjugés sur

ce point; les archives des cours criminelles abondent en exemples de condamnations de malheureux que les juges et les jurys se contenteraient d'envoyer dans les maisons de fous s'ils avaient quelques notions de la phrénologie.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, cet organe est commun aux hommes et aux animaux (1). Gall, cependant, remarque que « cet organe n'est pas, chez tous les carnivores, rigoureusement situé au-dessus du conduit externe de l'oreille. Dans quelques espèces d'oiseaux, tels que la cigogne, le cormoran, le héron, la mouette, etc., le conduit externe de l'oreille est situé beaucoup plus en arrière, et l'organe de la *propensité au meurtre* se trouve placé immédiatement derrière l'orbite, où il forme une forte proéminence de chaque côté, proéminence dont le développement est en raison directe de l'intensité de la propensité à tuer que montre l'animal. En comparant les crânes des oiseaux de proie avec ceux des oiseaux qui peuvent indistinctement se repaître de chair et de graminées, on voit que la proéminence est moins marquée chez ces derniers : dans le *duc*, par exemple, et dans les différentes espèces de grives. Il continue à devenir de moins en moins proéminent à mesure que l'oiseau montre une préférence plus marquée pour les végétaux : tels sont les oies, les cygnes; les planches de l'ouvrage de Gall indiquent ces différences. Si on compare les cerveaux de la brebis et du chien, on verra que cet organe est beaucoup moins saillant chez la première.

En 1827, le Dr Vimont présenta à l'Académie des sciences de France un mémoire sur la phrénologie comparée, dans lequel il avait réuni un grand nombre de faits intéressants relativement à la disposition et à la forme du cerveau chez les

(1) M. Robert Cox soutient que les herbivores ne sont pas entièrement privés de l'organe de la destructivité (*Voyez Journ. phrén.* IX, 406), on ne peut nier que le taureau et le cerf ne déploient parfois cette faculté à un haut degré.

animaux. « En ce qui regarde la destructivité, » dit-il, « tous les animaux qui vivent de chair ou qui ont une propensité à détruire ont une région particulière du crâne dont le développement correspond au développement de cette faculté. Ainsi, tout le genre *férine* a, sans exception, une proéminence remarquable de la portion écailleuse du temporal. Nous citerons comme exemple, le tigre, le chat, le renard, le furet, l'hermine, etc.

Les oiseaux de proie ont cette saillie derrière l'orbite, siége de l'organe de l'instinct carnassier; elle présente un développement remarquable. Chez les oiseaux carnivores cette saillie est un peu plus en arrière. »

Cet organe est établi.

ALIMENTIVITÉ OU ORGANE DE L'APPÉTIT DES ALIMENTS.

Gall et Spurzheim ont d'abord pensé que l'appétit des aliments était un instinct qui ne pouvait être rapporté à aucune faculté émanant du cerveau; ils étaient donc disposés à l'envisager comme une puissance primitive ayant un organe séparé dont ils ignoraient la situation.

Dans la brebis, les nerfs olfactifs très-volumineux tirent évidemment leur origine de deux circonvolutions cérébrales situées à la base du lobe moyen du cerveau, immédiatement au-dessous de la partie occupée par l'organe de la destructivité chez les animaux. La brebis est guidée dans le choix de sa nourriture par le sens de l'odorat, et j'en conclus que ces parties pourraient bien être l'organe de l'instinct qui porte l'animal à prendre sa nourriture. Des circonvolutions semblables se trouvent dans le cerveau humain; mais leur fonction

n'est pas constatée, leur position présentant de grands obstacles à la détermination de leur volume pendant la vie; cependant les conjectures de ceux qui leur attribuent des fonctions semblables à celles qu'elles accomplissent chez la brebis, sont très-plausibles.

Ces idées ont attiré l'attention d'un phrénologue distingué, le Dr Hoppe de Copenhague, et il a fourni sur ce sujet deux articles remarquables au *Journal de phrénologie*, vol. II, p. 70, 884. (Voyez aussi vol. IV, p. 308). Il pense qu'outre les nerfs de l'estomac et du palais, dans lesquels, selon lui, résident les sensations de la soif et de la faim, il doit exister un organe *intra-crânien* pour l'instinct de la nutrition (prendre la nourriture nécessaire à la conservation de la vie) qui porte aux jouissances sensuelles du goût, dont l'activité est *indépendante* de la faim et de la soif. « Comment, » dit-il, « la sensation seule de la faim, plus qu'aucune autre sensation désagréable ou douloureuse, porterait-elle l'animal à désirer la nourriture, lorsque l'expérience ne lui en a point démontré la nécessité? C'est là un pur effet de l'instinct, et nos actions doivent nécessairement recevoir leur impulsion d'un organe, quand elles n'émanent pas de l'expérience et de la réflexion.

« Le poulet, à peine sorti de l'œuf, becquète les graines qui se trouvent à sa portée, l'enfant nouveau-né suce la mamelle. Ces actions peuvent-elles s'expliquer sans la supposition d'un organe analogue à celui qui porte le jeune canard à se plonger dans l'eau, le jeune chat à se lancer après la première souris qu'il rencontre?

« Sans cela, pourrions-nous concevoir comment l'animal, à peine né, peut déjà distinguer la nourriture qui lui convient, comment il se fait, par exemple, que le poulet distingue le grain du gravier, et comment les animaux évitent de manger les herbes vénéneuses qu'ils n'ont jamais goûtées.

« Quand l'enfant, même en bonne santé, a teté jusqu'à ce que

son estomac soit plein dans l'acception rigoureuse du mot, il est sûr qu'il ne ressent plus ni le sentiment de la soif ni celui de la faim, et cependant, si on ne lui retire pas le mamelon, il continue à le sucer, même lorsqu'il en a extrait la dernière goutte.

« Si la faim et la soif seules portaient l'homme à prendre de la nourriture, ni les vins les plus exquis, ni les mets les plus délicats ne le tenteraient plus lorsqu'il est rassasié; et cependant, sa gourmandise le porte à manger et à boire encore, même aux dépens de sa santé. »

Le Dr Hoppe fait valoir plusieurs autres considérations pour prouver l'existence d'un organe de l'instinct de la nutrition, et résume son opinion en ces termes : « Selon moi, la *faim* et la *soif* doivent être distinguées de ce désir de prendre de la nourriture, que nous nommons *appétit*. Car je considère les premiers comme provenant d'une sensation éprouvée par les nerfs du palais et de l'estomac, qui résulte du manque de l'aliment nécessaire, tandis que l'*appétit* résulte de l'activité d'un instinct fondamental de l'animal qui a son point de départ dans le cerveau comme toutes les autres propensités. Toutefois, il existe d'intimes connexions entre ces sensations, et la faim doit nécessairement éveiller l'appétit. »

Dans mes leçons de phrénologie, je désigne, depuis quelques années, la région du cerveau dont nous avons parlé, comme le siége probable de cette faculté : le Dr Hoppe, avant de connaître mon opinion et les raisons sur lesquelles je fondais mes conjectures, assignait aussi la base du crâne comme siége de cet organe, et allait même jusqu'à indiquer une saillie extérieure qui lui correspond. « Relativement à l'organe de l'appétit, » disait-il, le 28 décembre 1824, « je suis porté à penser que sa position et ses différents degrés de développement peuvent être notées sur le vivant : *c'est dans les fosses zygomatiques, immédiatement sous l'organe de l'acquisitivité, et en avant*

de la destructivité. » Avant que je ne m'occupasse de phrénologie, j'avais déjà été frappé de la largeur remarquable de la face d'un de mes amis, causée par la proéminence des pommettes, comme cela a lieu dans certaines races humaines, mais plus vers les oreilles, par l'effet de la convexité plus grande des arcades zygomatiques. Sachant combien il était gourmand, et que, malgré toute la puissance de son intelligence et la modération de ses goûts sous tout autre rapport, il était sujet à des excès de table, je pensai que cette conformation de sa tête, et son penchant à la gourmandise, pouvaient avoir quelques rapports entre eux, surtout, lorsque chez quelques personnes notoirement enclines aux excès de table, je trouvai une semblable conformation. Cette proéminence de l'arc osseux résulte, je pense, de ce que la portion du crâne, sur laquelle repose une partie du muscle temporal, forme une saillie qui domine, dans cette direction, la profondeur de la fosse zygomatique, outre la saillie de l'arcade zygomatique; la portion du crâne située immédiatement au-dessus de l'organe de l'acquisitivité, se montre aussi plus bombée. La largeur de la tête produite par cette cause ne peut pas être confondue avec la simple proéminence de l'os de la pommette, ni avec celles que forment les organes de la destructivité ou de la constructivité, situés plus haut, en arrière ou en avant d'elle. Ayant toujours observé que la gloutonnerie est en raison directe du plus ou moins de proéminence de cette saillie, sans aucune exception, je considère mon opinion sur l'existence de cet organe comme parfaitement fondée. »

Le Dr Hoppe regarde l'organe de l'alimentivité comme l'organe du sens du goût. « C'est, » dit-il, « un fait qui me paraît suffisamment prouvé, que la sensation du goûter est seulement transmise par les nerfs, et perçue par la partie du cerveau dont nous nous occupons. Maintenant il me paraît fort probable, par analogie avec les autres faits connus, que c'est

le même organe qui *goûte* (c'est-à-dire qui *distingue et jouit*), qui nous *excite à goûter*, ou, en d'autres termes, à boire et à manger. Ainsi donc, selon moi, il est en même temps l'organe de l'appétit et du goûter (*gustus*), et il existe les mêmes rapports entre lui et le sens externe, c'est-à-dire, le palais, que ceux qui lient l'oreille et l'organe des tons. »

Le Dr Crook, de Londres, rapporte que, plusieurs années avant la publication du mémoire du Dr Hoppe, il s'était déjà formé une opinion semblable à la sienne, relativement aux fonctions et à la position de cet organe. « Trois personnes, » dit-il, « que j'ai particulièrement connues en 1819, m'avaient déjà fait penser qu'une portion du cerveau située en avant de l'oreille (près de la destructivité), avait des rapports avec l'instinct de la bonne chère; depuis lors jusqu'à la fin de 1822, je recueillis un millier d'observations tendant à me confirmer ce fait, dont je fis part à plusieurs phrénologues de mes amis. Depuis 1823, je ne doute plus que la portion antérieure du lobe moyen du cerveau ne forme un organe distinct, ayant pour usage primitif l'appétence des aliments et la jouissance du goûter. Néanmoins, il est difficile de bien comprendre sa puissance fondamentale. La situation de l'organe sous l'arcade zygomatique et le muscle temporal, empêche souvent de l'observer exactement; néanmoins, des cas bien constatés, soit positifs soit négatifs, ont été observés. Ces conclusions furent communiquées à la Société phrénologique de Londres, le 8 avril 1823, deux mois avant qu'on ne connût dans cette ville qu'une lettre du docteur Hoppe, de Copenhague, adressée à Édimbourg, désignait la même partie du cerveau comme le siége d'un organe de *l'appétit*. Cette coïncidence est d'autant plus remarquable, que j'avais moi-même, dès 1821, conçu une semblable idée; mais j'en avais été détourné par la pensée que la sensation de la soif et de la faim dépendait de la langue et de l'estomac.

Le Dr Crook, induit, sans doute, en erreur par le titre erroné : « *D'un organe conjectural de la faim et de la soif,* » donné aux communications faites par le Dr Hoppe au *Journal phrénologique* d'Édimbourg, se trompe en supposant qu'il considère les sensations comme dépendantes de l'organe en question; au contraire, ils sont d'accord pour rejeter cette idée en localisant l'organe du goût.

Les parties externes auxquelles le Dr Hoppe fait allusion, étaient antérieurement renfermées, par le Dr Spurzheim, dans les limites de la destructivité; mais en considérant les planches de l'ouvrage de Gall, on voit qu'il ne donnait pas tant d'extension à la place occupée par ce dernier organe, et que les fonctions de l'organe en question étaient notées par cet illustre observateur comme inconnues. Dans les derniers temps, Spurzheim reconnut la justesse des vues du Dr Hoppe, sur l'existence d'un organe de la propensité ou de l'instinct de la nutrition; mais il n'admet pas, comme ce dernier, que cet organe donne l'instinct du choix de la nourriture, pas plus qu'il ne donne la délicatesse et la finesse du goût. « Tout, » dit-il, « concourt à prouver que la portion du cerveau ci-dessus mentionnée est l'organe de l'instinct de la nutrition, du désir de manger. Il existe chez les herbivores aussi bien que chez les carnivores. L'oie, le dindon, l'autruche, le castor, le cheval ont le lobe moyen aussi bien que le duc, l'aigle, le pélican, le tigre, le lion, le chien, etc.; le désir de manger est commun à tous les animaux, mais les carnivores joignent l'organe de la destructivité à celui dont nous nous occupons. » Il remarque, à l'appui de cette opinion, que les circonvolutions antérieures des lobes moyens sont développées dès les premiers temps de la vie, avant beaucoup d'autres portions du cerveau, et que dans l'homme, aussi bien que dans les animaux, ils sont proportionnellement plus développés dans le jeune âge. « Cette propensité, » ajoute-t-il, « reçoit son complément de l'odorat,

et les nerfs olfactifs, chez tous les animaux, ont les plus intimes communications avec les lobes moyens, au point que chez la brebis, le bœuf, le cheval, le chien, le renard, le lapin, le lièvre, la portion interne des lobes moyens semble n'être qu'une continuation des nerfs olfactifs. Enfin, les lobes moyens ont des communications particulières avec la substance nerveuse qui constitue les lobes antérieurs et la portion antérieure et externe des cuisses du cerveau, c'est-à-dire les organes des facultés intellectuelles; ainsi le désir de se nourrir met en action plusieurs puissances perceptives et les mouvements volontaires de différentes parties, avant que la nourriture ne soit portée dans l'estomac pour la digestion. » Cette faculté est nommée *dégustative* par le Dr Crook; mais Spurzheim renferme le sens du goût dans les nerfs, et considère l'instinct de se nourrir comme comprenant toute l'étendue de cette fonction. « Cette manière d'envisager les fonctions de cet organe se rapproche tellement de la véritable, » dit le Dr Crook, « que c'est seulement dans les cas extraordinaires que la manifestation de ses facultés peut être facilement distinguée de celle des nerfs. Mais j'ai eu l'occasion d'observer, en 1827, un cas de cette espèce extrêmement tranché: c'était un enfant acéphale (in which no part of the *cerebrum* existed); toutefois, pendant les huit jours que la vie se maintint chez cette créature imparfaite, elle poussa sans cesse des cris pour obtenir de la nourriture; elle en prit une grande quantité, mais sans avoir la conscience de leur saveur ni de leur odeur (1). Admettre l'instinct de l'*alimentation* comme puissance primitive

(1) Je rapporte cette observation pour accomplir mon devoir de traducteur consciencieux; mais il faut être étranger à toute idée d'anatomie et de physiologie pour croire qu'un enfant acéphale (sans cerveau) puisse vivre pendant quelques jours et même quelques heures après sa sortie de l'utérus. Et comment savoir s'il n'avait point la conscience des odeurs ou des saveurs!!

serait subversif du principe fondamental de la physiologie, la connexion inséparable de l'organe et de la fonction. »

Si le cas que nous venons de citer était exact, il fournirait une objection invincible contre l'opinion de Spurzheim; mais on a observé un si grand nombre de faits opposés, qu'il faut croire qu'ici l'organe existait, mais qu'il a été confondu avec quelques autres parties qui se trouvent à la base du crâne.

Un cas intéressant de maladie de cet organe, contenu dans le *Journal de phrénologie*, vol. VII, p. 64, a été observé à l'hospice royal d'Édimbourg : le malade, d'après le rapport de sa sœur, s'était éveillé, le jour de son admission à l'hospice, à cinq heures du matin en demandant à manger, et avait depuis lors mangé sans discontinuer jusqu'au moment de son entrée, à midi : son estomac était fort distendu par la quantité de nourriture qu'il avait prise, et néanmoins il se plaignait d'être encore mourant de faim; depuis ce moment jusqu'au lendemain matin, il avait été dans le délire, mais il s'assoupit graduellement : trente-quatre heures après son admission, quand, par des questions réitérées, on parvenait à l'éveiller, il ne répondait qu'imparfaitement et murmurait les mots : *J'ai faim, j'ai faim;* il se plaignait d'une douleur qu'il rapportait exactement au siége de l'organe de l'alimentivité. Le rédacteur de cette observation y avait joint quelques considérations relatives aux règles à suivre pour arriver sur le vivant à une juste appréciation du volume de l'organe, ce qui, en raison de sa situation, n'est pas sans difficulté. « Il est presque parallèle, » dit-il, « à l'arcade zygomatique qu'il rend plus proéminente, quand il est fort développé; mais la distance qui se trouve entre cette apophyse et les parois du crâne étant variable, ce signe n'est pas certain. Le muscle temporal est aussi un obstacle, cependant il peut quelquefois aider à discerner le volume de l'organe; en effet, quand il est plus fort que ceux qui l'avoisinent, la portion inférieure de ce muscle est poussée en avant, ce qui

lui donne une apparence comme pyramidale, au lieu de sa forme aplatie ordinaire, la base de la pyramide étant située en bas; quand l'organe est fort petit, le contraire a lieu. S'il est très-volumineux, il forme une saillie vers l'orbite qui repousse le globe de l'œil en haut et en dehors, tandis que le développement de l'organe du langage le porte en avant et en bas. Quand ils sont très-forts tous deux, le globe de l'œil (ainsi que je l'ai vu dans un cas) est comme emboîté dans une saillie circulaire. »

Le Journal de la Société phrénologique de Paris, vol. II, n° 5, contient une observation extraite des *Annales de la médecine physiologique* (oct. 1832). Une femme, nommée Denise, était remarquable par son insatiable appétit. Étant au maillot, elle épuisait le sein de plusieurs nourrices et mangeait quatre fois autant qu'un enfant de son âge. A l'école, elle dévorait le pain de ses compagnes; à la Salpêtrière, on ne parvenait pas à satisfaire son appétit à moins de huit à dix livres de pain par jour; en outre, deux ou trois fois par mois, sa voracité devenait telle, qu'elle consommait jusqu'à vingt-quatre livres de pain en un jour. Si, durant ces accès, on s'opposait à ce qu'elle satisfît sa faim, elle devenait furieuse, déchirait de ses dents ses vêtements et ses mains; elle ne recouvrait sa raison que quand son besoin de manger était apaisé. S'étant un jour introduite dans la cuisine d'une maison opulente, pendant qu'on préparait un grand dîner, *elle dévora en quelques minutes la soupe de vingt personnes et douze livres de pain.* Dans une autre circonstance, elle avala, à la Salpêtrière, le café préparé pour *soixante et quinze* de ses compagnes! Son crâne est très-petit; la région des propensités prédomine, et l'organe de l'alimentivité est largement développé. Plusieurs cas semblables de voracité ont été rapportés par les auteurs (1).

(1) Voyez *Phil. trans.*, vol. XIV, p. 366; Good's *Study of Medecine*,

Le même journal (octobre 1835) contient un mémoire intéressant de MM. Ambros et Pentelithe, sur l'alimentivité, où le sens de la faim et de la soif est envisagé comme une faculté primitive du cerveau; les phrénologues rapportent non-seulement le sens du goût à l'organe dont nous nous occupons, mais ils soutiennent encore, avec raison, qu'il est le siége de la sensation de la faim et de la soif. Un grand nombre de faits concluants prouvent que ces sensations sont en réalité des phénomènes cérébraux (1). La faim et le désir de manger résultent l'un de l'autre, comme le courage et l'esprit de résistance, la colère et la propensité à frapper. MM. Ambros et Pentelithe rapportent plusieurs faits de voracité maladive. Certains malades éprouvaient en même temps une céphalalgie qu'ils rapportaient aux tempes. Après la mort, on reconnut un état anormal de la partie du cerveau qui forme l'organe de l'alimentivité (2). D'autres fois ils reconnurent que l'organe était plus ou moins développé, selon le plus ou le moins de gourmandise du sujet.

Ils pensent que le penchant à l'ivrognerie et la passion de fumer proviennent de cette faculté, et que l'hydrophobie et diverses autres maladies sont des phénomènes dépendant d'un état morbide de cet organe. Cette dernière assertion résulte d'un cas rapporté par M. David Richard dans le même n° du *Journal de la Société de phrénologie.*

Déjà depuis plusieurs années, le Dr Caldwell avait émis, dans le *Journal de médecine de Transylvanie* (n° du troisième trimestre de 1832), l'opinion que l'ivrognerie résultait d'un

2me éd., vol. I, p. 111, 112; Elliotson's Blumenbach, 4me éd., p. 304; Dr A. Combe's *Physiology of Digestion*, etc., p. 32.

(1) Voyez la *Physiologie de la Digestion* par le docteur André Combe, et ses *Observations sur l'aliénation mentale.*

(2) Ces observations ne sont pas faites pour inspirer la confiance : les médecins auraient dû décrire la nature et l'étendue des lésions organiques.

(*Note du traducteur.*)

état anormal de l'alimentivité. En conséquence, il recommande, au lieu de remontrances inutiles aux ivrognes, la séquestration et le calme, les saignées, les ventouses, les purgatifs, l'eau froide et la diète, comme les meilleurs moyens de guérison, et il assure que l'emploi de ces moyens a été très-utile aux médecins de la maison des fous de Kentucky. Les idées du Dr Caldwell sont d'accord avec la cinquième observation de MM. Ambros et Pentelithe : il s'agit d'un vieil ivrogne, dans le cerveau duquel ils trouvèrent une érosion très-distincte sur l'organe de l'alimentivité, à la partie gauche du cerveau. Ces auteurs rapportent plusieurs cas de voracité maladive, dans lesquels, à l'autopsie, on découvrait une lésion organique du cerveau, tandis que l'estomac était à l'état normal (1).

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, qu'une portion du cerveau forme un organe qui nous porte instinctivement à manger et à boire; que de là dépendent les sensations de la faim et de la soif, et peut-être aussi le sens du goûter; « Cependant, » dit Spurzheim, « quoique l'existence de cet organe semble attestée par le raisonnement et l'anatomie comparée, elle n'est encore que problématique. Je possède plusieurs faits qui viennent à l'appui de son existence. »

Organe de l'amour de la vie.

Dans les nombreuses conversations que j'ai eues avec une foule de personnes, sur leurs sentiments intimes, rien n'a plus fortement frappé mon attention que l'énorme différence qu'on

(1) Voyez Monro, *Anatomie pathologique du gosier*, etc., 2me édition, p. 271.

remarque chez les hommes relativement à l'amour de la vie. On croit généralement que le désir de conserver la vie est un sentiment commun agissant sur tous les êtres avec la même intensité; mais les faits prouvent qu'il n'en est pas ainsi. Tous sans doute, aiment la vie, mais à des degrés différents. Quelques individus considèrent la mort comme le plus grand des malheurs et déclarent qu'ils préfèrent vivre dans la plus profonde misère, que de faire le sacrifice d'une partie de leur existence. L'idée du néant est insupportable à leur imagination et un de leurs plus forts arguments pour soutenir l'immortalité de l'âme, est que Dieu n'a pu être injuste, et qu'il ne pouvait, sans injustice, faire à l'homme le don de la vie pour le replonger ensuite dans le néant. Vivre est, selon eux, un droit à l'immortalité.

« Si tu parvenais à me convaincre que les vœux ardents de l'homme à une autre vie seront déçus, que de nouvelles et insupportables angoisses pour mon cœur déchiré! Ah! quelles que soient les pensées qu'inspirent le bonheur ou le désespoir, l'idée du néant blesse l'âme et recule encore les bornes des souffrances humaines. » (*Nuits d'Young.*)

Il en est qui ne tiennent pas autant à la vie, et qui considèrent le malheur de quitter les objets de leurs affections, comme les seuls maux de la mort. Ils attachent si peu de prix à la vie pour elle-même, qu'ils l'abandonnent presque sans regret; la mort, envisagée comme le terme de l'existence, n'a rien qui les effraie, et l'espérance de l'immortalité n'est pas considérée par eux comme nécessaire au bonheur de leur vie terrestre. J'ai rencontré les diverses manières de sentir, combinées avec les dispositions les plus opposées sous tous les autres rapports. L'homme gai, riche et bien portant, n'est pas toujours celui qui se montre le plus attaché à la vie, pas plus que l'homme malheureux et misanthrope ne se montre le plus disposé à en faire le sacrifice; ce sentiment est tout à fait indépen-

dant de l'état heureux ou malheureux où se trouve l'individu.

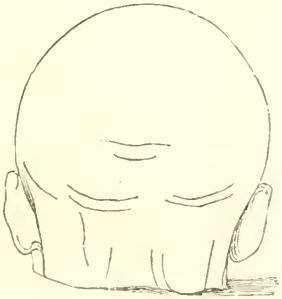
Ces différences ne dépendent pas davantage des qualités morales et religieuses de l'homme. Ce trait du caractère humain n'est pas généralement apprécié; cependant j'ai eu de si nombreuses occasions de reconnaître les divers degrés de force de ce sentiment chez des personnes de bonne foi et d'un bon jugement, que je suis resté convaincu de l'existence d'un organe de l'amour de la vie. Nous semblons être attachés à l'existence en elle-même par une faculté primitive et indépendante, de même que par d'autres nous sommes portés à la défendre et à la transmettre. Byron ne concevait pas les efforts qu'il avait faits dans une circonstance de sa vie pour échapper à la submersion, lui qui tant de fois avait désiré de mourir. Le Dr John Aikin, si bon et si simple, ne concevait pas le sentiment de l'amour de la vie. « J'ai souvent causé, » dit-il, « avec des personnes qui me faisaient l'aveu d'un sentiment que je puis à peine comprendre, d'un attachement outré à la vie, lorsqu'elles avaient cessé de la considérer comme une source de bonheur. » Le Dr Thomas Brown traite de cette faculté sous le nom de *désir de la conservation de l'existence.* « Ce désir, » dit-il, « est un sentiment général à l'homme, et une preuve évidente de la bonté de Dieu, qui, en lui imposant une série de devoirs, dont l'accomplissement exige un certain nombre d'années sur cette terre de transition vers un monde meilleur, n'a pas voulu que l'homme considérât comme un fardeau, un exil, le temps d'épreuve qu'il a voulu lui imposer; il lui a donné des passions qui jettent une sorte d'enchantement sur les émotions du cœur, et fait dériver le bonheur de l'accomplissement de nos devoirs, de notre séjour sur la terre, de nos rapports sociaux, de l'exercice de la profession que nous avons embrassée (1). »

(1) *Letters to his Son,* vol. II.

Cet organe est probablement situé à la base du crâne. Le seul fait tendant à établir son siége est contenu dans une observation du Dr André Combe, insérée dans le *Journal de phrénologie*, vol. III, p. 471. En disséquant le cerveau d'une dame âgée d'environ soixante ans, qui, plusieurs années avant sa mort, envisageait sa fin avec une extrême frayeur, il trouva un développement énorme d'une des circonvolutions de la base du lobe moyen du cerveau, dont la fonction est encore inconnue. « Ce développement était trop frappant pour ne pas attirer notre attention : il était situé près de la ligne médiane, au bord interne et basilaire du lobe moyen, et par conséquent de l'organe de la destructivité; la région correspondante du crâne présentait une cavité profonde, s'étendant longitudinalement, en forme de gouttière à bords saillants. Cet enfoncement, extrêmement remarquable, formait une anomalie que je n'avais pas encore observée auparavant. Le lieu où gît cette circonvolution fait que la proéminence ne peut être aperçue pendant la vie, et sa fonction ne peut, en conséquence, être constatée; des observations subséquentes prouveront si elle a quelques rapports avec l'amour de la vie : tout ce qu'on peut dire maintenant, c'est que l'amour de la vie est un sentiment *sui generis*, qui ne résulte ni d'une faculté, ni de la combinaison de plusieurs facultés connues; la dame qui fait le sujet de l'observation avait ce sentiment au plus haut degré possible. Le temps et l'observation feront connaître un jour s'il existe une coïncidence entre cette faculté et l'extrême développement de la circonvolution dont nous avons parlé. » Spurzheim était disposé à admettre l'existence de cette faculté qu'il nommait *vitativité*. « Il est très-probable, » dit-il, « qu'il existe un instinct particulier de *l'amour de la vie*, et je crois que l'organe de cette faculté est formé de la portion du cerveau qui se trouve à la base du crâne entre les lobes postérieurs et moyens, en dedans de la combativité. »

7. — Sécrétivité.

Cet organe est situé vers l'angle inférieur et antérieur de l'os pariétal, immédiatement au-dessus de la destructivité, ou à la région moyenne et latérale du cerveau. Quand l'organe de la destructivité est fort développé, un observateur peu attentif pourrait être induit en erreur et le prendre pour la sécrétivité; ainsi donc il est nécessaire de remarquer que ce dernier organe est placé plus haut et un peu plus en avant que le premier, et qu'au lieu de présenter la forme d'un segment de cercle, il s'étend longitudinalement. Quand les deux organes sont très-proéminents, les régions inférieures et moyennes des côtés de la tête forment une saillie remarquable. Le lecteur peut comparer les crânes représentés pages 235 et 236. La tête rasée figurée ici est celle d'un homme connu par sa discrétion, et dont le caractère est tracé dans le *Journal phrénologique*, tome VIII, p. 206. Gall fait ainsi qu'il suit l'histoire de la découverte de cet organe. Dès sa plus grande jeunesse, il fut



frappé du caractère et de la forme de la tête d'un de ses compagnons, aimable et spirituel, mais surtout excessivement fin et rusé; sa tête était très-large vers les tempes et elle se portait naturellement en avant; quoique fidèle à ses amis, il semblait se complaire à tromper; son langage habituel dénotait un esprit rusé. « Il ressemblait, » dit Gall, « à ces jeunes chats qui, en jouant, feignent de dormir pour s'attaquer à l'improviste. » Un autre de ses compagnons semblait la candeur personnifiée; personne ne se défiait de lui; sa démarche, ses manières étaient celles d'un chat qui guette une souris; il était

faux et perfide, et trompait de la manière la plus indigne ses parents, ses professeurs et ses camarades; sa tête prenait la même attitude que celle du précédent; sa figure était belle, mais excessivement large aux tempes. Un des malades de Gall, qui mourut phthisique, passait généralement pour un honnête homme : Gall avait été frappé de la largeur excessive de sa tête, à la région temporale; peu de temps après sa mort, il apprit qu'il avait extorqué à plusieurs de ses camarades, et même à sa mère, d'assez fortes sommes. A Vienne, il rencontrait souvent, dans la société, un médecin instruit, mais qui était généralement méprisé pour la fausseté de son caractère; sous prétexte de trafiquer d'objets d'art, il volait tous ceux qui avaient confiance en lui. Il porta si loin ses filouteries, que le gouvernement avertit le public, par la voie des journaux, de se méfier de lui; son adresse le faisait échapper à toutes les condamnations. Il lui arriva souvent de dire à Gall qu'il ne connaissait pas de plus grand plaisir que de tromper, surtout ceux qui avaient l'air de le mépriser. Comme sa tête présentait la même largeur des tempes que celle des individus dont nous avons déjà parlé, Gall en conçut l'idée qu'il pouvait exister dans l'esprit une tendance primitive à la ruse, dépendant d'un organe particulier du cerveau. De nombreuses observations ont confirmé cette conjecture.

La nature et le but de cette propensité paraissent être les suivants : les diverses facultés de l'esprit humain sont susceptibles d'une activité involontaire sous l'influence de causes internes ou externes. Ainsi une amativité active fait naître des sentiments correspondant à la nature de cette faculté; l'acquisivité inspire un vif désir de posséder; l'amour de l'approbation remplit l'esprit de projets ambitieux; chacun a la conscience de ces sentiments quand ils s'éveillent involontairement dans l'esprit, et il arrive souvent que la raison réagit contre eux. Des pensées de toute espèce jaillissent également des

divers organes intellectuels, et des faits que nous avons intérêt à ne pas divulguer surchargent notre mémoire. Si nous exprimions ouvertement nos idées dans toute leur vivacité, les relations sociales seraient impossibles; l'homme fuirait la société de ses semblables. L'*Othello* de Shakspeare offre ce caractère dans le personnage de Iago.

Une tendance instinctive à renfermer dans son esprit, à cacher aux yeux du monde, les émotions diverses et les idées involontaires qui y naissent, était nécessaire à l'homme pour prévenir leur explosion; la nature y a pourvu par l'organe de la secrétivité. C'est une tendance instinctive à dissimuler; son but légitime est de restreindre la manifestation de nos pensées et de nos émotions, jusqu'à ce que le jugement ait prononcé sur leur à-propos. « Le fou, » dit Salomon, « dit tout ce qu'il pense; le sage ne divulgue sa pensée qu'à propos. »

En outre, l'homme et les animaux sont exposés à certaines agressions, qu'ils évitent par adresse quand ils ne peuvent les repousser à force ouverte. La nature, par cette propensité, a ajouté à leurs moyens la défense, la prudence, l'adresse et la ruse.

Une certaine énergie de cet organe est la condition essentielle d'un caractère prudent; il sert de frein à l'impulsion des autres facultés, et de garantie contre une indiscrète curiosité. « Quand Napoléon, » dit Walter Scott, « croyait être observé, il avait la puissance de donner à ses traits un air d'indifférence, que caractérisait un sourire vague et indéfini; sa figure alors ressemblait à un buste de marbre (1). » J'ai souvent observé que cette puissance résulte d'une forte secrétivité. Ceux chez lesquels cet organe est faible, ont, en général, trop de naïveté pour les rapports ordinaires de la vie; ils manquent de tact; leurs manières indiquent l'étourderie et laissent apercevoir

(1) *Vie de Napoléon*, IV, pag. 37.

les moindres émotions, les moindres pensées qui surgissent dans leur esprit, sans égard pour les personnes, les lieux, les temps, les circonstances.

M. Scott, dans un excellent essai sur cette propensité, publié dans les *Transactions de la Société phrénologique*, remarque qu'il donne le désir de découvrir les secrets des autres, aussi bien que de cacher les siens. L'auteur de *Quentin Durward*, en peignant le caractère de Louis XI, trace un tableau complet de cette propensité : « Le roi, » dit-il, « était calme, rusé et sans cesse occupé de ses propres intérêts; il dissimulait avec un soin extrême sa pensée, son but, ses sentiments réels à tous ceux qui l'approchaient, et avait coutume de dire : « Celui-là « n'est pas digne de régner, qui ne sait pas dissimuler; et, « quant à moi, je jetterais mon bonnet au feu, s'il savait ce que « je pense » ; comme toutes les personnes astucieuses, il aimait à sonder le fond du cœur des autres et à cacher le sien (1). » Rien de plus exact que ce trait historique : sous ce point de vue, un large développement de cet organe, quand il est combiné avec des sentiments moraux élevés et une intelligence éclairée, est un don précieux. Les personnes ainsi constituées possèdent en elles-mêmes le talent de l'intrigue et savent découvrir les secrètes machinations des autres assez tôt pour s'en défendre. Elles savent discerner avec adresse le langage de la fraude, distinguer la pensée ou le but de l'homme sous le masque dont il se couvre dans la plupart des affaires de la vie; la discrétion est indispensable pour arriver au succès; elle est justement considérée comme un des premiers devoirs de l'amitié. « Si tu as tiré ton épée contre ton ami, « dit le fils de Sirach, « ne te désespère pas, tu peux regagner sa faveur; si tu as médit de lui, ne crains rien, la réconciliation est encore possible; mais ne lui reproche pas un service rendu, ne blesse

(1) Vol. I, pag. 7.

pas son orgueil, *ne trahis pas son secret*, ne le blesse pas en traître, car ce sont là des choses qui brisent à tout jamais l'amitié (1). » La secrétivité est un élément essentiel de la politesse, qui consiste surtout à éviter toute expression qui pourrait être désagréable. Montaigne a fort bien distingué l'usage de l'abus de cette faculté : « Un homme, » dit-il, « ne doit pas dire tout ce qu'il pense, ce serait folie; mais il ne doit dire que ce qu'il croit vrai, s'il ne veut être accusé d'imposture (2). » Le caractère d'Adam Parson, de Fielding, indique l'absence totale de cet organe ; il ne peut rien cacher et ne soupçonne jamais la bonne foi des autres. Iago peint Othello de la même manière : « Le More est franc et ouvert de sa nature, il croit honnête tout homme qui veut le paraître; et se laisse mener par le nez comme un âne.

(*Othello*, act. I, sc. II.)

Quand cette faculté est trop énergique ou mal dirigée, elle engendre de grands abus; elle donne naissance à l'esprit de déception, d'intrigue et de servilité, et même à la plus profonde dissimulation ; la ruse est considérée comme de l'habileté, tromper n'est plus que du savoir-faire; elle présente le mensonge, l'hypocrisie, l'intrigue et la dissimulation, comme des moyens d'arriver au but. Ceux chez qui la secrétivité prédomine, jugeant l'espèce humaine par eux-mêmes, voient, en général, les affaires de ce monde sous un faux point de vue ; ils ne croient pas à la bonne foi des autres, la vie leur semble un continuel stratagème, pendant lequel chacun cherche à tromper son voisin; ils s'imaginent que l'on est sans cesse occupé à interpréter leurs plus secrètes pensées, et ils mettent tous leurs soins à les dissimuler : un homme ainsi organisé ne répond jamais que d'une manière évasive.

(1) Ecclus. XXII, — 21.
(2) *Essais*. B. II, ch. 17.

L'homme abusant de cette propensité se complaît à faire mystère des choses les plus insignifiantes; il cache ses moindres mouvements, ses moindres actions, même quand leur communication importe au bonheur de ses proches. Le Dr Johnson dit, en parlant de Pope, qu'il était si artificieux, qu'il essayait toujours d'arriver à son but par des moyens détournés ou cachés : à peine demandait-il son thé ouvertement. Son amour de la dissimulation était tel, que lady Bolingbroke avait l'habitude de dire qu'il aurait fait de la politique sur *des choux et des carottes.*

Le Dr King rapporte, dans ses *Anecdotes de son siècle* (p. 237), un cas fort curieux de *secrétivité* d'une personne de sa connaissance, nommée Howe. Un matin, M. Howe se lève de bonne heure et dit à sa femme qu'il est obligé de se rendre à la Tour pour terminer une affaire; et le même jour, à midi, elle reçoit de lui un billet qui lui annonce qu'il est obligé de se rendre en Hollande, et qu'il sera probablement absent de trois semaines à un mois. Son absence dura dix-sept ans, pendant lesquels elle n'entendit plus parler de lui. Néanmoins, au lieu de se rendre en Hollande, il s'établit dans une rue voisine de la sienne, y loua une chambre et y resta caché durant sa longue absence. Pendant la seconde ou la troisième année qui suivit son prétendu départ, sa femme fut obligée de solliciter un acte du parlement pour être autorisée à gérer ses affaires et à prélever une pension sur ses biens. Il laissa solliciter et passer cet acte en se donnant le plaisir de l'entendre discuter et voter. Environ dix ans après sa disparution, il fit la connaissance d'une personne qui occupait la maison située en face de celle de sa femme, et y dîna fort souvent, en sorte qu'il pouvait fréquemment l'apercevoir à sa fenêtre; il se rendait aussi à l'église qu'elle fréquentait, et se plaçait toujours de manière à la voir sans pouvoir en être aperçu. « De retour chez lui, » dit le Dr King, « il ne voulut jamais confier, même à ses amis

les plus intimes, la cause réelle de cette singulière conduite ; il n'en existait probablement aucune; mais on pouvait juger, par son embarras, combien il était mécontent de lui-même. » Nul doute qu'une forte et prédominante secrétivité n'ait été le principal mobile de sa conduite.

« C'est par cette faculté, » dit Gall, « qu'un général d'armée use de stratagèmes pour tromper l'ennemi, qu'il cache ses forces et dissimule ses entreprises par de fausses attaques et des contre-marches. » Cicéron avait déjà remarqué combien les généraux diffèrent entre eux sous ce rapport. « Annibal, chez les Carthaginois, » dit-il, « et, parmi nous, Quintus Maximus, sont cités comme des hommes prudents, discrets, silencieux, dissimulés, réussissant par stratagème, faisant sans cesse espionner l'ennemi, et trompant leurs conseils. D'autres, loin d'être artificieux, se montrent simples et ouverts au point de ne souffrir aucun moyen détourné, de repousser tout ce qui ressemble à une trahison; ces hommes aiment la vérité et détestent la fraude. » Cicéron observe encore, « qu'il n'est pas de plus grands fléaux dans la société, que ces adroits fripons qui savent cacher leur perversité sous le masque de la bonhomie et de la simplicité (1). »

Les marchands chez lesquels cet organe prédomine cachent volontiers leurs affaires, même à leur femme et à leurs enfants qui, souvent, sont surpris par la banqueroute de leur père, au moment où ils avaient le moins d'inquiétude sur l'état de sa fortune. Ces personnes s'excusent ordinairement en disant qu'elles voulaient ménager la sensibilité de leur famille; mais la défiance qu'annonce une telle conduite blesse bien plus profondément les esprits bien faits, que ne le feraient les malheurs qu'ils veulent cacher. Les sources véritables d'une telle conduite sont une puissante *estime de soi* qui ne peut se ré-

(1) De *Officiis*. Lib. I—III.

soudre à l'aveu de l'inconduite ou de l'infortune, et une secrétivité exagérée qui leur donne une aversion instinctive pour tout aveu candide et complet. La maxime favorite de ces individus est que le secret est l'âme des affaires. Cette maxime ne convient, en réalité, qu'aux esprits étroits dominés par cette propensité.

Ceux chez qui cet organe est fort, et qui croient pouvoir cacher leur caractère, se montrent tourmentés de l'idée que la phrénologie donne les moyens d'apprécier les plus secrètes dispositions de l'esprit; ils pensent, du reste, qu'il est fort difficile d'apprécier les sentiments naturels d'après le développement des différentes parties du cerveau, parce qu'ils s'imaginent que jamais les actions ne décèlent leurs motifs et leurs sentiments véritables. Ils se trompent dans l'estime qu'ils font de leur puissance de dissimulation; car la secrétivité ne détruit pas nos propensités, mais seulement modifie les moyens de les satisfaire; et, s'ils parviennent même à les cacher, le phrénologue a encore sur eux l'avantage, car il découvre que, chez eux, l'organe de la secrétivité est proéminent, et leur extrême réserve manifeste suffisamment la faculté dont l'organe est le plus développé.

La société présente, à chaque instant, sous mille formes diverses, les abus de cette propensité : combien ne rencontre-t-on pas de personnes dont les manières polies, bienveillantes et agréables, cachent un esprit de haine et de médisance? Leur conduite résulte de l'impulsion de la secrétivité et de l'amour de l'approbation, et peut-être du concours de la vénération s'adressant à l'amour de l'approbation des autres et cherchant à leur plaire par des marques de respect. La consciencioslté manque infailliblement chez ces individus. Il est des personnes qui, pour rien au monde, ne voudraient dire une vérité désagréable à une connaissance; ceci résulte aussi de l'impulsion combinée de la secrétivité et de l'amour de l'approbation.

M. Scott fait admirablement ressortir l'influence qu'exerce la secrétivité sur le caractère comique ; la faculté de conter les choses les plus plaisantes d'un air sérieux dépend de cet organe; l'air grave de certains hommes dont les idées sont habituellement bouffonnes vient de la même source. Un acteur qui possède cette puissance comique agit sur la secrétivité des masses ; les spectateurs, qui voient l'absurdité cachée sous une apparence extérieure de gravité, éprouvent une jouissance de cette faculté, qui se plaît autant à lire sous le masque des autres, qu'à rendre le sien impénétrable. Une autre source du comique consiste à découvrir les petits projets cachés de nos amis; de les montrer dans toute leur insignifiance, alors qu'ils affectent de les tenir secrets comme matières de grande importance. « Le plaisant, » dit M. Scott, « aime à découvrir les petits projets de déception, et le comique qui en ressort dépend du contraste qu'il établit entre le caractère réel de l'individu et celui dont il voudrait se donner l'apparence (1). » On voit que la secrétivité donne seulement le savoir-faire et la faculté de découvrir les petites faiblesses des autres; l'esprit est nécessaire pour en tirer des effets comiques. Ainsi une personne douée de beaucoup d'esprit et d'une faible secrétivité ne sera jamais un parfait comique, malgré tout le brillant de sa conversation. Une personne douée, au contraire, d'une forte secrétivité, mais d'un esprit médiocre, aura des idées très-bouffonnes et se montrera fort ordinaire dans une conversation sensée.

Il est curieux d'observer que les Italiens et les Anglais, chez lesquels cet organe est très-fort, aiment beaucoup l'esprit bouffon (*humour*), tandis que les Français, chez lesquels il est modéré, le connaissent à peine. En raison de cette confor-

(1) *Phrenol. trans.*, p. 174. *Phrenol. Journ.*, II, 596; IV, 503; VIII, 216-221.

mation nationale, les Anglais et les Italiens se montrent fort réservés dans leurs rapports avec les étrangers, tandis que les Français ont le caractère tellement ouvert, qu'ils confient leurs affaires à tout le monde. Le Français semble fait pour vivre et mourir en public; l'Anglais se renferme chez lui, sa demeure est comme une forteresse où personne ne peut surveiller ses actions. D'autres facultés contribuent aussi à cette variété dans les goûts des deux nations, mais la secrétivité en est le mobile principal.

J'ai toujours trouvé un fort développement de la secrétivité sur la tête des acteurs et de la plupart des artistes, et j'ai eu l'occasion d'en examiner beaucoup. Le buste de Clara Fisher offre une forte proéminence de la secrétivité. La théorie des effets qu'elle produit, relativement au talent dramatique, est celle-ci : L'acteur doit souvent dissimuler son caractère réel pour prendre l'allure et le langage d'un caractère tout opposé. La secrétivité lui donne la puissance de faire taire toutes celles de ses facultés qui ne doivent pas concourir à la représentation du personnage qu'il joue, et de feindre des passions qu'il n'éprouve pas et qu'il doit néanmoins exprimer avec une grande énergie. Si vous supposez qu'un acteur, dont la bienveillance et la consciencioslté sont fortes, soit appelé à jouer le rôle de Iago, caractère dans lequel l'égoïsme et la méchanceté prédominent, il faut que la secrétivité lui donne les moyens de dissimuler le langage naturel de ses sentiments élevés, pour prendre le ton, le geste, le regard qu'inspirent la combativité, la destructivité et l'estime de soi réunies, pour prendre, enfin, le naturel de Iago. Le peintre, le sculpteur en ont également besoin; la plupart, pour étudier l'expression des passions humaines qu'ils veulent peindre, se placent devant une glace et cherchent à les reproduire sur leur propre figure pour les rendre sur le marbre ou la toile. Le travail intellectuel est le même que celui de l'acteur, et dépend également de la secrétivité.

Dans cette analyse, je diffère sur un point avec M. Scott. Il pense que la secrétivité donne non-seulement la puissance négative de dissimuler son caractère véritable, mais encore la puissance positive de se donner à volonté le langage des sentiments que l'on veut feindre; ainsi certaines personnes sont capables d'environner de témoignages d'estime et d'amitié des individus qu'elles haïssent au fond de l'âme : M. Scott croit que la secrétivité est la faculté qui leur donne les moyens de cacher leur haine et de prendre en même temps le langage de l'adhésivité, de la bienveillance, de la vénération et de l'amour de l'approbation; ces derniers effets me paraissent plutôt dépendre de l'imitation et de la secrétivité combinées.

Quand la secrétivité et la circonspection sont également énergiques, elles inspirent une extrême réserve, et même chez les individus qui ont peu d'usage du monde, elles éveillent des soupçons, de vagues terreurs, font rêver des complots formés contre le bonheur et l'existence des malheureux ainsi organisés: ces terreurs n'ont, en général, d'autre fondement qu'une déplorable organisation.

Une forte secrétivité, jointe à une faible consciencioseté, prédispose au mensonge et au vol si l'acquisivité vient s'y joindre. Il est remarquable que cet organe se montre plus généralement fort chez les voleurs que l'acquisivité; il porte à commettre le délit, probablement par l'amour de la dissimulation qu'il fait naître dans l'esprit. Il donne la confiance que tout restera caché, qu'aucune intelligence ne pourra découvrir la fraude; il donne aussi l'astuce, si nécessaire aux voleurs; le 1er vol. du *Journal phrénologique* contient, p. 611, quelques aperçus ingénieux du Dr André Combe sur l'influence de la secrétivité comme élément nécessaire du caractère des voleurs. Cet organe était très-fort chez David Haggart et chez grand nombre de voleurs exécutés et dont nous possédons les crânes. Il l'était

également chez Linn (*V.* la planche p. 170), qui, quoique avec l'apparence d'une extrême simplicité, parvint à s'échapper de la prison, sans avoir éveillé le moindre soupçon, et agit avec tant d'adresse que sa trace ne put être retrouvée. Cet organe était encore très-développé chez Gottfried et Tardy (p. 150 et 236), qui, tous deux, étaient extrêmement rusés. La destructivité étant aussi très-forte, ils empoisonnèrent : genre de crime que préfèrent, en général, les assassins chez lesquels la secrétivité prédomine. Le 3 décembre 1823, je vis, dans la prison d'Édimbourg, John Reid, garçon de seize ans, condamné à mort (mais dont la peine fut commuée) pour vol avec effraction. Sa tête était d'une largeur extraordinaire pour son âge, et la secrétivité était énormément développée ; l'acquisivité était aussi très-forte et la consciencioslté nulle. Le révérend M. Porteous, chapelain de la prison, disait que la faculté que possédait Reid de cacher ses pensées et ses sentiments était des plus extraordinaires, et que son crime annonçait une audace et une prudence presque inconcevables. Il avait grimpé sur les épaules de son complice à l'étage d'une maison habitée, était entré par une fenêtre, et, quoique quelqu'un fût couché dans une des chambres correspondant au même palier, et qu'une lampe fût allumée dans l'antichambre, il avait descendu l'escalier, était entré dans la salle à manger, avait dépouillé le buffet, et s'était échappé sans avoir été entendu.

Un autre effet d'une forte secrétivité, surtout quand elle est aidée par une grande fermeté, est de donner la force de toute expression extérieure de la douleur, même quand elle est extrême. Ann. Ross (dont l'histoire a été rapportée par par M. Richard Carmichael, de Dublin (1)), pour exciter la compassion de quelques dames charitables, s'était enfoncé dans

(1) *Phrenological Journal*, II, 42.

le bras des aiguilles, qui occasionnèrent des accidents tels qu'on en vint à l'amputation sans qu'elle voulût avouer la cause de son mal (1). On les trouva en disséquant le membre, et elle se montra plus affligée de voir son artifice découvert que de la perte de son bras. Elle manifesta l'énergie de cette faculté par une foule d'autres mensonges. J'examinai sa tête, et M. Carmichael la fit mouler pour l'offrir à la *Société de phrénologie*. On y remarque une forte proéminence de la secrétivité et de la fermeté. Les Indiens de l'Amérique du Nord sont connus par leur stoïcisme dans la douleur; la même combinaison d'organes se remarque sur les crânes de deux individus de ces tribus, que possède la collection de la Société. La secrétivité n'est pas, en général, très-proéminente chez les nègres; aussi cette race a le caractère beaucoup plus ouvert que les autres races humaines. Elle est très-forte chez les Péruviens, et la dissimulation est un trait distinctif de leur caractère (2); elle est aussi très-forte chez les Lapons (3).

Le Dr John Murray Paterson rapporte que les Indous montrent beaucoup de dissimulation, qu'ils sont rusés et faux; cet organe est très-proéminent chez eux.

Quand cette propensité est très-active, elle donne au regard un caractère d'astuce particulier; les yeux roulent à droite et à gauche, la voix est douce, les épaules s'élèvent vers les oreilles, la démarche est furtive et incertaine, et le corps s'avance de côté. Sir Walter Scott a admirablement décrit l'expression que donne à l'ensemble de l'individu cette

(1) Il me semble que des chirurgiens attentifs auraient pu la découvrir. *(Note du traducteur.)*

(2) Robinson, *Histoire d'Amérique*, B. IV, et la *Revue d'Édimbourg*, IX, 437.

(3) *Journal Phrénologique*, IX, 329. — Blumenbach, *Decas Quinta*, pag. 9.

faculté jointe à la circonspection, lorsque, parlant de Cormac Doil, il dit :

> " For *evil* seemed that old man's eye,
> *Dark and designing, fierce yet shy,*
> *Still he avoided forward look,*
> *But slow and circumspectly took*
> *A circling never-ceasing glance,*
> *By doubt and cunning mark'd at once;*
> Which shot a mischief-boding ray,
> From under eye-brows shagged and grey." (1)
> *Lord of the Isles*, Canto iv. p. 24.

Une forte secrétivité produit sur son style des effets remarquables; ses périodes sont embarrassées, entrecoupées de parenthèses, souvent obscures, comme si l'auteur craignait la portée de ses phrases et hésitait entre ce qu'il doit écrire et ce qu'il veut faire entendre. En général, il montre une politesse méticuleuse. Le style de Pope est fortement empreint de cet esprit; aussi cette faculté était chez lui très-énergique; les écrits de Thomas Brown décèlent également la proéminence de cette faculté, ainsi que ceux du poëte Croly; ceux de Goldsmith, au contraire, annoncent une secrétivité modérée. Cet organe, en donnant au romancier la faculté d'amener à propos la succession des événements, et de rendre le dénoûment incertain jusqu'à la fin, contribue beaucoup à l'effet qu'il veut produire. Cet organe était très-fort chez Walter Scott, Swift et Burns (2).

Il est également développé chez certains animaux, et

(1) « Les yeux de ce vieillard semblent animés par l'esprit malin; à la fois sombre et hardi, féroce et défiant, jamais son regard ne se fixe devant lui; mais au contraire il le promène sans cesse avec lenteur et circonspection sur tout ce qui l'environne; on y lit la défiance et l'astuce, et l'éclair qui brille sous ses sourcils épais, blesse comme la pointe d'un stylet. »

(2) *Phrenological Journal*, IX, 64.

Gall remarque qu'il exige une étude particulière sur chaque espèce. Dans l'espèce commune des singes, par exemple, la proéminence qui l'indique commence au-dessus de l'origine de l'apophyse zygomatique, et s'étend en avant jusque vers la partie moyenne de cet os. Sa position est la même dans le tigre, le chat et le renard; cette région est très-large chez les animaux et les oiseaux de proie remarquables par leur esprit rusé.

Les auteurs qui ont écrit sur l'aliénation mentale, ont décrit le genre de folie qui résulte de la surexcitation maladive de cet organe (1). L'adresse que mettent la plupart de ces malades à cacher leur état, a souvent excité l'étonnement. Fodéré rapporte l'observation de deux malades, longtemps renfermés dans l'hôpital des fous de Marseille : après un assez long espace de temps d'une guérison apparente, leurs familles demandèrent leur sortie; mais craignant de se tromper, il voulut auparavant avoir une longue conversation avec eux. Pendant une heure et demie, qu'il évita de toucher le point de leur délire, ils répondirent convenablement et comme l'auraient pu faire des personnes de bon sens; mais ayant abordé le sujet de leur manie, il vit leurs regards s'animer; les muscles de la face se contractèrent, l'agitation survint malgré les efforts inouïs que les malades faisaient pour la dissimuler; il fut obligé de maintenir leur réclusion. Pinel donne l'histoire d'un grand nombre de maniaques dont l'astuce et la réserve étaient vraiment extraordinaires. Le Dr Marshal rapporte l'observation d'un homme qui se trouvait renfermé à l'hospice de Bethlem, en 1789, et qui se montrait si rusé, si adroit et si flatteur, que le gardien le nommait *monsieur le fin;* c'était surtout quand il avait besoin d'indulgence qu'il déployait

(1) Voyez *Observations sur les maladies mentales*, par A. Combe, pages 182-250.

toute sa ruse; mais quand, par ses flatteries et ses soumissions il n'obtenait pas ce qu'il voulait, alors il cherchait à se venger, inventait quelque histoire vraisemblable contre ses gardiens, et les dénonçait adroitement au directeur. Quand il arrivait de nouveaux malades, il s'empressait de les introduire, se montrait poli avec eux, et lorsqu'il avait gagné leur confiance, il essayait de leur soutirer quelque argent; s'il ne pouvait pas les amener à lui en donner, il les volait adroitement.

Les métaphysiciens systématiques n'admettent aucune faculté correspondante à cette propensité, et je ne sache pas qu'ils donnent une théorie de la ruse, quoiqu'elle fasse bien manifestement partie du caractère humain. Cette propensité a été néanmoins observée par un grand nombre d'écrivains. Bacon, dans son *Essai sur la ruse* (Essay on cunning), signale un grand nombre d'abus de la secrétivité. « Nous envisageons la ruse, » dit-il, « comme une sagacité mal employée, et certainement il y a une grande différence entre un homme sage et un homme rusé, non-seulement sous le point de vue de l'honnêteté, mais encore de l'habileté. Tel sait arranger les cartes qui cependant joue mal. On trouve dans *Peveril du Pic* le dialogue suivant : « Votre Grâce estime très-haut *sa sagesse.* » — « Son adresse, au moins, » réplique Buckingham, « dans les affaires de ce monde elle tient souvent la sagesse en échec. »

L'existence de cet organe est prouvée.

8. Acquisivité.

L'organe de cette faculté est situé à l'angle antérieur et inférieur de l'os pariétal. Spurzheim le désignait d'abord sous le nom de *convoitisivité.* Sir G. S. Mackenzie conseilla de lui donner le nom, plus convenable, d'*acquisivité,* nom que Spurzheim adopta dans la suite.

Les métaphysiciens n'admettent pas, dans l'esprit humain,

une propensité à *acquérir*, qui porte l'homme à amasser sans but direct. Le Dr Hutcheson dit : « Ainsi, aussitôt que nous comprenons que la richesse peut servir à gratifier nos fantaisies, nous voulons acquérir la richesse, *parce qu'elle nous fournit le moyen de satisfaire tous nos autres désirs.* » M. Stewart dit également : « Tout ce qui nous conduit à la gratification de nos appétits naturels ou de nos désirs *est convoité par nous comme moyen d'arriver à nos fins;* et, étant ainsi habituellement *associé* dans notre pensée avec des objets agréables, nous nous habituons petit à petit à considérer le *moyen* comme ayant une valeur par lui-même, indépendante de son utilité. C'est ainsi que la richesse devient à la fois le but positif de nos désirs, quoique d'abord elle n'ait eu qu'une valeur relative aux moyens qu'elle donne de satisfaire d'autres désirs (1). »

Le même auteur dit ailleurs que « l'avarice est une modification particulière de l'amour du pouvoir, prenant sa source dans les différents usages de l'argent dans les pays commerçants; son influence, comme principe actif, tire sa plus grande force de l'habitude et de l'association (2). »

Le Dr Thomas Brown admet que le désir de la richesse est une modification de l'amour du pouvoir, mais il cherche à démontrer que la théorie de M. Stewart est en défaut relativement à l'avarice, et cherche, par les arguments les plus ingénieux, à prouver que ce sentiment résulte de l'association. Il fait entrer le temps en compte, et donne pour exemple un jeune garçon achetant une pomme. « Avant que l'enfant n'ait échangé le sou qu'il possède contre une pomme ou une orange, « dit-il, « il n'est valable à ses yeux que comme moyen d'obtenir le fruit qu'il convoite; mais, une fois mangé, il a perdu toute sa valeur, tandis qu'il sait que le sou, encore existant, a conservé la sienne, et qu'il serait encore en sa possession s'il

(1) *Éléments*, p. 388.
(2) *Lectures*, vol. III, p. 171.

n'avait pas convoité la pomme; il rêve donc à son sou, dont il ne possède plus l'équivalent, et le regret de l'avoir dépensé s'éveille. Il voudrait n'avoir point fait le marché, et que l'argent, au moyen duquel il pourrait satisfaire quelque nouvelle fantaisie, fût encore dans sa poche. Il résulte de ces réflexions une crainte de dépenser que l'habitude de plusieurs années convertit en parcimonie. »

Rien de plus ingénieux que ce raisonnement; c'est un admirable échantillon de la subtilité métaphysique; mais la base en est fausse. La question est : « Pourquoi cette *crainte de la dépense* n'est-elle ressentie que par certains enfants et certains hommes seulement, tandis que l'amour des jouissances est une qualité générale à la nature humaine? »

Il convient de mentionner cependant que lord Kames (à qui les métaphysiciens reprochent d'admettre un trop grand nombre de facultés), reconnaît l'existence de celle-ci, comme propensité primitive de l'homme, et l'appelle *instinct d'amasser*. « L'homme, » dit-il, « est, par sa nature, un animal collecteur (*a hoarding animal*), il est porté à rassembler les choses qu'il juge propres à son usage, et l'amour de la propriété le porte à conserver ce qu'il a amassé. » Il ajoute : « L'amour de la propriété, qui, de sa nature, est une qualité précieuse, devient un vice dangereux quand il dépasse les bornes de la modération. » Dans un autre ouvrage il observe que « les notions de la propriété prennent leur source dans un sens interne, qui enseigne aux enfants à faire la distinction entre le *mien* et le *tien* (1). »

Quiconque observe la passion de l'avarice dans la vie réelle, doit sentir l'insuffisance des théories de MM. Stewart et Brown. Le Dr King, dans ses *Anecdotes de son temps*, remarque que l'avare « naît imprégné d'un sordide amour de l'argent, qui

(1) *Loose Hints upon Education*, 2 édit. p. 100.

s'annonce dès sa première jeunesse, croît avec lui, augmente dans l'âge mûr, et s'accroît encore, dans la vieillesse, du silence de toutes les autres passions (page 101). » Il cite le lord chancelier Hardwick, le duc de Marlborough, sir James Lowther, sir Thomas Colby et sir William Smith comme des exemples remarquables de ce fait.

Les théories métaphysiques de M. Stewart sont insuffisantes pour expliquer le phénomène de l'avarice, qui n'a en vue d'autre jouissance que celle d'accumuler des richesses; le caractère de Trapbois, *des Aventures de Nigel*, est une admirable personnification de l'acquisivité devenue instinct aveugle, porté au plus haut degré d'énergie et d'activité, et ayant éteint dans l'esprit tout autre sentiment que celui d'une crainte veillant sans cesse à la conservation de son trésor : cette peinture du caractère de l'avare est exagérée sans doute, mais elle est vraie dans ses traits principaux. Il est donc absurde d'attribuer, comme le font les métaphysiciens, une passion aussi intense à une simple association d'idées, à une erreur de l'entendement qui fait voir dans la richesse les jouissances qu'elle peut procurer. La véritable essence du caractère de l'avare est l'amour de l'or indépendamment de toute pensée d'utilité. Les phrénologues ont observé que la passion d'amasser est en raison du volume d'une certaine portion du cerveau, et la considèrent, en conséquence, comme une propensité primitive de l'esprit. Cet organe a été découvert de la manière suivante :

Gall, occupé à comparer les manifestations de l'esprit avec le développement du cerveau, rassemblait chez lui un grand nombre d'individus des classes inférieures, afin d'étudier les diverses propensités primitives, supposant qu'elles se dessinaient chez eux avec plus de simplicité et de vigueur que chez les personnes d'un rang plus élevé. Souvent ces individus rassemblés, encouragés par sa bonhomie, se laissaient aller à s'occuper entre eux de petits larcins, qu'ils appelaient *chi-*

peries, et s'amusaient à désigner ceux qui y excellaient. Les *chipeurs* eux-mêmes se montraient fiers de leur *savoir-faire*. Gall remarqua en même temps que quelques-uns montraient une aversion insurmontable pour le vol, et préféraient subir les privations les plus dures que d'accepter une part du pain ou des fruits que leurs camarades avaient dérobés, tandis que les autres tournaient leurs scrupules en ridicule et les traitaient d'imbéciles.

Afin de découvrir si cette tendance au larcin était en rapport avec un organe particulier du cerveau, Gall divisa les individus qui se trouvaient rassemblés chez lui en trois classes : dans la première, il rangea les filous; dans la seconde, ceux qui avaient, au contraire, le vol en horreur ; dans la troisième, ceux qui l'envisageaient avec indifférence. En comparant les têtes de ces trois classes, il trouva que les filous les plus invétérés avaient une proéminence s'étendant de la région occupée par la secrétivité à l'angle externe de l'arcade sourcilière; tandis que cette région se montrait aplatie chez ceux qui avaient horreur du vol. Chez les indifférents, cette région présentait une saillie plus ou moins visible, mais incomparablement moindre que celle des voleurs. A mesure qu'il eut l'occasion de répéter ses expériences, il obtint des résultats identiques (1).

S'étant assuré de la constance des *faits*, l'idée surgit naturellement dans son esprit que la propensité *à s'approprier* devait avoir quelque connexion avec la configuration particulière du cerveau qui l'avait si fortement frappé. On ne pouvait pas les attribuer à l'éducation, car les sujets soumis à ses obser-

(1) L'impulsion que l'acquisivité donne aux sentiments moraux n'est pas exactement tracée dans les observations de Gall. Cet organe peut être très fort chez une personne qui pourtant aura horreur du vol, si les organes de la consciencioslté, de la bienveillance et de la réflexion sont aussi proéminents : Tel aura l'amour de la propriété, mais de la propriété honnêtement acquise.

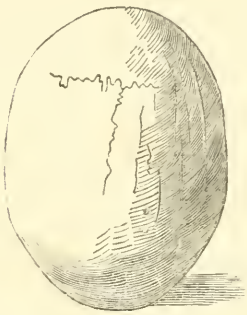
vations n'en avaient reçu aucune; enfants de la nature, ils avaient été abandonnés à leurs propres instincts : quelques-uns de ceux qui détestaient le vol étaient précisément ceux dont l'éducation avait été le plus complétement abandonnée; les besoins, les circonstances étaient presque les mêmes pour tous : il en était de même pour l'exemple. Les différences morales ne pouvaient donc être attribuées qu'à l'influence de leur constitution physique.

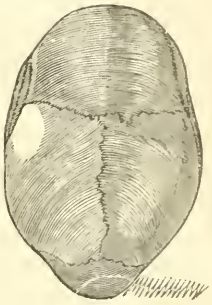
A cette époque, Gall était médecin de l'hospice des sourds et muets; les enfants y étaient admis de six à quatorze ans sans avoir reçu aucune éducation préliminaire. M. May, psychologiste distingué, directeur de l'établissement, M. Vénus, professeur, et lui, possédaient, en conséquence, les moyens de faire des observations précieuses sur l'état mental primitif de ces enfants. Quelques-uns d'entre eux étaient remarquables par un penchant décidé au vol, tandis que les autres ne montraient pas la moindre inclination vers ce vice. On parvenait à en corriger quelques-uns, mais il en était qui se montraient tout à fait incorrigibles; les punitions les plus sévères ne produisirent aucun effet sur l'un d'eux; et se sentant incapable de résister à la tentation, il choisit l'état de tailleur, parce que, dit-il, il pourrait se livrer à son penchant avec impunité. En examinant la tête de ces enfants, il trouva toujours la proéminence en question développée en raison directe de l'énergie de la propensité. Gall fit mouler la tête de ceux chez qui ce penchant se montrait le plus intense, afin de les comparer avec celles des filous et des voleurs qu'il parvenait à se procurer.

Vers cette époque aussi, Gall acquit une autre preuve décisive de la connexion qui existe entre cette propensité et le développement d'une portion du cerveau. En visitant une maison de correction, il vit un garçon de quinze ans, connu pour un voleur fieffé dès ses plus jeunes années. Les châtiments n'avaient produit aucun effet sur lui; et il avait fini par être

condamné à une prison perpétuelle comme incorrigible. Son buste, figuré à la 26me planche de l'atlas de l'ouvrage de Gall, présente une proéminence remarquable à la région du crâne qui correspond à la portion du cerveau maintenant désignée comme siége de l'acquisivité. Le front est bas, étroit et fuyant; son intelligence était extrêmement faible, ce qui explique l'ascendant et l'activité de l'acquisivité.

La planche suivante représente deux crânes, sur l'un desquels l'organe de l'acquisivité est fortement développé; il l'est modérément sur l'autre.





Le désir instinctif d'amasser, résultat de cette propensité, a, par lui-même, quelque chose de vulgaire et de bas; ceux qui en sont dominés nous apparaissent comme des êtres communs, sordides, égoïstes et morts à tout sentiment généreux; mais dans ses résultats il conduit à la richesse, aux dignités, à la considération. Le premier besoin de la nature est de vivre et de jouir; les autres instincts, indépendamment de l'acquisivité, porteraient l'homme à tuer, à manger, à se tisser des vêtements, à satisfaire enfin à ses besoins. Mais s'il bornait son industrie à ces nécessités, s'il se reposait après s'être procuré le strict nécessaire, jamais il n'amasserait de richesses. La richesse consiste dans ce que l'on amasse au-delà des besoins

du moment. Selon les métaphysiciens, il n'existe pas chez l'homme de propensité instinctive qui le porte, par une impulsion naturelle, à ramasser et à accumuler; ils pensent, enfin, que le désir naturel d'une satisfaction immédiate des besoins, ou l'amour de la jouissance, sont les seuls motifs qui portent l'homme à amasser. Mais les phrénologues voient dans l'acquisivité un instinct qui le porte à travailler encore pour le seul plaisir de s'enrichir, alors même qu'il a tout ce qu'il faut pour apaiser sa faim et sa soif, se couvrir convenablement et s'abriter contre les intempéries des saisons. C'est cet instinct qui porte l'agriculteur, l'artisan, le marchand, à déployer toute l'industrie dont ils sont capables; et, loin d'être alors le mobile d'une avarice sordide, il devient, étant bien dirigé, la source d'une vie élégante et commode. Son activité, bien entendue, distingue l'homme civilisé; le prodigue qui ne sait rien conserver vit et meurt sans laisser de traces de son existence; l'artisan laborieux, au contraire, qui, sous l'empire de cette faculté, épargne la moitié du produit de son travail, verse ainsi sa quote-part dans le capital national, et contribue au bien-être des générations futures, dont la prospérité va croissant de siècle en siècle. Mais si la soif des richesses devient le besoin proéminent de l'homme, l'acquisivité étouffe alors les sentiments moraux, dégrade l'esprit et ravale toutes les facultés de l'intelligence.

Cette propensité reçoit l'influence des facultés intellectuelles qui réagissent sur elle. Si l'acquisivité et l'idéalité sont en même temps très-énergiques, elles donnent la passion des collections d'histoire naturelle; quand l'acquisivité est unie aux organes de la forme, du coloris et de l'idéalité, elle inspire le goût des collections de tableaux; si la vénération est forte, elle forme le caractère de l'antiquaire. Il n'est aucun exemple, enfin, qu'un homme ait manifesté la passion d'acquérir, sans que cet organe se soit montré proéminent; tandis que, au con-

traire, je l'ai toujours trouvé extrêmement faible chez ceux qui semblent destinés à ne pouvoir rien conserver.

M. Owen de New Lanark soutient que le désir des richesses n'est pas une propensité naturelle de l'esprit humain; aussi, sur sa propre tête, cet organe, de même que la destructivité dont il nie également l'existence, ne sont que très-peu développés. Ceux chez qui cet organe est très-fort sentent si différemment, qu'ils éprouvent le besoin d'acquérir pour la seule satisfaction d'amasser. S'ils possèdent cinquante arpents de terre, ils feront tout au monde pour en acquérir cinquante autres; et en possédassent-ils des milliers, ils s'efforceraient encore d'en augmenter le nombre. En vain sont-ils convaincus qu'ils possèdent déjà tout ce qu'il faut pour être heureux, qu'ils sont à l'abri de toute espèce de besoins, qu'ils peuvent satisfaire tous leurs désirs, rien ne peut modérer leur propension à ajouter de nouvelles richesses à celles qu'ils possèdent déjà. Ainsi s'explique comment cette insatiable passion d'amasser est une cause de désappointement pour les personnes qui se retirent des affaires afin de jouir des fruits de leur industrie. Le besoin d'ajouter à leurs richesses était sans cesse satisfait par leur genre de vie antérieure; quand cette propensité n'a plus d'aliment, à moins qu'une autre passion ne vienne la remplacer, elles ne trouvent qu'ennui et dégoût dans leur nouvelle situation.

On a objecté, pour nier l'existence de cette propensité, que la propriété est une institution sociale, et qu'il est impossible qu'un désir factice résulte d'un organe cérébral; on peut répondre que l'idée de la propriété tire sa source des suggestions de la faculté dont nous nous occupons, que les lois de la société sont les conséquences et non les causes de son existence. Des lois ont dû être faites pour régler le désir de la possession inhérent à l'espèce humaine, mais elles indiquent évidemment que le désir les a précédées.

Beaucoup de personnes chez qui la bienveillance et l'amour de l'approbation sont très-forts, ainsi que l'acquisivité, s'imaginent difficilement que cette dernière faculté influence leurs sentiments; toujours disposées à ouvrir leur bourse et à dépenser leur fortune, elles n'ont jamais pu accumuler, et ainsi elles se persuadent qu'elles n'ont aucune tendance à acquérir. Mais ces personnes montrent beaucoup d'adresse dans les affaires, leur bonne foi est souvent chancelante; et si elles veulent s'examiner avec attention, elles verront que le désir d'amasser des richesses peut les porter fort loin. Elles professent aussi une grande admiration pour les riches. Au contraire, ceux chez qui cet organe est faible sont préoccupés de tout autre chose que du désir d'amasser. Ils peuvent être laborieux et industrieux, mais sans se préoccuper beaucoup du gain. Leurs châteaux en Espagne ne sont jamais ces palais dorés que rêvent sans cesse ceux qui sont sous l'empire de l'acquisivité.

Les effets de cette faculté peuvent être considérablement modifiés par une *estime de soi* énergique. *L'acquisivité* inspire *l'amour des richesses; l'estime de soi* inspire *l'amour de soi-même.* Leur action unie donne le désir d'acquérir des richesses pour augmenter ses jouissances. Si leur énergie est grande, elles donnent lieu à l'égoïsme le plus sordide, à moins que les sentiments moraux ne viennent contre-balancer leur action.

Gall a observé que les nègres sont peu disposés à amasser, et que cet organe est peu développé chez eux. Ayant eu l'occasion d'observer que, parmi les troupes espagnoles, les Aragonais et les Castillans ont la partie antérieure de la région temporale aplatie, ce qui dénote une faible acquisivité, il s'assura qu'ils sont fidèles serviteurs, également incapables de tromper et de voler. Les Calmouks montrent une organisation et des dispositions tout à fait opposées; ils sont connus pour voleurs et gens de mauvaise foi. Blumenbach, en décrivant leurs crânes, dit qu'ils sont presque globulaires et fort saillants

au siége de l'acquisivité. « *Globosa fere calvariæ forma*, » « *capita ad latera extantia.* » Gall possédait deux crânes de Calmouks, tous deux semblables à ceux décrits par Blumenbach. Spurzheim rapporte également : « qu'un jeune Calmouk, amené à Vienne par le comte de Stahrenberg, devint mélancolique parce que son confesseur, qui l'instruisait dans la religion et la morale, lui avait défendu de voler. On fut obligé de lui permettre de dérober à condition qu'il restituerait les objets volés; profitant de la permission, il enleva adroitement la montre de son professeur pendant qu'il disait la messe, et la lui rendit après en riant. »

Il est difficile de rencontrer un voleur endurci, sans qu'il présente un développement remarquable de cet organe; on peut, cependant, commettre un vol lorsqu'il n'est que médiocre. L'avarice seule est le résultat d'une acquisivité passionnée; le vol exige l'absence des facultés morales qui restreignent nos dangereux penchants. Qu'un individu ait des appétits sensuels énergiques qu'il ne peut satisfaire sans argent, il volera pour s'en procurer, sans qu'il soit nécessaire que l'organe de l'acquisivité soit fort, mais on doit supposer qu'il n'est doué que d'une consciencioslté extrêmement faible.

L'existence de cet organe explique la tendance au vol que montrent, à un degré remarquable, certains individus placés dans des circonstances qui sembleraient devoir les mettre au-dessus de toute tentation. Pendant certaines excitations maladives de cet organe, les sentiments moraux (les facultés réflectives les plus élevées) deviennent impuissants pour réprimer ses impulsions. Gall rapporte plusieurs observations de maladies de cet organe. M. Kneisler, gouverneur de la prison de Prague, lui conta, ainsi qu'à Spurzheim, l'histoire de la femme d'un riche négociant qui volait sans cesse son mari de la manière la plus adroite, au point qu'on fut enfin obligé de la renfermer dans une maison de correction; on essaya de l'en faire

sortir, mais elle vola de nouveau, et on dut la renfermer encore; elle fut condamnée à un troisième et plus long emprisonnement, cela ne l'empêcha pas de se livrer à sa funeste passion, elle volait même en prison; elle avait fort adroitement pratiqué une cachette dans le poêle de la chambre commune, où elle déposait son argent; elle commit un grand nombre de déprédations; on employa mille moyens pour la surprendre : on avait attaché des sonnettes à toutes les portes et aux croisées, mais ce fut en vain. A la fin, on attacha la détente d'un pistolet à la serrure du coffre-fort; elle fut si effrayée par l'explosion, qu'elle n'eut pas le temps de s'échapper. A Copenhague, Gall et Spurzheim virent un voleur incorrigible, qui parfois distribuait aux pauvres le produit de ses vols. Et ailleurs, un voleur, renfermé pour la septième fois, leur assurait avec douleur qu'il ne pouvait s'empêcher d'agir ainsi; il priait qu'on le retînt en prison et que l'on y pourvût à sa subsistance.

A Munster, un homme fut condamné à huit ans d'emprisonnement pour quelques vols : à peine libéré, il commit de nouvelles déprédations et fut condamné à perpétuité; seize ans après, comme il avait révélé un projet de conspiration tramé par les autres détenus, on proposa de le gracier; le juge s'y opposa en disant que le détenu lui avait avoué que son penchant au vol était si fortement enraciné dans sa constitution, que tous les efforts qu'il ferait pour le vaincre seraient inutiles. Un an après, il parvint à s'évader et recommença sa vie antérieure; il fut de nouveau arrêté et il finit par se pendre dans sa prison. « Pendant dix ans que je l'ai connu, » disait Werneking, de qui Gall et Spurzheim tenaient cette observation, « il se fit remarquer par son activité et aussi par sa dévotion pendant le service divin; mais j'appris après sa mort qu'il n'avait pas cessé de se livrer à son fatal penchant, même lorsqu'il était en prison.

Gall rapporte que, parmi les jeunes gens renfermés dans une des prisons de Berlin (*Stadtvogtey*), un en particulier attira l'attention de Spurzheim et la sienne. Ils conseillèrent de ne pas lui rendre la liberté, car, selon eux, il était impossible qu'il ne volât pas. En examinant peu après les registres, le chef qui les avait accompagnés fut fort surpris d'y voir que le prisonnier avait, dès son enfance, manifesté la plus indomptable propensité au vol. Les organes des sentiments élevés étaient extrêmement faibles, tandis que l'acquisivité était extrêmement proéminente; la secrétivité était aussi volumineuse. Cet homme était petit et contrefait : son front, ignoblement bas fuyait en arrière immédiatement au-dessus du sourcil; mais les parties latérales, c'est-à-dire les tempes, étaient larges et proéminentes. En semblable circonstance, aucun phrénologue n'eût hésité à donner un semblable avis.

Dans la prison de Berne, Gall et Spurzheim virent un garçon bossu et mal organisé, âgé de douze ans, qui ne pouvait se défendre de voler. Il dérobait le pain de ses camarades, bien que déjà il en eût les poches remplies. A Haina, le commandant leur parla d'un voleur incorrigible, nommé Fesselmayer, qu'aucune punition ne pouvait amender; en prison même, ses vols devinrent si audacieux, qu'on lui attacha une marque au bras pour que ses camarades s'en défiassent. Avant de le voir, Gall et Spurzheim dirent quelle devait être la forme de son crâne, et leur prédiction se trouva juste. Il semblait n'avoir que seize ans, quoiqu'il en eût, en réalité, vingt-six; sa tête était ronde, et n'égalait guère, dans son volume total, que celle d'un enfant d'un an; il était, en outre, sourd et muet.

M. Schiotz, magistrat danois, rapporte l'observation d'un incorrigible voleur, chez lequel il trouva l'organe de l'acquisivité très-fort.

De nombreux exemples d'activité maladive de cet organe

montrent cette propensité portée au plus haut degré chez certains individus renfermés dans les maisons d'aliénés, et prouvent évidemment l'existence indépendante d'un organe de l'acquisivité. Pinel dit qu'il est d'observation journalière que des aliénés qui, pendant leurs intervalles lucides, sont, avec justice, considérés comme des modèles de probité, ne peuvent s'empêcher de voler et de tromper pendant la durée des accès. Gall cite quatre observations de femmes qui, dans l'état ordinaire, ne manifestaient nulle tendance au vol, mais qui s'y sentaient fortement portées lorsqu'elles étaient enceintes.

Deux habitants de Vienne, d'une vie irréprochable, devinrent fous et contractèrent au plus haut point la manie de voler; du matin au soir, ils volaient tout ce qui leur tombait sous la main, la paille, les chiffons, le bois, les couvertures, et cachaient soigneusement le produit de leurs vols dans l'appartement qu'ils habitaient en commun; en outre, ils se volaient entre eux. Chez tous les deux, l'acquisivité était largement développée. J'ai vu plusieurs malades dans les asiles pour les insensés, qui avaient la manie du vol; chez tous on remarquait une forte saillie de l'acquisivité.

M. Esquirol, médecin de la Salpêtrière, communiqua à Gall l'histoire d'un chevalier de Malte qui avait abandonné l'armée au commencement de la révolution française et qui, par suite de chagrins de fortune et d'amour, avait éprouvé un affaiblissement notable des facultés intellectuelles; il était devenu d'un caractère violent et très-porté au vol. Étant en route pour la maison de santé du Dr Esquirol, il vola des couverts dans un hôtel où il s'était arrêté pour dîner. Il sortait accompagné d'un gardien et fréquemment entrait dans les cafés pour se rafraîchir; au lieu de payer, il fourrait la tasse et la cuiller dans sa poche et se sauvait. Sous d'autres rapports, sa conduite était assez raisonnable. Ce penchant au vol cessa: néanmoins son intelligence resta faible.

Acrel parle d'un jeune homme qui fut trépané pour une large blessure à la tempe, juste au siége de l'organe de l'acquisivité. Après sa sortie de l'hôpital, il manifesta un irrésistible penchant à voler : après avoir commis plusieurs vols, il fut mis en prison et aurait été condamné, si Acrel n'eût déclaré qu'il était fou.

« Il est des personnes, » dit un médecin distingué de Philadelphie, le Dr Rush, « qui sont douées de qualités morales très-élevées sous certains rapports, mais qui néanmoins vivent sous l'influence d'un penchant à quelque vice : une femme, dont la conduite était exemplaire sous tous les autres rapports, ne pouvait réprimer *son penchant au vol*, et cela était d'autant plus remarquable, *qu'elle jouissait d'une grande aisance et n'avait que des goûts modestes.* Telle était l'énergie de cette propensité, que quand elle dînait chez ses amis, elle remplissait ses poches de pain, si elle ne trouvait rien de mieux. Elle s'accusait de ce vice et le déplorait. » Une observation analogue se trouve rapportée dans le *Journal phrénologique* (1). Montaigne avait aussi observé deux cas analogues (2).

Le *Journal de Paris*, du 29 mars 1816, rapporte que « le Sr Beauconseil, ex-commissaire de police, venait d'être condamné à 8 ans de travaux forcés et à la marque, pour avoir, étant en fonctions, volé quelques pièces d'argenterie dans un hôtel. L'accusé persista jusqu'à la fin dans un singulier système de défense; il ne niait pas le vol, mais il l'attribuait à une aliénation mentale, occasionnée par une blessure qu'il avait reçue à Marseille en 1815. » Gall pense que, si la conduite antérieure de Beauconseil était irréprochable, et s'il avait réellement reçu une blessure à la tête, son défenseur était inexcusable de n'avoir pas fait valoir ce moyen, ou la cour inexcusable de l'avoir écarté.

(1) Vol. IX, p. 459.
(2) *Essais*, l. II, chap. 8.

Cette propensité existe encore chez certaines espèces d'animaux. Lord Kames observe que les castors défendent comme leur propriété les pièces de bois qu'ils ont coupées; les abeilles semblent aussi avoir la conscience de leurs droits sur le miel qu'elles ont amassé. Gall parle également de beaucoup d'animaux qui montrent cette propensité. Les cigognes, les hirondelles, les rossignols, les rouges-gorges, reviennent par couples aux lieux qu'ils fréquentaient l'année précédente, reprendre possession de leurs anciens nids. Si d'autres oiseaux tentent de s'emparer de leur domicile, ils leur font une guerre acharnée jusqu'à ce qu'ils les en aient chassés. Les vaches, en rentrant du pâturage, viennent reprendre leur place à l'étable, et la défendent si une autre veut s'en emparer. Le chat et le chien cachent leur nourriture pour la faim à venir; l'écureuil, le choucas, etc., qui font des provisions pour l'hiver, ont, sans aucun doute, l'instinct de la propriété des choses qu'ils ont accumulées. Cependant, ces animaux n'ont aucune idée des lois, et l'instinct de la propriété est chez eux une impulsion tout à fait naturelle. Il en est de même pour la race humaine, dit Gall, la nature a imprimé dans l'esprit l'instinct de la propriété, les lois sont venues ensuite pour la régler.

Cet organe est établi.

---

9. Constructivité.

Cet organe correspond à la partie de l'os frontal qui se trouve immédiatement au-dessus de la suture sphéno-temporale; son apparence et sa position varient légèrement en raison du développement des parties environnantes. Lorsque l'arcade zygomatique est très-saillante, ou bien quand le lobe moyen du cerveau, le front en général, ou les organes des tons et

du langage sont fortement développés, sa proéminence est moins facile à distinguer. Le but principal doit être de déterminer le volume actuel de chaque organe et non sa simple proéminence; il est donc nécessaire de noter que, quand la base du cerveau est étroite, cet organe occupe une situation un peu plus élevée qu'à l'ordinaire; on remarque alors une légère dépression à l'angle externe de l'œil, entre l'arcade zygomatique et cet organe, spécialement quand les muscles sont minces. Dans ces cas il apparaît souvent aussi haut que l'organe des tons l'est ordinairement. Cette légère déviation à l'uniformité de sa position a lieu pour toutes les autres parties du corps. Les anatomistes n'éprouvent aucun embarras à ce sujet; car les aberrations ne dépassent jamais certaines limites; et l'expérience les amène à reconnaître facilement la position des organes à l'aspect général que présentent les parties où ils sont situés.

On a objecté que l'élévation ou la dépression de cette portion du cerveau dépend de la force des muscles temporaux qui la recouvrent. Les animaux carnivores, dit-on, qui mâchent des os, ont ces muscles très-puissants, et, en conséquence, leur tête est étroite, et leur cerveau peu développé dans la région de cet organe.

On peut répondre à cette objection : 1° que les animaux carnivores ne *construisent* pas, et que cet organe manque chez eux; 2° que le castor, qui coupe avec ses dents des arbres d'une forte dimension, a ces muscles très-forts, et que cela n'empêche pas que chez cet animal éminemment constructeur, la tête ne soit très-large dans cette partie, et l'organe très-fort, circonstance tout à fait en harmonie avec nos principes; 3° que, dans l'espèce humaine, la saillie du crâne dans cette région n'est nullement en proportion avec le volume des muscles masticateurs; car on rencontre des individus se nourrissant d'aliments qui exigent peu d'efforts de mastication, qui ont la tête étroite

dans cette région et qui sont peu portés à construire; tandis que d'autres, qui se nourrissent de viandes dures, ont la tête large, et montrent beaucoup d'aptitude aux arts mécaniques; et 4° qu'une forte saillie du crâne dans cette région, quelle qu'en puisse être la cause, est toujours l'indice d'une forte propension à construire.

Les muscles temporaux n'ont pas une épaisseur égale chez tous les individus; aussi le phrénologue, lorsqu'il veut apprécier le volume de la proéminence en question sur une personne, doit l'engager à exécuter quelques mouvements de la mâchoire, et en profiter pour apprécier le volume et la force de ces muscles. L'incertitude, relativement aux dimensions du muscle temporal, ne permet pas de reconnaître avec exactitude le volume des organes de la constructivité et de l'acquisivité sur les têtes modelées; en conséquence, il est plus utile d'examiner la tête même d'un homme vivant ou des crânes dépouillés.

Quand Gall porta pour la première fois son attention sur le génie de la construction que manifestaient certains individus, il n'avait pas encore découvert que chaque faculté primitive dépend d'un organe cérébral; en conséquence, son examen embrassait l'ensemble de la tête de tous les grands mécaniciens qu'il rencontrait. Une circonstance le frappait constamment, c'est que leur tête était aussi large à la région temporale que vers les pommettes. Cependant, quoique ce fait se présentât fréquemment, il ne lui parut pas tout à fait caractéristique, et il fut ainsi amené à penser que ce *genre de talent* dépendait d'une faculté particulière. Dans l'espoir de découvrir une proéminence du crâne qui pût la lui indiquer, il se lia avec la plupart des hommes connus par leurs succès dans les arts mécaniques, étudia la forme de leurs têtes et les moula. Chez plusieurs, le diamètre d'une tempe à l'autre était plus large que celui qui sépare les apophyses zygomatiques, et chez deux mécaniciens célèbres, les tempes présentaient deux saillies

parfaitement distinctes. L'examen de ces têtes le convainquit qu'il ne fallait pas attribuer le génie de la construction à cette circonstance fortuite du rapprochement de largeur des diamètres des tempes et des arcades zygomatiques, mais à une protubérance arrondie des régions temporales qui, chez certains individus, est située un peu en arrière des yeux; chez d'autres un peu en arrière et au-dessus. Ce développement indique toujours le talent de construire, et quand le diamètre des arcades zygomatiques est égal, il en résulte un parallélisme remarquable des côtés de la face; mais comme les apophyses zygomatiques n'ont rien de commun avec cet organe, et qu'elles varient beaucoup chez les différents individus, cet aspect de la face n'est pas invariablement lié au génie de la mécanique et ne doit pas, en conséquence, être considéré comme la mesure du développement de l'organe.

Ayant ainsi acquis une idée du siége et de la protubérance formée par cet organe, Gall s'attacha avec ardeur à multiplier ses observations : quelques personnages éminents lui présentèrent, à Vienne, un individu, en le priant de leur indiquer quelle était la faculté prédominante de son génie. Il dit que ce devait être la mécanique. On crut d'abord que Gall s'était trompé; mais le sujet de l'expérience fut fortement frappé de cette observation : c'était le fameux peintre Unterbergen, qui déclara que Gall avait raison, qu'il avait toujours eu une passion pour les arts mécaniques, et qu'il ne peignait que pour gagner sa vie. Il fit voir, chez lui, une quantité de modèles de machines qu'il avait inventées ou perfectionnées. Gall remarqua en outre que l'art du dessin, si nécessaire au peintre, a des rapports avec l'organe de la constructivité, de sorte que l'art même qu'il pratiquait publiquement était une manifestation de cette faculté (1).

(1) Le docteur Scheel de Copenhague avait fréquenté les leçons du doc-

Des auditeurs de Gall lui parlaient d'un homme doué au plus haut point du génie de la mécanique; Gall leur traça, avant de l'avoir vu, la forme que son crâne devait avoir, et ensuite lui rendit une visite; c'était le célèbre constructeur d'instruments de mathématiques, Linder, de Vienne : on voyait s'élever aux régions temporales deux petites proéminences irrégulièrement arrondies. Gall avait déjà rencontré le même phénomène sur la tête du célèbre mécanicien et astronome David, sur celle d'Augustine Friar et du fameux Voigtlænder, facteur d'instruments de mathématiques. A Paris, le prince de Schwartzemberg, ministre d'Autriche, voulut mettre la science de Gall et Spurzheim à l'épreuve : à l'issue d'un dîner, il conduisit Gall dans un appartement voisin et lui montra un jeune homme : sans échanger une parole, le prince et le docteur rejoignirent la compagnie, et il dit à Spurzheim d'aller à son tour examiner la tête du jeune homme. Pendant son absence, Gall donna son opinion sur ses qualités, et Spurzheim étant

teur Gall à Vienne, d'où il se rendit à Rome; un jour il entra, sans être attendu, au cours de ce professeur, et le trouvant entouré de ses élèves, il lui présenta un crâne modelé et le pria de lui donner son opinion sur les points saillants qu'il offrait. Gall dit à l'instant qu'il n'avait jamais vu l'organe de la constructivité aussi fortement développé. Scheel l'ayant prié de vouloir bien continuer l'examen, le professeur indiqua encore une forte proéminence des organes de l'amativité et de l'imitation. « Que pensez vous du coloris? » « Je n'y avais pas fait attention, répondit Gall, car il est très-modérément développé. » Scheel triomphant répliqua : « C'est la tête de Raphaël. » Effectivement le crâne que répresentait le modèle, conservé à l'académie de Saint-Luc à Rome, était généralement considéré comme étant celui de Raphaël, et Scheel agissait avec bonne foi dans cette occasion. Mais depuis on a découvert que ce crâne n'est pas celui de Raphaël; il n'en est pas moins remarquable comme exemple d'un fort développement de l'organe de la constructivité; on dit qu'il vient d'*Adjutorio*, célèbre amateur des beaux-arts, fondateur de cette académie; mais comme les qualités qui distinguèrent *Adjutorio*, ne sont pas connues, ce crâne ne témoigne ni pour, ni contre la phrénologie; en conséquence, nous avons omis d'en parler dans cette édition. *Journ. phrénol.*, vol. IX, p. 92.

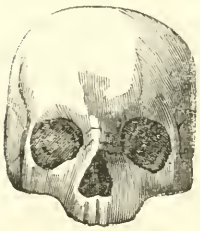
rentré dit que ce devait être un grand mécanicien ou un artiste éminent dans quelqu'une des branches de l'art de construire. Le fait est que le prince l'avait fait venir à Paris à cause de ses dispositions aux arts mécaniques, et lui fournissait les moyens de cultiver ses heureuses dispositions.

Gall ajoute qu'à Vienne et pendant ses voyages, il avait toujours trouvé cet organe développé chez les mécaniciens, les architectes, les dessinateurs et les sculpteurs, en raison directe de leur talent.

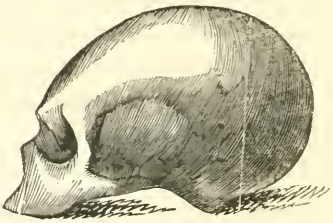
Il rapporte qu'à Mulhausen les manufacturiers ne reçoivent dans leurs ateliers que les enfants qui, dès leur jeune âge, déploient quelques dispositions aux arts, en peignant ou en découpant des figures, parce que l'expérience leur a appris qu'eux seuls deviennent, plus tard, des ouvriers habiles et intelligents.

Spurzheim cite un coiffeur de Vienne remarquable par l'élégante variété de ses coiffures, et chez lequel cet organe était très-développé. La Société phrénologique possède un modèle en plâtre de son crâne qui présente deux petites éminences arrondies à l'endroit de cet organe.

ANCIEN GREC.



INDIGÈNE DE LA NOUVELLE HOLLANDE.



Ces figures représentent les crânes d'un ancien Grec et d'un indigène de la Nouvelle-Hollande; chez ce dernier, le crâne se montre remarquablement aplati en dedans des pommettes, tandis que, chez le Grec, on observe un renflement du crâne, à

l'endroit assigné à l'organe de la constructivité. « Les naturels de la Nouvelle-Hollande, » dit Walter Scott, « sont encore au plus bas échelon de l'espèce humaine; ils ignorent tous les arts qui donnent le comfort à la vie. Ces infortunés sauvages n'ont ni vêtements ni cabanes pour les garantir contre les rigueurs de l'hiver; ils ne savent ni chasser ni construire des filets pour la pêche; ils se nourrissent misérablement d'animaux morts et des poissons que la mer laisse déposés sur le sable ou dans le creux des rochers. »

Spurzheim étant à Édimbourg en 1817, visita l'atelier de M. James Milne, homme fort distingué dans sa profession, et chez qui l'organe de la constructivité se montrait fort développé; il examina la tête de ses apprentis. Voici comment M. Milne rend compte de ce qui se passa :

« Spurzheim, après avoir examiné le premier garçon qu'on lui présenta, dit qu'il devait exceller dans toutes les branches de son art : et cela était vrai ; car c'est l'enfant le plus intelligent que j'aie jamais connu. Un peu après, Spurzheim en désigna un comme devant être un bon ouvrier, et dans ce cas, son observation était également bien fondée. Près de ce dernier travaillait un de ses frères plus âgés, que le docteur désigna encore comme bon ouvrier, mais néanmoins comme inférieur à l'autre; je convins que le premier était effectivement le meilleur, quoiqu'ils fussent bons tous les deux. D'autres furent reconnus, avec un égal discernement, comme n'étant que des ouvriers ordinaires. A la fin, il en découvrit un qu'il déclara être d'une espèce toute différente, et nullement organisé pour être bon ouvrier : et cela était encore exact; car ce garçon, quoiqu'en apprentissage depuis sept ans, n'était pas en état de faire un tiers de l'ouvrage que faisaient ceux qui étaient aussi anciens que lui : je fus tellement frappé de la justesse des observations de Spurzheim, et je trouvai tant d'exactitude dans les indications fournies par l'examen des

organes, que depuis lors, quand un ouvrier ou un apprenti se présentent, je donne la préférence à ceux chez qui l'organe de la constructivité est proéminent, n'ayant jamais eu à me louer de l'aptitude de ceux chez lesquels il manque. »

Cet organe forme une saillie remarquable sur la tête du célèbre Brunel, constructeur du tunnel sous la Tamise, inventeur d'une machine à vapeur pour la fabrication des poulies destinées au gréement des vaisseaux, et à qui les diverses branches des arts mécaniques sont redevables de nombreuses améliorations. Il est également proéminent chez M. Edwards, célèbre graveur, chez MM. Wilkie Haydon et J. Williams, célèbres peintres, chez sir W. Herschell, célèbre par ses découvertes astronomiques, dues en grande partie à l'excellence des télescopes qu'il fabriqua lui-même, et aussi chez M. Samuel Joseph, sculpteur. Les bustes de ces hommes éminents font partie de la collection de la Société de phrénologie d'Édimbourg. Le crâne de sir Henri Raeburn, d'abord orfévre, et qui devint peintre célèbre par la seule impulsion de son génie, présentait une forte proéminence de cet organe; elle existe également sur la tête de M. Scoular, jeune sculpteur du plus grand mérite, qui, dès son enfance, donna les plus grandes espérances; j'ai également toujours trouvé un fort développement de la constructivité chez les chirurgiens renommés par leur habileté dans les opérations; chez les graveurs, les ébénistes et les tailleurs qui excellent dans leurs professions; chez les enfants qui se montrent enclins de bonne heure à modeler ou à dessiner des figures. Il est fort, en général, sur la tête des Esquimaux, qui tous sont habiles constructeurs. Il forme une saillie remarquable sur un grand nombre de bustes grecs antiques, ainsi que sur celui de plusieurs grands artistes des siècles passés, et sur le buste de Michel-Ange, qui se trouve dans l'église de Sainte-Croix, à Florence. La largeur d'une tempe à l'autre est énorme, les organes des facultés réflectives

qui, comme on sait, occupent la région frontale et principalement l'idéalité, sont également larges sur ce buste; ce fait explique l'heureux accord du goût et du jugement unis au génie de l'architecture qui distinguait cet homme célèbre.

Je possède, d'un autre côté, le modèle de la tête d'un de mes amis, écrivain distingué, mais totalement dépourvu de dispositions aux arts mécaniques, au point qu'il n'a appris à écrire qu'avec difficulté; sa tête, quoique forte dans certaines parties, est d'une étroitesse remarquable à la région de cet organe. Parmi les exemples négatifs, nous citerons les crânes des natifs de la Nouvelle-Hollande que possède la Société de phrénologie; tous sont remarquables par l'étroitesse qu'ils présentent dans cette région, et nous avons déjà signalé combien l'intelligence de ces peuples est bornée sous ce rapport. La tête des Français et des Italiens forme avec ceux-ci un contraste frappant. Un phrénologue distingué rapporte que, pendant ses voyages en Italie, il a observé que la proéminence de la constructivité forme un des caractères qui distinguent la tête des Italiens; il en est de même chez les Français, quoiqu'à un moindre degré. Ces deux nations possèdent cet organe, et conséquemment se montrent meilleurs constructeurs que les Anglais, quoi qu'on puisse en penser au premier abord.

Nous venons de rapporter des faits incontestables relativement à l'organe de la constructivité. Nous entrerons maintenant dans quelques considérations de nature à prouver que le talent de construire doit être envisagé comme une puissance distincte de l'esprit, indépendante des facultés générales de l'entendement; le lecteur pourra ensuite se faire une juste idée du plus ou moins de concordance qui existe entre les opinions des phrénologues et les phénomènes de la nature humaine; cela est d'autant plus nécessaire, que les philosophes métaphysiciens n'admettent pas, en général, une faculté primitive de

constructivité, et supposent que l'aptitude aux arts mécaniques est le résultat exclusif de la réflexion.

L'instinct qui porte certains animaux à construire n'est pas en raison directe de leurs autres facultés intellectuelles; le chien, le cheval, l'éléphant qui, par leur intelligence, se rapprochent le plus de l'espèce humaine, n'ont aucune idée de construction ; l'abeille, le castor, l'hirondelle, au contraire, beaucoup moins intelligents, se construisent d'admirables demeures. Chaque jour on observe que, parmi les enfants d'une même famille, ou parmi ceux qui fréquentent une même école, il en est dont les jeux n'ont aucun rapport avec l'art de bâtir, tandis que d'autres emploient toutes les heures de leurs récréations, soit à dessiner à la craie, ou à modeler avec la cire et l'argile des figures d'hommes, d'animaux, des arbres, des maisons, etc.; de très-jeunes enfants ont quelquefois construit des modèles de vaisseaux de guerre que plus d'un éminent philosophe eût en vain essayé d'imiter. Le jeune Vaucanson, ayant vu une pendule sous glace, en construisit une en bois sans autre outil qu'un mauvais canif. Une personne que je connais intimement construisit, étant enfant, un moulin pour moudre l'orge qui maintenant est mis en mouvement par un petit courant de la Leith. Lebrun dessinait à l'âge de trois ans avec de la chaux, et à douze, il fit le portrait de son grand-père. Sir Christophe Wren, à treize ans, construisit un instrument fort ingénieux pour représenter le cours des planètes. Michel-Ange, à seize ans, avait exécuté des monuments dignes d'être comparés à ceux de l'antiquité.

La plus grande partie des artistes célèbres, loin de devoir leurs talents à une éducation bien dirigée, ont, au contraire, presque toujours été forcés de vaincre les plus grands obstacles pour suivre l'impulsion de leur génie (1). D'autres, élevés pour

(1) Un cas remarquable de cette espèce se trouve dans le *Journal phrénologique*, I, 509.

les arts et entourés de tous les moyens de développer leur intelligence, n'arrivent jamais qu'à une désespérante médiocrité. Ne voit-on pas chaque jour des hommes, que leur position sociale empêche de se livrer aux arts, y être portés par une inclination naturelle et s'en occuper dans tous leurs loisirs? Un célèbre avocat écossais, chez qui la constructivité est très-développée, m'a dit plus d'une fois que, même en composant un plaidoyer, l'idée d'une mécanique venait le distraire, et qu'il ne pouvait reprendre le cours de son travail qu'après en avoir tracé le plan. Pierre le Grand et Louis XVI étaient d'excellents serruriers. L'organe de la constructivité était fortement développé chez lord Blair, président de la cour des sessions, comme on peut le remarquer sur son buste, sa statue et ses portraits : on sait qu'il avait un atelier particulier à Avondale, dans le Linlithgowshire, où il passait une partie de son temps, pendant les vacances, occupé à construire de ses propres mains d'admirables machines. La prédilection que de semblables personnages montrent pour la mécanique ne peut raisonnablement être attribuée ni à un défaut, ni à un excès de puissance intellectuelle, entourés qu'ils sont de tant d'autres moyens de satisfaire l'activité de leur esprit, mais à l'impulsion d'une organisation qui les porte à aimer de tels délassements. Nous pouvons également citer de nombreux exemples de dispositions contraires : on rencontre des hommes d'un esprit très-distingué, qui sont d'une maladresse remarquable; Lucien et Socrate renoncèrent à la sculpture parce qu'ils ne se sentaient aucune disposition pour cet art. M. Schurer, anciennement professeur de philosophie naturelle à Strasbourg, brisait tout ce qu'il touchait. Il est des hommes qui ne peuvent jamais réussir à tailler une plume, ni à aiguiser un rasoir : Gall cite l'exemple de deux de ses amis, dont l'un professeur et l'autre grand ministre, tous deux amateurs de jardinage, ne purent jamais réussir à greffer un arbre. Montaigne dit, en parlant de

lui-même : « Je ne puis plier convenablement une lettre ni tailler une plume, ni découper à table, ni seller mon cheval. » Certains hommes, au contraire, d'une admirable dextérité, n'ont aucun autre talent et se montrent, sur toutes choses, d'une intelligence très-bornée.

Certains cas de maladie prouvent également que la constructivité est une faculté spéciale, et non le résultat d'une intelligence supérieure. Le Dr Rush rapporte l'histoire de deux maniaques qui dessinaient parfaitement pendant leurs accès, et il ajoute qu'il n'y a pas d'hospice d'aliénés qui ne fournisse des exemples d'individus qui, n'ayant jamais donné, avant d'être malades, des signes de leurs capacités pour les arts mécaniques, construisent néanmoins des ouvrages ingénieux. Quelques-uns ont fait des modèles de vaisseaux auxquels il ne manquait pas un agrès (1). Fodéré, dans son *Traité du goître et du crétinisme*, p. 133, remarque que, « par une inexplicable singularité, quelques-uns de ces individus (crétins), dont l'intelligence est si faible, naissent pourtant avec un talent particulier pour la peinture, la poésie, la musique, etc. J'en ai connu qui avaient appris d'eux-mêmes à jouer passablement de l'orgue et du clavecin; d'autres qui, sans qu'on le leur eût jamais appris, savaient raccommoder les montres et construire différentes pièces mécaniques : mais ils étaient déroutés lorsqu'on leur en parlait, *et ne se perfectionnaient jamais.* »

La nature a doué certains animaux de la faculté de construire; mais chez eux cette faculté est toujours spéciale, tandis que, chez l'homme, cette tendance varie dans ses applications. Ainsi, par exemple, la nature inspire au castor le désir de construire, et lui donne, en outre, une impulsion instinctive et inaltérable, indépendante de l'expé-

(1) *Rusch's Medical Inquiries and Observations on the Diseases of the Mind.* Philadelphia, 1812, p. 153.

rience et de la réflexion, qui le porte à construire d'une manière particulière et toujours la même ; de sorte que la faculté que possède l'animal est invariablement renfermée dans la sphère limitée de son inspiration instinctive. De son côté, l'homme a reçu de la nature une propensité à bâtir; mais ce n'est pas chez lui un instinct limité à la construction d'une maison, d'un navire, à la confection d'une veste ou d'un habit; il n'est pas enfin limité à une série d'objets particuliers. Le castor est privé des puissances réflectives capables de diriger son instinct. La nature a dû, en conséquence, imprimer dans son intelligence, non-seulement le désir de construire, mais encore celui de construire sur un plan invariable. Les puissances réflectives de l'homme, la faculté qu'il possède d'amasser chaque jour des connaissances nouvelles, le mettent à même de tracer des plans et de produire une grande variété de constructions.

On voit que de la constructivité résulte seulement la faculté de construire en général, et que son impulsion doit être modifiée par les autres facultés : par exemple, l'intelligence seule ne fera jamais d'un homme, chez qui cet organe est faible, un habile mécanicien; mais si le développement de la constructivité est égal chez deux individus, dont l'un a sur l'autre l'avantage d'une haute puissance intellectuelle, le premier produira, sans aucun doute, des œuvres de beaucoup supérieures à celles du second. La raison en est claire; le talent primitif de construire est le même chez tous deux ; mais l'un, par la puissance de ses facultés intellectuelles, perçoit les rapports des moyens et de la fin, et peut ainsi choisir dans le cercle immense de la nature et de l'art tout ce qui peut étendre et élever ses conceptions, et aider à leur exécution; tandis que l'autre, borné, pour ainsi dire, à son instinct mécanique, ne s'élève guère au-dessus de l'imitation de ce qui existe.

Quelques-uns ont pensé que le mot *constructivité* ne rendait pas exactement l'idée de la faculté dont nous nous occupons.

Construire, dit-on, c'est réunir des matériaux épars pour en former un tout. Ainsi, on peut dire correctement que l'on construit une maison, une machine, un vaisseau : cependant cette faculté ne se borne pas là, elle semble donner une tendance générale à *former*, à *façonner*, en d'autres termes, à changer, à altérer la forme des objets, soit en combinant des matériaux épars, en détachant des fragments, soit en traçant des lignes, en combinant des couleurs. Le propre de cette faculté n'est pas d'inventer, mais simplement de tracer, de construire (1). L'invention est un acte de l'entendement seul; de sorte que nous rencontrons, d'un côté, des inventeurs très-ingénieux qui sont dépourvus de toute habileté mécanique, et de l'autre, des constructeurs habiles dépourvus de tout esprit d'invention. Il est probable, néanmoins, que la constructivité, quand elle est énergique, stimule les autres facultés, et les porte à se tourner vers des inventions d'où dérive un exercice agréable à la tendance qu'elle inspire; quand l'organe de la pesanteur est également énergique, la tendance de l'esprit se porte vers la mécanique (2).

Gall dit qu'il est difficile de découvrir la position de cet organe chez certains animaux, à raison de la disposition différente et de la petitesse des circonvolutions de leur cerveau ainsi que de l'absence totale de quelques-unes de celles qu'on remarque chez l'homme. L'organe du ton, chez les animaux, est situé vers le milieu de l'arcade sourcilière, et l'organe de la constructivité gît un peu en arrière. Chez la marmotte et le castor il est facile à reconnaître, et les crânes de ces animaux

(1) Mr Richard Edmonson de Manchester dans son essai sur « *les Fonctions des organes de la pesanteur, et de la constructivité;* » publié dans le 9me vol. du *Journal phrénologique*, p. 624, examine les fonctions de ces organes sous un nouveau point de vue; mais je ne suis pas convaincu de l'exactitude de son analyse.

(2) Voyez *Phrenological Journal*, II, 415; et III, 190.

se ressemblent exactement sur ce point. Chez le dernier et les autres rongeurs, il se voit immédiatement au-dessus et en avant de la base de l'arcade zygomatique; et plus l'instinct de construction est énergique chez l'animal, plus la saillie qu'on observe sur cette région du crâne est prononcée. Le lapin, qui se creuse un terrier, et le lièvre, qui se contente de se coucher à la surface de la terre, ont une conformation générale à peu près semblable; mais si vous comparez leurs crânes, vous trouverez la région en question beaucoup plus développée chez l'un que chez l'autre. On observe la même différence en comparant le crâne des oiseaux qui bâtissent leurs nids, avec le crâne de ceux qui ne sont pas doués de cette faculté. La meilleure manière d'apprendre à reconnaître cet organe chez les animaux, c'est de comparer la conformation de ceux qui bâtissent avec celle des animaux de la même famille qui ne manifestent pas cet instinct, le lièvre, par exemple, avec le lapin, etc. Il est impossible de comparer avec avantage les crânes d'animaux d'espèces différentes.

L'existence de cet organe est prouvée.

Genre II. Sentiments.

Ces facultés sont celles des sentiments que les métaphysiciens nomment « émotions; » elles diffèrent des perceptions intellectuelles, parce qu'elles sont accompagnées d'une sorte de vivacité que chacun comprend, mais qu'il est difficile d'exprimer par des mots (1); elles peuvent être excitées par la présence d'objets qui ont des rapports naturels avec elles. Ainsi le danger éveille la crainte, l'aspect d'un grand homme fait naître la vénération; mais ces sentiments peuvent également naître d'une activité spontanée de l'organe. Spurzheim a désigné ces facultés sous le nom de sentiments, parce qu'elles produisent une *émotion* ou *sentiment* spécial en même temps qu'une propensité à accomplir un acte. Mais, comme nous le démontrerons dans l'appendice n° II, toutes les nuances de cette classification sont loin d'être rigoureusement tracées. Quelques-uns de ces sentiments sont communs à l'homme et aux animaux; d'autres sont le partage exclusif de l'espèce humaine seule. Nous traiterons d'abord des sentiments *communs*.

(1) *Lectures*, par Thomas Brown

I. Sentiments communs à l'homme et aux animaux.

---

10. Estime de soi.

Cet organe est situé à la partie postérieure du vertex, à l'endroit où la surface coronale décline vers l'occiput, un peu au-dessus de l'angle postérieur ou de la suture sagittale des os pariétaux. Quand il est proéminent, la tête forme une saillie en haut et en arrière des oreilles.

LE PAPE ALEXANDRE VI (1).

(1) Les observations phrénologiques faites sur la tête de ce pape arrogant et dissolu se trouvent dans l'ouvrage de Spurzheim, intitulé : *Phrenology in connexion with the study of physiognomony*, p. 71. Ce fut Alexandre qui s'attribua le pouvoir de partager le nouveau monde entre les rois

Gall rapporte ainsi la découverte de cet organe. Un mendiant avait attiré son attention par l'originalité de ses manières, et tout en réfléchissant aux causes qui, indépendamment d'une conformation absolument vicieuse ou de rêves inouïs de fortune, pouvaient réduire un homme à la mendicité, il pensa que cela devait dépendre également d'une grande légèreté d'esprit et d'une extrême insouciance. La forme de la tête du mendiant le confirma dans son opinion. Il était jeune, d'un extérieur agréable, et avait l'organe de la circonspection peu proéminent. Gall fit mouler sa tête, et, en l'examinant avec attention, il remarqua, à la partie postérieure et supérieure de la ligne médiane, une proéminence qui s'étendait de haut en bas, et qui ne pouvait être formée que par une saillie de la masse cérébrale correspondante. C'était la première fois qu'il observait cette proéminence, et il rechercha à quelle faculté elle répondait. La tête était en général très-petite et n'annonçait ni une grande intelligence ni des sentiments très-élevés. Après lui avoir adressé plusieurs questions dans l'espoir de saisir le trait principal de son caractère, Gall lui demanda de lui raconter son histoire; le mendiant dit qu'il était le fils d'un riche négociant et qu'il avait hérité d'une fortune considérable, qu'il s'était toujours senti trop de fierté pour s'occuper d'affaires ou pour prendre soin de la fortune que son père lui avait laissée, qu'il ne prendrait pas davantage la peine d'en acquérir une nouvelle, et que ce malheureux orgueil était la cause de sa misère. Ce récit, dit Gall, me rappela une personne qui, dans la crainte de paraître obligée de travailler, négligeait de se tailler les ongles. Il fit à ce mendiant plusieurs objections sur sa conduite, et lui laissa entrevoir qu'il doutait de sa véracité. Mais celui-ci se retrancha toujours dans son orgueil et soutint précisément que même, dans sa misère actuelle, il ne pouvait se résoudre

d'Espagne et de Portugal, garantissant au premier la partie du territoire situé à l'orient d'une ligne imaginaire, s'étendant du nord au sud, à travers l'océan Atlantique.

à aucune espèce de travail. Quelque difficile qu'il lui parût de comprendre comment l'orgueil pouvait faire préférer la mendicité au travail, Gall, par suite des assurances réitérées de cet individu, réfléchit sur ce sentiment, et fut forcé, par des faits incontestables, à reconnaître l'existence de cet organe (1).

Gall rapporte un grand nombre d'observations, au milieu desquelles je choisis les suivantes.

Un jeune homme, doué de facultés au-dessus de la médiocrité, avait manifesté dès son enfance un insupportable orgueil; il soutenait qu'il était de trop bonne maison pour travailler ou s'appliquer à quoi que ce fût; rien ne put jamais le faire sortir de cette obstination absurde; ce fut en vain même qu'on le renferma pendant huit mois dans une maison de correction à Hainar.

Un médecin de Vienne, fort aimable homme d'ailleurs, portait le sentiment de l'orgueil à un si haut degré, que chaque fois qu'on l'appelait en consultation, même avec des praticiens plus âgés que lui, ou des professeurs, il affectait toujours une préséance, soit en entrant, soit en sortant de l'appartement du malade : s'agissait-il d'écrire une consultation, il insistait pour signer le premier. Il se lia avec le médecin en chef d'un grand hôpital, mais seulement, comme il le dit après, dans la vue de le supplanter.

Gall vit à Heidelberg une fille âgée de 18 ans, dont le caractère était fort remarquable; le moindre mot, le moindre geste familier la révoltait. Elle en appelait à Dieu en toute occasion, comme s'il avait dû sans cesse s'occuper d'elle; quand elle parlait, l'assurance et la présomption se peignaient dans ses paroles et sur ses traits; sa tête, qu'elle portait haute et en arrière, lui donnait l'air fier et dédaigneux. L'obéis-

(1) Dans la description que Gall donne de la tête de cet individu, il est clair qu'il n'était guère plus qu'un idiot : sa misère était le résultat de son imbécillité unie à une grande estime de soi.

sance lui était impossible : ses passions étaient violentes, et elle était capable de se porter aux dernières extrémités. Quoique ce ne fût que la fille d'un marchand de plumes, elle parlait sa langue avec une pureté remarquable, et ne se liait qu'avec des personnes d'un rang supérieur au sien. Chez chacun des individus dont nous venons de parler, l'organe de l'estime de soi était fortement développé. Gall ajoute qu'ayant examiné la tête de plusieurs chefs de brigands, remarquables par cette qualité de l'esprit, il avait trouvé cet organe proéminent chez tous.

Cette faculté inspire le sentiment de l'estime de soi ou *l'amour-propre;* lorsqu'elle est modérément développée, elle produit sur le caractère les plus heureux effets; elle donne ce degré de contentement de soi-même qui ouvre le cœur à toutes les jouissances providentielles et à toutes les douceurs de la vie. Elle nous donne cette confiance qui fait que nous tirons le plus grand avantage des situations dans lesquelles nous pouvons être placés. Elle nous grandit aux yeux des autres; et chaque jour on peut observer, dans la société, qu'un homme est généralement traité avec d'autant plus de respect, qu'il s'estime assez pour regarder toute action basse comme indigne de l'élévation de ses sentiments. L'estime de soi vient fréquemment en aide aux sentiments moraux pour résister aux tentations du vice. Plusieurs individus qui avaient cet organe proéminent, m'ont assuré qu'ils avaient été détournés de former des liaisons indignes d'eux par une crainte insurmontable de tomber dans une sorte de dégradation, et qu'ils pensaient que leurs principes n'auraient pas suffi pour les préserver, s'ils n'avaient pas été soutenus par une sorte de sentiment instinctif du respect qu'ils se devaient à eux-mêmes (1).

La faiblesse de cet organe engendre une trop grande humi-

(1) Voyez *Phrenological Journal*, III, 85

lité de sentiments. Dans ce cas, l'homme manque de confiance en lui-même et d'une juste appréciation de son importance personnelle; la crainte de la censure publique ou de ses supérieurs l'empêche même d'accomplir ses devoirs dans toute leur étendue, en dépit de son propre jugement. Un homme d'un esprit médiocre, mais qui est doué d'une grande énergie de cet organe, obtient souvent de plus grands succès qu'un homme beaucoup plus habile, mais qui s'estime médiocrement; M. Adam Smith, dans sa *Théorie des sentiments moraux*, remarque que, en général, il vaut mieux que ce sentiment ait trop que trop peu d'énergie, parce que si nos prétentions dépassent notre mérite, le monde ne cherche pas à nous disputer au moins ce que nous possédons; tandis que si nos prétentions sont trop modestes, on nous prend trop souvent au mot, et le monde est rarement assez juste pour nous estimer ce que nous valons.

C'est seulement quand son action est désordonnée, alors qu'elle maîtrise toutes les autres facultés, que ses abus sont dangereux. L'enfant chez lequel elle est trop énergique est d'une humeur difficile, d'un caractère opiniâtre. Celui, au contraire, chez lequel elle est faible se montre obéissant et se laisse facilement diriger par la volonté des autres. A une époque plus avancée de la vie, un grand développement de cet organe, surtout si les organes des sentiments moraux sont faibles, produit l'arrogance, l'égoïsme, et empreint l'esprit d'un orgueil insupportable. La première pensée d'une personne ainsi organisée est dirigée vers les avantages qui peuvent résulter pour elle de ce qu'on lui propose; elle n'entrevoit le monde et tous ses intérêts que relativement à elle-même. Si, en même temps que cet organe est fort, celui de l'amour de l'approbation est faible, l'individu a une tendance à s'ériger en type de goût et de morale. Il mesure tout à sa taille et méprise toutes les opinions qui ne sont pas les siennes. Les

hommes de ce caractère font quelquefois des mariages au-dessous de leur rang, à cause de leur orgueil même, ils ne voudraient pas encourir un refus de la part d'une femme d'une condition égale à la leur; d'ailleurs ils méprisent l'opinion du monde.

On prend quelquefois les impulsions de ce sentiment pour l'inspiration du génie, surtout si des lieux communs sont débités avec emphase et avec le ton solennel propre à la science. Le musicien placé sous son influence a la prétention d'ajouter des notes aux morceaux qu'il exécute, au point, quelquefois, de les rendre méconnaissables : enfin, quand son action est excessive, elle donne à l'individu la plus haute opinion de son importance; il pense que tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit est admirable; il est fermement convaincu qu'il est digne du respect de tous. Son esprit est sans cesse occupé à déprécier les autres pour se faire valoir lui-même; il est essentiellement envieux et intolérant. Vous trouverez cet organe très-proéminent chez ceux qui sans cesse discutent le caractère des autres, et qui semblent dominés par le besoin de blâmer. Ils se prennent invariablement pour point de comparaison et ressentent un secret plaisir en constatant leur supériorité. L'envie naît de l'estime de soi blessée par l'idée du bonheur ou de la supériorité intellectuelle des autres, et bientôt elle éveille la destructivité, et par conséquent la haine. Pour que les choses se passent ainsi, il faut cependant que la bienveillance et la conscience soient faibles.

L'exagération de l'estime de soi a encore pour effet de faire que l'individu prise très-haut tout ce qui lui appartient. Un phrénologue écossais, voyageant sur la Clyde, avec un capitaine chez lequel cet organe était puissant, eut occasion de constater plus d'une fois ses effets. Le capitaine lui dit, entre autres choses, que lorsqu'il avait vu son bâtiment pour la première fois, il l'avait cru très-mauvais, mais qu'après l'avoir

commandé pendant quelque temps il avait trouvé que c'était le meilleur des navires qui voguassent sur la Clyde; il avait l'air d'un dictateur, répétant aux passagers qu'il était le seul maître sur son vaisseau, que chacun devait lui obéir; il parlait beaucoup de lui-même, et semblait avoir une soif insatiable de pouvoir. Ses facultés intellectuelles étaient d'ailleurs peu développées et l'organe de la consciencioslté était très-faible chez lui (1).

Quand l'estime de soi prédomine, elle rend extrêmement égoïste : le mot *moi* revient à chaque instant : *J'ai dit ceci, j'ai fait cela.* Les manières sont graves et solennelles; la parole est brève et impérieuse, l'individu affecte de ne parler que par sentences, ce qui parfois est fort ridicule : Cobbett, dont toute la vie et les écrits indiquent une estime de soi extrêmement active, jointe à une forte combativité, a soutenu tour à tour les opinions les plus opposées, et les a successivement défendues avec une égale ténacité. Mme de Stael, en parlant d'un des hommes les plus remarquables de la révolution française, dit qu'il possédait des talents remarquables; mais, au lieu de travailler, *il s'étonnait de lui-même* (2). Quelques-uns affectent d'étendre une protection bienveillante sur tout ce qui les entoure; ce qu'ils manifestent par des phrases telles que celles-ci : Mon bon monsieur, mon cher ami; ceux-ci ont à la fois l'estime de soi et la bienveillance.

L'estime de soi entre pour beaucoup dans le zèle intolérant que déploient certains prêtres envers leurs ouailles. « Il n'est aucune vertu, » dit Cowper dans une de ses lettres, « que l'estime de soi ne simule avec plus de succès que le zèle reli-

(1) Voyez le *Phrenological Journal*, 1, 250.

(2) Robespierre possédait un immense développement de cet organe : son action se décelait dans sa conduite, dans tous ses discours et jusque dans son maintien; un de ses collègues disait : « Il porte sa tête comme un saint-sacrement. »

gieux. Tel homme croit combattre pour le Christ qui ne combat que pour ses opinions; il pense n'être mû que par le désir de conquérir à la vraie religion le cœur du prochain, lorsqu'il ne cherche que la satisfaction d'un amour-propre désordonné; il suppose charitablement ses adversaires hors de la grâce, et que la lumière ne brille que pour lui. Lorsqu'il croit avoir accompli sa haute mission, il ne peut concevoir qu'il ne vous ait pas converti. Si vous ne vous montrez pas ému de ses paroles, épouvanté de ses menaces, si vous ne confessez pas que Dieu fait entendre la vérité par sa bouche, il vous traitera de réprouvé, d'incorrigible à jamais perdu. »

Certains écrivains, sous l'influence de cette faculté, font un abus excessif du pronom possessif : l'exemple suivant est tiré des œuvres de Dugald Stewart, que ses amis appelèrent *l'aimable égoïste :* « Quand, pour la première fois, *je* m'aventurai à prendre le titre d'auteur, » dit-il, « *je* pris la résolution de ne jamais *me* laisser entraîner dans aucune controverse pour soutenir *mes* opinions, mais de les laisser se défendre par leur propre évidence. Par suite du plan d'investigation par induction, que *j'avais* la conviction d'avoir rigoureusement suivi, au moins autant que *j'en* étais capable, *je* crus que si quelque erreur pouvait s'être glissée dans l'exécution de *ma* tâche, *ma* raison était un sûr garant que *j'étais* incapable d'offrir au public un système fondé sur des hypothèses gratuites ou des définitions arbitraires. Au contraire, la découverte d'une légère erreur ne pourrait, *je m'en flatte,* que faire briller davantage la vérité des recherches que *j'ai* conduites avec le plus grand succès.

« *J'ai* été fortifié dans cet espoir par la sentence suivante de Bacon, que *je* puis, *j'espère, m'*appliquer sans être taxé de présomption. « Nos autem, si qua in re vel male credidimus, vel obdormivimus et minus attendimus vel defecimus in via et inquisitionem abrupimus, nihilo minus *iis modis res nudas et*

apertas exhibemus, ut errores nostri notari et separari possint; atque etiam, ut facilis et expedita sit laborum nostrorum continuatio. »

On trouvera d'autres exemples également piquants d'un semblable style dans les *Oraisons funèbres* de Fléchier, évêque de Nîmes. Un portrait de l'auteur, joint à l'édition imprimée à Paris en 1802, décèle un puissant développement de l'estime de soi. Les portraits de Gibbon sont aussi fort remarquables sous ce rapport.

M. William Scott a publié, dans le premier volume du *Journal phrénologique*, p. 378, une excellente exposition des effets qu'exerce sur le caractère une estime de soi énergique, combinée avec un grand développement de chacune des autres facultés; on trouvera les détails aux pages 57, 58, 60, 213 du IIe vol.; 495 du IVe; 306, 496, 592 du VIIIe; 64, 258, 412 du IXe. Il n'est peut-être pas de faculté dont la proéminence soit plus générale dans l'espèce humaine que celle dont nous nous occupons.

Quelques phrénologues ont supposé que le sentiment de la personnalité individuelle dépend de cette faculté; ils ont été amenés à cette conclusion par suite de ce fait incontestable, que l'idée de l'importance qu'une personne a d'elle-même est toujours en raison directe du degré de proéminence de l'organe de l'estime de soi.

L'estime de soi entre pour beaucoup dans la passion que montrent certaines personnes pour posséder *des uniques*. La haute valeur qu'elles attachent aux objets qu'elles seules possèdent s'explique en grande partie par la puissance de l'amour-propre; elles croient ainsi obtenir une grande supériorité sur tout le monde, et sentent ainsi s'accroître leur importance et leurs droits à la considération. L'acquisivité est aussi un des éléments de cette passion.

L'amour du pouvoir et de la domination dérive de l'estime

de soi : cet organe est très-fort dans les bustes de César-Auguste et de Napoléon. J'ai toujours remarqué la même configuration chez les individus qui, dans la vie privée, aspirent à obtenir des places qui leur confèrent certaine autorité. Cette faculté donnant l'amour du pouvoir, il arrive que ceux qui aiment le plus à l'obtenir et à exercer une domination quelconque, montrent la plus violente opposition contre l'autorité qu'ils n'exercent pas, et deviennent alors les plus ardents avocats de la liberté. Mais à peine en possession du pouvoir, ils en abusent et deviennent des tyrans. Quand deux individus ont une soif égale de domination, si l'un parvient à subjuguer l'autre, celui-ci saisira toutes les occasions de manifester son impatience du joug, et l'amour de l'autorité en fera un ennemi acharné de l'autre; l'estime de soi engendre l'esprit d'indépendance (1).

Les nations diffèrent entre elles par le plus ou moins de proéminence de cet organe. Il est fort chez les Chinois et les Indous; il est plus proéminent chez les Anglais que chez les Français; aussi la politesse française paraît-elle basse et obséquieuse à ceux-ci, tandis que les manières anglaises paraissent sèches et hautaines aux Français. La proéminence de cet organe rend les Anglais impatients des entraves du pouvoir, et doit être considérée comme une des causes qui les rendent si jaloux de leurs libertés politiques. Cette remarque n'avait pas échappé au Dr Ferguson. En parlant de l'*habeas corpus*, il remarque que, « de même que toute la constitution politique de la Grande-Bretagne, cet acte ne peut être conservé que *par l'esprit réfractaire et le zèle turbulent avec lequel ce peuple fortuné soutient ses libertés* (2). » Cet organe se montre très-actif chez la plupart des sauvages, la bonne opinion de

(1) Voyez *Journal Phrénologique*, III, p. 224.
(2) *History of civil Society*, part. III, sect. 6.

soi-même étant presque toujours en raison directe de l'ignorance de l'individu.

Quand l'estime de soi est fort puissante, et que son action n'est pas modifiée par un développement équivalent des sentiments élevés, l'individu porte la tête haute et un peu inclinée en arrière; ses manières sont froides et repoussantes; tout en lui est désagréable aux autres, surtout à ceux qui ont le même vice d'organisation.

Le Dr Reid et M. Stewart ont désigné ce sentiment sous le titre de : « Amour du pouvoir. » Le Dr Thomas Brown l'appelle « orgueil », et le définit : « Une sensation de plaisir dans la contemplation de notre propre excellence (1). » Le Dr Brown envisage l'amour du pouvoir comme une émotion primitive et distincte; l'estime de soi me paraît, à moi, le sentiment fondamental, et je considère l'amour du pouvoir comme n'étant qu'une des formes de sa manifestation. On conçoit aisément qu'un individu qui ne possède aucun moyen d'arriver au pouvoir ne montre aucune velléité de gouverner son pays, quand bien même l'estime de soi serait chez lui fort active; mais il sera fier et despote dans son intérieur. C'est le même principe diversement dirigé. Jamais je n'ai connu d'homme brûlant de l'amour du pouvoir et dévoré par l'ambition, chez qui cet organe manquât, ou même ne fût que d'un volume modéré. Il n'existe donc aucune raison plausible qui puisse faire considérer l'orgueil comme sentiment primitif, et l'amour du pouvoir comme constituant un désir distinct et original.

En traitant de l'acquisivité, nous avons dit que les effets pratiques de cette faculté sont considérablement modifiés par le plus ou moins de force de l'estime de soi, avec lequel son action se combine, l'égoïsme étant dans le cas d'atteindre son *summum* d'intensité. Si les deux organes sont également puis-

(1) *Lectures*, vol. III, p. 292.

sants, l'acquisivité inspire le désir d'acquérir des richesses, l'estime de soi inspire celui de les conserver et de les appliquer aux jouissances de l'amour-propre. Certains animaux paraissent posséder cet organe : le dindon, le paon, le cheval manifestent des sentiments qui tiennent de la fierté, de l'estime de soi. « Le taureau, » dit lord Kames, « précède le troupeau, soit qu'il revienne à l'étable, soit qu'il se rende au pâturage, et devient intraitable si on le contrarie; aussi doit-on avoir l'attention de le placer à la tête de l'attelage du chariot ou de la charrue. »

Gall a émis sur ce sujet des idées particulières : il dit que, considérant le sentiment de l'orgueil comme une faculté mentale primitive, il voulut, en étudiant l'organe de ce sentiment dans la race humaine, s'assurer si ses observations seraient confirmées par l'examen des animaux. En conséquence, il fit une étude de la tête de ceux qui sont généralement considérés comme capables de fierté : le cheval, le coq, le paon, etc., et ne trouva chez aucun d'eux un organe correspondant à celui de l'estime de soi chez l'homme; tandis qu'il le trouva extrêmement proéminent dans une classe d'animaux auxquels on n'avait jamais songé à attribuer ce sentiment, c'est-à-dire chez ceux qui aiment à vivre sur les plus hautes montagnes ou dans les régions les plus élevées de l'air: tels que le chamois, le chevreuil, la chèvre, certaines espèces d'aigles et de faucons; et, ce qui me frappa le plus, ce fut de trouver que cet organe était d'autant plus proéminent, que l'animal appartenait à une espèce aimant à vivre dans des régions plus hautes de la terre ou de l'air. « Étonné de cette découverte, je me demandai, » dit Gall, « si le désir de s'élever à des hauteurs matérielles, chez les animaux, procédait de l'organe qui, chez l'homme, fait naître le sentiment de l'estime de soi; cela me parut d'abord improbable et inadmissible; toutefois, » dit-il, « j'ai pour principe de faire connaître la marche et les progrès de

mes observations, ainsi que la manière dont mon opinion se forme. Celle qui n'est point basée sur des faits est, sinon erronée, au moins très-peu fondée; et dans l'étude de l'histoire naturelle, on doit moins craindre de commettre une erreur dans l'interprétation des faits, que de fonder son opinion sur le raisonnement seul. » En conséquence, il donne des observations intéressantes sur les endroits divers fréquentés par ces animaux; appelant l'attention du lecteur sur ceux qui habitent les régions élevées et sur ceux qui préfèrent les basses terres, il démontre que, chez les premiers, on observe au sommet de la tête, immédiatement au-dessus de l'organe de la philoprogéniture, une proéminence semblable à celle que forme l'organe de l'estime de soi chez l'homme (1).

Spurzheim soutient que cette proéminence du cerveau des animaux correspond à l'organe n° 3 de l'homme (nommé par lui habitativité, et par nous concentrativité), et tout en admettant l'exactitude des observations de Gall, il en tire des conclusions différentes, et soutient que l'organe qui produit, chez l'homme, l'estime de soi, n'est pas le même que celui qui donne aux animaux l'amour des régions élevées, mais que ce sont deux organes distincts, répondant à des facultés morales tout à fait séparées. Nous croyons que Spurzheim a raison quand il soutient que l'organe n° 3 est différent de l'estime de soi chez les animaux comme chez l'homme, et que la différence qui existe entre l'opinion de Gall et la sienne, est que Spurzheim admet deux organes dans l'espace compris entre la fermeté et la philoprogéniture, tandis que Gall n'en admet qu'un : Gall considère tout cet espace comme occupé par l'estime de soi chez l'homme, et l'amour des régions élevées chez les animaux; tandis que Spurzheim considère la région supérieure de cet espace comme affectée à l'estime de soi, et l'inférieure

(1) Voyez Gall, *sur les Fonctions du cerveau.*

à l'organe de l'habitativité, chez l'homme comme chez les animaux. Je suis convaincu que ces organes sont distincts chez l'homme, et que l'organe supérieur est effectivement celui de l'estime de soi. Des observations ultérieures sont nécessaires pour bien établir les fonctions de celui qui occupe la région inférieure et qui répond au n° 3 de Spurzheim.

Quand l'estime de soi est surexcitée d'une manière anormale, on voit naître la monomanie des grandeurs; le malade s'imagine être roi, empereur, quelque homme d'un génie transcendant, et quelquefois même l'Être suprême. Gall rapporte l'histoire d'un sieur B., chez qui cet organe était très-proéminent, et qui fut accidentellement blessé par un crampon dans cette région. Tant que sa blessure fut ouverte, il se crut élevé au-dessus des nuages et voyageant dans les airs; il conserva pendant sa convalescence, et même après, l'air de fierté et les manières hautaines qui le distinguaient dans l'état de santé.

« Cet organe, » dit Gall, « était également très-proéminent chez un maniaque renfermé dans l'hôpital de Baden, près de Rastadt; sa folie consistait à se croire major; sa tête était petite; le seul organe développé à un très-haut degré était l'estime de soi; toutes les autres circonvolutions cérébrales étaient faibles. Dans la maison de charité de Fribourg, nous vîmes un insensé qui se montrait excessivement orgueilleux; il soutenait, d'un ton véhément et inspiré, qu'il était la souche à l'aide de laquelle Dieu avait créé et conservait le monde, qu'il avait été couronné par Jésus-Christ, qu'il était celui que la reine du Ciel avait choisi pour son époux. Son attitude était fière et arrogante. Profondément pénétré de son importance, il se tenait les bras croisés, et, pour donner une idée de la force étonnante qu'il possédait, il se frappait la poitrine et les côtes avec violence. Sa pose habituelle consistait à placer un pied en avant; le corps était droit et légèrement incliné en arrière. « Quand je le priai, » dit Gall, « de me

permettre de palper sa tête, il me répondit : « *Ich habe keinen Kopf, sondern ein Haupt.* » Je n'ai pas une tête comme les hommes, mais une *Haupt* (tête de roi ou de dieu), » et il se retourna brusquement comme si nous étions tout à fait indignes de l'approcher. Nous pûmes cependant observer distinctement l'énorme protubérance que l'estime de soi formait sur sa tête. »

Pinel, Fodéré, et beaucoup d'autres écrivains qui se sont occupés de l'aliénation mentale, rapportent de nombreuses observations de maladies de cet organe. « Un malade, » dit Pinel, « renfermé dans un des hôpitaux de Paris, croyait, pendant ses accès, être Mahomet; il prenait l'attitude du commandement et le ton le plus élevé; ses traits étaient rayonnants et sa démarche pleine de majesté. Un jour qu'on tirait le canon à Paris pour quelque événement de la révolution, il se persuada que c'était en son honneur; il priait qu'on fît silence autour de lui et montrait la joie la plus exaltée. » — « Une femme, » continue le même auteur, « d'un caractère très-impérieux et accoutumée à l'obéissance de son mari, demeurait au lit une partie de la matinée, et insistait pour qu'il vînt lui présenter son café à genoux. Elle finit par croire, pendant ses extases orgueilleuses, qu'elle était la Vierge Marie. » J'ai vu des cas semblables que j'ai rapportés dans le IVme vol. du *Journal phrénologique*, pag. 80 (1).

Cet organe est, en général, plus fort chez l'homme que chez la femme. On peut le considérer comme établi. Il était très-fort chez Haggart, Bellingham et Dempsey, et modéré chez le Dr Hette; l'ouvrage de Spurzheim, intitulé : *La phrénologie en rapport avec l'étude de la physionomie,* contient un grand nombre d'exemples de proéminence de cet organe. *Voy.* pl. X, fig. 1; XV, 1; XVI, 1; XVII, 1; XXII, 1; XXV, 2; XXVI, 2;

(1) Voyez aussi A. Combe, *Observations sur les affections mentales*, p. 175.

XXVII, 1; XXVIII, 1 et 2; et XXIX, 1, 2, 3, 4, 5, 6. L'organe est figuré petit, pl. X, fig. 2, et XV, 2.

II. Amour de l'approbation.

Cet organe est situé de chaque côté de l'estime de soi, et commence à un demi-pouce environ de la suture lambdoïde. Quand il est fort, il donne lieu à une largeur remarquable de la partie supérieure et postérieure de la tête. D'après sa situation, il ne peut être mis en ligne, et par conséquent représenté sur les planches comme les autres organes. On peut cependant s'en faire une idée en examinant dans l'ouvrage de Spurzheim, dont nous venons de parler, les planches XVI, fig. 1; XXII, 1; XXIV, 2; XXVII, 1; et particulièrement la planche XXVIII, 1; représentant la tête de Lalande.

Pendant que Gall était occupé à recueillir des observations relatives à l'organe de l'estime de soi, il rencontra, dans une maison de fous, une femme qui croyait être la reine de France. Il s'attendait à trouver l'organe de l'estime de soi largement développé; mais, au lieu de la proéminence qu'il cherchait, il trouva un enfoncement remarquable et une forte saillie arrondie de chaque côté. Cette circonstance l'embarrassa d'abord beaucoup; il s'aperçut bientôt, néanmoins, que le caractère de la folie de cette femme différait de celui des fous par orgueil. Les derniers étaient graves, calmes, impérieux, hautains et arrogants; ils affectaient un air de majesté, même dans leurs accès de fureur; leurs mouvements et leurs discours conservaient l'empreinte de la domination qu'ils croient exercer sur les autres. Les manières des fous *vaniteux* sont toutes différentes; ils montrent une frivolité inquiète, un bavardage intarissable, le plus extrême empressement; ils se

vantent de leur haute naissance, des immenses richesses qu'ils possèdent, ils promettent des faveurs et des honneurs : c'est, en un mot, un tableau variant sans cesse d'affectation et d'absurdité. C'est ainsi que Gall aperçut la différence qui existe entre l'estime de soi et l'amour de l'approbation.

Il trace avec une clarté admirable les signes qui distinguent l'estime de soi de la vanité, ou abus de l'amour de l'approbation. « L'homme orgueilleux, » dit-il, « imbu du sentiment de sa supériorité, traite du haut de sa grandeur, avec mépris et indifférence, le reste des mortels; l'homme vain attache la plus grande importance à l'opinion des autres, et recherche leur approbation avec le plus vif empressement; l'orgueilleux attend que le genre humain vienne à lui et apprécie son mérite; le vaniteux frappe à toutes les portes pour attirer l'attention et ramasser les moindres distinctions. L'orgueilleux néglige ou méprise les faveurs dont l'autre repaît sa vanité. L'orgueilleux montre du dégoût pour la flatterie maladroite; l'homme vain se délecte, quelle que soit la maladresse de celui qui l'encense.

Gall traite moins de ce sentiment primitif lui-même que de ses abus, sous les noms de vanité, ambition et amour de la gloire. C'est à Spurzheim qu'on doit d'avoir bien démontré le principe de la plupart des facultés et en particulier de celle dont nous nous occupons.

Cette faculté produit l'amour de l'approbation, de l'admiration, de la louange, de la gloire; en conséquence, il nous donne le désir de plaire aux personnes d'un mérite reconnu et nous rend sensibles à l'opinion publique. Le but de ce désir est l'approbation en général, indépendamment des moyens de l'obtenir. La route que l'homme fait pour arriver à la considération dépend d'autres facultés avec lesquelles celle-ci se combine. Si les sentiments moraux et l'intelligence sont puissants, il excitera une émulation morale et donnera le désir de n'ob-

tenir que des distinctions honorables. Il anime le poëte, l'orateur, le guerrier et l'homme d'État; chez quelques personnes l'amour de l'approbation devient une passion insatiable; elles poursuivent la gloire, dût-elle leur coûter la vie, et le besoin de renommée leur ferait affronter la bouche des canons. « Themistoclem illum, » dit Cicéron, « summum Athenis virum dixisse aiunt, cum ex eo quæreretur, quod acroama, aut cujus vocem libentissime audiret, ejus a quo sua virtus optime prædicaretur. » Cicéron semble avoir lui-même possédé ce sentiment à un très-haut degré. « Trahimur omnes laudis studio, » dit-il, « et optimus quisque maxime gloria ducitur. Ipsi illi philosophi, etiam in illis libellis quos de contemnenda gloria scribunt, nomen suum inscribunt; in eo ipso, in quo prædicationem nobilitatemque despiciunt, prædicari de se ac nominari volunt (1). » Montaigne exprime la même pensée. « De toutes les folies de ce monde, » dit-il, « la plus générale est l'amour de la gloire et de la célébrité; elle nous porte à sacrifier la paix, la fortune, la vie et la santé, les seuls vrais biens, pour poursuivre un vain fantôme, un mot vide de sens. » L'organe de l'amour-propre est très-fort chez les sauvages de l'Amérique; ils se couvrent de décorations et de médailles, se tatouent le corps, et se percent le nez et les oreilles pour y passer des anneaux ou des plumes d'aigles; cette faculté est très-énergique chez les Cingalèses (2). Si les instincts inférieurs prédominent, l'individu se contente de l'honneur d'être le plus hardi chasseur, le plus adroit pêcheur, ou le plus intrépide buveur parmi ses compagnons.

Les différents degrés d'énergie de cette faculté sont très-variables dans l'espèce humaine; ainsi, l'on voit des hommes qui

(1) *Oratio pro Archia.*

(2) Voyez *Journal Phrénologique;* vous trouverez de nombreux exemples de l'amour de l'approbation, vol. II, p. 64; vol. VIII, 590, 592, 428; IX, 66, 414.

surveillent avec la plus vive sollicitude chaque parole, chaque regard capable de leur faire connaître s'ils obtiennent l'approbation ou la désapprobation de ceux qui les entourent. Si on les loue, leur regard s'anime, leur figure s'épanouit; leurs gestes, leurs paroles expriment le plaisir que leur donnent les louanges qu'ils ont reçues, et le désir d'en obtenir de nouvelles est insatiable. L'homme chez qui cette faculté est faible, montre un calme froid que ne peuvent déranger ni notre censure ni nos applaudissements.

Cette faculté, quand elle existe à un degré raisonnable, contribue beaucoup à l'amabilité du caractère; elle donne le désir de paraître agréable aux autres; elle est une sorte de surveillant qui nous avertit de ne pas heurter trop ouvertement les opinions des autres; elle nous avertit de réprimer ce que l'égoïsme a de trop blessant, et de ne rien faire, enfin, qui puisse blesser ou offenser les autres. C'est sur elle que frappe l'esprit de saillie, quand, par l'arme du ridicule, il nous guérit de nos folies. Une personne chez laquelle ce sentiment est fort énergique craint plus le ridicule que la mort.

Le sentiment que l'on éprouve le plus souvent quand cet organe est fort et favorablement combiné avec d'autres organes, est une vive préoccupation de ce que le monde peut dire ou penser de nous. Un jeune homme sous son influence vous dira qu'il ne peut faire telle chose parce que chacun le regarde, qu'il ne peut faire telle autre parce que le monde en serait étonné. Chez les gens âgés, il excite une crainte inquiète de l'opinion publique ou du cercle de leurs connaissances, qui constituent le public à leurs yeux. Si l'estime de soi est également puissante, l'homme s'imagine que les regards du public sont sans cesse fixés sur lui, et que le monde s'occupe des moindres choses qui les concernent, surveille leur conduite et attache une grande importance à leur assigner exactement le rang qu'ils ont droit d'occuper. Cette inquiétude sur l'opinion

publique est pour l'homme une source de chagrin et lui ravit toute son indépendance. Sa morale, sa religion, son goût, sa philosophie ne sont rien que ce que veut l'opinion du jour; il est incapable de discerner le bon et le vrai, quand ils sont méconnus par ceux dont le jugement règle ses opinions. Un esprit peu philosophique est exposé à toutes les aberrations de cette faculté; car, dans l'absence de tous principes arrêtés de goût et de conduite, l'homme est soumis à l'opinion variable de la mode, quelque absurde qu'elle puisse être, quand elle est soutenue par certains individus qui ont la prétention de la régler.

La différence caractéristique qui existe entre l'obligeance qui dérive de cette faculté, et celle qui prend sa source dans un pur sentiment de bienveillance, c'est que l'amour de l'approbation porte à obliger ceux qui ont le moins besoin de nos services; tandis que la bienveillance agit d'une manière tout à fait opposée. En général, l'homme tient peu à l'approbation de ceux qui lui sont inférieurs, de sa famille et de tous ceux dont il se sent entièrement indépendant; celui dont la conduite est inspirée par l'amour de l'approbation, fera peu de chose pour eux; mais il n'en est pas de même s'il s'agit de conquérir l'amitié de ceux qui, par leur position élevée ou par leurs richesses, peuvent flatter son amour-propre et faire sa réputation; alors aucune peine, aucun sacrifice ne lui coûtera pour les obliger. Il en résulte que les individus chez lesquels cette faculté est énergique, et qui n'ont que peu de conscience et de bienveillance, sont en général d'un commerce fort agréable pour ceux qui ne dépendent pas d'eux. Ils sourient à ceux qui ne craignent pas de leur voir froncer les sourcils, tandis qu'ils négligent ou tourmentent leurs inférieurs ou leurs égaux.

Aucune faculté ne dégénère plus facilement en excès que l'amour de l'approbation; aussi a-t-elle servi de thème aux poëtes satiriques de tous les siècles. Les *Caractères* de Théo-

phraste contiennent quelques esquisses fort bien tracées des ridicules qu'il engendre. L'*Amour de la renommée*, de Young, contient aussi, dans plusieurs passages, le tableau des absurdités dans lesquelles il peut entraîner l'espèce humaine; les vers suivants, qui font partie de sa première satire, peignent admirablement cette faculté sous ses diverses formes.

" The love of praise, howe'er conceal'd by art,
Reigns, more or less, and glows in every heart :
The proud, to gain it, toils on toils endure;
The modest shun it, but to make it sure.
O'er globes and sceptres, now on thrones it swells,
Now trims the midnight lamp in college cells;
This Tory, Whig; it plots, prays, preaches, pleads,
Harangues in senates, squeaks in masquerades :...
It aids the dancer's heel, the writer's head,
And heaps the plain with mountains of the dead;
Nor ends with life, but nods in sable plumes,
Adorns our hearse, and flatters on our tombs " (1).

Cette faculté est continuellement excitée dans l'éducation, étant considérée comme le principal stimulant d'une instruction solide. Dans les écoles organisées selon les vues de M. Wilderspin, ce moyen d'émulation est pourtant abandonné, sans que les élèves se montrent moins avides d'instruction. Ce n'est que quand la science est mal adaptée à la capacité des enfants,

(1) « L'amour de la louange, quelque bien qu'on le cache, règne dans tous les cœurs. Pour lui, l'orgueilleux endure les travaux les plus rudes, l'homme modeste ne se cache que pour mieux arriver au but; il règne sur le trône et sur le sceptre. C'est pour lui qu'on est *whig* ou *tory*, que l'on conspire, que l'on prie, que l'on prêche, que l'on plaide, que l'on harangue au sénat; il se cache jusque sous les oripeaux de la bruyante mascarade... C'est lui qui anime les jambes des danseurs; qui, échauffant la tête de l'écrivain, le fait parler de monceaux de morts, jonchant la plaine... et même lorsque la vie est éteinte, c'est encore lui qui orne de plumes noires l'attelage du convoi de la mort, et qui répand la flatterie sur la pierre tumulaire.

ou que les méthodes d'enseignement sont défectueuses, que l'amour de l'approbation a besoin d'être mis en jeu (1).

Lorsque cette faculté est énergique, ainsi que la secrétivité, chez un individu dont la consciencioslté est faible, on le voit prodigue de ces compliments, de ces assurances banales, dont l'abus n'est que trop fréquent dans le monde, que le plus grand nombre accepte quand elles lui sont adressées et trouve ridicules quand elles s'adressent aux autres : c'est sous leur influence que se sont établies ces petites déceptions reçues dans la bonne compagnie, telle que de faire dire « qu'on n'est pas au logis » quand on ne veut pas recevoir, tandis que la consciencioslté s'accommoderait mieux de la simple vérité. Personne n'est certainement la dupe de ces tromperies, et la valeur réelle de ces cérémonies de convention est bien connue de chacun; le philosophe n'y voit que d'innocents subterfuges pour satisfaire la vanité humaine.

Quand le développement de cet organe est extrême, et que ceux qui pourraient régler son action sont faibles, il est la source de nombreux chagrins. C'est lui qui rend la petite fille si malheureuse, lorsqu'elle s'aperçoit que ses vêtements n'ont pas l'élégance et la fraîcheur de ceux de ses compagnes. Il rend le poëte, le peintre, l'écrivain, l'orateur, jaloux et malheureux au récit des succès qu'obtiennent leurs rivaux. Telle dame de haut rang perd le sommeil, en voyant qu'une autre a des parures et des équipages plus brillants que les siens. Le vaniteux parle sans cesse de lui-même, de ses affaires, de ses liaisons, et croit ainsi donner à ceux qui l'écoutent une haute idée de sa fortune, de sa naissance, en un mot, de sa *valeur*. « Goldsmith, » dit le Dr Johnson, « craint tant de rester inaperçu, qu'il parle uniquement pour rappeler qu'il fait

(1) Voyez *Journ. Phrén.*, V. 613; X, 9; et *Nécessité d'une éducation populaire*, par Simpson.

partie de la compagnie.» Quand cet organe n'est pas modifié par consciencioslté et la bienveillance, il porte à prodiguer faussement des témoignages de respect et d'amitié et rend prodigue de promesses de services qu'on n'a pas l'intention de réaliser; de même que l'estime de soi, il donne une forte tendance à employer, en parlant, la première personne, mais avec le ton d'une courtoisie respectueuse, tandis que le *je* de l'estime de soi fait partie d'un langage présomptueux et plein de prétention.

Quand, d'un autre côté, cet organe est trop faible, l'homme tient trop peu de compte de l'opinion que les autres peuvent avoir de lui; et, pourvu qu'ils ne soient pas en position de lui nuire, il se rit de la censure des hommes et méprise leurs applaudissements. S'il arrive qu'une personne ainsi organisée possède les autres propensités qui conduisent à l'égoïsme, elle devient ce qu'on appelle « insociable »; tous ses sentiments se rapportent à elle-même, et aucune considération ne la portera à faire aux autres le moindre sacrifice de son bien-être personnel. Si ses passions ne sont pas trop énergiques, et si elle est douée de quelque intelligence, il n'est pas de difficulté qu'elle ne puisse surmonter pour arriver à son but : étrangère à toute politesse, indifférente à la censure, insensible aux affronts, incapable de cette retenue que la délicatesse impose aux autres, elle fait servir à l'accomplissement de ses projets la bienveillance, le désir d'obliger, ou même l'intérêt personnel de tous ceux avec qui elle est en rapport, et réussit ainsi à vaincre des difficultés qu'un homme plus délicat trouverait insurmontables.

Les philosophes et tous ceux qui ont l'habitude d'observer la nature humaine savent, depuis longtemps, distinguer l'orgueil de la vanité (1). Néanmoins, il n'est pas d'erreur plus fréquente parmi le vulgaire que de confondre ces deux senti-

(1) L'orgueilleux s'estime lui-même; l'homme vain désire l'estime des

ments; les personnes vaniteuses de leur figure, de leurs habits, de leurs équipages, sont bien à tort réputées *fières!* Un grand développement de l'amour de l'approbation et de l'idéalité, uni à une forte dose d'individualité qui éveille l'attention sur les détails et l'*ordre*, donnent le goût d'une propreté recherchée, de l'élégance et de la richesse des habits; mais cette combinaison d'organes, au lieu de produire l'orgueil ou la fierté, inspire des dispositions tout à fait opposées. Vous rencontrerez rarement un homme à la mode (*dandy*) qui ne soit au fond poli, obligeant et d'un bon naturel, mais faible de caractère; ce n'est que quand l'estime de soi est énergique (et son existence est loin d'être indispensable au caractère d'homme à la mode) que vous le trouverez fier et orgueilleux.

Cette faculté est désignée, par le Dr Reid et M. Stewart, sous le nom de *désir de l'estime*, et par le Dr Thomas Brown, sous celui de *désir de la gloire;* les observations de ces philosophes, relativement à ses fonctions, sont en général justes; mais ici, comme pour l'estime de soi, ils ne s'occupent guère que de ses actes exceptionnels, et ne nous apprennent rien de ce qui concerne leurs fonctions dans la vie commune.

Quand cette faculté est puissante, elle donne une tendance à porter la tête en arrière et un peu de côté; elle donne à la voix des inflexions douces et flatteuses; elle met le sourire sur les lèvres, et leur donne une expression de beauté idéale que l'on peut comparer à celle d'Apollon saluant.

Comme nous l'avons déjà dit, les Français sont remarquables par la proéminence de cet organe, tandis que les Anglais le sont par celle de l'estime de soi; l'influence de l'amour de l'approbation se décèle dans les mœurs, les institutions et la presse quotidienne de la France à un degré remarquable. Les

autres. Dean Swift, disait avec raison : « Cet homme est trop fier pour être vain. » *Blair's Lectures*, lect. 10.

compliments et la louange sont le cachet de la conversation française, et un écrivain a fort judicieusement observé « qu'en France, la gloire est l'assaisonnement indispensable de toutes les fêtes de leur vie, et que la trompette de la Renommée est la musique la plus douce à leurs oreilles. » De même, dans la vie privée, un individu dont l'amour de l'approbation a beaucoup d'activité, est très-porté à prodiguer les compliments aux autres, par suite d'un sentiment instinctif du plaisir que donne la louange, et parce qu'il croit que c'est le moyen le plus sûr de se rendre agréable.

Cette faculté est, en général, plus active chez la femme que chez l'homme; et il est d'observation qu'elle est bien plus fréquemment le siége de la monomanie chez elle que chez l'homme. Spurzheim rapporte qu'il n'a eu l'occasion d'observer qu'un seul homme fou par vanité. Nous avons déjà décrit ses effets dans la manie, en faisant l'histoire de la découverte de cet organe (1).

L'amour de l'approbation existe chez certains animaux. Le chien est très-avide de louanges, et le cheval déploie ce sentiment, non-seulement en se montrant sensible aux marques d'affection, mais par l'esprit d'émulation qui distingue sa race. Gall rapporte que, dans le midi de la France, les paysans attachent un bouquet aux mules qui ont fait preuve de courage, et que l'animal, comprenant que c'est une marque d'approbation, se montre triste quand il en est privé. Il parle aussi d'une guenon qui lui appartenait, et qui, lorsqu'on lui donnait un mouchoir, s'en entourait le corps comme d'une robe, et prenait un plaisir extrême en le voyant traîner derrière en forme de queue. Cet organe est très-développé chez tous ces animaux.

Il était très-proéminent chez le Dr Hette, chez Mr M.,

(1) Voyez André Combe : *Observations sur les maladies mentales* p. 174.

Robert Bruce, Clara Fisher, et très-faible chez Haggart et Dempsey.

L'existence de cet organe est établie.

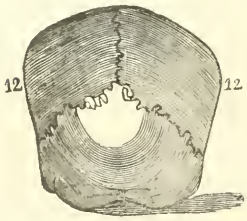
---

12. Circonspection.

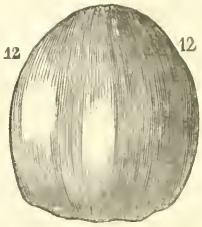
Cet organe est situé vers la partie moyenne des os pariétaux, à l'endroit où l'ossification de ces os commence ordinairement.

Ces deux figures donnent une idée de l'aspect du crâne, quand cet organe est très-fort ou très-peu développé.

JEUNE CINGALÈSE.



JEUNE FILLE CINGALÈSE.



Gall rapporte qu'il connaissait à Vienne un prélat, homme de grand sens et d'une haute intelligence, que le monde avait pris en aversion, parce que, dans la crainte de se compromettre, il rendait ses discours interminables en les entortillant de réflexions, et qu'il parlait d'ailleurs avec une insupportable lenteur. Quand on commençait une conversation avec lui, il était presque toujours impossible d'arriver à une conclusion. Il ne manquait jamais de s'arrêter au milieu d'une sentence, et répétait chaque phrase deux ou trois fois avant d'aller plus loin; il mit cent fois la patience de Gall à bout. Il ne lui arrivait jamais de donner un libre cours à ses idées; mais il revenait sans cesse à ce qu'il avait dit, ayant l'air de se consulter pour voir s'il ne devait pas y faire quelque amendement. Sa manière

d'agir était conforme à sa manière de parler; il entourait ses moindres actes de précautions infinies, et ne formait de nouvelles relations qu'après avoir pris les informations les plus minutieuses.

Cette observation ne pouvait néanmoins suffire à elle seule pour arrêter l'attention de Gall; mais ce prélat avait des rapports, pour les affaires publiques, avec un conseiller de régence qui, par son éternelle irrésolution, avait mérité le sobriquet de *Cacadubio*. Pendant les examens des écoles publiques, ces deux individus se trouvèrent un jour placés côte à côte et Gall derrière eux; ce qui lui permit d'examiner leurs têtes à loisir. Son attention fut spécialement attirée sur la largeur de leur crâne vers la partie latérale, supérieure et un peu postérieure, siége de l'organe en question. Les qualités intellectuelles de ces deux individus étaient d'ailleurs, sous tous les autres rapports, complétement différentes; mais la circonspection, ainsi que cette proéminence du crâne, étaient remarquables chez l'un comme chez l'autre. Cette coïncidence fit penser à Gall que l'irrésolution, l'indécision et la circonspection pouvaient être liées au développement de certaines parties du cerveau. Des réflexions subséquentes et de nouvelles observations convertirent plus tard cette présomption en certitude.

Un principe de phrénologie est que l'absence d'une qualité n'en confère jamais une autre. Chaque sentiment a quelque chose de positif en lui-même, et ne forme jamais la négation d'une émotion différente. La crainte constitue un sentiment positif qui n'est pas un pur manque de courage; et je crois que la faculté que nous examinons produit ce sentiment. Sa tendance est de faire naître l'appréhension du danger; c'est par elle qu'on hésite avant d'agir et que l'on calcule les chances d'éviter le danger. Spurzheim a nommé cette faculté *circonspection*, et nous avons conservé cette dénomination qui nous semble exprimer suffisamment son caractère, quoique ce sen-

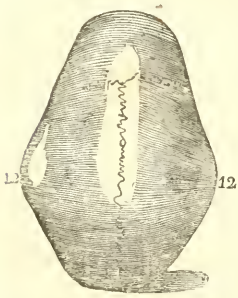
timent primitif paraisse être simplement de la crainte quand on le soumet à une analyse rigoureuse. « Il était nécessaire, » dit Gall, « que l'homme et les animaux possédassent une faculté qui leur fît prévoir certains événements, leur donnât le pressentiment de certaines circonstances, et les moyens de parer à certains dangers. Privés de cette disposition, leur attention n'eût été occupée que du présent, et ils eussent été hors d'état de prendre des précautions contre les chances de l'avenir. » En conséquence, il décrit la faculté qui confère cette prévision, comme une acte intellectuel et l'appelle « *circonspection*, *prévoyance;* » Spurzheim ne lui attribue pas la prévoyance ; selon lui, « c'est un acte instinctif, aveugle, mais qui peut éveiller les qualités réflectives. » Cette observation nous paraît juste.

Un développement complet de cet organe est la base essentielle d'un caractère prudent ; il donne la prudence, la circonspection. « Les personnes ainsi organisées, » dit Gall, « sont habituellement sur leurs gardes ; elles savent qu'il est plus difficile de conserver que d'acquérir, et, en conséquence, elles ne se relâchent jamais sur aucun point; elles envisagent sans cesse tous les dangers possibles, et cherchent à pénétrer l'avenir; elles demandent des conseils à tout le monde, et finissent toujours par tomber dans l'indécision; elles sont convaincues de la vérité de ce *dicton*, que sur vingt malheurs qui nous arrivent, il y en a dix-neuf de notre faute. Elles ne brisent jamais rien, et passent leur vie à préparer une moisson qu'elles savent devoir rarement recueillir. Leurs nerfs sont agacés si elles voient un vase placé trop près des bords de la table; jamais vous ne les verrez s'exposer aux chances du jeu, « enfin, » dit-il, « elles sont un sujet continuel de dérision pour ceux qui ne partagent ni ne comprennent leurs craintes, et qui considèrent leurs précautions comme extravagantes, minutieuses et absurdes (1). »

(1) Gall, *sur les Fonctions du cerveau*, IV, p. 320.

Quand cet organe est trop prédominant, il remplit l'esprit de doute, d'irrésolution, d'incertitude, et s'oppose à toute action décisive. Si son activité est exagérée et maîtrise notre volonté, elle produit ce qu'on appelle « une panique », état dans lequel l'esprit est maîtrisé par une vive et irrésistible émotion de frayeur non fondée.

Cet organe est large chez presque tous les enfants, ce qui autorise à croire qu'il se développe beaucoup plus tôt que la plupart des autres. C'est une sage prévoyance de la nature; car à aucune époque les précautions ne sont aussi nécessaires au salut de l'individu que pendant l'enfance et l'adolescence.



La planche ci-jointe représente le crâne d'un jeune Cingalèse, déjà figuré à la page 334. Les enfants qui possèdent un bon développement de cet organe peuvent être abandonnés à eux-mêmes, ils s'exposent rarement au danger. Quand, au contraire, cet organe est faible, l'enfant se montre imprévoyant; les soins les plus attentifs des gardes ne peuvent remplacer l'instinct de conservation qui résulte d'un bon développement de cet organe. Un enfant de six ans, chez lequel il était très-petit, ôta ses habits pour sauter dans une ancienne carrière pleine d'eau afin d'en retirer son bonnet, que le vent y avait jeté, sans souci du danger de se noyer. Chez quelques enfants en bas âge, cet organe est si proéminent qu'il inquiète les parents, qui attribuent à une maladie l'énorme développement qu'il donne au crâne. Il est bien vrai que l'hydrocéphale donne un aspect semblable à la tête; mais jamais un observateur attentif ne pourra prendre un développement normal pour une distension maladive.

Dans l'âge mûr, si cet organe est très-faible, l'homme se montre imprudent et téméraire, jamais il ne paraît préoccupé

des résultats de sa conduite, et ses actions ont toujours le cachet de l'étourderie et de la précipitation; les personnes ainsi organisées sont ordinairement gaies, insouciantes et disposées à jouir du présent; leurs résolutions sont précipitées, leurs entreprises hasardées, sans délibérations ni avis préalables. Leur vie domestique est souvent semée d'infortunes, suite de leur manque de prévoyance. Par l'effet de leur caractère étourdi elles se lancent dans de mauvaises entreprises; elles sont sujettes à briser, par défaut de précaution, les objets fragiles qu'on leur confie; et font de fréquentes pertes d'argent par suite du peu de soin qu'elles prennent de leurs affaires. On les verra, à la promenade, conduire leurs chevaux aux bords des précipices et s'exposer à mille accidents; elles incendient leurs demeures et sont, tôt ou tard, victimes de leur manque absolu de précautions.

Cette faculté exerce une influence répressive, et son action doit nécessairement être étudiée en combinaison avec celle de différents autres organes. Un individu, dont l'acquisivité et l'estime de soi étaient très-fortes, facultés qui mènent à l'égoïsme, me fut désigné comme très-soigneux de ses intérêts, quoique l'organe de la circonspection fût chez lui très-faible; il fut établi, néanmoins, que sa prudence consistait principalement à résister aux sollicitations qu'on pouvait lui faire de concourir à une action généreuse, ou de se porter caution pour un ami. Mais quand il entrevoyait l'espoir de quelque gain, quelles que fussent les chances à courir, il était prêt à tout oser, bien qu'il eût été fréquemment la dupe de son étourderie. Ses dispositions naturelles le portaient peu à la générosité, et, sous ce rapport, il ne s'exposait jamais à aucune chance de perte; mais si la circonspection eût été plus énergique, il eût plus souvent évité des spéculations dangereuses et il eût préféré des profits modérés, mais sûrs, à des chances de gains énormes, mais incertains.

Un développement extrême de cet organe fait naître des craintes et des appréhensions qui font le malheur de l'homme et qui le rendent ridicule aux yeux des autres. Le caractère de l'*homme craintif*, tracé par Théophraste, peut être cité comme modèle d'une observation parfaite. Plusieurs personnes croient que cette sensation de l'esprit résulte d'un travail intellectuel, et que si les personnes voulaient prendre la peine de raisonner les motifs de leurs appréhensions, elles se convaincraient que, la plupart du temps, elles ne reposent pas sur des motifs suffisants, et guériraient de leurs vaines terreurs. Ces idées dénotent une profonde ignorance de l'esprit humain. Il serait aussi facile d'enlever la douleur que l'on ressent dans un membre, par le seul effort de la volonté, que de se débarrasser d'une frayeur importune, quand on est sous l'influence fâcheuse d'une trop vive action de cet organe.

Un développement trop grand de la circonspection, joint à une forte destructivité, prédispose au suicide. Le suicide n'est sans doute pas un acte spécifique de la circonspection; mais quand ce sentiment est surexcité par une cause maladive agissant sur l'organe, il en naît une mélancolie profonde, un état de malaise et d'anxiété morale qui amènent indirectement ce résultat. C'est ainsi que les meilleurs des hommes, même ceux que l'infortune n'a jamais éprouvés, peuvent être conduits au suicide. Personne ne peut supposer que cet acte soit le résultat d'une simple erreur du jugement; il provient de sensations internes, de l'impulsion involontaire d'une nature malade, de laquelle résultent un état de misère et des tourments que ne peuvent concevoir ceux qui ne les ont jamais sentis. L'ignorance générale de l'homme, relativement à l'état de l'entendement qui prédispose au suicide, provient de ce que les organes du cerveau ne sont pas suffisamment compris, et de ce que l'on ignore qu'un état maladif de l'un d'eux peut altérer complétement la faculté qui en émane, et produire des actes

indépendants de la volonté. Le Dr A. Combe a examiné un nombre considérable de suicidés déposés à la morgue, à Paris, et a constaté que chez tous l'espérance était en général faible, la circonspection et la destructivité très-fortes; j'ai fait moi-même un grand nombre d'observations de cette espèce.

On trouve des cas de maladie de cet organe non-seulement dans les hospices d'aliénés, mais encore dans la vie privée. Gall rapporte qu'à Vienne il donnait des soins à deux pères de famille, vivant dans l'aisance, et qui néanmoins étaient nuit et jour tourmentés par des appréhensions sur le sort de leurs femmes et de leurs enfants, qu'ils croyaient exposés à mourir de faim; les assurances les plus positives de la part de leurs amis ne purent jamais leur faire comprendre que leurs craintes étaient chimériques. Après leur guérison, ils ne souffraient plus qu'on leur parlât de leur maladie, dans la crainte d'y retomber. Leur caractère avait toujours été mélancolique.

Pinel, en traitant de la mélancolie, rapporte plusieurs cas de maladies de l'organe de la circonspection. « Un militaire distingué, » dit-il, « après avoir servi son pays pendant cinquante ans, fut attaqué de cette maladie; il fut d'abord sujet à de vives émotions pour les causes *les plus légères;* si, par exemple, il entendait parler de quelque maladie, il croyait aussitôt en être attaqué; s'il était question de folie, il croyait sa raison égarée et se retirait chez lui plein d'inquiétudes et tourmenté d'idées mélancoliques: tout était pour lui sujet d'alarmes; entrait-il dans une maison, il craignait que le parquet ne s'affaissât sous ses pieds; il ne passait pas un jour sans frayeur; cependant il se montrait brave lorsque l'honneur l'exigeait. »

Les maladies de cet organe affectent des formes variées; il est toujours inutile de chercher à agir sur le moral du malade par le raisonnement: car la maladie consiste dans un dérangement physique d'un organe corporel, et tout ce qu'on pourrait retirer d'une démonstration bien évidente de l'absurdité des

craintes, ce serait peut-être un changement d'objet de terreur, mais aucun allégement dans l'appréhension douloureuse même (1).

Gall assure que cet organe est très-développé chez les animaux qui ne sortent que la nuit : tels que le chat-huant, la chauve-souris; de même que chez ceux qui ont coutume d'établir des sentinelles pendant qu'ils paissent : tels que l'oie, le chamois, la grue, l'étourneau et la buse. Il est, en général, plus fort dans la femelle que dans le mâle. Gall rapporte plusieurs faits curieux destinés à prouver que son action est plus énergique chez la femelle. Ainsi, sur vingt écureuils tués par lui à la chasse, il ne se trouvait pas une seule femelle, quoique la saison pendant laquelle elles nourrissaient leurs petits fût passée. Sur quarante-quatre chats qu'il prit dans l'espace de trois ans dans son jardin, il se trouvait seulement cinq femelles. On tua, pendant la durée d'un hiver, cinq cents ours dans deux provinces de Virginie, au nombre desquels il se trouva seulement deux femelles. Un rapport officiel sur les loups détruits en France depuis le 1er janvier 1816 jusqu'au 1er janvier 1817, publié par ordre du comte de Girardin, capitaine des chasses royales, porte le nombre des loups à 1894, sur 522 louves. C'est toujours une femelle qui marche à la tête d'un troupeau de chèvres, et on sait avec quelle circonspection elle veille à la sûreté de tous. Les troupeaux de bœufs, les chevaux et les autres animaux qui sont assez courageux pour se défendre, sont conduits par un mâle, parce que la combativité est généralement plus forte chez ces derniers. Le fait de la plus grande circonspection des femelles, résulte encore de divers articles du *Journal des régions arctiques*, publié par le capitaine

(1) Voyez A. Combe, *Observations sur l'aliénation mentale*, p. 151, 267; et son *Essai sur l'hypocondrie* inséré dans le *Journal Phrénologique*, III, 51. Voyez aussi *Transactions de la société de Phrénologie*, Édimbourg, p. 315.

Franklin. « Un fait extraordinaire, » dit-il, « c'est que de tous les Indiens que j'ai interrogés sur leur chasse, je n'en ai trouvé qu'un seul qui m'ait dit avoir tué une ourse pleine. »

On pourrait objecter que le nombre des mâles est plus grand que celui des femelles; mais cet excédant des mâles n'atteint pas à la vingtième partie de la différence qu'on remarque dans le nombre de ceux que les chasseurs tuent.

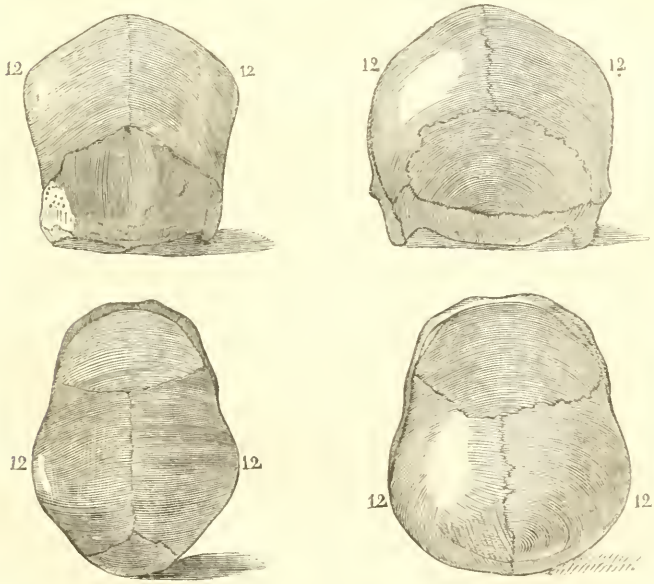
En général, les métaphysiciens ne traitent pas de la « crainte » ou de la tendance instinctive à prendre des précautions, comme étant un principe spécial de l'esprit; néanmoins, son existence et son utilité sont reconnues par lord Kames. « Il n'est pas, » dit-il, « au pouvoir de l'imagination de concevoir une chose plus propre à atteindre son but, que le sentiment instinctif de la crainte; car son action s'éveille instantanément à la moindre apparence de danger. Cette *passion* résulte si peu de la raison, qu'elle agit fréquemment contradictoirement à elle : Un homme pourra difficilement s'empêcher de baisser la tête pour éviter un coup qu'on feint de lui porter, quoiqu'il sache que ce n'est qu'un jeu. Il ne pourra pas non plus s'empêcher de fermer les yeux à l'approche d'un coup dirigé vers ces organes, quand même sa raison lui dit qu'il n'y a pas le moindre danger (1). » Le Dr Thomas Brown range la mélancolie parmi les émotions primitives; elle est un effet de cette faculté dans un état d'activité modérée mais constante.

Cet organe est plus fort chez les Anglais, les Écossais et les Allemands, que chez les Français de la race celtique; il est également plus proéminent sur la tête des Anglais que sur celle des Turcs. M. Forster, employé civil dans les établissements anglais à Madras, revint par terre du Bengale en Angleterre, en 1782, déguisé en Turc. Dans les aventures sans nombre qui lui arrivèrent, il sut toujours maintenir son déguisement, ex-

(1) *Elements of Criticism*, 8e édit., 1805, vol. I, p. 68.

cepté dans une seule circonstance où il fut reconnu comme étranger *parce qu'il n'avait pas une tête turque.* « Un marchand géorgien, » dit M. Forster, « qui occupait une chambre voisine de la mienne (il était à Cachemire) et qui était un fort agréable voisin, ne me paraissait pas ajouter beaucoup de foi à mon histoire; et, un jour, m'ayant demandé la permission d'examiner ma tête, il me dit que j'étais chrétien. Quelques jours après, il m'expliqua et me prouva, par comparaison, que les têtes des chrétiens étaient *plus larges en arrière* et plus *aplaties au sommet;* que celles des mahométans étaient plus étroites, et affectaient une forme conique semblable à celle de la tête des singes. » Cette description indique la largeur plus considérable de la circonspection chez les chrétiens.

CANADIEN. PAPOU.



Cet organe était large chez Bruce, Wette, Burns, chez le

Suisse Scotch; il l'est également chez les Indous, les Cingalèses, les Péruviens et les Papous (1); il est modéré sur les crânes de Bellingham, de Marie Macinnes, et, en général, sur les crânes des nègres. Les figures ci-dessus représentent deux crânes indiquant un grand développement de cet organe. Celles de gauche représentent le crâne d'un Canadien; celles de droite figurent le crâne d'un Papou ou habitant de la Nouvelle-Guinée.

La différence dans la largeur des têtes dont le développement est d'ailleurs égal, mais sur lesquelles l'organe de la circonspection est petit ou proéminent, excède quelquefois un pouce et demi; et, comme cet organe est facile à apercevoir, il attire l'attention des commençants.

Cet organe est établi.

II. *Sentiments élevés.*

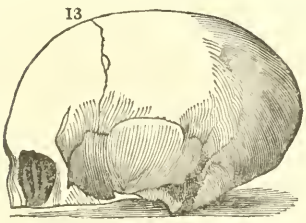
Jusqu'ici nous n'avons considéré l'homme que sous le point de vue animal; mais, outre les organes des facultés communes à lui et aux animaux, dont nous venons de faire l'historique, il est doué de sentiments divers qui distinguent le genre humain, qui lui sont particuliers et dont les animaux sont privés. Les circonvolutions qui forment les organes de la vénération, de l'espérance et de la consciencioslté dans le cerveau de l'homme, s'étendent transversalement, et jusqu'ici nos observations ne nous ont rien fait observer d'analogue chez les animaux. Néanmoins, les organes de la bienveillance et de l'imitation, classés parmi les sentiments élevés, s'étendent longitudinalement, et des circonvolutions qui leur correspondent se remarquent dans le cerveau des animaux.

(1) *Transactions de la société Phrénologique*, p. 440; *Phren. Journ.*, VII, 638; VIII, 298, 528.

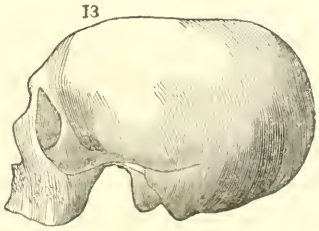
13. — Bienveillance.

Cet organe est situé à la partie supérieure de l'os frontal, immédiatement en avant de la fontanelle antérieure. Quand il est fort, le frontal forme une saillie remarquable au-dessus de l'organe de la comparaison. Quand il est petit, le front est bas et déprimé en arrière. Les deux crânes que représentent les gravures ci-dessous forment contraste sous ce rapport. Le crâne de Burns est fort élevé au-dessus des yeux, tandis que celui de Griffiths (le meurtrier) offre un front bas et étroit : on peut également comparer la différence de cet organe sur les crânes de Gottfried et d'Eustache, figurés page 130.

ROBERT BURNS.



GRIFFITHS.



Un ami de Gall lui dit un jour que, puisqu'il pouvait reconnaître les qualités mentales en voyant la tête, il le priait d'examiner celle de son domestique, nommé Joseph. « Il est impossible, » dit-il, « d'avoir plus de bonté que n'en a cet homme; depuis plus de dix ans qu'il est à mon service, je l'ai vu pratiquer sans cesse des actes de bonté, rien n'égale la douceur de son caractère, et cela est d'autant plus étonnant, qu'il n'a pas reçu d'éducation et qu'il a passé sa jeunesse dans la société

de personnes de la dernière classe. » Gall ajoute qu'à cette époque il était loin de croire que ce qu'on appelle bonté de cœur pût dépendre d'un organe cérébral, et qu'en conséquence, il n'avait jamais dirigé ses recherches sur ce point; cependant les sollicitations de son ami éveillèrent sa curiosité.

Il se souvint de la conduite habituelle d'un jeune homme qu'il avait connu dès sa plus tendre enfance, et qui se distinguait de ses nombreux frères et sœurs par son extrême bonté. Quoiqu'il aimât avec passion les jeux de son âge et qu'il trouvât beaucoup de plaisir à courir dans les bois à la recherche des nids d'oiseaux, chaque fois qu'un de ses frères ou une de ses sœurs était malade, un désir encore plus puissant de lui prodiguer ses soins et ses consolations le retenait à la maison. Donnait-on des fruits aux enfants, il se présentait toujours le dernier et se réjouissait de voir les autres mieux partagés que lui; rien ne lui faisait plus de plaisir que le bonheur des autres. Il prenait soin des brebis, des chiens, des lapins, des pigeons, et si un de ses oiseaux mourait, il en pleurait, et s'exposait ainsi aux moqueries de ses camarades. « A présent encore, » dit Gall, « la bonté et la bienveillance forment les principaux traits du caractère de cet individu. Ces dispositions ne résultent pourtant pas de l'éducation qu'il a reçue; au contraire, il a toujours vécu avec des personnes dont la conduite était de nature à produire des résultats opposés. » Gall, à force de réfléchir sur ces faits, pensa que ce qu'on appelle *bonté d'âme*, n'est pas une qualité acquise, mais une qualité innée de l'esprit.

Gall rapporte encore qu'étant un jour au milieu d'une famille nombreuse, il lui arriva de parler de la bonté de cœur vraiment remarquable du domestique Joseph. « Eh bien! » dit l'aînée des filles, « notre frère Charles est exactement comme lui; examinez, je vous prie, sa tête, car je ne saurais vous exprimer combien il est bon. »

« J'avais ainsi sous les yeux, » dit Gall, « trois personnes d'une bonté remarquable ; je fis modeler leurs têtes, et les ayant placées les unes près des autres, je résolus de les examiner jusqu'à ce que j'eusse découvert un développement commun à toutes trois; j'y parvins à la fin, quoique les têtes, sous tous les autres rapports, fussent complétement différentes. Je m'occupai, en même temps, à faire d'autres observations dans les familles, dans les écoles et autres établissements où mes fonctions me permettaient d'entrer. J'étendis mes recherches jusque sur les animaux, et, en peu de temps, je recueillis un si grand nombre de faits, qu'il n'est pas de qualité fondamentale ou faculté dont l'existence soit mieux établie que celle de la bienveillance. »

Cette faculté fait désirer le bonheur d'autrui, et fait qu'on aime à le répandre autour de soi. Elle donne une bonté active, inspire la compassion pour le malheur. Il est facile de distinguer la bonté qui émane de ce sentiment, des actes de bienfaisance dictés par l'amour de l'approbation ou quelques autres motifs intéressés. La bienveillance simple et chaleureuse, les manières franches et ouvertes qui dérivent de cette faculté, ne permettent pas de la méconnaître. Chacun sent facilement la vérité de cette bonté de caractère dont les inspirations viennent de l'organisation, et dont le but unique est de procurer aux autres la plus grande somme de bonheur possible. Celle qu'inspire l'intérêt affecte une sorte d'empressement outré, à travers lequel percent la froideur et la contrainte qui trahissent la source d'où elle émane. Il ne faut qu'une attention ordinaire pour découvrir le but secret qu'elle veut atteindre, malgré tous les efforts qu'on fait pour la cacher. Saint Paul peint admirablement les traits caractéristiques de la vraie bonté dans son tableau de la charité chrétienne : « La charité, » dit-il, « souffre avec patience et bonté; la charité n'est pas envieuse; la charité ne se vante pas de ses actes; elle n'est

pas orgueilleuse, etc. » L'histoire du bon Samaritain est un touchant exemple de ce que peut le sentiment de la bonté, quand il est énergique. Le caractère de sir Roger de Coverley, d'Addison, est le type du caractère bienveillant.

Cette faculté est une grande source de bonheur pour ceux qui la possèdent; les impressions qu'elle transmet à l'esprit sont douces, vives et suaves. Par elle l'âme est doucement émue d'une généreuse bienveillance pour ses semblables; on sent une disposition à les aimer et à voir leurs qualités bien plus que leurs défauts. Une personne fortement influencée par ce sentiment se plaint rarement de l'ingratitude et du manque de cœur des autres; elle trouve dans sa bonté même la récompense de ses soins. Cet organe est très-saillant sur les bustes de Henri IV de France. Aussi, quand on lui disait que tel ou tel chef des ligueurs lui voulait du mal, il avait coutume de répondre : « Je lui ferai tant de bien que je le forcerai à m'aimer. » L'homme bienveillant, qui a la conscience du bien qu'il veut faire aux autres, ne doute guère de leur bonne volonté pour lui. L'adhésivité nous attache à nos amis, à nos concitoyens; mais la bienveillance comprend toute l'humanité dans le cercle de nos affections. Fénélon disait : « Comme Français, j'aime mon pays, mais j'aime l'espèce humaine mieux encore que la France. » La bienveillance inspirait encore Henri IV, lorsqu'il répondait à ceux qui l'excitaient à se montrer sévère envers quelques villes qui s'étaient jointes à la Ligue : « La satisfaction qu'on tire de la vengeance ne dure qu'un moment, mais celle qu'on tire de la clémence est éternelle. » Cet organe est fort et très-remarquable sur le buste de Jacob Jervis, offert par le Dr Abel à la Société phrénologique d'Édimbourg; il était dominé à tel point par ce sentiment, qu'il était obligé de se dérober aux sollicitations mal fondées, dans la conviction qu'il ne pourrait leur résister. Cet organe est très-proéminent sur la tête du nègre Eustache, qui vécut longtemps à Paris, et

chez qui ce sentiment était porté à un point extrême. Cette figure représente sa tête : lors de l'insurrection des noirs à Saint-Domingue, les efforts désintéressés qu'Eustache fit pour sauver son maître furent incroyables. Ce dernier, à cause de l'affaiblissement de sa vue, ne pouvant plus se distraire par la lecture, Eustache apprit à lire pour avoir la satisfaction de lui épargner quelques heures d'ennui. A Paris, il n'était connu que par ses bonnes actions ; jamais il n'avait eu la force de refuser sa bourse à un pauvre. Il obtint le *prix de vertu* en octobre 1832 (1).

13

Le vulgaire croit que ce sentiment ne se manifeste que par des aumônes; mais son action se décèle encore de mille autres manières, dans la vie sociale et domestique. La bienveillance pour ceux avec qui nous vivons nous porte à nous arranger de manière à ne jamais les gêner, ni leur être désagréable, à veiller sans cesse à leur bonheur, à faire tout ce qui peut leur plaire ; l'homme bienveillant modère ou réprime les impulsions de l'égoïsme et de la destructivité : sa censure est modérée et douce; il n'exerce son autorité que pour le bien-être et le bonheur des autres; il ne craint pas de visiter l'asile de la pauvreté et même du vice malheureux ; il y répand à la fois des secours et des consolations : la bienveillance est un élément essentiel de la politesse.

Le manque de bienveillance ne produit pas la cruauté, ni aucun sentiment positivement mauvais ; mais il mène à n'avoir aucun égard pour le bien-être des autres. Quand cet organe

(1) Voyez *Journal de la Société phrénologique* de Paris, 1834 et avril 1835; et voyez Vimont, *Traité de Phrénologie.*

est petit, l'homme est privé d'un frein puissant contre les propensités animales. Chez Bellingham, Hare, Griffiths, cet organe manquait, comme en général chez tous ceux qui assassinent sans remords; ceux chez qui sa force est inférieure à celle de l'acquisivité et de l'estime de soi, ont en général peu de propension à s'occuper d'actes de charité ou à s'employer pour rendre service aux autres. Ils s'en défendent en disant qu'ils ont assez à faire de penser à eux-mêmes, et que personne ne se montre bienveillant pour eux. Cette dernière excuse peut être juste; car il est dans la nature des sentiments élevés de nous donner une double jouissance : celle qu'on éprouve à accomplir les actions louables auxquelles ils nous portent, et celle que nous trouvons dans la reconnaissance et dans l'affection qu'ils font naître chez les autres. L'homme est destiné à avoir des rapports journaliers avec ses semblables; son bonheur et son bien-être dépendent plus ou moins d'eux; le plus bel héritage qu'il puisse laisser à ses enfants est donc un nom vénéré et estimé. L'égoïste ne peut guère espérer jouir de ces avantages; car rien, dans sa conduite, n'éveille la bienveillance des autres envers lui, et son égoïsme lui devient d'autant plus nécessaire, que bientôt il ne trouve plus aucun appui. Quand la bienveillance manque et que l'acquisivité et l'estime de soi sont très-fortes, l'homme est incapable d'aucun acte de bonté désintéressée; il est disposé à traiter de sottise la bienfaisance sans but d'utilité personnelle : si la destructivité vient encore ajouter son influence à cette fatale association, il niera la bonté de Dieu même. L'absence de cet organe, enfin, livre la carrière aux sentiments bas; le caractère devient froid, dur et insociable. L'homme éprouve alors peu de propension pour les jouissances de la vie; rien ne lui plaît dans la nature; son esprit est disposé à tout envisager du mauvais côté; et si la destructivité est forte, la malignité s'éveille pour repousser de prétendues attaques auxquelles, sans cesse, il se croit en

butte. La misanthropie est enfin le résultat ordinaire de l'absence de la bienveillance. Le caractère du mauvais ange, tel que l'ont peint Milton et Byron, est la personnification d'un esprit supérieur mû par une destructivité véhémente que ne contrôle point la bienveillance.

Cet organe est peu développé sur la tête de certaines tribus de sauvages remarquables par leur cruauté: telles, par exemple, que celle des Caraïbes. Les bustes ou les portraits de Tibère, de Caligula, de Caracalla, de Néron, de Catherine de Médicis, de Chrétien le Cruel, de Danton et de Robespierre, indiquent, selon Gall, un manque total de bienveillance, tandis qu'elle se montre très-proéminente sur ceux de Trajan, de Marc-Aurèle, de Henri IV et de quelques autres personnages célèbres par leur humanité.

Néanmoins, quelque admirable que soit ce sentiment par lui-même, il est nécessaire qu'il soit dirigé avec intelligence et justice; autrement il peut en naître de nombreux abus. S'il est trop puissant et mal dirigé, il mène à la prodigalité: cette facilité de l'esprit n'en doit pas être attribuée à un manque de raison; seulement, elle résulte d'un penchant extrême à donner sans motifs raisonnables et sans discrétion, par l'effet d'un besoin instinctif. Quand la bienveillance est forte et que la fermeté est faible chez un individu, il peut aller jusqu'à faire le sacrifice de ses propres intérêts pour satisfaire aux nécessités ou à la cupidité des autres. Ce sentiment mal réglé peut donc conduire à de funestes résultats : l'aumône faite aux mendiants des rues, par exemple, les encourage dans leur vie désordonnée. On ne saurait trop répéter que les fonctions des différentes facultés de l'esprit sont essentiellement distinctes; que celles du sentiment donnent une impulsion générale que la nature semble avoir voulu placer sous le contrôle des facultés raisonnantes. Ainsi, l'homme qui éprouve naturellement une vive compassion pour ceux qui souffrent, doit bien

savoir que cette impulsion n'est pas l'inspiration qui peut le diriger *dans la manière* dont il doit soulager l'infortune. Au contraire, plus l'émotion est forte, plus la raison est ordinairement faible; car ce sentiment est si excellent et si délicieux de sa nature, que celui qui l'éprouve ne croit guère à la nécessité de peser avec attention ses actes bienveillants. D'un autre côté, on ne doit pas oublier que les facultés raisonnantes n'inspirent pas ce sentiment, et qu'il faut, pour qu'un individu possède une charité éclairée et utile, qu'il ait à la fois une forte bienveillance et des facultés intellectuelles élevées.

On a objecté que la nature n'avait pu placer en même temps l'existence de la bienveillance et la destructivité dans l'esprit humain. Mais l'homme est, on le sait, un assemblage des qualités les plus diverses; le plus grand des romanciers de notre temps parle de certains hommes dont *la bienveillance est incontestable, et qui néanmoins éprouvent du plaisir à voir un malheureux*, dégradé par son crime et par l'arrêt de sa condamnation, *terminer une vie de désordres et de crimes par une mort cruelle et ignominieuse* (1). Cette observation, que chacun a pu faire, prouve que la *bienveillance* et la *destructivité* peuvent coexister chez le même individu. Le plus grand de nos poëtes s'écrie :

> " O thou goddess,
> Thou divine Nature, how thyself thou blazon'st
> In these two princely boys! They are as *gentle*
> As zephyrs, blowing below the violet,
> Not wagging his sweet head; and yet as *rough*,
> Their royal blood enchaff'd, as the rud'st wind,
> That by the top doth take the mountain-pine,
> And make him stoop to the vale (2). "

Le crâne de Burns indique que les organes de la *combativité* et de l'*estime de soi* étaient énergiques sur la tête de ce héros, de

(1) *Les Eaux de Saint-Ronan;* Walter-Scott.

(2) « Bonté céleste, ô divine nature, tu te reflètes tout entière dans le

même que ceux de la bienveillance et de la consciencioslté; et le Dr Currie, qui a fait une excellente biographie de cet homme célèbre, s'exprime ainsi : « Il était naturellement brave, bon, sincère et compatissant; mais il se montrait également fier, irascible et vindicatif; le portrait indique clairement la réunion des organes dont nous venons de parler.

Le glaive, emblême du pouvoir, n'est-il pas le symbole de la destructivité, prêt à frapper quiconque offense les lois? Sa sévérité même sert la bienveillance et la justice. Que sont les machines de guerre, sinon des instruments de destruction? Et les soldats, ne sont-ils pas conduits sur les champs de bataille pour détruire l'ennemi? Mais on attache en même temps au service des armées des chirugiens destinés à secourir ceux que le fer a mutilés, et l'on voit ainsi deux facultés qui semblent si opposées, concourir au même but. Si la destructivité et la combativité n'existaient pas, il n'y aurait point de guerre; sans la bienveillance, le guerrier serait incapable de merci et de compassion: on voit donc que la *coexistence* de ces deux facultés est une preuve en faveur de la phrénologie, au lieu de lui servir d'objection; elles entrent également dans l'harmonie de la nature.

La bienveillance ne peut être remplacée ni par l'adhésivité, ni par la consciencioslté, ni par aucune autre faculté. La fille, la femme ou la sœur, dont la bienveillance est énergique, veille au lit du malade qu'elle chérit, invente mille moyens d'adoucir ses douleurs; ses manières sont douces et affectueuses, et si son intelligence est développée, elle est une douce et habile consolatrice; si cet organe lui manque, elle accomplit ses devoirs avec intelligence et conscience; elle fait exactement

cœur de ces deux enfants, doux comme le zéphyr, dont le souffle caresse la violette sans courber sa tête fragile; si la colère fait bouillonner leur sang royal, ils deviennent impétueux comme l'ouragan qui brise le pin sur la montagne et jette dans le vallon ses rameaux mutilés. »

tout ce qu'on lui demande; mais rien ne peut lui donner cette bonté sympathique, cette douce compassion, qui console et charme la souffrance. Cette observation s'applique à toutes les circonstances de la vie dans lesquelles la bienveillance est en jeu. Si elle est faible, la bonté qui recherche et console le malheureux manque toujours.

Gall rapporte non-seulement le sentiment de la bienveillance, mais encore le sentiment de la justice à cette faculté. « Le lecteur ne doit pas oublier, » dit-il, « que je ne parvenais à découvrir les fonctions des divers organes, que quand le hasard les présentait à mon observation à leur *summum* d'énergie. Une puissance mentale ainsi exagérée dans son action, assume un caractère totalement différent, en apparence, de celui qu'elle présente quand elle est modérée; le libertinage, par exemple, est la conséquence d'une activité extraordinaire de l'amativité, de même que le vol est l'abus de l'acquisivité; il en est ainsi pour la bienveillance : les individus qui se font remarquer par une extrême bonté présentent tous un excessif développement de cet organe; en conséquence, la bonté, la bienveillance, la pitié pour le malheur, sont l'expression d'une exaltation plus qu'ordinaire de son action. On peut demander : Quel est donc le sentiment originel? Comme il est très-difficile de faire des observations positives sur la destination fondamentale de cet organe, je suis obligé, » continue Gall, « d'avoir recours au raisonnement, et je pense qu'on a tout lieu de supposer que la tendance primitive de cet organe est de disposer l'homme à adopter une conduite en rapport avec le maintien de l'ordre social, et je l'appelle *le sens moral, le sentiment du juste et de l'injuste.* » Il fait valoir un grand nombre d'arguments, et finit par conclure que la bienveillance « n'est qu'un degré d'action plus élevé du sens moral (1). »

(1) *Fonctions du cerveau*, t. V, p. 273 et suiv.

Spurzheim ne partage pas cette opinion, et soutient que la bienveillance est un sentiment distinct dont il a découvert et établi l'organe, quoiqu'il ne fût pas admis par Gall. Il n'y a que deux manières de résoudre cette dissidence: savoir, l'analyse métaphysique de ce sentiment et l'observation attentive de l'organe. Le résultat des deux épreuves semble donner gain de cause à Spurzheim. Nous reviendrons sur ce sujet quand nous traiterons de la consciencioslté.

Spurzheim diffère encore d'opinion avec Gall sur un autre point relativement aux fonctions de cet organe; et, selon toute apparence, ses raisons sont fondées. « Je ne puis admettre l'opinion de Gall, » dit-il, « lorsqu'il soutient que la bienveillance peut dégénérer en une sorte de *misanthropie,* qui fait que l'on peut trouver un motif de jouissance dans le mal qui arrive aux autres, de la même manière que le sens du goût peut dégénérer en aversion pour la nourriture, que l'amour se transforme en haine, que le sens de la mélodie engendre l'aversion pour la musique. Le manque d'activité de la bienveillance, ou son épuisement, peut produire l'indifférence et porter à fuir l'occasion de faire le bien; mais la méchanceté, qui fait trouver une jouissance dans le mal d'autrui, telle que la cruauté, ne peut émaner que d'un sentiment bas, tout à fait étranger à la bienveillance. »

Cet organe existe chez certains animaux, et, quand il est fortement developpé, il les rend doux et dociles; tandis que son absence les rend vicieux et intraitables. Gall cite, à ce sujet, quelques observations intéressantes. « La tête du tigre, » dit-il, « est plus plate dans cette région que celle du lion; la tête de l'hyène et du loup est également plus déprimée que celle du chien; le crâne du babouin est aplati immédiatement au-dessus des yeux, tandis que celui de l'orang-outang est élevé, et le caractère de ces différents animaux est en rapport avec ces divers développements. Dans le cheval, cet or-

gane est situé à la région moyenne du front, immédiatement au-dessus des yeux. Quand cette région est étroite et déprimée, le cheval est toujours vicieux et disposé à mordre et à frapper. Chez les chevaux d'un caractère doux, au contraire, cette région forme quelquefois une saillie très-remarquable. Un cocher de cabriolet de Neuilly, dit Gall, achète à bas prix un cheval dont personne ne voulait se servir à cause de son caractère vicieux, quoiqu'il fût excellent coureur; dès la première semaine, l'animal lui coupa deux doigts et une oreille; le cocher voulut le réduire en le frappant, mais il ne faisait que le rendre plus méchant; il résolut d'essayer de le prendre par la douceur, et réussit jusqu'à un certain point. L'organe en question était nul chez ce cheval, comme on peut l'observer chez tous ceux que l'on est obligé de museler pour les empêcher de mordre. Un de mes amis, me parlant un jour de ses deux chevaux, me dit en avoir un très-vicieux. Aussitôt je demandai qu'on les amenât dans la cour, et, devant un grand nombre de témoins tout étonnés de ma sagacité, d'après les indications de Gall, je désignai le cheval vicieux. J'ai vu faire cette expérience plus d'une fois, et toujours avec succès.

La même règle s'applique aux chiens. Gall prit deux chiens dans une nichée de cinq, afin d'étudier leurs dispositions. Ils n'y voyaient pas encore, qu'il observa entre eux une différence marquée : l'un deux, quand il le prenait dans ses mains, témoignait son contentement par ses mouvements et ses caresses, tandis que l'autre grondait, gémissait, se débattait jusqu'à ce qu'il l'eût remis dans son panier. Tous ses soins ne réussirent point à changer leur caractère : toute leur vie, l'un fut doux et caressant; l'autre, indocile et hargneux. Gall nous dit que cette différence était indiquée par la conformation de leur tête.

Pour bien observer cet organe chez les animaux, il faut avoir assez étudié l'ostéologie de leur crâne pour en distinguer

exactement la situation. Chez quelques-uns, comme l'éléphant, par exemple, la truie, etc., les deux tables du crâne ne sont pas parallèles dans cette région, ce qui fait qu'on ne peut reconnaître positivement cet organe qu'à la dissection. Dans le taureau et dans la vache, la table interne est un peu séparée de la table externe; mais, comme elles sont parallèles, on peut apprécier le volume de l'organe pendant la vie de l'animal. Il en est de même du chat, ajoute Gall (1).

« On a des exemples d'animaux, dit Spurzheim, qui ont témoigné de la bienveillance à un degré étonnant pour d'autres animaux et même pour l'homme. Des personnes dignes de foi, que j'ai connues à Paris, m'ont raconté qu'elles avaient vu un cheval et une vache dans la même écurie; que toutes les fois que le cheval se détachait, il allait prendre dans ses dents le sac d'avoine et le portait près de la vache, sans doute pour lui faire partager ce qui, pour lui, était un régal. — Les chiens donnent aussi des preuves de ce sentiment. Dupont de Nemours raconte avoir vu une hirondelle se prendre la patte dans un nœud coulant de ficelle placé au toit de l'Institut de France, et attirer, par ses cris, toutes les hirondelles du voisinage. Aussitôt, grande et bruyante délibération; enfin, après bien des pourparlers, l'assemblée se forma en colonne, et chaque hirondelle vint lancer un coup de bec à la ficelle; une demi-heure après la captive était délivrée (2). »

Je pourrais citer un grand nombre de traits semblables. Qui n'a vu des chiens se précipiter dans l'eau pour sauver des personnes en danger de se noyer? Qui ne sait qu'ils attaquent avec fureur les assassins qui en veulent à la vie de leur maître?

La société retire tant de bien de l'activité de ce sentiment, qu'on doit surtout s'attacher à le cultiver chez les enfants.

(1) *Sur les fonctions du cerveau*, tome V, p. 327.
(2) *Phrénologie*, p. 188.

Nous savons, par expérience, combien ceux qui sont chargés de leur éducation peuvent ajouter à son énergie par leur exemple et leurs leçons (1).

J'ai déjà dit que l'usage des liqueurs, en excitant les organes, donne de l'énergie aux sentiments et aux penchants qui en émanent. En effet, quelques individus sont on ne peut plus prodigues quand ils sont ivres; ils donneraient le monde s'ils pouvaient en disposer. Conformément à ce principe, que l'ivresse ne peut créer aucun sentiment, je suis porté à croire que ces personnes sont naturellement douées d'une grande bienveillance; mais ce n'est encore là qu'une conjecture.

Les maladies peuvent surexciter cet organe à un très-haut degré. Gall rapporte qu'un hussard, qui avait toujours manifesté une grande disposition à la bienveillance, et qui était devenu fou, donna tous ses habillements et effets, et ne garda pas même de quoi se couvrir. Il ne cessait de répéter qu'il n'avait qu'un désir, celui de rendre tout le monde heureux, et associait la sainte Trinité à tous ses projets. Les organes de la bienveillance et de la vénération avaient un très-grand développement dans sa tête. Les idiots qui ont cet organe très-développé sont bons et inoffensifs, tandis que ceux qui l'ont petit, surtout quand la destructivité est développée chez eux, sont méchants et cruels.

Bacon, dans un de ses *Essais*, reconnaît l'existence de la bienveillance, comme sentiment instinctif chez l'homme. « Dans ce sens, je considère la bonté, » dit-il, « comme un sentiment qui nous porte à désirer le bien des hommes. Les Grecs l'appelaient *philanthropie;* et le mot humanité (tel que nous l'employons de nos jours) est bien faible pour l'exprimer. La bonté, telle qu'on l'entend en général, est l'habitude de faire le bien, et la bonté naturelle, l'inclination qui nous y porte. De toutes

(1) Voyez le *Phrenological Journal,* IV, 129, 428.

les vertus, c'est celle qui rapproche le plus l'homme de son Créateur ; car elle est l'essence de Dieu même, et, sans elle, l'homme n'est qu'un misérable petit être, qui s'agite pour nuire, à peu près comme une espèce de vermine. Le penchant au bien est profondément gravé dans la nature de l'homme, à tel point que, quand sa bonté ne se répand pas sur les hommes, elle se répand sur d'autres créatures. C'est ce qu'on voit chez les Turcs, peuple cruel envers ses semblables et bon pour les animaux, et qui distribue de la nourriture aux chiens et aux oiseaux. La pitié que les souffrances des animaux inspirent aux Orientaux est si énergique, qu'un jeune garçon chrétien faillit être lapidé, à Constantinople, pour s'être amusé à bâillonner une grue. »

Les métaphysiciens écossais admettent en général l'existence de ce sentiment ; mais Hobbes et plusieurs autres écrivains, qui rapportent toutes nos actions à l'égoïsme, le nient. Le Dr Thomas Brown a combattu, avec un admirable talent, l'objection tirée de la supposition que l'égoïsme est la base même de nos meilleurs sentiments. « L'analyse de l'amour, » dit-il, « comme sentiment complexe, nous présente toujours au moins deux éléments ; une sensation vive et délicieuse dans la contemplation de l'objet aimé et le désir de son bonheur... S'il est vrai que nous ne puissions alors, quand les passions ne sont pas en jeu, penser à la vertu d'un autre *sans plaisir*, il en résulte qu'en aimant la vertu, *nous aimons ce qui est bien de sa nature*, et l'amour *de la vertu qui ne peut exister sans plaisir*, est certainement une affection fort différente du plaisir matériel, si on peut concevoir son existence en *dehors de la vertu*. Un plaisir fondé sur la vertu peut seul nous apparaître sous l'éclat brillant des rayons de ce grand orbe qui éclaire toutes choses. Délicieux reflet qui charme les yeux et le cœur, qui appelle nos regards vers la source d'où ses rayons émanent et élève notre âme jusqu'à celui qui l'a créée. »

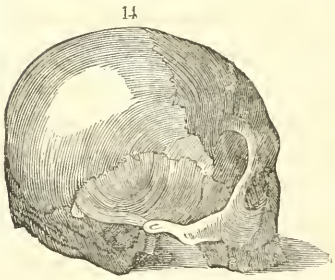
M. Robert Cox a publié, dans le dixième volume du *Journal phrénologique*, p. 1, un essai complet sur « les lois de la bienveillance. » On y trouve une multitude de faits et d'arguments qui démontrent que la puissance et l'activité de cet organe s'augmentent de l'activité *agréable* des autres organes des facultés mentales, de la même manière que la destructivité se trouve excitée, quand leur activité est *désagréable*. En conséquence, il croit que le bonheur contribue à rendre le caractère bon et généreux, autant que la misère nous aigrit et nous irrite. On sent combien sont importants les résultats pratiques de ce principe.

---

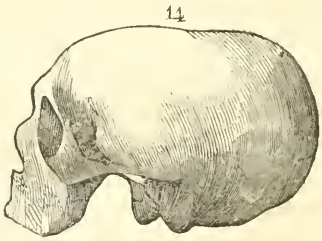
14. — Vénération.

Cet organe est situé à la partie moyenne et supérieure du cerveau, vers la fontanelle postérieure. Les figures ci-dessous le représentent petit et proéminent.

PAPOU.



GRIFFITHS.



Gall rapporte ainsi la découverte de cet organe : La famille de son père était composée de dix enfants, qui tous recevaient la même éducation; néanmoins leurs talents et leurs caractères étaient tout différents. Un de ses frères manifesta,

dès son enfance, une forte tendance vers les idées religieuses. « Ses jouets étaient des vases d'église qu'il sculptait lui-même, des chapelles et des surplis qu'il faisait avec du papier. » Il priait du matin au soir, disait la messe, et quand il ne pouvait être à l'église, il s'occupait à orner un Christ de bois. Son père le destinait au commerce; mais il s'y refusait parce que, disait-il, cela l'obligerait à mentir. A l'âge de vingt-trois ans, il quitta la boutique, et trop âgé pour pouvoir étudier et devenir prêtre, il s'enfuit de la maison paternelle et se fit ermite. A la fin, cependant, il put entrer au séminaire, devint prêtre et continua jusqu'à sa mort à se livrer à des exercices de piété et à faire pénitence.

Plus tard, Gall remarqua que, dans les écoles, on voit des enfants qui ne prennent aucun intérêt aux instructions religieuses, tandis que d'autres les reçoivent avec avidité; il remarqua aussi que les individus qui, dès le collége, se dévouaient volontairement à l'église, étaient plus tard des hommes studieux, pieux et vertueux, ou d'insignes mauvais sujets. « Il est clair, » dit-il, « que ces derniers n'avaient d'autre but que de vivre aux dépens d'autrui, tandis qu'une foi ardente avait décidé de la vie des premiers. On ne s'explique pas, » continue-t-il, « comment ce sentiment avait pris racine en eux, et certainement on ne pouvait l'attribuer à l'influence de l'exemple ou de l'éducation, ou encore à la position de leurs parents dans le monde; car un grand nombre d'entre eux, pour obéir à leur vocation, avaient résisté à leurs parents ou à leurs tuteurs. » Tous ces faits le convainquirent que le sentiment de la religion est inné.

Plus tard, lorsque son attention se porta sur les qualités primitives de l'esprit, il se rappela ces observations faites dans sa jeunesse, et se mit aussitôt à examiner la tête des personnes citées pour leur piété. Il visita les églises de toutes les sectes, et s'attacha surtout à observer la tête des personnes qui priaient

avec le plus de ferveur et que leurs contemplations religieuses absorbaient tout entiers. C'est ainsi qu'il parvint à établir que la partie du cerveau dont nous traitons ici est l'organe de la vénération.

C'est surtout chez les peuples catholiques que l'on trouve ample matière à de pareilles observations. Le Dr Bright, dans son voyage dans la basse Hongrie, dit que : « à Vienne, les églises sont presque constamment ouvertes. On y voit entrer à tout moment des domestiques chargés de commissions, qui s'agenouillent avec leurs paniers ou leurs paquets devant les images des saints. C'est ainsi qu'à force d'y recourir, la prière devient une habitude et une distraction, au lieu d'être l'accomplissement d'un devoir. J'ai vu jusqu'à des petits enfants, par les plus grands froids, et quand leurs parents n'étaient point là pour les y contraindre, tomber à genoux devant les niches de saints qui ornent le coin des rues et des passages à Vienne, et demeurer immobiles, comme absorbés par une dévotion sentie, pendant plusieurs minutes (1). » J'ai eu l'occasion d'observer plusieurs faits semblables dans des villes catholiques.

La fonction de cette faculté est de produire le sentiment de la vénération en général, ou une émotion profonde de respect à la vue de tout ce qui est grand ou bon. Elle est la source de la religion naturelle et de cette tendance que manifestent toutes les tribus jusqu'ici découvertes, à adorer un pouvoir souverain. Cependant, comme cette faculté ne produit qu'une émotion et ne forme par elle-même aucune idée de l'objet sur lequel elle devrait porter son adoration, si aucune révélation n'a été faite à l'individu qui la possède, et si son intelligence est bornée, le malheureux adorera peut-être le génie des tempêtes; le soleil, comme la source de la lumière, de la chaleur et de la

(1) Pages 43 et 44.

vie végétale, et peut-être même des animaux, des troncs d'arbres et des pierres.

> " Lo! the poor Indian, whose untutored mind
> Sees God in clouds, or hears him in the wind (1). "

Cet organe est large chez le roi Robert Bruce, dont les sentiments religieux, à ce que dit l'histoire, étaient des plus vifs, et qui voulut que son cœur fût porté dans la terre sainte, parce qu'il n'avait pu remplir le vœu qu'il avait fait de la visiter en personne.

A défaut d'une bonne direction, cette faculté conduit à la superstition. C'est elle qui fait adorer les animaux, les rochers, les arbres. Les nègres, les Indiens américains, et même les Indous, comparés aux Européens, ont un pauvre développement intellectuel; aussi leurs superstitions sont-elles plus grossières. Socrate ne partageait point les erreurs religieuses adoptées par les Grecs, et les bustes antiques nous le représentent avec un front magnifiquement développé (2).

Cet organe est très-large chez les nègres, et l'on sait combien ils sont superstitieux.

On a objecté que, s'il y a un organe et une faculté de la vénération, la révélation devenait inutile. Mais Gall a répondu, avec raison, que cette proposition devait être renversée; car si l'homme n'eût été doué d'une faculté naturelle propre à rendre des émotions religieuses, la révélation eût été aussi inutile à l'homme qu'elle l'est aux animaux; tandis que si l'existence d'un sentiment général de dévotion, ou une tendance instinctive mais aveugle à l'adoration, c'est-à-dire la

(1) Hélas! le pauvre Indien avec son esprit inculte, voit Dieu dans les nuages ou l'entend dans le vent.

(2) On peut voir la copie de son buste à la *Société phrénologique* d'Édimbourg.

vénération, est admise, rien de plus rationnel que de supposer que l'instruction est venue la diriger. Gall observe, en outre, que l'existence de cet organe est une preuve indirecte de l'existence de Dieu. La destructivité est implantée dans l'esprit, et il existe autour de nous des animaux que nous devons tuer afin de nous nourrir de leur chair. L'adhésivité et la philoprogéniture nous sont données, et nous avons des amis et des enfants pour gratifier les sentiments qui émanent de ces organes. La bienveillance s'épanche sur les pauvres et les malheureux qui nous entourent; de la même manière le penchant instinctif à l'adoration est une des actions de notre intelligence, et, conformément à l'analogie que nous observons dans la nature, nous ne pouvons nous empêcher d'en inférer qu'il existe un Dieu que nous pouvons adorer. Cet argument n'est pourtant pas concluant; car il existe des êtres terrestres sur lesquels notre penchant à l'adoration peut s'exercer.

Tous les hommes possèdent cet organe, mais à des degrés différents ; et d'accord avec ce principe que la puissance naturelle d'éprouver une émotion est en raison directe, toutes choses égales d'ailleurs, du volume de l'organe qui lui est affecté, tout individu sain a la faculté de se livrer à des actes religieux ; mais la ferveur religieuse sera plus ou moins intense, selon que l'organe de la vénération aura plus ou moins de développement. La différence entre la force de l'émotion religieuse éprouvée par les différents individus était reconnue avant qu'il ne fût question de phrénologie : celle-ci n'a fait que révéler la coïncidence qui existe entre l'intensité du sentiment et le volume des circonvolutions cérébrales qui lui sont affectées.

Gall prétend que, dans les portraits des saints célèbres par leur profonde dévotion, cet organe est toujours proéminent, et que les artistes de l'antiquité ont donné la même configuration à la tête de ceux de leurs grands prêtres dont ils nous ont laissé le buste ou le portrait. Cet organe est fort dans

les portraits de Constantin, de Marc-Aurèle, de saint Ambroise de Charles Ier d'Angleterre et de Mallebranche. Dans la tête de saint Jean, de la Cène, de Léonard de Vinci que nous reproduisons ici, cet organe et celui de la bienveillance sont très-proéminents.

Cet organe est aussi très-marqué chez les philosophes et les poëtes remarquables par leur piété, tels que Newton, Milton, Klopstock, tandis qu'il est effacé sur la tête de Spinosa, qui professa l'athéisme. La configuration de la tête du Christ, peinte par Raphaël, présente également une saillie remarquable de cet organe. L'aspect de cette tête sublime indique les plus hautes facultés intellectuelles, unies à une bienveillance et à une vénération incomparables. Gall demande si les formes de cette tête divine sont dues au génie de l'artiste, ou

si elles ont été copiées sur un portrait original. « Il est possible, » dit-il, « que l'artiste ait imité la forme des têtes des hommes remarquables par leurs hautes vertus, leur amour de la justice, une bienveillance sans bornes, et qu'il ait supposé que la tête du Christ ne pouvait être que la réunion de ces formes sublimes. Dans ce cas, le génie observateur de ce grand artiste viendrait corroborer les observations de Gall, tout en faisant preuve d'un pressentiment artistique de l'organologie, et une sagacité d'observation étonnante. Il croit plus probable que le type général de la tête du Christ nous a été transmis. Saint Luc était peintre; comment n'aurait-il pas essayé de conserver les traits de son divin maître? Il est certain que la forme de la tête du Christ est d'une haute antiquité. On la trouve dans les peintures les plus anciennes et dans des spécimens de mosaïque. Les gnostiques du second siècle possédaient des images du Christ et de saint Paul; Gall conclut de là que ni Raphaël, ni aucun autre artiste n'a inventé cette admirable figure (1).

La plupart des métaphysiciens ne considèrent pas la vénération comme une émotion originelle; ils attribuent la croyance en Dieu aux perceptions de l'intelligence. Selon eux, nous percevons la beauté, l'ordre, l'harmonie, le pouvoir, la sagesse et la bonté dans les ouvrages de la création, et de toutes ces qualités, nous inférons qu'il existe un Esprit créateur. En cela, les phrénologues sont d'accord avec eux. Mais si l'intelligence perçoit les faits et en déduit les conséquences, elle ne peut sentir des émotions, et ces déductions faites, elle n'éprouve aucun penchant à adorer ce Dieu qu'elle a découvert dans toutes ses œuvres. Cependant la tendance à adorer est un prin-

(1) *Sur les Fonctions du cerveau*, tome V, p. 389. Voir aussi une courte notice de quelques anciennes monnaies et médailles, servant à prouver les progrès du christianisme, par le Rev. R. Welsh. LL. D. chapelain de l'ambassade de Constantinople.

cipe plus fort que l'intelligence même; car les hommes les plus ignorants et les plus stupides sont susceptibles de vénération, quoique incapables de porter d'eux-mêmes leur intelligence sur un objet digne de leur hommage; leur vénération aveugle leur fait adorer des branches qu'ils ont eux-mêmes détachées du tronc, ou encore chercher des dieux dans les monstres et les reptiles. Ce sont là des faits qu'il fut impossible d'expliquer jusqu'à ce que la phrénologie eût démontré que la tendance instinctive à vénérer est un sentiment distinct de l'intelligence. Cette tendance n'est autre que la faculté en question, et c'est une grande faute de la part des anciens philosophes d'avoir oublié, dans leurs systèmes, de mentionner un pouvoir semblable.

Jusqu'ici nous n'avons considéré la vénération que par rapport à la religion, comme le but le plus noble de cette faculté; mais elle a aussi, dans ce monde, une sphère d'action très-étendue. C'est à elle qu'on est redevable des sentiments de respect et de déférence; aussi peut-on la diriger vers tout ce qui est noble et beau; sans elle les enfants ne seraient point susceptibles de piété filiale : elle produit ce saint et doux espoir avec lequel l'enfant regarde les auteurs de ses jours, et voit en eux les protecteurs de son enfance, les guides de sa jeunesse. L'enfant chez qui cet organe est petit, s'il a la bienveillance et l'adhésivité bien développées, peut aimer son père comme un ami; mais dans ses rapports avec lui, on cherche vainement cette déférence respectueuse qui est le trait caractéristique de l'esprit dans lequel cet organe est très-développé. Les enfants portés à se révolter contre toute autorité, ont une large estime de soi et la vénération très-faible.

La vénération porte à la déférence envers nos supérieurs en rang aussi bien qu'en années, et au respect de toute autorité. Cet organe a, en général, un large développement dans la tête des Asiatiques, et ces peuples sont humbles et obéissants. On

peut même certifier que, si cet organe n'était point aussi dominant chez eux, l'esclavage n'aurait point passé sur tant de générations.

Une dame de mes connaissances qui a l'habitude d'examiner la tête de ses domestiques avant de les prendre à son service, m'a dit que celles qui ont la vénération bien développée, sont les plus respectueuses et les plus obéissantes, et que celles qui ont la combativité et la destructivité fortes, et la vénération petite, deviennent colères et impertinentes, quand on censure leur conduite. Cela a lieu, ajoutait-elle, même alors que l'amour de l'approbation et la consciencioslté sont tous deux très-larges; mais dans ce cas, la colère s'apaise bientôt et fait place au repentir. Quand la vénération s'unit à tous ces organes, elle agit aussi instantanément que la combativité et la destructivité, et empêche la colère d'éclater.

La vénération produit aussi le respect des titres, des rangs et du pouvoir; elle s'attache tantôt aux noms qui comptent une longue suite d'aïeux, tantôt à la richesse seule; elle se manifeste ainsi sous l'une ou l'autre de ces formes, quand elle ne paraît pas dans la ferveur religieuse. Les individus chez qui l'amour de l'approbation et la vénération sont très-larges, quand la consciencioslté et l'intelligence ne sont pas développées en proportion, vénèrent les personnes d'un rang supérieur au leur et recherchent leur société. Les gens haut placés qui ne possèdent ni grandes vertus, ni grands talents, aiment la société des individus de cette espèce. Lors de la visite de George IV en Écosse, en 1822, il est des personnes qui éprouvèrent à sa vue la plus profonde émotion de crainte respectueuse, tandis que d'autres ne la soupçonnaient même pas, et se montraient surpris au dernier point de l'enthousiasme exagéré manifesté par les premières. J'examinai plusieurs têtes dans ces deux classes d'individus, et je trouvai constamment l'organe de la vénération plus large chez la première.

Cette faculté est aussi la source du sentiment qui saisit certaines personnes dans les temples antiques, les cathédrales gothiques, et les lieux de sépulture réservés aux grands hommes; elle participe aussi à l'amour des vieilles médailles, et, en général, de toutes les antiquités.

Comme tous les autres pouvoirs, ce sentiment a ses abus. S'il n'est pas guidé par la réflexion et la consciencioslté, il vénère sans examen les vieilles coutumes, les institutions les plus absurdes, pourvu qu'elles aient été consacrées par le temps, et montre une aveugle tendance à admirer la sagesse de nos ancêtres *quand même* (1), à respecter de la même manière les noms qui font autorité dans la théologie ou la philosophie, et forme ainsi obstacle aux progrès de la vérité; enfin, quand la vénération est vigoureuse dans un esprit borné, elle le porte à s'humilier jusqu'à l'abjection devant l'objet sur lequel elle s'exerce. Les despotes ont de tout temps usé de leur pouvoir pour exalter ce sentiment dans leurs sujets. Ils encouragent les moines, les processions, les coutumes superstitieuses, et bannissent les philosophes, ou mettent à l'*index* les livres scientifiques.

L'absence de la vénération n'entraîne pas nécessairement le mépris des choses saintes; il en résulte simplement de l'indifférence pour les pratiques religieuses et peu de respect pour le pouvoir ou les noms illustres. Cependant un homme, doué d'une forte vénération, peut ne pas respecter la religion catholique; il n'a, pour cela, qu'à douter de son origine divine; mais, dans ce cas, il reportera sa vénération sur autre chose. Voltaire avait la vénération fortement développée, et ce n'était pas un croyant; mais il adorait l'Être suprême, et se prosternait devant les grands (2). On l'accusa même à Paris

(1) Voir le *Journal phrénologique*, VIII, 598.
(2) *Ibid.*

de fanatisme. J'ai toujours trouvé la vénération large dans le *tory* pur sang, dans celui qui s'épanouit quand le regard d'un roi ou d'un noble tombe sur lui, et qui les regarde comme sanctifiés; celui-ci, parce qu'il remonte à son origine à travers une longue suite d'aïeux; celui-là, par la possession héréditaire de l'autorité sur un peuple. Le véritable *whig* ou républicain, qui ne peut voir dans les rois ou les nobles que des hommes sujets à toutes les faiblesses de la nature humaine, et dont les actes doivent être surveillés, ont la vénération, proportion gardée avec leur intelligence, beaucoup plus faible en général. La réunion des organes de la vénération, de l'estime de soi, de la consciencieusité, joints à une intelligence également bien développée, fait les *whigs* modérés, ou les *torys* modérés, et, dans ce cas, ils sont bien près de s'entendre. Il est bien entendu qu'aucune de ces observations ne peut s'appliquer à ces individus à qui l'amour des places ou des distinctions fait professer le *whigisme* ou le *torysme*.

De ce qui précède, il résulte que c'est une erreur de croire que la religion puisse jamais s'éteindre dans le cœur des hommes. La nature a placé dans le cerveau les organes de la vénération et du merveilleux, et les sarcasmes des impies ne pourront jamais en étouffer l'expression. La forme d'un culte peut changer, des rites religieux peuvent vieillir; mais tant que son cœur n'aura pas cessé de battre, l'homme éprouvera des sentiments de crainte et de respect pour l'Être suprême; son adoration ne cessera que quand lui-même sera rayé du nombre des êtres.

Cette faculté relève la tête dans la direction de son organe. La voix de celui qui la possède est douce, calme et pleine; c'est la vibration lente d'une corde qui vous pénètre. Les intonations et la manière de prier d'un prêtre qui l'a fortement développée, comparées à celles d'un prêtre chez qui elle ne l'est que faiblement, offriront des nuances faciles à sai-

sir; c'est dans la bouche du premier un souffle de piété fervente; il y a quelque chose de froid et de compassé dans les paroles du second : j'ai toujours trouvé l'organe beaucoup plus développé chez les prêtres qui étaient entrés dans les ordres par vocation, que chez ceux qui y étaient entrés pour se procurer un moyen d'existence.

Cet organe est, en général, plus développé chez la femme que chez l'homme; et la femme est plus humble et plus dévote que lui.

Gall n'a parlé de cette faculté que comme devant produire le sentiment religieux; c'est à Spurzheim que revient le mérite de l'avoir analysée, et d'y avoir découvert la source de l'émotion que donne le respect en général.

Rien n'est plus commun, dit Pinel, que les cas d'aliénation mentale produits par l'exaltation des sentiments de piété, par les scrupules que se forge une conscience timorée, par des terreurs religieuses. « Cette espèce de folie, dit Gall, existe souvent, quand il n'y a désordre dans aucune autre faculté, et les médecins auraient dû en conclure qu'elle se rattache à une certaine partie du cerveau. »

Gall et Spurzheim virent, à l'hôpital d'Amsterdam, un malade qui se désolait de l'idée d'être obligé de pécher et de ne pouvoir faire son salut. L'organe de la vénération était chez lui très-développé. Il l'était également chez un prêtre qui désespérait de son âme, et chez un autre malade dont l'idée dominante était que l'enfer lui était réservé.

Quand Élisabeth Lindemann fut amenée à Gall, il s'aperçut, au premier abord, que cet organe avait chez elle un développement extraordinaire. De temps en temps, elle levait les yeux au ciel, et tous ses gestes indiquaient la tristesse et l'inquiétude. Elle avait, dès sa plus tendre enfance, contracté l'habitude de prier beaucoup; et, depuis longtemps, elle était sujette à des convulsions, pendant lesquelles elle s'écriait qu'elle

était possédée. « Le démon, » disait-elle, « est entré dans mon cœur par ma bouche; il veut m'entraîner en enfer avec lui. »

Gall parle aussi des moules de la tête de trois personnes sujettes à la folie religieuse, faisant partie de la collection de M. Esquirol, et ayant toutes trois la vénération largement développée. M. Esquirol, à propos de ces mêmes crânes, fait remarquer avec raison que, quoiqu'on ait souvent attribué à l'effet produit par certains sermons cette espèce de folie, cependant il aurait été nul sans une prédisposition à cette maladie dans l'individu atteint.

J'ai vu dans les nombreux asiles de ce pays, plusieurs aliénés, dont la folie n'avait d'autre cause que l'état morbide de la vénération. Il y avait, en 1836, dans l'établissement de M. Drury, près de Glascow, un malade dont le besoin de prier, pendant ses accès de folie, était irrésistible. Il priait agenouillé toute la journée; cependant son organe de la vénération n'était pas large; et c'est ici le lieu de se rappeler que nous avons toujours dit que, si les organes largement développés étaient plus susceptibles d'une activité morbide que les organes petits, ceux-ci ne laissaient pas de pouvoir se déranger. Ce malade eut un intervalle de raison pendant ma visite; j'en profitai pour lui demander s'il prenait plaisir à dire ses prières, alors qu'il y était excité. Sa réponse fut négative; il était malheureux, disait-il, et priait pour détourner la colère de Dieu. Je trouvai ses organes de la circonspection et de la destructivité très-proéminents, et j'en conclus qu'il était excité à la prière par la peur. Quand la folie est causée par l'excitation morbide de la vénération, de l'espérance et du merveilleux, le malade est dans un état de béatitude surnaturelle.

Le lecteur peut consulter, sur la folie religieuse, les *Observations sur le désordre intellectuel*, du Dr A. Combe, et une série d'articles dans le neuvième volume du *Journal phrénologique*.

L'organe de la vénération est large dans la tête d'Oberlin, du président Jeannin, de Francis Paris, d'Auguste Baker, de Paul Lejeune et de Sully. Il est petit dans la tête de Néron et du pape Alexandre VI.

---

15. — Fermeté.

Cet organe est situé à la partie postérieure de la région coronale de la tête, presque sur la ligne médiane.

Gall observa que les personnes d'un caractère ferme et constant ont cette partie du cerveau très-développée ; et Lavater avait déjà regardé cette conformation comme concomitante avec ce genre de caractère. Les principes ultérieurs de cette faculté échappent à l'analyse. Gall fait remarquer que la fermeté n'est, à proprement parler, ni une inclination, ni un pouvoir : « C'est une manière d'être qui donne à l'homme une empreinte particulière que l'on appelle le caractère; celui qui en manque est le jouet de circonstances extérieures et d'impressions communiquées. » « On est porté à prendre », dit Spurzheim, « les effets de cette faculté pour ceux de la volonté, parce que les personnes chez qui elle est largement développée disent volontiers : *Je veux*, et cela avec emphase ; cependant elle diffère de la volition proprement dite. Elle donne de la force, de la constance, de la persévérance, de la résolution; celui qui est doué de cette faculté à un haut degré est obstiné, opiniâtre, infatué de lui-même. Cet organe est toujours largement développé chez les enfants opiniâtres et intraitables.

La fermeté semble être une faculté sans rapport aucun avec les objets externes. Son influence ne s'exerce que sur l'es-

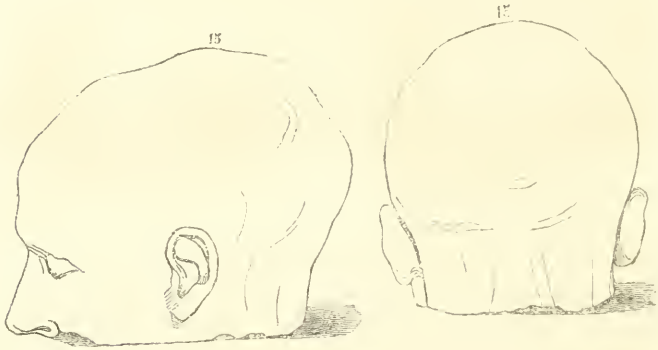
prit même, et ne fait qu'ajouter une qualité à la manifestation des autres puissances. Agit-elle avec la combativité, elle produit une bravoure intrépide; avec la vénération, une piété soutenue; avec la consciencioslté, une intégrité inflexible; cependant elle ne donne de la persévérance, que lorsqu'elle agit sur des facultés fortement développées. Celui qui a la fermeté proéminente, ainsi que les tons, s'occupera de musique avec persistance; mais si les tons sont faibles, malgré le développement de la fermeté, il ne persévérera pas. A ce propos, Gall fait remarquer, avec raison, qu'on ne doit pas confondre la fermeté de caractère avec cette persévérance qui ne consiste qu'à satisfaire les dispositions prédominantes de notre esprit. Ainsi, lorsque l'acquisivité est le penchant dominant d'un individu, quoique sa fermeté soit faible, tous ses efforts tendent à s'enrichir; mais alors il est vacillant et irrésolu quant aux moyens qu'il emploiera : un projet le captive aujourd'hui; le lendemain il l'abandonne pour un autre, auquel il renonce encore le surlendemain; si sa fermeté eût été large, il eût adopté le plan le plus convenable, et l'eût poursuivi jusqu'au bout. On persévère dans une action par deux motifs : le premier, parce qu'elle est agréable par elle-même; le second, parce qu'on est résolu d'agir. C'est dans la fermeté qu'il faut chercher l'origine de ce dernier motif. La prédominance de cet organe donne aux manières et au maintien une certaine roideur; à la voix, une force emphatique.

Un développement modéré de cet organe est essentiel pour parvenir à la célébrité, dans quelque carrière que ce soit. Gall fait observer que, quand il est dominant chez un individu, sa devise est : « *Tu ne cede malis, sed contra audacior ito.* » Il produit le *tenacem propositi virum.* Les Anglais l'ont plus développé que les Français. Aussi, ces derniers s'étonnent-ils de la persévérance des premiers dans leurs projets, qu'ils aient rapport aux arts, aux sciences ou à la guerre. Napoléon con-

naissait bien le faible du caractère français sous ce rapport; et, dans ses conversations rapportées par Las-Cases, il le déplore souvent. C'est surtout à la guerre qu'on remarque les effets de cet organe dans les armées de ces deux nations. Les Français, sous l'influence d'une forte combativité et d'une circonspection modérée, marchent à l'ennemi pleins d'audace et sûrs de vaincre; mais s'ils trouvent une forte résistance, comme ils manquent de fermeté, leur ardeur s'affaiblit, et ils reculent bientôt. Les Anglais marchent à l'assaut de sang-froid, quoiqu'avec moins d'ardeur, effet d'une grande fermeté, d'une circonspection et d'une secrétivité forte; ils peuvent être repoussés, mais ils ne se tiennent pas pour battus, et conservent la présence d'esprit qui doit leur faire reprendre l'avantage.

Cette faculté contribue beaucoup au succès de toute entreprise; la fatigue abat bientôt l'ardeur du plus brave; aussi, le plus capable de maintenir ses facultés dans un état d'application longtemps soutenue, réussit à la fin, par cela seul qu'il fatigue son adversaire. La force, la patience, qualités distinctes du courage actif, résultent de cette faculté. La fermeté est large chez les Indiens-Américains; aussi, ce qu'ils supportent paraît incroyable aux Européens. Gall la trouva très-proéminente chez un voleur de grand chemin, endurci au crime. On l'avait tenu au secret pendant très-longtemps pour le forcer à nommer ses complices. Cela n'ayant pas réussi, on l'avait flagellé; ce châtiment lui ayant paru insupportable, il se pendit. Après sa mort, on trouva les os pariétaux brisés, précisément au point qu'occupe l'organe de la fermeté. Gall ne put déterminer si la séparation avait été causée par la strangulation ou par l'énergie excessive de l'organe de la fermeté, ou simplement par accident; mais il cite ce fait pour appeler l'attention sur des cas semblables. Cet organe et celui de la destructivité étaient aussi très-prononcés chez

John Thurtell, exécuté comme assassin de Weare, et toute sa vie prouve combien leur énergie était puissante. Cet organe était également très-puissant chez le roi Robert Bruce, connu par sa fermeté indomptable au milieu de circonstances qui auraient réduit au désespoir un homme d'un caractère moins énergique. Il était fort chez Haggart, si déterminé dans le crime, si courageux contre la souffrance. Les figures ci-jointes représentent la tête d'un homme chez qui cette faculté est très-forte, et dont le caractère est décrit dans le 8e vol., pag. 206 du *Journal phrénologique d'Édimbourg.*

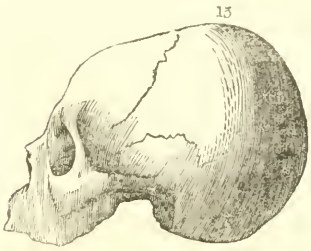


Quand cet organe est petit, l'individu cède facilement à ses penchants prédominants. Quand c'est la bienveillance qui le guide, sa bonté est extrême; mais, s'il est porté à la destructivité ou à la combativité, il se montre emporté, querelleur et violent. Un trait de caractère commun à ceux qui manquent de fermeté est l'inconstance. Si l'amour de l'approbation et la bienveillance sont très-forts et la fermeté faible, l'individu résistera difficilement aux sollicitations. Cet organe est très-

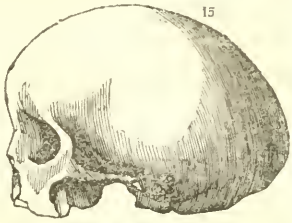
faible sur la tête de Mme H. (1). Aussi, manifeste-t-elle beaucoup d'instabilité dans sa conduite.

Les figures de la p. 388 représentent cet organe fort et petit ; il est fort chez Rammohun-Roy, p. 45, et Spurzheim, p. 56; de même que chez Oberlin, Ramus, Stubbs et Schlabrendorf, dont les têtes sont représentées dans l'ouvrage de Spurzheim, intitulé : *Phrenology in connexion with the study of the physiognomony*, pl. XVII, fig. 2; pl. XXV, fig. 2, et pl. XXVI, fig. 1 et 2. Les planches ci-dessous indiquent l'aspect que présente le crâne quand cet organe est très-fort et quand il est très-petit.

SOLDAT FRANÇAIS.



FILLE.



J'ignore si les mathématiciens admettent une faculté correspondante à ce sentiment. Elle exerce une grande influence sur le caractère, et son omission doit laisser une lacune importante dans tout système de philosophie morale.

Les effets produits par l'état maladif de cet organe ont été peu observés; on doit croire qu'ils doivent exalter ses fonctions et produire une extrême opiniâtreté. Un cas dans lequel cet organe était très-fort et en apparence surexcité par une cause maladive, est rapporté par le professeur Otto, de Copenhague, dans le *Journal phrénologique*, vol. VIII, pag. 66.

Cet organe est établi.

(1) Voyez les *Planches*.

16. — Consciencioseté.

Cet organe est situé à la partie postérieure et latérale du sommet de la tête, au-dessus de la circonspection, en arrière de l'espérance. Dans les planches de Gall, la fonction de cette partie du cerveau est notée comme incertaine; et c'est à Spurzheim que revient l'honneur de la découverte et de la désignation de son siége.

De tout temps, les philosophes ont disputé entre eux relativement à l'existence de cette faculté morale de l'esprit humain; la discussion s'est surtout échauffée depuis la publication des écrits de Hobbes, vers le milieu du dix-septième siècle. Cet auteur pensait que « l'approbation que nous donnons aux actions vertueuses, ou utiles à la société, dépend de notre égoïsme; car nous savons que tout ce qui est avantageux à la société, est nécessairement avantageux à nous-mêmes. »

Il enseignait, de plus, que « comme c'est à l'institution d'un gouvernement que nous sommes redevables de tout le bien-être de la vie sociale, les lois en vigueur sont les véritables règles de la morale (1). »

Cudworth, en désaccord sur ce point avec Hobbes, a cherché à démontrer que l'origine de la notion du juste et de l'injuste est dans un pouvoir particulier de l'esprit, qui distingue la vérité du mensonge.

Mandeville, qui écrivit au commencement du dernier siècle, soutenait, dans sa théorie de toute morale, que l'homme est égoïste de sa nature; qu'au nombre des désirs qu'il aime à satisfaire, il n'en est pas de plus vif que son amour pour la louange; que les fondateurs de la société, voulant exploiter ce penchant,

(1) Stewart's *Outlines*, p. 128.

avaient institué la coutume de donner des éloges à chaque sacrifice fait par l'égoïsme au bien public, et avaient appelé ce sacrifice vertu. La louange est donc la monnaie dont on paye le sacrifice des mauvais penchants; et les vertus morales, pour nous servir de l'expression de Mandeville, sont les fruits *de la flatterie et de l'orgueil.* Ainsi donc, là où nous croyons voir de la vertu, il n'y a « en réalité qu'égoïsme. »

Le Dr Clarke croit que « la vertu consiste à régler notre conduite, d'après les circonstances de la vie et les rapports des événements entre eux. » Et Wollaston, dont les idées sont essentiellement les mêmes, fait consister la vertu à agir selon la vérité des choses, à traiter les objets *selon leur caractère réel,* et non selon un caractère ou des propriétés qu'on leur suppose, et qu'ils n'ont pas réellement.

On sait que M. Hume a écrit un traité tendant à prouver que l'utilité est la partie constituante, ou la mesure de toute vertu; Smith enfin, dans son langage hyperbolique, soutient que nous n'avons pas plus de motifs pour louer un homme, que nous n'en avons pour louer un meuble quelconque.

Il est un autre système qui fait de la vertu, pratiquée en raison de ce qu'elle peut nous être utile, un avantage personnel dans tous les cas. D'après ce système, la vertu n'a jamais pour but que le plaisir ou la satisfaction personnelle; si elle abandonne un plaisir, c'est pour un plaisir plus grand encore; elle sacrifie la jouissance présente, mais ce n'est que dans l'espoir d'une autre jouissance, qui, par sa durée et par son intensité, promet de la dédommager amplement de son sacrifice. Ainsi donc, dans tous les cas où l'individu semble n'avoir en vue que le bien d'autrui, il n'est mû que par un désir de satisfaction personnelle.

Le Dr Hutcheson soutient fortement l'existence d'un sens moral, d'où découlent nos perceptions de la vertu, indépendamment de toute autre considération.

Le Dr Paley, le plus populaire de tous ceux qui ont écrit sur la philosophie morale, n'admet pas qu'un sentiment naturel de la justice soit la base de la vertu; il est aussi partisan du système égoïste, avec quelques modifications. Il fait consister la vertu à faire le bien au genre humain, par obéissance à la volonté de Dieu, et dans l'espoir du bonheur éternel. Selon lui, la volonté céleste est notre règle, et notre bonheur particulier notre motif. On voit par là, que c'est de l'égoïsme présenté sous une autre forme.

Adam Smith, dans sa *Théorie des sentiments moraux*, s'efforce de prouver que le spectateur impartial mesure son approbation morale, sur la sympathie qu'il éprouve pour l'action et le but de ceux dont il juge la conduite.

Le Dr Reid, lord Kames et M. Stewart soutiennent qu'il existe dans l'homme une faculté qui produit le sentiment du bien et du mal, indépendamment de toute autre considération.

Il n'y a pas plus d'accord, aujourd'hui, entre les métaphysiciens, qu'il y a un siècle. Un écrivain, l'auteur de l'article *Philosophie morale* dans l'*Encyclopédie d'Édimbourg*, doute de l'existence d'un sens moral, et fait reposer la vertu sur la religion et l'intérêt. Sir James Mackintosh, dans sa dissertation sur les progrès de la philosophie morale, qui précède l'*Encyclopédie britannique*, explique la conscience d'une manière que je me suis en vain efforcé de comprendre. Elle est formée, selon lui, de plusieurs éléments et de la combinaison d'éléments hétérogènes, tels que les affections personnelles et sociales. D'après cela, dit-il, il est difficile d'en diviser les principes, et impossible de les faire ressortir dans une action séparée.

Le tableau que je viens de tracer de ces théories contradictoires prouvera, je pense, que la philosophie de l'esprit ne fera des progrès réels et durables, que quand les philosophes con-

sentiront à lui donner la phrénologie pour base; il existe, sans doute, une puissance ou faculté, dont la fin est de produire le sentiment de la justice ou du devoir, indépendamment de tout désir égoïste, de l'espoir d'une récompense, de la crainte d'un châtiment, ou de tout autre motif extrinsèque; une faculté enfin, dont le langage naturel est : *Fiat justitia, ruat cœlum.* Et c'est là, en effet, ce que prouve la phrénologie par de nombreuses observations : toute personne, chez qui la consciencioslté est peu développée, distingue à peine le juste de l'injuste; tandis que celle qui est douée de cet organe à un haut degré, est invinciblement dominée par le sentiment de l'équité.

La bienveillance et la vénération produisent des émotions morales; et les actions opposées à celles qu'elles dictent, sont appréciées par l'esprit, comme inconvenantes et iniques. Mais elles ne semblent pas faire naître le sentiment du devoir; c'est à la consciencioslté qu'est dévolu ce ministère. L'équité est le résultat de ce sentiment, lorsqu'il agit de concert avec les pouvoirs intellectuels. Ces derniers approfondissent les motifs et les conséquences des actions; mais ils n'éprouvent pas d'émotions.

Après avoir étudié la conduite de l'homme, et en avoir découvert le mobile, un sentiment d'approbation ou de blâme s'éveille dans l'esprit; ce sentiment, distinct de tous les autres, est le produit de la consciencioslté.

Cette faculté est de la plus grande importance, en raison de son influence sur toutes les autres. Quand la combativité et la destructivité sont trop actives, la consciencioslté leur impose des limites, elle autorise la défense, elle réprime l'agression. Quand l'acquisivité nous presse trop fortement, elle nous rappelle les droits d'autrui. La bienveillance nous encourage-t-elle à la prodigalité, elle nous souffle cette maxime : Sois juste avant d'être généreux. L'idéalité nous transporte-t-elle dans le ciel des illusions, quand le devoir nous appelle à des exercices

laborieux, dans une sphère plus humble, la consciencioslté nous courbe sous le joug, et arrête notre esprit dans son essor.

C'est ainsi qu'elle répare souvent, par son activité, le peu de développement d'autres organes. Quand la bienveillance est faible, la consciencioslté peut nous faire soulager les misérables, en nous faisant comprendre que c'est un devoir. Quand l'acquisivité est trop faible pour nous porter au travail, la consciencioslté nous y pousse par un sentiment d'équité envers ceux qui nous entourent. Cette qualité est donc essentielle pour former un caractère judicieux et conséquent, et il est important de la cultiver chez les enfants.

L'homme, chez qui elle est puissante, montre une bonne foi, une intégrité, une droiture, qui inspirent la confiance, et forcent à croire à sa sincérité. Chacun sent qu'il est juste par le seul amour de la justice, et non par la crainte ou l'intérêt.

Elle ne s'attache pas seulement aux droits légaux et à la propriété d'autrui; elle porte aussi à juger avec équité la conduite, les opinions et les talents d'autrui. Une personne qui a cet organe fortement développé est aussi prompte à se condamner qu'à trouver des fautes aux autres. Elle rend l'homme ponctuel, parce que c'est une injustice que de sacrifier le temps et la commodité d'autrui; elle lui fait satisfaire ses créanciers, parce qu'il est juste de payer ce qu'on doit; elle le rend circonspect dans ses promesses, parce qu'il compte les remplir; elle le rend conséquent dans sa conduite; enfin, elle lui communique une simplicité de manières qui commande l'estime, et gagne l'affection de tout esprit bien fait.

Quand la consciencioslté est plus fortement développée que la bienveillance, elle fait d'un homme un maître rigide, quoique juste. Toute erreur est faute à ses yeux; et, pour donner trop d'importance à des choses insignifiantes, il devient insociable.

L'absence de la consciencioslté produit des résultats entière-

ment contraires; l'absence de ce sentiment perce dans toutes les actions de sa vie, alors même que, dans sa conduite, il respecte les lois. Tous ses sentiments, tous ses penchants agissent sans ce contrôle puissant. Si son adhésivité, si sa bienveillance l'attachent à un ami, il le regarde comme le premier des hommes; il est aveugle à toutes ses imperfections. Cet ami vient-il à le blesser, c'est un monstre d'ingratitude et de bassesse; en un instant, l'ange s'est fait démon. Une consciencioslté forte fait voir l'homme tel qu'il est; l'estime se règle sur ses principes, et l'offense est appréciée à sa juste valeur.

L'amour de l'approbation, fortement développé, quand la consciencioslté est faible, nous porte à adopter tous les moyens qui nous plaisent, sans égard à ce qu'ils ont d'injuste et d'inconvenant. L'amour de l'approbation nous fait illusion sur nos défauts; enfin, quand cette faculté est faible en nous, elle nous porte à agir et aussi à juger la conduite d'autrui, d'après nos sentiments dominants. Nous sommes affectueux sous l'impulsion de la bienveillance, sévères quand la destructivité domine; nous admirons quand notre orgueil, notre vanité ou notre affection excite un sentiment favorable aux autres; nous condamnons, quand ces sentiments prennent une direction opposée; notre conduite n'est jamais réglée par un principe; nous sommes peu scrupuleux; nous nous condamnons rarement nous-mêmes; nous ne pouvons nous reconnaître un tort. Les esprits ainsi faits peuvent être aimables, et déployer d'excellentes qualités; mais il ne faut pas avoir foi en eux. Juges, leurs décisions sont dérisoires; amis, ils sont sujets à exploiter et à rendre peu; marchands, ils vous surfont; acheteurs, ils vous font banqueroute.

L'honneur, tel que le comprennent certaines gens, est fondé sur l'estime de soi et l'amour de l'approbation, et sur l'absence de la consciencioslté. Qu'un homme ait des torts envers un autre, la foule croit qu'il se dégrade en faisant des excuses.

Se battre et ne point avouer sa faute, c'est là ce qu'ordonnent l'estime de soi et l'amour de l'approbation, quand la consciencioslté est très-faible; car l'estime de soi se sentirait humiliée de reconnaître un tort, et l'amour de l'approbation souffrirait à l'idée de ce que pourrait penser le monde; à moins qu'un sentiment plus élevé ne vienne l'arrêter, la misérable victime ira se faire tuer pour soutenir une conduite qui n'est pas soutenable. L'homme consciencieux se relève dans sa propre estime, en avouant ses torts; et peu lui importe ce qu'en pense le monde; car il est à lui seul un juge équitable et inflexible.

Ce sentiment est essentiel à l'esprit philosophique, surtout dans ses investigations morales. Il produit le désir de découvrir la vérité, le tact qui la fait reconnaître, une foi implicite en sa suprématie. L'homme, dont la consciencioslté est faible, n'a pas d'opinion; s'il a l'amour de l'approbation et la secrétivité développés il a un penchant pour les doctrines paradoxales; si à ces organes il joint celui de la combativité, il a une tendance au scepticisme, il nie les vérités les mieux établies.

Il n'est point de sentiment qui soit plus difficile à comprendre que la consciencioslté, pour ceux qui ont cet organe peu développé. Ils comprennent qu'on se conduise par des motifs d'ambition, d'intérêt, de vengeance; mais cette résolution de l'âme, qui affronte la mort par le pur amour de la vertu, leur paraît incompréhensible. Ils la regardent comme une espèce de folie qui se méconnaît. Mme de Staël dit de Napoléon, qu'il ne se méprenait jamais aussi complétement sur son caractère, que quand il lui arrivait de se rencontrer avec un homme guidé par les seuls principes de l'intégrité; il se mettait à la torture pour deviner ses motifs; il s'ingéniait vainement à découvrir son faible. Cette maxime, que tout homme a son prix, peut paraître vraie aux yeux de ceux qui ont l'acquisivité ou l'amour de l'approbation très-large, et la consciencioslté modérée.

Mais il est des esprits d'élite, que ni la fortune, ni les honneurs ne peuvent faire dévier des sentiers de la justice; ce sont ceux chez qui la consciencioslté, la fermeté et la réflexion sont les pouvoirs dominants.

J'ai toujours observé que les individus chez qui l'amour de l'approbation est très-large, quand leur consciencioslté n'est point également développée, sont incapables de comprendre comment on peut avouer qu'on croit à la phrénologie, tant que le ridicule s'y attache. Ceux-là seront les premiers à augmenter le nombre de ses admirateurs, quand l'opinion publique changera; car ils sont partisans de toute doctrine admise; ils méritent qu'on les plaigne et qu'on leur pardonne; leur conduite résulte d'une organisation moralement défectueuse; ce qui est un malheur et non un tort.

Le fait, que cet organe manque souvent à des individus amplement dotés des organes de l'intelligence, quand les penchants animaux sont fortement développés chez eux, explique la bassesse de sentiments et les goûts dépravés d'hommes d'un mérite éminent. Et c'est encore ici le lieu d'observer les fonctions distinctes des diverses facultés de l'esprit. Il n'est point d'erreur plus fréquente que celle de concevoir qu'en exerçant la faculté de la vénération, on cultive celles de la bienveillance et de la justice. Mais, quand sa vénération est large et sa consciencioslté petite, un homme est à la fois pieux et injuste; renversez cette combinaison d'organes, il est juste sans être pieux; précisément comme on est aveugle sans être sourd, ou sourd sans être aveugle. L'absence de la vénération, comme nous l'avons déjà dit, n'entraîne pas nécessairement l'irréligion; ainsi, quoiqu'il soit rare de trouver un homme tout à la fois impie et juste, cependant on en trouvera beaucoup qui sont justes sans être religieux, et *vice versâ*.

La consciencioslté, quand elle est puissante, a le sentiment de son autorité souveraine sur toutes les autres facultés. La

scène de *la Prison d'Édimbourg*, où Jeanie Deans est représentée, faisant sa déposition dans le procès de sa sœur, devant la haute cour de justice, offre une preuve frappante de l'action de cet organe et de son autorité, quand il est soutenu par la piété. Le sentiment impérieux de la consciencioslté et de l'obligation d'être vraie, porte cette jeune fille à sacrifier tout intérêt, toute affection, qui pourraient la faire dévier des sentiers du devoir; aussi, la voyons-nous obéir à son intégrité, aux dépens de tout autre sentiment cher à la nature humaine.

Le repentir, le remords, le sentiment de notre crime et de notre indignité, sont les conséquences de cette faculté, quand nous avons commis des actions contraires à son impulsion. Cependant, c'est une erreur de croire que les grands criminels trouvent leur châtiment dans leur conscience; car cet organe manque, en général, aux hommes qui ont passé leur vie dans le crime; et ils sont, par conséquent, étrangers aux remords. Haggart regrettait d'avoir assassiné le geôlier de Dumfries; mais il n'avait aucun remords de ses vols. Sa bienveillance, largement développée, provoquait le repentir de son premier crime; la faiblesse de sa consciencioslté explique son indifférence quant au second. Bellingham avait la bienveillance et la consciencioslté également faibles, et tout sentiment de justice et de compassion lui était étranger : il ne témoignait ni repentir, ni remords.

Gall ne connaissait ni la faculté ni l'organe de la consciencioslté. Il considérait le remords, comme le résultat de toute action contraire aux dispositions prédominantes d'un individu. Selon lui, il y a autant de consciences que de facultés : par exemple, celui qui, ayant la bienveillance très-développée, fait tort à autrui, blesse cette faculté, et le sentiment provenant de cette blessure est le regret ou le repentir. L'usurier, le libertin qui laisse échapper une occasion se repent, le premier, de n'avoir point satisfait son acquisivité; le second, de n'avoir point

fait une nouvelle victime. C'est là ce que Gall nommait la *conscience naturelle;* il ne croyait pas qu'on pût s'y fier, et, partant, des lois, des institutions positives devenaient nécessaires. Spurzheim a rétorqué cet argument avec beaucoup d'esprit : il prouve que le simple sentiment du regret est tout à fait différent du remords. Nous regrettons d'avoir perdu une paire de gants, ou dépensé inutilement une demi-couronne; mais ce sentiment n'a rien d'analogue avec le cri qui s'élève dans notre conscience, quand nous avons empiété sur les droits de notre prochain, commis un vol, ou articulé un mensonge. Gall finit par considérer la bienveillance comme la faculté de la morale; mais le sentiment du devoir est aussi distinct de la simple bonté, que l'espérance l'est de la crainte; et d'ailleurs les faits sont là pour prouver que la morale et la bonté dépendent de deux organes bien distincts.

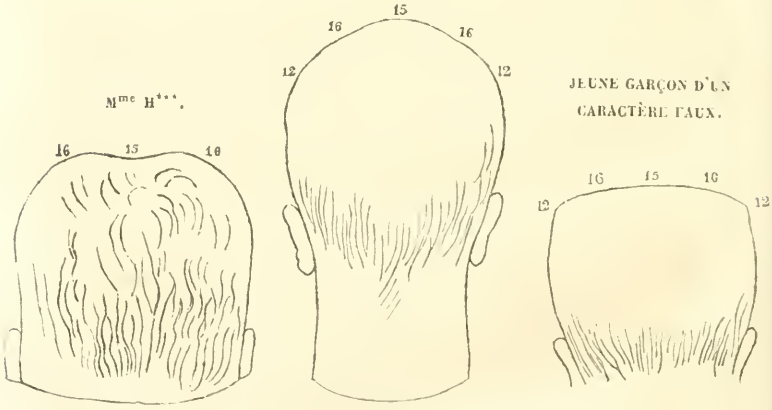
Quand cet organe est faible et la secrétivité très-développée, surtout si l'idéalité et le merveilleux viennent au secours de ce dernier organe, on est porté au mensonge; ce penchant est quelquefois si fort, que ni les avantages d'une bonne éducation, ni ceux que l'on trouve dans la fréquentation de la bonne compagnie, n'ont jamais pu le vaincre.

Il est des criminels qui ne sont pas plutôt découverts, qu'ils confessent leur crime et semblent appeler le châtiment afin d'adoucir le remords qui les dévore. La Société phrénologique possède le moule du crâne d'un homme qui exprimait ce désir. C'est celui de John Rotherham, qui, ayant rencontré une servante sur la grand' route, la tua seulement pour satisfaire à l'impulsion de sa destructivité; car il ne fit aucune tentative pour la violer : il prit seulement ses souliers et son parapluie. A peine arrêté, il confessa son crime, insista pour plaider sa culpabilité, et c'est avec beaucoup de peine que le juge parvint à l'engager à n'en rien faire. Cet organe était très-fort chez lui, et il semble qu'il avait agi sous l'influence d'une excessive destructivité. James Gordon, au contraire, qui assas-

sina un jeune mendiant dans Eskdale-Muir, niait effrontément son crime, et après le verdict de condamnation, il accusait le jury et la cour d'avoir condamné un innocent. Cependant, au moment de l'exécution, il s'avoua coupable. L'organe de la consciencioslté manquait tout à fait chez lui.

Cet organe est très-fort chez Mme H***, le révérend M. M***, le Dr Hette et Rammohun-Roy, qui tous manifestèrent ce sentiment à un très-haut degré. Il faut beaucoup d'attention pour déterminer exactement l'étendue de cet organe. Quand la fermeté est proéminente et la consciencioslté faible, la tête aplatie forme un angle dont le sommet aboutit à la fermeté, comme dans Haggart et Robert Bruce; quand la fermeté et la consciencioslté sont également développées, la tête s'élève considérablement de la circonspection à la fermeté, et forme une saillie de forme ronde, comme chez le révérend M. M***, p. 170. Quand ces deux organes sont petits, la tête s'élève très-peu au-dessus de la circonspection, et paraît aplatie d'une circonspection à l'autre, comme cela peut se voir sur la figure ci-dessous représentant la tête d'un jeune garçon.

DAVID HAGGART.



Fermeté faible, consciencioslté faible.

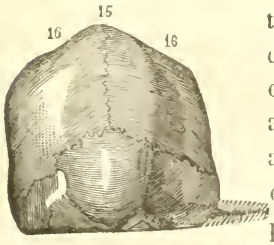
Fermeté très-forte, consciencioslté faible.

Absence de fermeté et de consciencioslté.

Chez Mme H., la fermeté 15 est petite; la consciencioslté 16 large : chez D. Haggart, la fermeté 15 est forte, et la consciencioslté 16 faible : chez le jeune garçon les deux organes manquent à la fois, ce qu'indique la forme aplatie de la tête, au-dessus des organes de la circonspection. Si chez Mme H., la fermeté eût été aussi forte que la consciencioslté, ou que chez D. Haggart la consciencioslté eût égalé la fermeté, leurs têtes eussent présenté un segment de cercle plein et élevé, s'étendant d'une circonspection à l'autre, et elles eussent formé contraste avec celle du jeune fourbe. La pratique journalière est indispensable pour bien apprécier ces différentes nuances. .

La différence dans le développement de ces organes, chez les différentes nations comme chez les individus, et les combinaisons qu'il forme avec les autres organes, nous permettent de nous rendre compte de la différence que l'on a remarquée, de tout temps, dans les notions de justice chez les différents peuples. L'amour de la vérité est si faible chez les Indous, les Africains et les naturels de l'Amérique, que les magistrats anglais sont d'avis qu'on ne peut pas les admettre à témoigner dans les cours de justice; il est curieux d'observer que l'absence de la consciencioslté forme généralement un vide caractéristique sur les crânes de ces peuples divers, que possèdent les sociétés de phrénologie. Il est également très-faible chez les Esquimaux, qui sont notoirement adonnés à la fraude et au vol. Les notions de justice que possède un individu sont d'autant plus parfaites, que cet organe est plus fort, et qu'il est combiné avec un heureux développement des autres sentiments moraux et des facultés intellectuelles. De même qu'une personne douée de l'organe des tons sera d'autant meilleur juge de la musique, que cet organe sera

ESQUIMAUX.



combiné avec un fort développement des sentiments moraux et de la réflexion, de même les lois qui ordonnent ou défendent telles ou telles actions sont indispensables pour régler la conduite de ceux qui, n'ayant pas reçu de la nature un développement suffisant de cet organe, ne possèdent pas en eux le sentiment du juste à un assez haut degré pour pouvoir régler leur conduite; ceux qui ont reçu ce don précieux, ont, suivant saint Paul, « la loi en eux-mêmes. »

On a objecté que la conduite des personnes douées d'un large développement de la consciencioslté, est très-souvent en opposition avec ce sentiment, qu'elles se montrent intéressées, ambitieuses, précisément comme celles chez qui cet organe est très-faible; et l'on se demande ce qu'en pareil cas devient l'influence de cet organe. La pluralité des facultés explique ce phénomène. La consciencioslté n'est pas la seule faculté de l'esprit, et quoique son autorité soit souveraine, sa force peut la trahir quelquefois. L'homme dont la bienveillance et la destructivité sont également larges, peut être amené, dans certaines circonstances qui excitent fortement sa destructivité, à manifester cette dernière faculté par des accès de fureur, des actes de vengeance, de sévérité inouïe, tous opposés à la bienveillance: de même, celui dont l'acquisivité et l'estime de soi sont très-fortes, peut obéir à leurs impulsions, malgré l'influence de la consciencioslté. Mais l'homme bienveillant, une fois son accès de destructivité passé, comprend ses torts et les déplore; ainsi de celui qui a commis des injustices, quand la consciencioslté est fortement développée en lui.

J'ai toujours remarqué que, quand sa consciencioslté est forte, un homme fait droit aux demandes qui lui sont adressées, toutes les fois que la justice est du côté du demandeur, et quand cet organe est faible en lui, il n'est guidé que par des motifs qui y sont totalement étrangers. Dans l'intérêt des gouvernements et du bien public, on ne devrait appeler aux

fonctions publiques, que des hommes chez qui cet organe est très-proéminent; c'est là une vérité qui sera d'autant mieux appréciée, que la société progressera dans les voies de la civilisation et de la morale.

Une autre difficulté que l'on fait valoir, c'est que la consciencioslté étant un sentiment, ne donne pas, par elle-même, la perception de ce qui est juste; et ici nous répondrons par un exemple : un juge entend dans une cause l'une des parties, et sa consciencioslté, agissant d'après les faits qui lui sont présentés par le moyen de l'intelligence, produit le sentiment que le droit est du côté de cette partie. La partie adverse est entendue; de nouveaux faits sont mis au jour, et la consciencioslté produit alors le sentiment que la justice est de ce dernier côté. Si cette faculté même formait des idées spécifiques sur ce qui est juste, ce serait un pouvoir intellectuel, et le raisonnement serait proportionné au développement de l'organe dont elle émane; mais ce n'est qu'un sentiment : sa fonction réelle est de produire une émotion de justice ou d'injustice, d'après le cas particulier ou l'assemblage de faits qui lui est présenté par l'intelligence.

L'explication de cette doctrine se trouve tout au long dans l'*Ermite de Parnell.* L'ange fait tomber le domestique dans le torrent, et tant qu'on ignore la cause de cette action, on la trouve injuste; mais quand on apprend ensuite que son intention était d'assassiner son maître la nuit suivante, la consciencioslté sent que l'ange, en le détruisant, a fait un acte de justice. On ne peut dire que la consciencioslté donne des décisions opposées sur le même cas; elle produit simplement l'émotion qui lui est particulière, selon qu'il lui est présenté.

Quand cet organe est dans un état morbide, des sentiments singuliers de crimes, le plus souvent imaginaires, s'emparent de l'esprit. J'ai vu deux individus atteints de cette maladie. L'un s'imaginait s'être endetté d'une somme énorme qu'il n'avait

pas les moyens de rembourser ; l'autre s'imaginait s'être rendu coupable de meurtre, et, en général, de toutes les iniquités les plus atroces ; et cependant tous deux, en état de santé, étaient connus par leur humanité et leur délicatesse parfaite en tout ce qui touche l'honneur.

Les personnes chez qui les deux organes de la circonspection et de la consciencioslté se trouvent dans un état morbide, s'imaginent avoir commis les péchés les plus énormes, et subissent, par anticipation, tous les tourments de l'enfer. Dans ce cas, quand tout espoir de guérison n'est pas perdu, surtout si, en état de santé, son humeur est douce et bonne, je conseille de respecter les idées du malade, et d'appeler un prêtre en même temps qu'un médecin.

Dans la première édition de cet ouvrage, je dis que la reconnaissance provient sans doute de cette faculté ; mais sir G. S. Mackenzie, dans son ouvrage intitulé *Illustrations of Phrenology*, a démontré que la reconnaissance vient surtout de la bienveillance ; et je demeure tout à fait d'accord avec lui sur ce point.

Il n'est pas temps encore, quand l'historique de chaque fonction n'est pas terminé, de parler des combinaisons de facultés ; mais c'est cependant ici le lieu de faire observer que la phrénologie nous explique l'origine des diverses théories sur la morale déjà énumérées.

Hobbes, par exemple, déniait tous les sentiments, et regardait les lois civiles comme la règle de toute morale. C'est là une idée qui doit paraître naturelle à l'homme dont la consciencioslté est très-faible, et qui n'a jamais éprouvé la plus simple émotion de justice, mais qui comprend la crainte, le désir de la propriété et d'autres affections qui font attacher un grand prix à la sécurité, et par suite, désirer un gouvernement régulier. J'augure de là que Hobbes était ainsi constitué.

Mandeville fait de l'égoïsme et de l'amour de la louange

les bases de toutes nos actions. Supposons un instant que Mandeville manquait de consciencioslté et qu'il avait l'amour de l'approbation fortement développé, sa doctrine alors nous paraîtra le produit naturel de son esprit.

M. Hume trouve la vertu dans le besoin que nous avons d'être utiles à nous-mêmes ou aux autres. C'est là un sentiment qui doit résulter de la combinaison d'une forte bienveillance, de facultés réflectives énergiques et d'une faible consciencioslté.

Paley dit qu'être vertueux, c'est prendre la volonté de Dieu pour règle et s'y conformer en ayant en vue notre bonheur éternel. Cette pensée a dû émaner d'un esprit où l'égoïsme et les penchants animaux étaient fortement développés, où la vénération est aussi proéminente et la consciencioslté assez faible.

Cudworth, Hutcheson, Reid, Kames, Stewart et Brown, au contraire, soutiennent, avec autant d'obstination que de talent, qu'il existe dans l'esprit un sentiment originel ou une émotion qui produit la justice et qui est indépendant de toute autre considération. C'est là le sentiment naturel aux personnes chez qui la consciencioslté est puissante. Un homme très-respectable, chez qui cet organe est prédominant, me dit n'avoir jamais pu comprendre que des philosophes pussent nier l'existence de cette faculté; à ses yeux, c'était comme si on s'efforçait de prouver un axiome mathématique.

L'existence de cet organe est prouvée.

---

17. — Espérance.

Cet organe est situé de chaque côté de la vénération, et s'étend en dessous d'une partie de l'os frontal et de l'os pariétal. On n'a pas encore réussi à en dessiner les contours. Gall considérait l'espérance comme une propriété inhérente à toute faculté; mais Spurzheim a fait observer avec raison que,

quoique toute faculté produise un *désir* lorsqu'elle est active, cependant ce désir est bien différent de l'espérance, faculté qui donne lieu à une émotion simple *sui generis*, susceptible d'être dirigée de mille manières. Le désir est quelquefois très-fort, alors que l'espérance est faible ou même éteinte. Le criminel, monté sur l'échafaud, peut désirer ardemment de vivre, quand il n'a plus l'espérance d'échapper à la mort. C'est en procédant par analyse que Spurzheim en vint à se convaincre que l'espérance est un sentiment primitif, et qu'il devait avoir un organe particulier. De nombreuses observations en ont déterminé plus tard la situation; et la plupart des phrénologues le regardent maintenant comme établi. Cependant Gall a continué, jusqu'à sa mort, de regarder la fonction de cette partie du cerveau comme incertaine.

Cette faculté produit le sentiment de l'espérance en général, ou la tendance à croire à la réussite des désirs qui émanent des autres facultés. La conviction de cette réussite dépend de l'intelligence. Ainsi, la personne douée de l'espérance et d'une forte acquisivité, s'attendra à devenir riche; une autre, douée de l'espérance et de l'amour de l'approbation, espérera parvenir aux honneurs; celle enfin, qui sera douée de l'espérance et de l'amour de la vie, s'abandonnera à l'espoir d'une longue et heureuse existence. Cette faculté produit des émotions délicieuses; elle fait envisager l'avenir sous les couleurs les plus riantes, tandis que la circonspection fait voir tout en noir. Aussi celui qui a l'espérance plus puissante que la circonspection, goûte, par anticipation, mille bonheurs qui ne se réalisent jamais, tandis que celui qui a la circonspection plus puissante que l'espérance, vit dans l'appréhension de malheurs qui n'existent que dans son imagination. Le premier ne gâte jamais le présent par des craintes sur l'avenir; le second ne voit aucun des plaisirs qui sont sous sa main.

Cette faculté trop énergique dispose à la crédulité et con-

duit à des entreprises inconsidérées, téméraires. Les personnes ainsi douées n'envisagent jamais leur situation sous son véritable point de vue : elles s'exagèrent tout avantage et ne voient aucun obstacle; elles promettent beaucoup et tiennent peu, sans qu'il y ait chez elles intention de se tromper. L'expérience ne corrige guère leur jugement; leur tendance à espérer immodérément étant constitutionnelle, elles ne voient jamais que le bon côté des choses. Quand l'espérance est faible et la circonspection très-développée, une sombre tristesse accable l'esprit, et quand, de plus, la destructivité est forte, l'individu a souvent recours au suicide pour échapper au malheur qui l'accable.

Toutes les fois que cette faculté n'est point combinée avec l'acquisivité ou l'amour de l'approbation, on est disposé à l'indolence par la confiance même que l'on a dans l'avenir. Quand, au contraire, elle se combine avec ces organes, elle aiguillonne l'esprit, en lui représentant constamment les objets qu'il veut atteindre. A-t-on l'acquisivité forte, une large circonspection et l'espérance petite, on épargne pour devenir riche. A-t-on, au contraire, la circonspection petite, l'espérance très-développée, ainsi que l'acquisivité, on spécule pour s'enrichir. J'ai toujours trouvé l'espérance et l'acquisivité très-développées chez les joueurs.

L'espérance charme les craintes du mourant. J'ai vu des personnes, chez qui cette faculté était très-développée, languir pendant plusieurs mois, mourir à petit feu, sans même soupçonner le destin qui les attendait. Elles *espéraient aller mieux* jusqu'au moment où elles s'éteignaient. Les personnes chez qui l'espérance et la combativité qui donnent le courage sont petites, quand la circonspection et la consciencioslté sont chez elles fortement développées, parviennent à grand' peine, malgré les promesses de l'Évangile, à penser avec sang-froid ou confiance au grand jour du jugement.

Cette faculté, en portant à envisager l'avenir avec espoir, dispose à la croyance en une autre vie.

Les métaphysiciens admettent cette faculté, et la phrénologie n'a fait qu'en révéler l'organe et les conséquences de ses divers degrés de développement. J'ai déjà fait valoir comme argument en faveur de l'existence de Dieu, l'existence d'un organe de la vénération qui donne une tendance au culte de la Divinité. Ne peut-on, dans l'existence de la faculté de l'espérance, trouver également la preuve d'une vie future? L'espérance me paraît être la faculté d'où dérive l'idée de l'immortalité; et, selon moi, cette tendance instinctive à mépriser les biens présents, pour s'élancer par la pensée dans l'éternité, prouve que l'homme n'est pas destiné à mourir tout entier. Addison soutient admirablement cette thèse dans son monologue de Caton ; et la phrénologie donne du poids à son raisonnement, en démontrant que cette ardente espérance, cette *soif de l'immortalité*, n'est point un sentiment factice, le produit d'une imagination vagabonde, mais bien le résultat de deux facultés primitives de l'esprit, l'amour de la vie et l'espérance, qui doivent au Créateur leur existence et leurs fonctions.

Pope a décrit d'une manière sublime l'influence du sentiment de l'espérance dans les vers qui suivent :

" Lo! the poor Indian whose untutored mind
Sees God in clouds, or hears him in the wind ;
His soul proud science never taught to stray
Far as the solar walk, or Milky Way;
Yet simple nature to his *hope* has given,
Behind the cloud-topt hill an humbler heaven :
Some safer world, in depth of woods embraced ;
Some happier island in the watery waste;
Where slaves once more their native land behold,
No fiends torment, no Christians thirst for gold (1) ".

L'existence de cet organe est prouvée.

(1) Voici le sens des vers de Pope :
« Le pauvre Indien dont l'esprit est inculte voit Dieu dans les nuages et

18. — Merveilleux.

Cet organe est situé immédiatement au-dessus de l'idéalité, dans les parties latérales de la région antérieure du vertex.

L'attention de Gall fut appelée sur l'organe de ce sentiment par quelques faits qui lui avaient été communiqués par le Dr Thomas Forster : il observa que quelques individus s'imaginent être visités par des apparitions de personnes mortes ou absentes; et les questions suivantes se présentèrent à son esprit. Comment se fait-il que des hommes doués d'une grande intelligence croient à la réalité des fantômes et des visions? Sont-ce des sots ou des imposteurs? Y aurait-il, par hasard, une organisation particulière qui impose, sous cette forme, à l'intelligence humaine? Comment peut-on expliquer de semblables illusions? Il fait alors l'esquisse historique des cas de visions les plus remarquables. Socrate parlait souvent à ses disciples d'un esprit ou démon qui lui servait de guide. Gall, à ce propos, remarque qu'il n'ignore pas qu'on a expliqué ce fait, en disant que Socrate faisait allusion à la force et à la justesse de sa propre intelligence; « mais, » ajoute Gall, « s'il n'avait pas lui-même cru communiquer avec un génie, l'opinion qu'il en avait un se serait perdue pendant les vingt-trois années qu'Aristophane en fit un sujet de ridicule; et ses accusateurs n'en auraient pas réveillé le souvenir, pour en faire un grief contre lui. Jeanne d'Arc disait aussi que saint Michel lui avait apparu pour lui dire que Dieu prenait pitié de la France, et qu'il la chargeait de lever le siége d'Orléans, et de faire sacrer

l'entend dans le mugissement de la tempête. L'orgueilleuse science n'a jamais égaré son esprit dans la route du soleil ou dans la Voie lactée; mais la simple nature lui fait *espérer* que derrière la montagne il est un humble ciel, quelque monde paisible, quelque île bienheureuse, où les esclaves revoient leur terre natale, et où ils n'ont plus à redouter ni ennemi qui les persécute, ni chrétien dévoré par la soif de l'or. »

Charles VII à Rheims. Le Tasse affirmait avoir été guéri par la Vierge Marie et sainte Scholastique, qui lui étaient apparues pendant un violent accès de fièvre. Dans les notes historiques qui accompagnent la Vie du Tasse, se trouve l'anecdote suivante, extraite des Mémoires de Manso, marquis de Villa, publiés après la mort du poëte, son ami :

« Le Tasse, dans son délire, croyait converser avec des esprits familiers. Un jour que le marquis s'efforçait de le désabuser, le Tasse lui dit : « Puisque je ne puis vous persuader « autrement, je ferai paraître devant vous l'esprit auquel vous « refusez de croire. » J'acceptai l'offre, dit le marquis, et le lendemain, pendant que nous étions à causer près du feu, il se retourna du côté de la fenêtre, et se mit à regarder fixement : il paraissait si absorbé que, quand je lui parlai, il ne me répondit point. « Voyez, voyez ! » dit-il enfin, « mon esprit « familier vient causer avec moi. » Je regardai avec la plus grande attention, et ne pus rien voir entrer dans l'appartement. Cependant le Tasse se mit à causer avec cet être mystérieux. Je le voyais et l'entendais seul. Quelquefois il questionnait, et quelquefois il répondait, et, par ses réponses, je devinais le sens de ce qu'il avait entendu. Le sujet de sa conversation était si élevé, et les expressions si sublimes, que je tombai moi-même dans une espèce d'extase. Je n'osai ni l'interrompre, ni l'importuner de questions, et sa vision dura longtemps. Je fus averti que l'esprit avait disparu, lorsque le Tasse, en se retournant vers moi, me dit : « A l'avenir vous ne douterez « plus. » — « Dites plutôt, » répondis-je, « que je serai plus « incrédule que jamais ; car quoique j'aie entendu des mots « étonnants, je n'ai rien vu. » Il répondit en souriant : « Vous « avez peut-être vu plus, et entendu plus que... » Il s'interrompit, et craignant de l'importuner par mes questions, je laissai tomber la conversation (1). »

(1) Black, *Vie du Tasse*, vol. II, page 240.

Swedenborg se croyait miraculeusement appelé à révéler au monde les mystères les plus cachés. « En 1743, » dit-il, « il plut au Seigneur de se montrer à moi, de m'apparaître en personne, pour me donner la connaissance du monde spirituel, pour me mettre en communication avec les anges et les esprits, et ce pouvoir m'a été continué jusqu'à ce jour. » Swedenborg, disent ses biographes, était d'une sincérité qui n'admet pas de doute. Mais jamais il n'exista d'enthousiaste plus extravagant.

Gall remarqua, dans le premier fanatique qu'il put observer, un grand développement de cette partie du cerveau qui se trouve entre les organes de l'idéalité et de l'imitation; et il fit ensuite la même observation sur la tête de plusieurs fanatiques. Le Dr Jung Stilling, qu'il voyait souvent chez le grand-duc de Bade, fut tailleur dans sa jeunesse, puis instituteur, ensuite docteur en médecine, moraliste, théologien, journaliste, illuminé et visionnaire ; et cette partie du cerveau était, chez lui, largement développée. Il croyait fermement aux apparitions, et il écrivit un livre sur ce sujet. Dans la maison de détention de Berne, Gall vit un fanatique qui croyait que Jésus-Christ, resplendissant de lumières, semblables à un million de soleils qui auraient combiné leurs rayons, lui avait apparu pour lui révéler la véritable religion. Un homme, qui fréquentait la meilleure société de Paris, demanda un jour à Gall d'examiner sa tête : « Vous avez quelquefois des visions, et vous croyez aux apparitions. » Il se leva brusquement tout étonné, et avoua qu'il avait eu de fréquentes visions; mais que jamais, jusqu'à ce jour, il n'en avait parlé à personne, dans la crainte d'être traité d'absurde. Dans un autre occasion, Gall dit au docteur W., dont il examinait la tête, qu'il devait avoir un goût prononcé pour le merveilleux et le surnaturel. « Pour la première fois » lui dit celui-ci » vous vous trompez complétement; car j'ai pour principe de ne croire qu'à ce qui peut se démontrer mathématiquement. » Après avoir parlé de plusieurs

objets scientifiques, Gall, afin de mettre à l'épreuve son incrédulité, fit tomber la conversation sur le magnétisme animal. Aussitôt il s'anima, et, après avoir répété solennellement qu'il ne croyait qu'à ce qui pouvait se démontrer mathématiquement, il ajouta qu'il était cependant convaincu qu'un être immatériel, agissant dans le magnétisme, opérait à de grandes distances ; qu'aucune distance n'opposait d'obstacle à son action; et, qu'en conséquence, il pouvait se mettre en rapport avec une personne, quel que fût le lieu qu'elle habitât. « C'est la même cause » continua-t-il « qui produit les apparitions. Les apparitions et les visions sont rares, sans doute; mais on ne peut nier qu'elles n'aient lieu quelquefois, et je connais les lois qui règlent leur production. » « A cette occasion » dit Gall, « je pensais, en moi-même, que ce que j'avais inféré du développement de cette partie de son crâne, n'était pas aussi erroné que le digne docteur voulait me le faire croire. »

Un homme, nommé Haleran, à Vienne, croyait être continuellement accompagné par un esprit familier; il le voyait et conversait avec lui. Quand il atteignit sa soixantième année, son génie parut vouloir le quitter, et ne le favorisait plus de sa présence qu'une fois par mois. A Gersbach, près de Durlach, dans le grand-duché de Baden, Gall vit un curé qu'on avait renfermé parce qu'il croyait avoir un esprit familier. A Manheim, il vit un homme qui croyait être sans cesse accompagné par des esprits : quelquefois ils marchaient à ses côtés sous des formes visibles; quelquefois ils se tenaient sous terre. Toutes ces personnes, dit Gall, avaient la partie du cerveau, dont nous nous occupons, fortement développée. Il pose en question « si ces circonvolutions ne font point partie de l'organe de l'imitation, et si un développement excessif de ce dernier n'exalte pas le talent de mimer au point que les idées se personnifient et deviennent, ainsi métamorphosées, un spectre en dehors de l'individu ; ou bien, si elles ne constituent pas une partie de

l'idéalité et de l'imitation ; ou enfin, si elles constituent un organe particulier (1). Ces questions ne peuvent être résolues que par des recherches ultérieures.

Walter Scott observe, que « jamais un homme n'est parvenu à en imposer aux autres, s'il n'a été lui-même, jusqu'à un certain point, dupe de son imposture (2). »

Gall dit que cet organe est très-proéminent sur les bustes de Socrate, de Jeanne d'Arc, de Cromwell, de Swedenborg et de tous les individus qui manifestent, et ont manifesté une tendance à croire au merveilleux. Dans les portraits du Tasse, cet organe et l'idéalité sont également saillants.

LE TASSE.

(1) Gall, *sur les Fonctions du cerveau*, V, p. 346.
(2) *Life of Napoleon Bonaparte*, vol. IV, p. 88.

Spurzheim exprime ainsi son opinion sur cette faculté, dans sa *Phrénologie*, p. 206. « Il est encore un sentiment qui exerce une très-grande influence sur les idées religieuses, et qui, selon moi, contribue plus que la vénération à la foi religieuse. Quelques-uns trouvent toutes choses naturelles et réglées par les lois de la création; d'autres s'occupent de fictions, recherchent les contes merveilleux et les miracles; ils trouvent, dans tous les événements passés, des circonstances extraordinaires et surnaturelles, et sont constamment à la recherche de ce qui peut exciter l'admiration et l'étonnement. Ce sentiment s'observe dans l'espèce humaine, en général, aussi bien parmi les sauvages que chez les nations civilisées. Dans tous les temps, et sous toutes les latitudes, l'homme a été guidé et trompé par sa crédulité et sa superstition. On a attribué une origine fabuleuse à tous les législateurs des nations; et, dans tous les pays, on trouve ample moisson d'histoires et de traditions merveilleuses. Grand nombre de personnes sont disposées à croire aux rêves, à la sorcellerie, à la magie, à l'astrologie, à l'influence mystique des esprits et des anges, au pouvoir du diable, à la seconde vue, aux miracles, etc., etc., etc. D'autres sont disposées à avoir des visions; elles voient des démons, des fantômes. C'est le sentiment du merveilleux qui fait la force du véritable, comme du faux prophète, qui aide à la superstition, tout en étant essentiel à la foi, à la religion. Son activité ne diffère pas seulement d'individu à individu; elle diffère aussi de nation à nation. Le dérangement de ses fonctions constitue une espèce de folie.

« Les législateurs de l'antiquité, prévenus de la grande influence de cette faculté, l'exploitaient au profit des lois. Ils parlaient au nom de Dieu, des anges et des pouvoirs surnaturels. De nos jours, les sectes religieuses des swedenborgiens, des méthodistes, des quakers et plusieurs autres, fournissent la preuve de son activité et de son influence. L'introduction d'esprits, d'anges, de métamorphoses et d'événements

surnaturels dans les représentations dramatiques, proclame, à la fois, son activité chez l'auteur et dans le public qui recherche de tels spectacles.

« L'existence de ce sentiment n'est pas douteuse. Son organe est situé en avant de l'espérance; et un grand développement des circonvolutions qui le constituent élargit et élève les parties supérieure et latérale de l'os frontal. Il est très-proéminent sur la tête de Socrate, du Tasse, du docteur Price, de Jung Stilling, de Wesley, etc. J'ai fait, sur cet organe, un grand nombre d'observations, et je le considère comme établi.»

Voici mes propres observations : J'ai trouvé des personnes, courant après les nouvelles, et les croyant d'autant mieux qu'elles étaient plus extravagantes, portées à exprimer la surprise et l'étonnement dans la conversation la plus familière, et s'affectant profondément de quelque récit merveilleux; se délectant à la lecture des *Mille et Une Nuits;* et, chez toutes, j'ai trouvé cette partie du cerveau, dont nous nous occupons, fortement développée. Quand cet organe prédomine, le regard exprime un étonnement particulier : on lève, sans le savoir, les paupières vers le ciel. Les individus, chez qui cette partie du cerveau est petite, ont dans leur extérieur quelque chose de posé ou de froid. Tout ce qui est nouveau ou étrange les ennuie; ils ne sont jamais surpris de rien, et ne trouvent bon que ce qui ne sort pas des voies battues de la probabilité ou de la réalité.

Les philosophes ont été très-embarrassés pour expliquer, pourquoi une forme d'habit ou de meuble est jugée belle, tandis qu'elle paraît et ridicule et vieille, quand une nouvelle mode lui a succédé. Il est probable que la cause se trouve dans la faculté du merveilleux : les impressions agréables, que produisent sur elle de nouveaux objets, sont sans doute la source des jouissances qu'offre le changement de la mode. Je reconnais que l'amour de l'approbation pousse le plus grand nombre à suivre la mode, sans s'inquiéter beaucoup de la nou-

veauté pour elle-même; mais en cela, comme en toute chose, il est des individus qui font la loi; et il doit exister, dans l'esprit, un principe que flatte toute espèce de changement.

Toute faculté, nous l'avons déjà dit, a une sphère d'action qui lui est particulière. Je suis donc disposé à conclure de ce qui précède que la tendance de ce sentiment est d'inspirer à l'esprit le désir de toute nouveauté, et que son effet particulier est de pousser l'esprit à l'invention et au perfectionnement. La mode n'est pas un élément réel de beauté dans les objets extérieurs, et l'élégance intrinsèque est bien plus agréable aux personnes qui possèdent un bon développement de la forme et de l'idéalité, que des formes dont la nouveauté fait tout le mérite. De là vient qu'il est une beauté qui ne meurt jamais, et des objets sur lesquels la mode n'exerce pas son empire. Une théière chinoise peut passer pour jolie, tant qu'elle est de mode; mais, dès qu'elle ne le sera plus, elle paraîtra laide et sans grâce, tandis qu'un vase d'une forme exquise plaira toujours et partout. Je conçois que la théière dont je parle, doive son charme à l'impression que fait sa nouveauté sur la faculté du merveilleux. Mais quand cette impression a cessé, on la juge par ses qualités intrinsèques; et elle déplaît, tandis que le vase, qui satisfait les facultés qui ont pour but de prendre connaissance de la beauté, ne peut cesser de plaire. Ce qui vient à l'appui de ce fait, c'est que les plus grands partisans de la mode ont le plus souvent très-mauvais goût; circonstance qui concorde parfaitement avec la supposition que le seul amour de la nouveauté est le principal élément de cette disposition d'esprit.

En général, les Français possèdent un développement considérable des organes de l'idéalité, du merveilleux et de l'amour de l'approbation. Aussi, les a-t-on toujours considérés comme les rois de la mode. Leur conversation fourmille aussi de termes d'admiration et d'approbation, qui paraissent exagérés aux Anglais. A les entendre, tout est *superbe*, *magnifique;* et

les termes *bon, beau*, *excellent*, expriment un éloge si faible, que c'est presque de l'improbation.

Sir John Ross m'a dit que les jeunes gens, nés et élevés dans l'intérieur des terres, qui entrent de leur plein gré dans la marine, ont un large développement de cet organe ; et c'est sans doute pour satisfaire cette faculté qu'ils deviennent marins.

Le merveilleux aide au génie, en poussant l'esprit à chercher le nouveau. Kepler, Napier, Newton et Davy, qui tous aimaient à s'élancer dans les régions abstraites et inconnues de la science, étaient portés à la superstition. Le Dr Samuël Johnson est fortement suspecté d'avoir cru aux esprits, trait qui indique un développement excessif de cette faculté, et son style est plein de mots nouveaux, de formes inusitées d'expression, que ce sentiment lui a sans doute fait adopter. Le Dr Chalmers montre aussi une forte tendance au néologisme, et ses discours ont parfois un tour étrange. Cela vient, sans doute, de ce que le merveilleux agissait chez lui avec la comparaison et l'idéalité. M. Tennant, auteur de *Anster Fair*, et M. Hazlitt montrent dans leurs écrits la même disposition, et j'ai trouvé cet organe très-large dans la tête de tous deux. Cette faculté nous porte, comme le fait remarquer Spurzheim, à introduire le merveilleux dans la poésie. Cet organe est large dans les portraits de Shakspeare, dans les bustes de Walter Scott, et modéré dans la tête de Rammohun Roy. Ce sentiment était très-fort chez Robert Burns, et le moule de son crâne indique un large développement de l'organe.

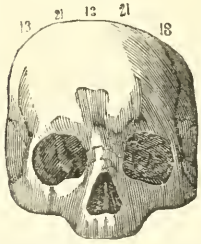
Spurzheim conclut, sur cette faculté, par les remarques suivantes : « Les faits précédents m'ont, autrefois, déterminé à désigner ce sentiment par le nom de *surnaturalité*, et il est certain qu'il se manifeste surtout par la foi dans tout ce qui est miraculeux et surnaturel. Cependant, comme ce sentiment s'applique à la fois aux événements naturels et surnaturels, et remplit, dans tous les cas, l'esprit d'étonnement et de sur-

prise, je n'hésite pas à substituer le nom de *merveilleux*, à celui de *surnaturalité.*»

L'exaltation des fonctions de cet organe est la grande source du fanatisme religieux. Quand il est fortement développé, il est susceptible d'une activité énergique, même dans l'état de santé. Les impressions qu'il éveille peuvent être prises, par ceux qui ignorent son existence, pour des communications directes avec le ciel, et la raison succombe sous l'apparence. Cet organe est aussi très-susceptible d'une excitation vive, par suite de communications avec des personnes dont l'esprit est porté au fanatisme et au merveilleux : c'est ainsi que les dogmatistes les plus extravagants, prétendant être illuminés par le ciel, trouvent si facilement des croyants et des sectateurs. Ayant examiné la tête de feu le R. Edward Irving, avant qu'il ne se fût posé comme prédicateur, et qu'il eût acquis comme tel de la célébrité, j'observai que les organes du merveilleux et de l'estime de soi avaient chez lui une grande prédominance. Ils ont formé le trait principal de sa vie publique. Les organes de la bienveillance, de la consciencieuse, de la vénération et ceux des facultés intellectuelles, étaient aussi fort développés; de sorte qu'il possédait, à un haut degré, tous les éléments du caractère chrétien. Mais ils ne produisirent rien d'utile par suite de l'exagération de l'estime de soi et de l'organe du merveilleux.

Cet organe est très-proéminent sur le crâne des anciens Grecs; il est petit chez les Esquimaux; aussi ce sentiment est-il beaucoup plus faible parmi ces derniers, que chez les sauvages en général (1). Quand il est petit, le crâne s'affaisse rapidement de chaque côté; tandis que quand il est fort, le vertex est large, comme on peut le voir sur la figure ci-jointe.

GREC.



(1) Voyez *Journal Phrénologique*, VIII, 433.

Le Dr Adam Smith, dans son *Histoire de l'Astronomie*, appelle le merveilleux un sentiment, et cherche à le distinguer de la surprise. « Le merveilleux, » dit-il, « nous frappe, quand nous apercevons un objet extraordinaire et peu connu : à l'aspect des phénomènes qui n'apparaissent que rarement dans la nature, tels que les météores, les comètes, les éclipses, à la vue de plantes et d'animaux singuliers, de toutes choses, enfin, que nous n'avons pas l'habitude de voir, nous sommes émerveillés, quoique déjà avertis de ce que nous allons voir. » « Nous sommes *surpris*, » continue-t-il, « à la vue de choses que nous connaissions déjà, mais qui apparaissent inopinément, et quand nous ne nous attendions pas à les voir; nous sommes surpris à l'apparition soudaine d'un ami que nous avons vu mille fois, mais que nous rencontrons par hasard. »

Lord Kames observe que « de toutes les circonstances qui éveillent cette émotion, sans en excepter la beauté et la grandeur, la nouveauté est celle dont l'influence est la plus puissante; l'aspect d'un objet nouveau produit, à l'instant, une vive émotion de *surprise* qui s'empare de l'esprit pour un temps, à l'exclusion de toute autre idée. La conversation du vulgaire n'est jamais plus intéressante, que quand elle est tournée vers des objets étranges ou des événements extraordinaires. L'homme quitte son pays natal pour courir à la recherche du rare et du nouveau; la nouveauté convertit la fatigue et même les périls du voyage en plaisirs : à quoi peut-on attribuer ce fait? A la curiosité sans doute, principe implanté dans l'humaine nature, dans un but extrêmement utile, celui de donner le désir d'acquérir des connaissances; et le sentiment du merveilleux, éveillé par la nouveauté et l'étrangeté des sujets, enflamme notre curiosité et nous donne le désir de les connaître à fond (1). »

(1) *Elements of the Criticism*, vol. I, p. 211.

Le Dr Thomas Brown admet aussi le sentiment du merveilleux comme une émotion primitive, et soutient, avec raison, que la surprise et l'admiration sont le même sentiment, mais excité par des objets ou des circonstances différentes. Nous admirons une comète dans la nouveauté de son apparition; nous sommes *surpris* de rencontrer un ami à Édimbourg, si nous le croyions à Londres : mais ce n'est pas sa présence qui cause notre surprise c'est la *situation* nouvelle et inattendue dans laquelle nous le rencontrons.

Le Dr Brown fait une remarque assez singulière, c'est que « il semble fort probable que le sentiment de *surprise*, que nous cause tout événement extraordinaire et inattendu, n'a pas lieu dans l'esprit de l'enfant, à l'aspect d'événements qui tous sont nouveaux pour lui; d'où il conclut que la *surprise* ne résulte point d'une pure sensation de *nouveauté*, mais qu'il faut encore supposer la connaissance de quelques autres circonstances qui sont attendues; je ne conçois donc pas que ce sentiment puisse exister dans un état d'*ignorance complète.* »

Les faits que nous observons journellement sont directement contraires à cette doctrine. L'organe du merveilleux existant, tout objet nouveau l'excite, et fait naître l'émotion; aussi plus l'ignorance est grande, plus l'étonnement est fréquent et intense; car, alors, tout événement est nouveauté.

Le Dr Brown observe, avec raison, que l'on peut être à la fois frappé de la beauté ou de la grandeur d'un objet nouveau, et que l'émotion, que produisent la nouveauté et la beauté combinées, se nomme *admiration.*

M. Stewart et le Dr Reid ne parlent pas de cette émotion. Leurs écrits, surtout ceux du Dr Reid, indiquent que cette qualité est faible dans leur esprit; et c'est peut-être pour cela qu'ils l'ont omise dans les émotions mentales primitives.

Le sujet des visions est encore hérissé de mille difficultés.

J'ai vu des cas semblables à ceux rapportés par Gall et Spurzheim. J'ai examiné, à Bedlam, la tête d'un homme dont l'aliénation consistait à voir partout des fantômes, et à agir comme s'ils existaient en réalité, quand, cependant, il se disait convaincu que c'étaient des illusions; mais il ne pouvait parvenir à régler sa conduite d'après cette conviction. Chez lui l'organe de la forme était bien développé; celui du merveilleux était extrêmement large. Je lui demandai s'il éprouvait quelque sensation dans la tête, dans les moments où il était affligé de ces visions; il mit le doigt sur les deux organes du merveilleux, en disant qu'il éprouvait là une sensation sourde.

Dans l'asile des fous de Richmond, à Dublin, j'en ai vu plusieurs chez qui cet organe était prédominant, et dont l'aliénation consistait à se croire des êtres surnaturels ou inspirés. Dans celui de New-Castle, j'ai vu Mlle H*** dont la folie consistait à se croire sous l'influence d'êtres immatériels, et chez elle cet organe était très-fort dans l'hémisphère gauche de la tête.

Un cas intéressant du dérangement de l'organe du merveilleux est rapporté dans le *Journal phrénologique*, volume V, p. 585. Le Dr Anderson, de Cuppar-Fife, enthousiaste de l'étude du magnétisme animal, s'imagina enfin être lui-même sous son influence; et cette opinion prit un tel ascendant sur lui, qu'elle finit par l'absorber tout entier. Ses nuits furent troublées par des rêves fatigants et d'étranges fantômes. Il pensait que certains individus, qui avaient pour lui de l'antipathie, pouvaient à volonté le soumettre à une influence magnétique maligne, et le priver de toute jouissance. Il supposait à ces esprits invisibles, comme il les appelait, un pouvoir illimité. Aucun lieu ne pouvait le mettre à l'abri de leur malignité; aucune distance ne pouvait la diminuer. En 1822, il fit un voyage à Paris, dans le but de leur échapper; mais il retrouva leur puissance, en cette ville, aussi grande que chez lui. Il entendait pendant la nuit ses ennemis comploter sa ruine. Dans

son imagination, ils avaient recours à toutes les tortures inventées par l'inquisition. Plusieurs fois il s'adressa aux autorités du lieu, afin de déjouer leurs plans; et jamais, comme on peut le croire, il n'y réussit. Sur tout objet qui ne touchait point au magnétisme animal, il avait un jugement sain, et faisait preuve d'une grande finesse d'esprit. Un étranger n'aurait pu, alors, soupçonner sa folie. Lorsque, après sa mort, on ouvrit son crâne, on trouva l'enveloppe du cerveau très-épaisse et très-dure, offrant des traces d'une longue maladie; au-dessus de l'organe du merveilleux était un dépôt inflammatoire, qui paraissait exister depuis longtemps, en dessous de la membrane arachnoïde; cette membrane elle-même était épaisse, et présentait, dans l'espace d'un pouce et demi de longueur et d'un pouce de largeur, de fortes adhérences avec les parties sous-jacentes. Le Dr Scott, qui rapporte ce cas, n'indique pas particulièrement l'organe du merveilleux comme le siége exact de l'affection, parce que, n'étant pas versé dans la phrénologie, il ne connaissait pas la situation de cet organe. Mais le Dr A. Combe reçut une lettre d'une personne présente à la dissection, qui avait étudié le sujet, où elle dit positivement que le dépôt était sur l'organe du merveilleux, et que le Dr Anderson, pendant huit ans que dura cette douleur, faisait des applications d'eau froide pour en diminuer la chaleur excesssive. Dans l'asile des aliénés pauvres d'Édimbourg, Spurzheim a vu une femme qui se disait visitée par des spectres et des démons. Chez elle, l'organe du merveilleux était très-développé. Il lui demanda si elle souffrait quelquefois de la tête, elle répondit que oui; et elle indiqua comme siége de la douleur l'organe du merveilleux.

J'ai vu, il y a plusieurs années, dans l'ouest de l'Écosse, un homme qui se croyait visité par des spectres. Il avait alors 38 ans, jouissait d'une parfaite santé, et n'était nullement extravagant dans ses idées ou dans ses sentiments. Il me dit

qu'il avait presque constamment sous les yeux un tapis couvert de figures qui dansaient. Lorsqu'il visita Glascow, il vit un grand morceau de bois monté sur deux axes et quatre roues, traîné ainsi dans les rues. Lorsqu'il revint chez lui, il revit tout cet attirail en mouvement. En une autre occasion, il vit passer un enterrement, et, pendant bien longtemps ensuite, toutes les fois qu'il fermait les yeux, il revoyait la procession aussi distinctement qu'auparavant. Ce sont là quelques exemples, pris au nombre des mille et un objets qui repassaient dans son imagination. Il ne voyait jamais, dans ses apparitions, que des objets qui avaient déjà passé sous ses yeux; et toujours elles avaient lieu quand il les tenait fermés, ou lorsqu'il se trouvait dans une obscurité complète. Sa tête était en général bien formée; les divers organes, à l'exception de celui du merveilleux, qui était d'une largeur extraordinaire, étaient bien proportionnés entre eux. Les organes du savoir dominaient un peu ceux de la réflexion.

Il dit que son fils avait hérité de cette particularité. Un jour, cet enfant s'avança vers ce qu'il croyait être un pauvre, et il alla se cogner le visage contre un mur, à travers lequel il crut qu'il était disparu. Je n'ai pas eu l'occasion d'examiner la tête du fils; mais mon père m'a affirmé qu'il n'y avait que cette particularité dans sa constitution mentale.

Cette tendance de l'esprit, qui se présente assez souvent dans les districts éloignés des montagnes d'Écosse, a probablement donné lieu à la *seconde vue*. Un correspondant du *Journal phrénologique* donne l'histoire d'un habitant des montagnes, qui croyait qu'une apparition de la seconde vue s'était présentée à lui. Le correspondant affirme que, dans sa tête, l'organe du merveilleux est très-large.

Disons cependant qu'il est difficile de comprendre comment l'état d'exaltation de cet organe produisait ces effets, sans supposer qu'il existe les organes de la forme, du coloris, de

l'étendue et de l'individualité, qui seuls peuvent faire naître des illusions et des couleurs propres à satisfaire le merveilleux; précisément de la même manière que l'activité involontaire de la circonspection, pendant le sommeil, excite les organes intellectuels à concevoir des objets de terreur, et produit ainsi les rêves effrayants. Cette théorie est appuyée par le fait, que l'excitation morbide des organes du savoir produit les illusions de spectres, indépendamment de l'affection de l'organe du merveilleux. M. Simpson a écrit un article admirable sur ce sujet dans le *Journal phrénologique*. J'aurai l'occasion de le mentionner plus d'une fois.

Le langage naturel de cette faculté est un mouvement oblique dans la direction de cet organe. J'ai observé une personne, chez qui il dominait, contant à une autre une histoire merveilleuse. A la fin de chaque incident extraordinaire, celui qui écoutait, relevait deux ou trois fois la tête et poussait des *ah!* de surprise.

La fonction générale de cet organe est regardée comme déterminée; mais l'analyse métaphysique en est encore incomplète.

---

19. — Idéalité.

Cet organe est situé vers la suture qui unit l'os temporal à l'os frontal. Voici comment Gall fait le récit de sa découverte:

Le premier poëte, dont la tête fixa son attention, fut un de ses amis qui improvisait des vers sans y songer, et qui s'était, par là, acquis une certaine réputation, quoique, sous tout autre rapport, son intelligence fût très-ordinaire. Son front s'élevait perpendiculairement à partir de la naissance du nez; puis fuyait et s'étendait latéralement, comme si on y avait ajouté une

éminence de chaque côté. Il se rappela avoir remarqué cette forme dans le buste d'Ovide. Plus tard, ne trouvant pas dans ses recherches, sur les autres poëtes, le front perpendiculaire et puis fuyant, il considéra cette forme comme accidentelle; mais, dans tous, il observa les proéminences des parties latérales de la tête, au-dessus des tempes. Dès lors, il dut les considérer comme les marques distinctives d'un talent naturel pour la poésie. Néanmoins, doutant encore que le talent de la poésie émanât d'une faculté mentale primitive, il attendit, avant d'en parler dans ses cours, qu'il eût fait un plus grand nombre d'observations.

Peu de temps après, il se procura la tête du poëte Alxinger; cette partie du cerveau, ainsi que l'organe de l'adhésivité, y était très-développée, tandis que toutes les autres parties ne l'étaient que très-modérément. Puis la mort du poëte Junger permit à Gall d'examiner sa tête, et il y trouva les proéminences en question. Elles étaient encore plus développées dans le poëte Blumauer, qui avait en même temps l'esprit de saillie très-large. Vers cette époque, encore, Wilhelmine Maisch se fit, à Vienne, une réputation par ses poésies; et sa tête s'élargissait également au-dessus des tempes. Gall observa encore ces proéminences sur le crâne de Mme Laroch, à Offenbach, près de Francfort; chez Mme Angélique Kaufmann, chez Sophie-Clémentine de Merklen, chez Klopstock, chez Schiller dont il avait le moule, et aussi chez Gessner. Pendant son séjour à Berlin, il parlait encore de cet organe avec une grande réserve, quand M. Nicolaï l'invita, ainsi que Spurzheim, à aller voir sa collection composée de trente bustes de poëtes. Ils trouvèrent dans tous les protubérances en question, plus ou moins fortes, selon le talent qu'ils avaient manifesté. Dès lors il enseigna hardiment que le talent de la poésie dépend d'une faculté primitive, et que la partie du cerveau, dont nous nous occupons, en est l'organe spécial.

A Paris, Gall prit le moule de la tête de Legouvé après sa mort, et y trouva l'idéalité largement développée. Spurzheim et lui ouvrirent la tête de Delille, et indiquèrent à plusieurs médecins présents le développement remarquable des circonvolutions, en dessous des proéminences externes de cet organe. Ces circonvolutions étaient plus fortes que toutes les autres. Ce fait peut encore se vérifier aujourd'hui; car Gall a conservé le moule de l'un des hémisphères de ce cerveau. Un jour, dans une réunion assez nombreuse, on demanda à Gall ce qu'il pensait d'un petit homme assis assez loin de lui. C'était à la nuit tombante, il répondit qu'il ne pouvait le voir très-distinctement; mais que, cependant, il lui trouvait l'organe de la poésie très-développé. On lui dit que c'était le poëte français connu, à cause du métier qu'il exercait, sous le nom du *Cordonnier*. « Quand l'on passe en revue, » dit Gall, « les portraits et les bustes des poëtes de tous les siècles, on reconnaît que cette conformation de la tête est commune à tous, à Pindare, Euripide, Sophocle, Héraclide, Plaute, Térence, Virgile, Tibulle, Horace, Ovide, Juvénal, Boccace, l'Arioste, l'Arétin, le Tasse, Milton, Boileau, J.-B. Rousseau, Pope, Young, Gresset, Voltaire, Gessner, Klopstock, Wieland, etc. »

Le Dr Bailly écrivait de Rome, le 30 mai 1822, au Dr Breyer, de Berlin : « Dites au Dr Gall que j'ai le moule du Tasse pris sur la tête même du poëte; et que, quoiqu'une partie de l'organe de la poésie soit détachée, la largeur latérale du crâne est encore énorme à cet endroit. » Lawrence Macdonald, sculpteur, qui visita la tombe du Tasse au monastère de Saint-Onofrio, à Rome, a eu l'obligeance de me donner les détails suivants: « On conserve, dans la bibliothèque du monastère de Saint-Onofrio, une lettre originale du poëte et le moule en cire de sa tête, évidemment pris après sa mort. Le cerveau, en proportion de la figure, est très-large; en somme, le volume de la tête est plus qu'ordinaire. Les organes du savoir sont très-

larges; ceux de la réflexion larges seulement. Les organes des sentiments sont pleins; ceux des penchants larges. Mais le trait le plus caractéristique est la largeur énorme de la tête à la région de l'idéalité. »

Le buste d'Homère offre un développement extraordinaire de cette partie de la tête. Son authenticité est mise en doute; mais qu'il soit réel ou idéal, les proéminences n'en sont pas moins remarquables. Si c'est une œuvre d'imagination, pourquoi l'artiste a-t-il donné cette forme particulière à la tête? Quand, pour représenter Homère, il n'aurait fait que mouler la tête du poëte le plus célèbre de nos jours, le développement de l'idéalité n'en serait pas moins un fait en faveur de cet organe.

Nous devons à Spurzheim l'analyse exacte de cette faculté, et le nom qui la désigne si heureusement. « Il est impossible » dit-il « que la poésie en général émane d'un seul organe; je pense donc que le nom *organe de la poésie*, dont se sert Gall, n'indique pas essentiellement cette faculté. Dans toute espèce de poésie les sentiments sont exaltés, les expressions brûlantes; il faut qu'il y ait de l'entraînement, de l'inspiration; et c'est là ce qu'on appelle ordinairement de l'imagination. »

L'idéalité aspire vers le beau sublime, la perfection, ce que les Français appellent le *beau idéal.* Elle inspire le poëte. Les facultés du savoir perçoivent les qualités physiques de toutes choses. Mais l'idéalité demande plus que la réalité; elle embellit, ennoblit tout ce qui se présente à l'esprit; elle porte les facultés, qui forment les idées, à créer des scènes où tout s'élève à la perfection vers laquelle elle aspire. Elle estpour l'homme un élément de progrès. Quand elle est dominante, ses pensées, ses sentiments semblent dignes des régions éthérées. Aussi n'y a t-il que ceux qui ont cet organe largement développé, qui puissent être poëtes : *Poeta nascitur, non fit.*

Pour arriver à comprendre cette faculté, lisez Kenilworth et

comparez le caractère de Blount à celui de Raleigh : « Quelle espèce d'animal es-tu toi-même, dit Tressilian, toi qui nous traites si lestement ? — Qui, moi ! répond Raleigh, un aigle qui ne m'abaisserai jamais à regarder cette vile terre, tant que je pourrai prendre mon vol vers le ciel, tant qu'il y aura un soleil que je puisse contempler. » Comparez encore la poésie de Swift à celle de Milton, les écrits métaphysiques de Reid à ceux de Thomas Brown, la poésie de Crabbe à celle de Byron, ou la prose de Dean Swift à celle du Dr Chalmers.

Les poëtes possèdent cette faculté à des degrés très-différents; et selon son énergie et son activité, leur poésie est plus ou moins estimée et sublime. Des personnes douées de beaucoup d'intelligence et de pénétration, et possédant un très-bon développement des sentiments moraux, m'ont avoué ne sentir aucune beauté dans les vers : la poésie les ennuie. On trouve dans le *Journal phrénologique* un fait curieux, constatant les résultats de l'absence de cet organe.

L'idéalité répand son coloris, si l'on peut se servir de cette expression, sur toutes les autres facultés; elle leur fait rechercher le beau dans tout ce qui est de leur ressort. Qu'à un large développement de cette faculté vienne se joindre un bon développement des penchants, des sentiments et des pouvoirs de la réflexion, et l'esprit ne rêve, ne cherche que la perfection. Il est facile de distinguer dans la vie ordinaire les personnes qui ont l'idéalité forte, de celles qui ne l'ont pas. Leur langage est élevé, et, quand elles s'animent, elles déploient une éloquence et des sentiments poétiques que les dernières chercheraient en vain. L'idéalité donne à la conversation une vivacité, un charme qui contraste avec la *sécheresse*, la *taciturnité* des personnes chez qui elle fait défaut.

Quelques sectes religieuses, et, en particulier, le corps très-honorable de la *Société des Amis* (the Society of Friends), déclament contre tout ce qui est luxe. Leurs adeptes renoncent

parure, aux riches ameublements, etc., etc., qu'ils traitent de vanités mondaines, et soutiennent que le solide et l'utile sont seuls dignes de l'attention de créatures raisonnables et immortelles. C'est là un sentiment naturel à tout individu, chez qui la bienveillance, la consciencioslté et la vénération sont dominantes, mais chez qui aussi l'idéalité est très-faible; et sans doute cette dernière combinaison d'organes dut être celle des hommes qui proposèrent les doctrines de la *Société des Amis*; mais ce n'est pas là le langage de tous les hommes, comme ce n'est pas non plus celui de la nature. Où l'idéalité existe, il y a désir inné, amour instinctif, admiration du beau. En répandant l'harmonie et la beauté sur le monde matériel, Dieu a sans doute voulu que cette faculté trouvât à se satisfaire. Que sont ces fleurs si jolies, si délicates, qui brillent dans nos champs? Des objets qui, par leur élégance, leur harmonie, s'adressent d'abord à l'idéalité et ensuite aux facultés inférieures du coloris et de la forme. Ces fleurs elles mêmes ne comprennent pas leur beauté; elles ne servent à l'homme ni de nourriture, ni de vêtement, ni d'abri. Aussi, quelques personnes les considèrent-elles comme de pures vanités de la nature. Mais celui qui a l'idéalité fortement développée, s'écrie avec enthousiasme que les fleurs, les montagnes, les vallées, la chute d'une cataracte, une colline boisée, un sentier bordé de haies, une source d'eau pure, l'ombre, le soleil, offrent à son esprit mille jouissances infinies, et versent dans son âme un torrent de joies tout à la fois si pures et si intenses, que les plaisirs des sens paraissent insipides et nuls quand ils leur sont comparés. Aux yeux du phrénologue, enfin, l'existence de cette faculté de l'esprit, et des objets créés pour la satisfaire, est une des mille preuves de la bonté du Créateur envers l'homme; car cette faculté n'est qu'une source de bonheur; elle sert à exalter, à étendre la portée de nos autres facultés, à nous rendre susceptibles de nous perfectionner, à nous faire

sentir plus vivement ce qui est grand et glorieux dans l'univers.

D'après ce que nous venons de dire, on ne s'étonnera pas de ce que cette faculté soit très-faible chez toutes les tribus sauvages, et très-large chez les nations qui ont fait le plus de progrès dans la civilisation. L'organe de l'idéalité est nul dans les animaux féroces : et j'ai remarqué que les individus nés dans les classes infimes de la société, qui, par leurs talents et leur industrie sont parvenus à s'enrichir, sont plus ou moins susceptibles de polir leurs mœurs, leurs habitudes, d'épurer leurs sentiments, selon le développement de cet organe et de l'amour de l'approbation.

Cette faculté, unie à l'amour de l'approbation, aux organes de la forme et du coloris et aux autres facultés du savoir, quand la constructivité lui sert d'instrument, engendre les ornements d'architecture comme ceux de la parure. C'est aussi à l'idéalité que l'on doit, en partie, la peinture et la sculpture. Ceux donc qui déclament contre les ornements veulent que nous nous privions de la source d'une de nos plus vives jouissances. On éprouve du plaisir à regarder un vase, un meuble, un bijou, où la délicatesse de la forme se combine à l'élégance des proportions; ce sont des objets que nos facultés trouvent agréables, et l'émotion qu'ils éveillent est si pure, qu'elle est sanctionnée par l'intelligence et par toutes les puissances morales.

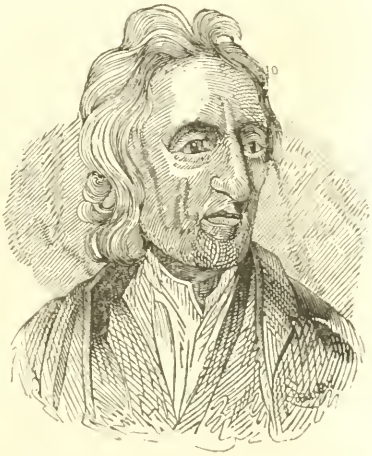
La pureté du goût suppose l'idéalité. L'amour de l'approbation peut donner le goût du luxe; mais il est reconnu que les ornements, disposés par certaines personnes, ressemblent à des monstruosités, résultat qui s'explique, en partie, par l'absence de toute idéalité chez elles. Mais entrons dans cette maison : ici, au contraire, tout concourt à l'élégance de l'ensemble; le goût le plus exquis a présidé à l'achat de toutes choses et à leur l'arrangement; nul doute que les habitants

de cette maison n'aient l'amour de l'approbation combiné à une forte idéalité. Entre deux personnes dont la fortune est la même, on peut juger de l'étendue de ces deux facultés par le train de leur maison. Dans le cas où le manque de goût et d'arrangement est notoire chez des personnes dans l'aisance, on peut prédire que l'idéalité est faible chez elles. Il est, au contraire, toujours très-proéminent, ainsi que l'amour de l'approbation, chez toutes les personnes nouvellement enrichies, qui déploient un grand luxe d'ameublement.

Les figures ci-dessous montrent cet organe très-proéminent chez Chaucer, et très-faible chez Locke.

CHAUCER.

LOCKE.



Le goût de la poésie et des beaux-arts est généralement en proportion du développement de l'idéalité. Cependant le tempérament modifie les effets de cet organe comme de tous les autres. Le tempérament nerveux, le plus favorable à la délicatesse et à l'impressionnabilité, exalte puissamment la tendance de cette faculté.

L'idéalité est indispensable au tragédien, dont l'organe doit être noble et majestueux; c'est par lui que l'acteur conçoit et rend les sentiments élevés des héros qu'il représente.

Chez quelques individus, c'est la portion antérieure de cet organe qui est le plus développée, tandis que chez d'autres, c'est la portion postérieure; mes observations me portent à penser que cette dernière forme un organe séparé. La portion postérieure n'est pas indiquée par un numéro sur le buste où ils sont tracés; je l'ai désignée par un point d'interrogation, pour marquer que ses fonctions sont encore un sujet de recherches. La portion postérieure touche à la circonspection, et je pense qu'une excitation modérée de cet organe est un moyen d'éprouver l'émotion que cause le sublime. Le bruit du tonnerre, le mugissement d'une cataracte, l'aspect du rocher qui semble menacer le modeste hameau, impriment à l'esprit un sentiment de terreur, d'émotion sublime. Il serait intéressant de comparer la différence des émotions qu'éprouveraient deux individus doués d'une idéalité puissante, mais dont l'un aurait la circonspection forte autant que l'autre l'aurait faible, en présence de la vallée de Glencoë, du passage de Borrowdale, de la grotte de Staffa, ou de quelque autre scène sublime. Je pense que celui dont la circonspection serait forte, éprouverait le sentiment du sublime avec plus d'intensité que l'autre.

Comme toutes les autres facultés, l'idéalité peut être en excès. Quand son ascendant absorbe toutes les autres facultés, et qu'il porte à négliger les soins indispensables de la vie sociale, ou quand il produit une sensibilité outrée et maladive, elle devient la source de grands maux. Cet organe était probablement arrivé à cette surexcitation maladive chez J.-J. Rousseau. « L'impossibilité de trouver un cœur (digne de lui), me jette, » dit-il, « dans les régions imaginaires, et désespérant d'en rencontrer un sur cette terre qui puisse comprendre mon délire, je le cherche dans un monde idéal, fruit de mon ima-

gination, et peuplé selon les désirs de mon cœur. Je vis alors dans une extase infinie, je m'abreuve des torrents des plus délicieux sentiments qui puissent enivrer le cœur de l'homme. Oubliant la race humaine, je m'environne de ces créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leur beauté, d'amis fidèles, tendres et dévoués, comme il n'en est pas ici-bas. J'éprouve de telles délices lorsque je m'élève dans les cieux au milieu de ces êtres charmants, que les heures et les journées se passent sans que je m'en aperçoive, et, perdant le souvenir des choses, à peine ai-je mangé un morceau, que je brûle de m'échapper pour retourner dans ce monde enchanté.» On ne peut comprendre cet état intellectuel qu'en supposant que Rousseau exagérait la force des facultés de ses personnages imaginaires, et les repolissait jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un degré de perfection capable de satisfaire sa large idéalité; et alors seulement il se complaisait dans sa propre création.

De l'abus de l'idéalité, du merveilleux et de l'amour de l'approbation, lorsque les organes de la consciencioslté et de la réflexion sont faiblement développés, résulte cet amour du luxe, de la parure, qui, chez quelques individus, sort de toutes limites raisonnables, et ne laisse aucune place à des vertus plus sérieuses, et, par conséquent, plus essentielles.

Gall vit dans un hôpital cet organe fortement développé chez un homme dont les facultés mentales étaient dérangées : il fit part de son observation au médecin qui l'accompagnait; et, en effet, ce malade était poëte; car, dans ses accès de folie, il ne cessait de composer des vers, et dans le nombre il s'en trouvait parfois de fort heureux, quoiqu'il appartînt à la dernière classe de la société et qu'il n'eût reçu aucune instruction. Dans la collection du Dr Esquirol, Gall vit le crâne d'un aliéné qui faisait aussi continuellement des vers, et l'idéalité y était plus saillante que dans aucun des autres. Le Dr Willis

parle d'un malade qui, dans ses paroxysmes de folie, éprouvait les émotions les plus délicieuses, et écrivait alors en prose ou en vers avec une égale facilité. Les émotions et le talent disparaissaient avec la crise ; aussi, loin de la redouter, l'attendait-il avec impatience.

Le sentiment de l'idéalité correspond à peu près à celui du *goût*, tel que l'a décrit M. Stewart; seulement il met le goût au nombre des facultés qui s'acquièrent par l'habitude de l'étude ou des affaires.

M. Stewart a écrit un essai sur la *beauté* où il arrive à cette conclusion, que le mot *beau* n'indique pas une émotion simple et unique, mais que les objets matériels sont dits être *beaux*, toutes les fois qu'ils excitent des sensations agréables, quand bien même les diverses émotions produites seraient toutes différentes entre elles. « Ainsi, on peut dire, » continue M. Stewart, « qu'un théorème de mathématiques est beau, comme on dit que l'Apollon du Belvédère est beau, qu'une rose, qu'une femme est belle; cependant les qualités de ces divers objets, et l'espèce d'émotion qu'elles produisent sont si différentes, qu'elles n'ont rien de commun entre elles, si ce n'est la faculté d'exciter toutes une émotion agréable. »

Cette observation de M. Stewart paraît être exacte, et elle fait heureusement apprécier tout le vague du mot *beauté;* mais elle ne jette aucun jour sur la théorie même de la beauté. La phrénologie nous permet de suppléer à ce qui manque, sous ce rapport, dans la définition de M. Stewart. Toute faculté se complaît dans la vue des objets qui ont un rapport intime avec elle. Un hymne solennel émeut-il la vénération, on dit qu'il est beau. Qu'une figure plaise à la faculté de la forme, on la trouve belle. Un discours logique, apprécié par la causalité et la comparaison, paraît aussi beau. De là vient que le mot *beauté*, sans égard aux subtilités des distinctions métaphysiques, a été inventé pour exprimer seulement cette émotion calme mais exquise

qu'excite la vue de certains objets. En ce sens, on peut apprécier la beauté, et n'être doué que d'une idéalité très-imparfaite. La fonction de cette faculté est de produire, à la vue de certaines qualités, dans certains objets, une émotion exquise et intense de plaisir, qui surpasse de si loin, en force et en sublime, la perception de la beauté communiquée par les autres facultés, que l'on peut regarder l'idéalité même, comme la source de cette émotion délicieuse, et qu'on pourrait l'appeler *faculté de l'émotion de la beauté*. Quand elle est active par des causes internes, elle désire la beauté, la grandeur, la magnificence, la perfection, et stimule les autres facultés à produire ou à rechercher des objets qui se distinguent par ces qualités.

Le Dr Thomas Brown traite du sentiment de la beauté comme d'une émotion primitive de l'esprit, et tout ce qu'il en dit s'accorde avec les idées phrénologiques sur l'idéalité. Selon nous, les facultés du savoir perçoivent les objets tels qu'ils existent, et nous donnons le nom de *beauté* aux facultés qui excitent le vif sentiment de plaisir que perçoit l'idéalité. Donc, quoique les facultés perceptives apprécient d'abord la beauté, elle n'excite une forte émotion, que quand ces facultés agissent de concert avec l'idéalité. Quand l'intelligence agit seule, le sentiment de la beauté est moins vivace, et celui dont l'idéalité est très-faible, quoique tous les objets de la création lui apparaissent décorés de leurs brillants attributs de forme, de couleur, d'ordre, d'étendue, ne ressentira jamais cette émotion sublime, cette joie extatique qui fait qu'on s'écrie : Que c'est beau ! Le Dr Thomas Brown, d'accord avec ce que nous venons d'avancer, dit : « Vous ne tomberez donc plus dans l'erreur qui fait regarder la beauté comme une *émotion* dépendant de l'existence préalable de certaines perceptions ou conceptions qui, si elles *la* provoquent, peuvent aussi, en vertu des lois ordinaires de la suggestion, provoquer en d'autres moments

et de la même manière, d'*autres* états de l'esprit qui excluent cette émotion; mais vous verrez, dans la beauté, l'objet d'un *sens* interne particulier qu'il est permis de supposer aussi uniforme dans les intimations qui lui sont propres, que le sont nos autres sens en présence des objets propres à les exciter. Nous n'avons pas, je le sais, un *sens* de la beauté, comme nous avons un sens de la vue, un sens de l'ouïe; mais il ne s'ensuit pas que nous n'avons pas non plus en nous une susceptibilité primitive d'une émotion simple, qui n'est pas, comme la sensation, l'effet direct et uniforme de la présence des objets faits pour l'exciter, mais, de même que nos autres émotions, l'amour, par exemple, la haine ou l'admiration, l'effet de mille circonstances diverses. »

Si le Dr Brown avait ajouté à cette théorie ce fait, que quelques individus sont beaucoup plus susceptibles que d'autres d'éprouver l'émotion de la beauté, de même que certaines personnes sont plus susceptibles d'amour, de haine ou d'admiration, et que cette différence constitutionnelle est une des grandes causes de la différence qui existe dans les perceptions de la beauté formées par diverses personnes, son explication de ce phénomène eût été presque complète.

Qu'est-ce qui constitue la poésie? On a beaucoup agité cette question. Voici la réponse que donne la phrénologie : Les éléments de toute poésie sont les sentiments et les perceptions des facultés humaines sous l'influence de l'idéalité. L'idéalité elle-même est une émotion primitive que l'on peut décrire, mais que l'on ne peut définir. Comme elle s'harmonise avec toute émotion, et toute conception, dont les traits caractéristiques ne sont pas directement opposés à sa propre nature, elle peut se confondre avec elle. Si elle est le sentiment du beau, elle se combine naturellement avec les plus hautes et les meilleures manifestations des autres facultés, et, par conséquent, s'oppose à toute imperfection.

En communiquant le désir de la perfection, l'idéalité imprime dans l'esprit des principes élevés qui doivent servir de règle dans la comparaison des qualités. Envisagée de cette manière, elle paraît être un élément indispensable à la constitution mentale de l'homme, comme être progressif. Le désir d'atteindre à un état de perfection eût été une source de douleur pour les animaux; car ils sont condamnés à ne jamais sortir de leur condition primitive. Mais, pour l'homme qui a devant lui une voie illimitée de progrès, ce sentiment ne pouvait être qu'utile et délicieux. L'idéalité, réglée par la raison, ne vise pas à la perfectibilité de Dieu ni des anges, mais à celle que peut atteindre l'homme, lorsqu'il fait usage de toutes ses facultés.

L'article de lord Jeffrey sur la beauté, inséré dans le supplément de l'*Encyclopédie britannique*, prouve qu'il n'a pas compris la théorie du Dr Brown. Ses idées sont en contradiction avec la nature humaine. Il pense que « toutes les émotions du beau et du sublime doivent avoir pour motif les souffrances ou les jouissances des êtres qui sentent, » et il rejette comme *absurde* et *incroyable*, la supposition que les objets matériels qui ne font ni mal ni bien au corps, exciteraient cependant, par leurs seules qualités physiques, les puissantes émotions que soulève quelquefois le spectacle de la beauté. Il dit donc que le plaisir que nous trouvons à contempler de hautes montagnes vient de ce que nous associons aux sites sauvages qui arrêtent nos regards le souvenir des rudes fils du brouillard qui les habitent, de ce que notre mémoire nous retrace leurs amours, leurs haines, leurs combats, leurs cris de victoire, leurs lamentations sur les morts, et de ce que nous attribuons les jouissances provenant de ces émotions aux objets externes mêmes, et que nous concevons ces objets comme possédant la qualité de la beauté, tandis qu'en réalité ils ne sont que les occasions qui excitent ces autres émotions dans notre esprit.

L'idéalité n'est pas le trait proéminent du buste de lord Jeffrey; aussi les émotions du sublime et du beau ne semblent exercer sur lui qu'un pouvoir secondaire. En revanche, il a les organes de l'éventualité, de la comparaison et de la causalité très-larges. Il n'est donc pas étonnant que tout lui suggère des incidents et des rapports.

Pour mettre en pratique cette théorie, j'accompagnai un Français au Trosachs, et je suivis ses émotions tant qu'il demeura dans la gorge qui conduit à Loch-Catherine. Il était étranger aux mœurs, aux coutumes et à l'histoire de l'Écosse. Mais par la littérature anglaise, il avait sur les habitants des montagnes des idées qu'il aurait pu associer aux rochers qui s'élevaient devant lui. Il possédait une forte idéalité et une intelligence cultivée. Quand le paysage se déroula devant ses yeux dans toute sa magnificence, il demeura dans une extase muette. Enfin, je lui demandai quelles idées traversaient son esprit. « Mon Dieu! je sens et je ne pense pas, » me répondit-il. Je lui expliquai le motif de ma question. Il me dit de nouveau qu'il éprouvait seulement des sentiments d'une nature forte et élevée, que tous ses nerfs frémissaient de plaisir, qu'il ne pensait à rien et se laissait aller à ses émotions délicieuses. Puis il les analysa, et me dit alors que son esprit était frappé de la richesse et de l'élégance exquise des bois qui couvraient les montagnes; que son âme était fascinée à l'aspect de ces rochers, dont la cime se perdait dans les nuages, et que le frisson de la peur passait sur tous ses nerfs, quand il regardait ces masses qui menaçaient de l'écraser vivant sous leurs ruines. Il dit encore qu'il ne pensait à ceux qui habitaient ces sites sauvages, que quand la force des premières et des plus exquises émotions était amortie, et qu'à mesure que ses idées se reportaient sur des objets analogues, et qu'il réfléchissait, l'émotion diminuait rapidement, jusqu'à ce qu'enfin elle disparût tout à fait.

Dans une autre occasion, j'accompagnai aussi à cet endroit un homme dont l'éducation et l'intelligence étaient cultivées, mais dont l'idéalité était faible. Il regarda avec calme autour de lui; puis s'écria : « Voilà de beaux arbres, de bien hautes montagnes! Les éléments se déchaînent ici. C'est un pas difficile pour les montagnards, etc. » Mais il ne trahit pas, comme le précédent, une émotion profonde.

Ces deux exemples prouvent contre la doctrine de lord Jeffrey.

Cette faculté imprime à toute composition un caractère grandiose. Elle se manifeste dans la prose aussi bien que dans la poésie; elle imprime son cachet au style. Le style de lord Bacon décèle une forte idéalité, tandis que celui de Locke en dénote l'absence; aussi remarque-t-on dans leurs portraits une grande différence au siége de l'idéalité. La tête de Hazlitt indique aussi un fort développement de l'idéalité, et cette faculté brille dans ses compositions. Ce fut cette faculté qui fit tous les frais de ses productions; car on ne pouvait le citer ni pour ses principes, ni pour la justesse de ses observations, ni pour l'étendue de ses connaissances. Il semble avoir fondé toutes ses espérances de succès sur son style et sur la richesse de son imagination; aussi ses ouvrages tombent déjà dans l'oubli. Dans la tête de lord Jeffrey, son buste est là pour le prouver, l'idéalité n'est pas dominante. Le bruit a couru que l'article sur les tragédies de Byron, qui parut dans le n° LXXII de la *Revue d'Édimboury* (février 1822), était de ces deux auteurs célèbres, et en ne perdant pas de vue que l'idéalité de M. Hazlitt est beaucoup plus forte que celle de lord Jeffrey, il ne serait pas difficile, en analysant cet article, d'assigner à chacun sa part dans l'écrit. Les organes intellectuels dominants de lord Jeffrey sont l'éventualité, qui recueille les simples incidents ou événements; la comparaison, qui saisit leur analogie et leurs rapports, et la causalité, qui donne de la profondeur et

une consistance logique à l'œuvre entière. Hazlitt a pour lui une forte comparaison, une assez bonne causalité et une idéalité des plus larges, qui élève et illumine ses conceptions intellectuelles. Je crois, d'après cela, ne pas me tromper en attribuant le passage suivant à la plume de lord Jeffrey. Discutant le mérite des tragédies de Shakspeare, il dit : « Quoique le temps ait consacré plusieurs choses qui d'abord furent jugées communes, et que des associations d'idées aient communiqué leur charme à des créations indifférentes en elles-mêmes, nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'il y a dans Shakspeare une sainteté originelle que le temps n'a fait que mûrir et que propager, un charme inhérent à ses écrits dont dérive le charme même des associations d'idées qu'ils ont inspirées. Aussi, en lisant de sang-froid et sans prévention les œuvres de nos premiers auteurs dramatiques, il est impossible, croyons-nous, même après avoir épuisé sur eux les traits acerbes de la critique, après avoir fait justice de toutes les intrigues impossibles, de tous les caractères fantastiques, de l'étrangeté des discours, des bizarreries, des grossièretés, des horreurs, il est impossible, disons-nous de leur contester une facilité, une richesse de pensée et de fiction, une force d'invention, une sagacité, une profondeur, une originalité de conception, un jeu d'imagination, une nudité, une énergie des passions qui décèlent les grands maîtres ; et, par-dessus tout, une abondance d'images, une douceur et une flexibilité dans le vers à laquelle rien ne peut encore être comparé, et qui les place, à notre avis, au premier rang des poëtes anciens ou modernes. » Dans ce passage, l'énumération minutieuse des défauts et des qualités est due à l'éventualité, le discernement qui y préside, à la comparaison et à la causalité; mais si l'on y trouve le bon goût que donne un développement modéré de l'idéalité, la force, la grandeur, la poésie d'une large idéalité ne se décèle nulle part.

Voici quelques phrases détachées du même article : « Byron a quelques vers charmants et un grand nombre pleins de force et d'énergie; mais, en général, son vers est roide et peu harmonieux; l'arme qu'il donne à ses personnages n'est point une lame polie, à la fois forte et légère; mais un bâton grossier qu'ils manient lourdement dans un combat inutile. » — « Il a trop peu de sympathie pour les sentiments ordinaires, pour les faiblesses de l'humanité, pour réussir à les mettre en scène. » — « Son âme est une étoile qui s'isole... elle ne voit pas par le miroir de la nature, et ne prend pas non plus les couleurs des objets qui l'entourent; semblable à une immense fournaise, elle jette sa lumière ardente et sa sombre grandeur sur l'étroit espace qu'éclairent ses rayons. » Dans ces phrases, l'idéalité brille avec éclat, la simplicité du style de notre première citation a disparu; une diction ornée, figurée, élevée, l'a remplacée. J'ignore complétement ce qui, dans cet article, est de lord Jeffrey ou de Hazlitt; mais les extraits que nous venons d'en faire peuvent servir à faire comprendre la différence du style d'un auteur dont l'idéalité est faible, avec celui d'un auteur qu'inonde l'idéalité. D'après toutes les probabilités, nous avons assigné à chacun sa part réelle dans le tribut commun de tous deux.

L'existence de cet organe est prouvée.

---

20. — Esprit de saillie.

Tout le monde sait ce que l'on entend par esprit de saillie; et cependant rien n'est plus difficile à définir. Gall dit que pour donner une juste idée de la faculté qui le produit, il ne peut trouver de meilleur moyen que de le désigner comme le

trait saillant de l'esprit de Rabelais, de Cervantes, de Boileau, de Racine, de Swift, de Sterne, de Voltaire. Dans tous ces auteurs et dans plusieurs autres qui manifestent cet esprit, les parties supérieures, latérales et antérieures du front, sont proéminentes et rondes. Quand ce développement est excessif, il est accompagné d'une disposition apparemment irrésistible à envisager les objets sous un point de vue plaisant.

Cependant l'esprit de saillie n'excite pas seul le rire. Diverses autres facultés peuvent également l'exciter, aussi bien que les pleurs. Je connais un enfant chez qui l'acquisivité est très-large, et qui rit quand on lui donne un sol. Un autre jeune homme, qui a un fort amour de l'approbation, rit quand on fait de lui un éloge auquel il ne s'attendait pas. Ces faits et bien d'autres encore prouvent que le rire vient de ce que les sentiments ou même les penchants sont agréablement affectés, abstraction faite de toute plaisanterie ; les affections hystériques en sont la preuve. Il n'est pas rare de voir une femme ou un enfant rire et pleurer alternativement et involontairement, apparemment par suite de quelque affection variable de tout le système mental, et non parce qu'une idée plaisante et une idée triste se présentent tour à tour à l'imagination. J'ai remarqué qu'un large développement de l'espérance, de la bienveillance et du merveilleux, produisant des émotions gaies, prédispose au rire; au contraire, les personnes chez qui prédominent la circonspection, la vénération, la consciencioseté et la réflexion sont naturellemeut graves et sérieuses.

On peut dire des choses très-spirituelles, sans exciter le rire. Lord Chesterfield prétend qu'un homme comme il faut ne doit jamais rire; cette règle est absurde : mais il est vrai de dire qu'on peut très-bien sentir le comique, sans rire. Nous allons tâcher de le prouver par quelques exemples.

On connaît l'histoire de *Littlejohn*, cabaretier du comté de

Nottingham, qui prit pour enseigne le portrait de *Robin Hood* avec l'inscription suivante :

> " All ye that relish ale that's good,
> Come in and drink with *Robin Hood;*
> If *Robin Hood* is not at home,
> Come in and drink with *Littlejohn* (1). "

C'est là une idée originale et spirituelle; et cependant elle ne nous fait pas rire.

On disait un jour devant Louis XV que lord Stair, alors à Versailles, ressemblait beaucoup à Sa Majesté. Le Roi le fit venir, et aussitôt qu'il le vit, il s'écria : « Ressemblance prodigieuse, sur ma parole! Milord, votre mère n'est-elle jamais venue en France? » A cette demande assez blessante, le lord anglais répondit du ton le plus poli : « Non, sire; mais mon *père* y est venu. » Voilà certes de l'esprit, mais qui ne donne pas envie de rire.

La chanson de Prior, sur la prière d'une jeune fille à sa mère, est aussi très-spirituelle et nullement risible. La jeune personne, parlant de la liberté dont jouit sa sœur aînée et de ses nombreuses conquêtes, lui dit :

> " Dear, dear mamma, for once let me
> Like *her* my fortune try,
> I'll have an earl as well as she,
> Or know the reason why.
> The fair prevailed, — mamma gave way,
> At Kitty, at her desire,
> Obtained the chariot for a day,
> And set the world on fire (2). "

Voici maintenant des exemples où le rire est excité, quoique l'esprit y soit bien moins saillant.

(1) Vous tous qui aimez la bonne *ale*, entrez et venez boire avec *Robin Hood;* et si *Robin Hood* n'y est pas, vous boirez avec *Littlejohn.*

(2) Chère maman, pour une fois permettez-moi d'essayer comme elle ce

L'histoire du cabaretier de Nottingham nous dit que *Little-john*, qui avait pris l'enseigne de *Robin Hood*, étant mort, son successeur crut que ce serait péché capital que de perdre, avec une si belle enseigne, des vers si bien faits; en conséquence, il conserva le tout, en se contentant de substituer son nom à celui de son prédécesseur. Ainsi on lut :

> " All ye who relish ale that's good,
> Come in and drink with *Robin Hood;*
> If *Robin Hood* is not at home,
> Bome in and drink with *Samuel Johnson.*"

Tout l'esprit des vers est détruit, et cependant ils sont bien plus risibles. Ainsi de l'exemple suivant : Un domestique ayant laissé tomber une langue, un convive dit : « Ne faites pas attention, ce n'est qu'un *lapsus linguæ.* » Il y avait de l'esprit dans ce mot. Un instant après, un autre domestique laissa tomber une épaule de mouton, et comme il avait entendu dire que le mot du convive était spirituel, il crut se faire pardonner sa maladresse en disant aussi que ce n'était qu'un *lapsus linguæ*. Son mot à lui n'était plus spirituel, mais il dut faire rire davantage.

En quoi donc consiste l'esprit? Locke dit que : « Il consiste à associer rapidement, et d'une manière variée, les idées qui offrent quelque analogie, à produire ainsi des tableaux qui satisfassent l'imagination (1). » Il nous sera facile de démontrer que cette définition n'est pas juste. Quand Goldsmith, par exemple, dans ses magnifiques vers sur l'espérance, compare ce bienfait du ciel à une lueur lointaine, il trouve là une ana-

que me garde la fortune. Aussi bien qu'elle, j'aurai un duc, ou je saurai pourquoi. La maman mollit, la belle enfant l'emporta; et Kitty, au gré de ses souhaits, obtint le char pour un jour, et mit le monde en feu.

(1) *Essay on the human understanding*, L. II, C, XI, § 2.

logie qui, d'après la définition de Locke, est la perfection de l'esprit :

" Hope, like the glimmering taper's light,
Adorns and cheers the way,
And still, as darker grows the night,
Emits a brigther ray " (1).

Dans ces vers qui sont très-beaux, on ne trouve cependant aucune saillie. Il en est de même des vers suivants de Moore, où les comparaisons sont d'une grande beauté. Dans sa chanson sur le pouvoir de la musique sur la mémoire, il dit :

" *Like* the gale which sighs along
Beds of oriental flowers,
Is the gratiful breath of song
That once was heard in happier hours.
Filled with balm, the gale sighs on,
When the flowers have sunk in death,
So when pleasure's dream is gone,
Its memory lives in music's breath " (2).

En parlant des douleurs de la mémoire, il dit encore :

" When I remember all
The friends so link'd together,
I've seen around me fall
Like leaves in wintry weather;
I feel *like* one who treads alone
Some banquet-hall deserted;
Whose lights are fled, whose garland's dead,
And all but he departed " (3).

(1) L'espérance, semblable à une lueur lointaine, embellit et abrége la route, et brille d'autant plus que la nuit est plus sombre.

(2) Comme la brise qui soupire et se joue dans les fleurs embaumées est la voix d'une harmonie qui nous charmait dans des temps plus heureux; saturée de parfum, la brise souffle encore quand les fleurs sont flétries; ainsi quand le rêve du plaisir a cessé, son souvenir vit tout entier dans des chants mélodieux.

(3) Quand je me rappelle tous ceux qu'unissait une douce amitié et que

On trouve dans ces deux stances les comparaisons les plus inattendues; mais si, comme je l'ai déjà dit, elles sont d'une grande beauté, on n'y trouve aucune saillie. Quand on analyse ces images, on reconnaît qu'elles dérivent de la comparaison et de l'idéalité, car leurs éléments constituants sont le beau et l'analogie.

En quoi donc les comparaisons, comme celles que nous avons déjà citées, comme celle de l'Hudibras :

> " When, like a lobster boiled, the morn
> From black to red began to turn " (1) ;

qui sont autant de saillies, diffèrent-elles d'autres qui n'ont pas ce caractère? Ceci nous amène à considérer la nature essentielle de l'esprit de saillie, à traiter enfin de sa fonction, objet principal de toutes ces remarques.

L'autorité des métaphysiciens est là pour appuyer l'opinion que le talent de percevoir des analogies, est distinct de celui qui saisit les différences. Malebranche dit qu'il y a deux espèces d'esprits naturels : les uns saisissent aisément les différences qui existent entre les objets, et ce sont les esprits solides; les autres imaginent et supposent des ressemblances entre tous, et ce sont les esprits superficiels. Locke établit la même distinction. Après avoir défini l'esprit, il dit : Le jugement, au contraire, consiste à séparer avec soin, les unes des autres, toutes les idées entre lesquelles les moindres nuances établissent une différence, et à éviter ainsi les erreurs dans lesquelles peuvent entraîner la similitude et l'affinité des choses.

j'ai vus tomber autour de moi comme des feuilles d'automne, mes sensations ressemblent à celles d'un homme, qui seul fait retentir ses pas dans une salle de festin, d'où ont disparu les convives, les fleurs et l'éclat des lumières.

(1) Quand, pareil à une écrevisse que l'on fait bouillir, de noir qu'il était, le matin devint rouge.

Bacon dit que « ce qui distingue principalement, et pour ainsi dire radicalement, les esprits entre eux, quant à la philosophie et à la science, c'est que quelques-uns sont plus propres à observer les différences, et quelques autres à observer les ressemblances. »

Un exemple fera mieux comprendre ces idées. On objecte quelquefois que la phrénologie n'est pas une science, parce que les organes de la destructivité et de la bienveillance peuvent se trouver développés au même degré dans la même tête, et que, dans ce cas, *ils se neutralisent mutuellement, à peu près comme un acide et un alcali.* Eh bien, cette objection ne peut provenir que d'un esprit plus prompt à saisir les analogies qu'à percevoir les différences, et doit paraître concluante à tout esprit ainsi fait. Mais celui qui aurait la faculté de percevoir les différences qui distingueraient tout d'abord deux substances chimiques mêlées ensemble, comprendrait que deux organes existant séparément, ayant des fonctions distinctes, doivent avoir chacun une action qui leur est propre, selon les circonstances, et jugerait sans valeur aucune l'objection en question.

En admettant que la comparaison, organe dont nous nous occuperons plus tard, soit celui qui perçoit les analogies, à quelle faculté attribuerons-nous donc la perception des différences? M. Scott croit que c'est là la fonction primitive de l'esprit de saillie. Il trouve que, dans tout ce qui constitue une saillie, « il y a un mélange de congruité et d'incongruité, ou que l'incongruité se fait jour alors qu'on s'y attend le moins. » Ce qui en principe revient au même. Cette définition de l'esprit de saillie est à peu près celle de Beattie; elle se rapproche aussi beaucoup de celle de Campbell et de Thomas Brown. M. Scott dit donc que le propre de l'esprit de saillie est de percevoir les différences, d'observer enfin l'incongruité, et qu'on ne regarde comme des saillies que les mots où l'incon-

gruité existe. L'esprit de la réponse de lord Stair est surtout dans son incongruité avec celle qu'attendait le Roi. Il est évident que Louis XV croyait que lord Stair aurait répondu que sa mère était venue en France; car il voulait, par sa question, faire entendre qu'elle avait été infidèle, et que ce seigneur était son frère consanguin. Le lord anglais, par sa réponse : « Non, mais mon père y est venu, » donnait à entendre que Louis XV était fils du vieux lord Stair, et faisait retomber sur la mère de Louis la faute imputée à la sienne. Ainsi, quand Kitty *obtint le char pour un jour et mit le monde en feu,* nous percevons la comparaison de l'exploit de la jeune beauté avec celui de Phaéton, et la différence ou incongruité nous paraît si frappante, que nous la considérons comme un ingrédient essentiel à la description, et la goûtons comme un trait d'esprit. Au contraire, dans la comparaison de l'espérance avec une lueur lointaine, *qui brille d'autant plus que la nuit est plus sombre*, nous ne saisissons que la *ressemblance*, qui nous paraît très-belle, et non les *points de différence.* L'image nous frappe comme une belle et simple comparaison, et non comme impliquant une incongruité; aussi n'y voyons-nous point une saillie.

L'esprit de saillie semble donc consister surtout dans la perception intellectuelle des différences, de l'incongruité avec la congruité; aussi peut-il passer par plusieurs bouches sans perdre de ses qualités intrinsèques; tandis que le plaisant, résultat de la secrétivité, perd tout son sel à être répété. Ce sont là les idées de M. Scott, qui a traité ce sujet avec de grands développements, dans le *Journal phrénologique.* Il est impossible de donner ici un résumé clair et succinct de son article, je me contenterai donc d'en citer un paragraphe :

« Je penche fortement à croire, » dit-il, « que l'esprit de saillie est une faculté intellectuelle qui, de même que la comparaison et la causalité, compare des idées ou des sentiments,

mais qui se distingue de ces deux facultés par une manière qui lui est propre. Elle ne compare pas, comme la comparaison, pour trouver des ressemblances ou des analogies, ni comme la causalité, pour établir des distinctions subtiles, ou pour observer d'intimes relations philosophiques; elle compare dans le seul but de découvrir des contrastes bizarres, de rapprocher les idées les plus incongrues, les plus disproportionnées, les plus opposées. »

Spurzheim pense, au contraire, que le même pouvoir qui perçoit les ressemblances, perçoit aussi les différences. « Je ne vois pas, » dit-il, « pourquoi l'on attribuerait à deux facultés le don du discernement. Le même organe perçoit l'harmonie et le désaccord des tons; il n'y a qu'un organe du coloris, et l'étendue apprécie la proportion et la disproportion des dimensions. De même, je pense que la comparaison distingue seule les similitudes, les dissemblances, les différences, les analogies ou les identités. » Remarquons que ce passage laisse la fonction simple de la comparaison tout entière à discuter, et qu'il semble établir une différence entre les comparaisons faites par l'organe de la comparaison, et celles que font l'étendue, la forme, les tons et le coloris.

Spurzheim pense que la faculté, dont nous nous occupons à présent, est un sentiment qui dispose les hommes à voir le côté plaisant de toute chose. Il le considère comme ayant été donné à l'homme pour lui inspirer de la gaieté, sentiment qui ne doit pas être confondu avec le contentement. Chaque faculté, affectée agréablement, produit le contentement; celle qui nous occupe en ce moment produit seule la gaieté. » D'après cela, l'esprit de saillie consiste dans des conceptions formées par les puissances intellectuelles et imbues du sentiment du plaisant, de la même manière que la poésie consiste dans la production des autres facultés, agissant de concert avec l'idéalité. Spurzheim fait observer qu'en admettant la supposition de

M. Scott, qu'une faculté perçoive les ressemblances, et une autre les différences, il faut encore admettre un sentiment spécial pour la gaieté. « Il est vrai qu'on peut exciter la gaieté en comparant entre elles des choses différentes. Mais, » dit-il, « on le peut aussi en comparant des choses ressemblantes. Quand on cherche des analogies dans l'incongruité et dans les différences, la faculté de la comparaison est active, et, si elle se combine avec celle de la gaieté, elle réussit indubitablement à faire rire. Mais on peut rire de très-bon cœur d'un seul objet, sans aucune allusion à une différence. Ceux qui sont les plus disposés au rire et à la gaieté, ne sont pas toujours les plus intelligents ou les plus prompts à saisir des analogies ou des différences. Le sentiment de la gaieté semble donc être un sentiment spécial. Il peut être excité par l'indication des différences ou des ressemblances, par l'action de plusieurs sentiments, par des pasquinades ou des fanfaronnades. La gaieté n'a donc pas pour principal mobile l'esprit de saillie; elle est seulement une de ses applications, et le résultat de ses combinaisons avec l'intelligence. » Un écrivain distingué, du *Journal phrénologique*, soutient avec beaucoup de talent l'opinion de M. Scott, que le pouvoir du discernement provient de l'organe n° 20, et donne aussi de fortes raisons pour faire considérer le sentiment du plaisant comme un pouvoir mental distinct, non intellectuel, mais affectif, dont l'organe n'est pas encore reconnu, mais qu'il est disposé à ranger entre les organes de l'esprit de saillie, du merveilleux et de l'imitation. Le classement de l'organe n° 20 dans le front, parmi ceux des facultés intellectuelles, est certainement de nature à faire présumer que sa fonction n'est pas affective. M. Hewett Watson pense, lui, que les idées de M. Scott sont insoutenables. « Dans la tête du poëte Moore, » dit-il, « l'esprit de saillie n'est que modérément développé; et cependant ses écrits témoignent d'une grande perception des contrastes. »

M. Watson a donné de cette faculté, dans le VIe volume du *Journal phrénologique*, une analyse différente de celle de M. Scott. Il la regarde comme un pouvoir intellectuel qui a pour fonction de prendre connaissance de la nature ou des propriétés intrinsèques des choses, la causalité devant percevoir les relations de cause et de dépendance en général. Selon lui, le plaisant est un mode de manifestation de toutes les facultés intellectuelles, et il donne des exemples dans lesquels Shéridan et Moore tirent de leur individualité et de la comparaison des saillies très-remarquables. La faculté dont nous nous occupons se manifeste aussi par des saillies. Mais, selon lui, ce n'est que quand elle compare les qualités intrinsèques des objets, ou qu'elle en fait ressortir les contrastes. « C'est par l'esprit de saillie que nous étudions le caractère des hommes, que nous découvrons leurs penchants, et que nous apprécions leurs actes. » « Nous citerons comme exemple, » dit-il, « le *Voyage senimental* de Sterne, chez qui la causalité et l'esprit de saillie sont les organes dominants. Presque tout cet ouvrage, différent en cela des relations de la plupart des touristes, roule sur les dispositions et les qualités des personnes et des choses ; car, au lieu de raconter ce qu'il a vu, toute son attention paraît être absorbée par les recherches qu'il a faites sur les conditions, les dépendances, la nature et les qualités de ce qu'il a vu. Je pourrais invoquer un grand nombre d'autorités à l'appui de ce que j'ai avancé sur l'organe de l'esprit de saillie : pour ne pas fatiguer le lecteur, je n'en citerai que quelques-unes.

« Shéridan avait une grande réputation d'esprit; mais le premier venu qui se donnera la peine d'analyser ses manifestations, percevra bientôt que l'esprit de cet homme remarquable consiste en comparaisons ou en contrastes de proportions, de situations, d'objets et d'événements, et qu'il s'inquiète

peu des attributs ou des propriétés. Par exemple, il compare un homme grand et mince et une femme petite et grosse, à une cathédrale avec sa flèche. »

« Comme, dans les ouvrages des hommes cités pour leur large développement de l'esprit de saillie, nous trouvons une tendance à s'appesantir sur les propriétés essentielles des choses, et en même temps, chez quelques autres, nous observons une tendance égale à tourner en ridicule toute œuvre d'imagination, de philosophie, de raisonnement, où l'ignorance de ces propriétés est évidente; comme nous ne pensons pas qu'aucun autre organe comprenne dans ses fonctions des perceptions de cette nature; et comme les propriétés des divers corps de la nature semblent être des perceptions intellectuelles aussi distinctes de leurs conditions et rapports, qu'eux-mêmes le sont de leur position et de leurs propriétés physiques, on doit conclure qu'il existe un organe chargé de ces perceptions; si nous reconnaissons, en outre, qu'elles sont d'autant plus fortes et plus complètes, que l'esprit de saillie est plus puissant; si l'esprit de saillie et de la satire que l'on croit émaner de cet organe, est reconnu comme dépendant essentiellement de ces perceptions; si d'autres genres d'esprit tels, par exemple, que celui qui distinguait Curran ou Shéridan, peuvent exister quand cet organe est faible ou modéré, nous serons presque forcé de conclure que la perception des propriétés inhérentes du corps dépend de l'organe de l'esprit, à moins qu'on ne puisse démontrer sa puissance quand l'organe est faiblement développé, ce que nous n'avons jamais observé.

« Il résulte de ce qui précède que la sphère d'action de cette faculté est beaucoup plus étendue, et qu'elle est un agent bien plus essentiel de l'esprit philosophique, qu'on ne pourrait le présumer en observant ses manifestations, quand elle entre en action de concert avec la secrétivité, la combativité et la destructivité, pour produire l'ironie, le sarcasme, la

raillerie et la satire, ou avec d'autres facultés intellectuelles pour enfanter de vives et brillantes saillies. Dirigé vers l'observation de l'homme, il donne à l'esprit le désir et la faculté de saisir le trait caché du caractère à travers les apparences. Sterne et Franklin offrent des types de cet esprit. De concert avec la vénération, il porte l'esprit à chercher, dans les phénomènes de la création, l'idée de la nature de Dieu. Cowper et Socrate en sont des exemples. Dans l'étude de la physiologie, il s'attache aux fonctions essentielles et primitives, comme étant distinctes des modes de manifestation, des actions et des directions particulières. Il donne aux métaphysiciens le désir de reconnaître la nature, la puissance de l'esprit et de la création en général. Nous en trouvons des exemples chez les fondateurs de la phrénologie; car cette science réunit la métaphysique et la physiologie. Dans le buste de Gall, cet organe est représenté bien moins développé que dans celui de Spurzheim, et tous les phrénologues savent combien ce dernier discernait mieux les modes de manifestation et les directions particulières des puissances intellectuelles de ces puissances elles-mêmes. Peut-être aussi ne nous tromperons-nous pas, en citant Locke comme un exemple négatif de cette faculté. Dans les portraits de ce philosophe, la comparaison et la causalité paraissent bien plus larges que l'esprit de saillie; aussi, dans son système, il fait dériver non-seulement les idées, mais les sensations intellectuelles des impressions externes. Comme il était obligé de donner à l'esprit la susceptibilité d'être affecté par des impressions sur les sens externes, il le doua des facultés de la perception, de la contemplation, de la mémoire, de la comparaison et de l'abstraction, qui ne sont, en réalité, que des modes d'activité, et non des pouvoirs spéciaux. Pour nier que les idées jaillissent naturellement, il se basait sur leur non-manifestation ou sur la manière dont elles se modifient chez chaque individu, et sonte-

nait que ces divers modes tenaient lieu des pouvoirs innés.

« On a supposé que l'organe de l'esprit de saillie donne une tendance à envisager tout sous un point de vue plaisant. Mais, si ce que nous avons avancé sur ses fonctions est exact, une pareille proposition est insoutenable. Les bustes de Cullen, de Franklin et de Spurzheim, décèlent un plus grand développement de cet organe, que ceux de Curran, de Swift et de Shéridan. Que chacun étudie ceux de ses amis chez qui cet organe a un large développement, et qu'il se demande s'ils ne sont pas plus souvent peinés que charmés par des objets qui, étant d'une nature opposée, ne peuvent s'harmoniser entre eux et dont le contact blesse leur vue; et si, au contraire, ils ne sont pas enchantés lorsqu'il y a, dans la réalité ou dans leur imagination, harmonie entre les propriétés de différents objets.

« Il semble que, pour qu'une saillie nous satisfasse, il faut qu'elle renferme à la fois une légère ressemblance qui s'adresse à la fonction d'un organe, et une différence qui s'adresse à celle d'un autre organe. Ainsi, nous nous rapprochons plus de la théorie de M. Scott sur le rire, que lui-même ne l'a fait dans ses considérations sur l'esprit de saillie. Si des organes distincts percevaient la ressemblance et la différence, chacun de ces organes serait excité d'une même manière par les manifestations de l'esprit de saillie; car, si ces manifestations sont des modes d'activité communs à tous les pouvoirs intellectuels, il faut que l'un soit agréablement excité par la similitude, et que l'autre souffre du contraste pour qu'il y ait des états différents d'excitation. Nous disons *souffre*, parce que plus l'organe est développé, plus il cherche les similitudes et les harmonies. »

Je suis d'accord avec Spurzheim sur ce point, que l'organe dont nous nous occupons, donne le sentiment du plaisant, et que l'esprit de saillie se trouve dans toutes les formes de conceptions intellectuelles, qui se combinent avec ce sentiment.

Mais, si l'on adopte cette opinion, une autre question s'élève, à savoir : Quels sont les objets qui éveillent la sensation du plaisant? Nous pouvons indiquer certaines formes, certaines couleurs, certaines proportions, comme d'une beauté intrinsèque, et les désigner comme les corps externes qui sont en relation avec l'idéalité. Un de mes amis soutenait qu'il y a des objets externes qui sont plaisants par eux-mêmes, et qui sont ainsi en relation permanente avec le sentiment du plaisant. Il plaçait dans cette catégorie un bonnet de nuit, un nez, un matelot ayant une jambe de bois, et un moulin à vent. Il me semble, quant à moi, que le plaisant est un simple mode d'existence, dont tout objet est susceptible, mais qui n'est le trait caractéristique, unique ou nécessaire d'aucun d'eux. Un nez, par exemple, dont la forme est parfaite, et qui s'harmonise avec tous les autres traits de la figure, excite naturellement le sentiment du beau, et non une sensation comique. Changez-en les proportions : qu'il devienne trop long ou trop court, trop relevé, trop pointu, trop rouge ou trop blanc, et aussitôt l'idée du comique est excitée. Il est encore d'autres sensations, avec lesquelles aucun objet spécial de la nature n'est nécessairement en relation, et qui sont susceptibles d'être excitées par certains modes d'existence. Aucun objet, par exemple, dans tous ses modes d'existence, n'est par lui-même terrible, et ne semble créé dans le seul but d'exciter la circonspection. Un lion en cage, une mer calme ne sont point effrayants. Mais que la mer soit agitée par la tempête, que le lion menace de nous dévorer, et ils deviennent redoutables. Je conclus de tout ceci que, quoique le Créateur, dans sa miséricorde, nous ait donné le sentiment de la gaieté, pour nous faire envisager la nature sous un jour plus agréable, cependant il n'est point d'objet qui soit, par lui-même, essentiellement plaisant ou absurde. Si une difformité, par exemple, était nécessairement ridicule, celui qui en serait affligé aurait doublement à souffrir

de l'incommodité physique, et de ce qu'il serait pour tous les hommes un objet naturel de moquerie. Byron semble avoir pensé que cette impression était excitée chez tous ceux qui voyaient son pied bot, et il en était très-malheureux. L'éducation peut empêcher qu'un enfant ne se moque des gens infirmes ou estropiés, et faire qu'il les plaigne au contraire. Il suffit d'exciter en eux les sentiments de la bienveillance. D'où je conclus encore que le ridicule n'est qu'un mode d'existence.

Par tout ce que nous venons de dire, on comprendra comment il se fait que les plus grands écrivains aient trouvé si difficile de définir l'esprit.

Les différents degrés du développement de l'esprit de saillie, chez les différents individus, expliquent pourquoi quelques hommes voient le ridicule là où d'autres ne peuvent l'apercevoir. Plus cet organe est large, plus forte est la tendance à découvrir des apparences plaisantes.

Je pense avec M. Watson que quelques individus, chez qui l'esprit de saillie et la causalité sont fortement développés, ont un grand talent pour rechercher les qualités intrinsèques des choses, pour expliquer les fonctions primitives des facultés intellectuelles et des organes, mais ne se distinguent pas par leurs saillies, et que cette capacité analytique est moindre chez d'autres individus qui ont la causalité large et l'esprit de saillie faible. Les organes de la causalité étaient bien plus larges que ceux de l'esprit de saillie dans la tête du Dr Reid et de M. Dugald Stewart, et ni l'un ni l'autre ne furent célèbres par leurs distinctions sur les facultés primitives, sur les lois de leur opération et sur les résultats de leur action combinée. Le Dr Thomas Brown avait ce don de discernement à un bien plus haut degré, et l'organe de l'esprit de saillie était bien plus large dans sa tête. Ces exemples, et plusieurs autres encore semblent confirmer la théorie de M. Watson; mais la fonction essentielle d'une faculté se manifeste surtout, quand son organe

a un développement extraordinaire; et j'ai observé que quand l'esprit de saillie était plus fortement développé que la causalité, on manifestait surtout un penchant à saisir le ridicule de toutes choses, sans égard à leurs qualités physiques et intrinsèques; aussi n'hésité-je pas à me ranger de l'opinion de Spurzheim.

L'objection qu'on pourrait tirer de Curran et de Shéridan me paraît facile à détruire. Dans la tête de Curran, les organes de l'éventualité et de la comparaison sont larges, mais ceux de la causalité et de l'esprit de saillie ne sont que pleins. Ses saillies ont eu de la réputation, mais je le soupçonne fort de n'avoir jamais fait que des observations burlesques; car j'ai inutilement cherché des traits d'esprit dans ce que nous a transmis son fils, et je ne vois, dans ses discours, aucun de ces contrastes spirituels qui distinguent les écrits de Sterne, de Voltaire, et du révérend Sidney Smith. Il ne fait pas preuve non plus d'une grande profondeur d'esprit; j'infère donc de la biographie de Curran, qu'il avait un tempérament actif, la destructivité, la secrétivité et l'imitation très-larges, et que ces organes combinés avec une éventualité et une comparaison fortement développées, lui suggéraient mille idées neuves avec une foule de preuves à l'appui, lui donnaient du savoir-faire, et jusqu'à un certain point, une originalité grossièrement satirique. A force de cultiver ces dons naturels, il paraît être parvenu à exciter la sympathie de son auditoire, et à produire un effet bien plus grand qu'un lecteur de nos jours ne pourrait le croire, à en juger par les qualités intellectuelles que décèlent ses discours.

Les OEuvres de Shéridan contiennent bien plus de traits saillants que celles de Curran. Chez lui, l'individualité, l'éventualité et la comparaison étaient fortement développées, mais la causalité et l'esprit de saillie étaient à peine pleins. Les traits d'esprit, dans ses ouvrages, sont bien plus nombreux et d'un

goût plus pur, que le développement de l'esprit de saillie, dans sa tête, ne porterait à le croire; mais sa biographie, par Moore, jette un jour inattendu sur cette anomalie apparente. La plupart des étincelles d'esprit qui brillent dans son style ne lui appartiennent pas; il les recueillit dans les cercles littéraires de Londres, et les fit, plus tard, entrer dans ses ouvrages. Ses discours ont beaucoup du caractère général des discours de Curran. Ils sont brillants, habiles, adaptés au jour et au lieu qui les vit naître; mais ils sont pauvres en principes philosophiques et en saillies originales. Je ne puis donc regarder Shéridan ni Curran comme des hommes spirituels à la manière de Voltaire, de Sterne, ou de l'auteur de l'Hudibras.

Quelques individus, doués d'un large développement de l'individualité, de l'éventualité et de la comparaison, surtout quand la secrétivité et l'imitation (éléments nécessaires au talent de l'acteur) sont aussi fort larges, jouissent, parmi leurs camarades, d'une réputation d'originalité, de drôlerie, alors même que l'organe du plaisant est en-dessous d'un développement moyen. On peut expliquer ce fait de deux manières. En premier lieu, les conceptions formées par les facultés énumérées ci-dessus sont palpables et frappantes, et, pour peu que le sentiment du plaisant s'y fasse sentir, elles produisent un grand effet sur les esprits ordinaires. En second lieu, beaucoup de gens prennent pour des traits d'esprit ce qui les fait rire, et quelquefois les choses les plus absurdes, pourvu qu'elles soient débitées avec aplomb.

Spurzheim, dans sa dissection du cerveau, prouve anatomiquement que l'idéalité et l'esprit de saillie appartiennent aux mêmes circonvolutions, et il présume d'après cela que leurs fonctions appartiennent à la même classe de facultés intellectuelles; et que, puisque on a toujours regardé l'idéalité comme un sentiment, on doit placer l'esprit de saillie dans la

même catégorie. Il est bon d'observer que toutes ces différences sont du ressort de l'analyse métaphysique de cette faculté, et que les phrénologues sont tous d'accord sur ce fait, que les manifestations spirituelles, empreintes de gaieté, viennent de l'organe de l'esprit de saillie.

L'existence de cet organe demeure donc prouvée.

21. — Imitation.

Voici comment Gall explique la découverte de cet organe.

Un jour, un de ses amis, avec qui il causait des formes de la tête, l'assura que la sienne avait quelque chose de particulier, et il indiqua de sa main la région supérieure et antérieure du crâne. Cette partie était élevée et avait la forme d'un segment de cercle, et derrière la protubérance, au milieu de la tête, se trouvait une dépression transversale. Jusque-là, Gall n'avait point observé une semblable conformation. Cet homme avait à un haut degré le talent de l'imitation. Gall se rendit aussitôt à l'Institution des sourds et muets, afin d'examiner la tête d'un élève, nommé Casteigner, qui y était entré six semaines auparavant, et qui avait attiré l'attention par son talent de mime. Un mardi gras, on avait joué une petite pièce à l'Institution, et il avait imité si parfaitement les gestes, le port, les regards du directeur, de l'inspecteur, du médecin, du chirurgien, et aussi de quelques femmes de l'établissement, qu'il aurait été impossible de ne pas les reconnaître. Cette représentation avait été d'autant plus amusante, qu'on ne pouvait rien attendre de semblable de cet enfant, dont l'éducation avait été très-négligée.

Gall affirme qu'il trouva cette partie de la tête très-déve-

loppée chez cet individu comme dans la tête de son ami Hannibal que nous venons de citer.

Il se demanda alors, si le talent du mime ne dérivait point d'une faculté et d'un organe particulier. Il rechercha toutes les occasions de multiplier ses observations. Il porta ses investigations dans les familles, dans les écoles, sur la place publique; partout il examina la tête des individus qui se distinguaient par leur aptitude à mimer. A cette époque, M. Marx, secrétaire du ministère de la guerre, s'était fait une réputation en jouant plusieurs rôles dans un théâtre d'amateurs. Gall trouva dans sa tête la même proéminence que dans celles de Casteigner et d'Hannibal. Chez toutes les autres personnes qu'il examina, il trouva cette partie plus ou moins élevée, selon le degré de leur talent d'imitation. Gall rapporte que Garrick passait pour avoir un talent de mime si extraordinaire, qu'étant à la cour de Louis XV, il lui suffit d'avoir vu un instant le roi, le duc d'Aumont, le duc d'Orléans, MM. d'Aumont, de Brissac, de Richelieu et le prince de Soubise, pour retenir leurs manières, leurs moindres gestes. Quelques jours après, cet acteur invita à souper quelques seigneurs qui l'avaient accompagné à la cour, et leur dit : « Je n'ai vu la cour que pendant quelques instants; mais je vais vous faire juges de ma puissance d'observation et de l'étendue de ma mémoire. » Alors il plaça ses amis sur deux rangs, puis il se retira pour faire son entrée quelques instants après. Aussitôt ses amis de s'écrier : « Sur ma foi, voici le roi. » Il imita ainsi plusieurs personnages de la cour, qui furent aussitôt reconnus. Gall comprit facilement combien le don d'imitation aide au talent de l'acteur; et il examina la tête des meilleurs artistes du théâtre de Vienne. L'organe était chez tous fortement développé. Il se procura le crâne de Junger, poëte et comédien, et il s'en servit plus tard dans ses cours. Il se confirma dans son opinion sur l'existence de cet organe, dans son voyage avec Spurzheim. Dans la maison

de correction, à Munich, ils virent un voleur chez qui il était développé. Gall le désigna comme devant être un comédien. Surpris de cette observation, le voleur avoua qu'il avait fait partie d'une troupe de comédiens ambulants. Cette particularité était inconnue dans la prison. Avec toutes ces données, Gall se crut en droit d'affirmer l'existence d'un organe spécial pour l'imitation, c'est-à-dire d'une faculté qui donne le pouvoir de personnifier les idées et les sentiments d'autrui, et de représenter exactement leurs gestes. Et c'est ce développement que nous avons décrit plus haut, qu'il regarde comme le siége de l'organe en question.

Cet organe contribue à former le poëte ou l'auteur dramatique : Shakspeare, Corneille, Molière, Voltaire, etc., lui ont des obligations. Il est large dans les portraits de Shakspeare et dans le buste de Walter Scott, dont les œuvres fourmillent d'admirables scènes dramatiques. Cette faculté donne seulement le talent d'imitation; et M. Scott observe, avec raison, que dans le jeu d'un acteur il faut plus que de l'imitation; il faut que l'expression des penchants et des sentiments de l'esprit humain soit rendue avec toute sa vérité et sa chaleur naturelle; et le pouvoir d'expression résulte, selon lui, de la secrétivité. Peut-être attribue-t-il trop d'influence à la secrétivité, et trop peu à l'imitation. Quant à moi, je crois que la secrétivité produit surtout un effet restrictif, et que l'imitation fait que celui qui la possède, se pénètre de l'esprit de ceux qu'il représente.

Comme l'imitation consiste surtout dans la reproduction des gestes, on comprendra que les effets sont augmentés par de vigoureux pouvoirs d'observation, et que, par conséquent, un large développement de l'individualité et de l'éventualité aide beaucoup à cette faculté. Ces organes étaient très-développés dans la tête de Garrick et dans celle de feu Matthews.

Cette faculté est indispensable au peintre de portraits, au graveur, au sculpteur. J'ai examiné la tête de MM. W. Dou-

glas, Joseph Uwens, W. Allan, James Stewart, Selby l'ornithologiste, Lawrence Macdonald, etc. ; je l'ai toujours trouvée très-développée. L'imitation, dans les arts, est aussi indispensable que la constructivité. Cette faculté est aussi d'un grand secours au musicien, au philologue, et enfin à tous les arts d'expression.

Spurzheim, parlant de l'imitation, du merveilleux, de l'esprit de saillie et des tons, dit : « Il est remarquable que la région antérieure, latérale et supérieure du cerveau, comprend surtout les organes dont dépendent les plaisirs en général, et surtout les représentations dramatiques. »

L'imitation donne les gestes qui expriment le mieux les pensées et les sentiments. Aussi est-elle nécessaire à l'orateur accompli. Il est des individus qui accompagnent leurs discours d'une expression forte et animée. La pensée brille dans leurs yeux et se lit sur leur physionomie, avant qu'ils l'aient articulée. C'est là le résultat d'une forte imitation et d'une forte idéalité.

L'imitation est chez les enfants plus active que chez les adultes. Les enfants sont très-portés à imiter; de là la nécessité de leur donner toujours bon exemple. « Les enfants » dit Locke, « ainsi que les hommes agissent la plupart du temps par imitation. Nous sommes tous des espèces de caméléons, qui participons de la couleur de ce qui nous entoure. »

Cabanis rapporte un exemple d'état morbide de l'imitation. Le malade se sentait comme contraint de répéter tous les mouvements et toutes les attitudes dont il était témoin, et souffrait des douleurs inouïes, chaque fois qu'on essayait de l'en empêcher. Une jeune idiote, dit Pinel, que j'ai soignée pendant longtemps, a une propensité décidée et irrésistible à imiter tout ce qui se fait devant elle. Elle répète comme un perroquet tout ce qu'elle entend; elle imite comme un singe tous les gestes et toutes les actions avec la plus grande exactitude.

Quelques animaux possèdent cet organe : les perroquets et les singes imitent les actions de l'homme. Cette faculté est très-puissante chez le *Turdus polyglottus*, ou oiseau moqueur. « Son chant naturel » dit le Dr Good, « est harmonieux et solennel. Mais il possède, en outre, le talent instinctif d'imiter le chant de toute autre espèce d'oiseau, et même le cri des oiseaux de proie avec tant d'exactitude, qu'il trompe les oiseaux mêmes de l'espèce qu'il imite. Il prend plaisir à ce jeu : souvent il attire de petits oiseaux, en imitant leur chant; et, quand ils sont près de lui, il les chasse en imitant le cri des oiseaux de proie qu'ils redoutent le plus. »

Quand cet organe et celui de la bienveillance sont fortement développés, la partie antérieure du sommet de la tête s'élève à une grande hauteur au-dessus des yeux ; elle se présente large et aplatie comme chez Clara Fisher qui, dès l'âge de huit ans, se montra grande comédienne. Quand la bienveillance est large et l'imitation petite, la partie médiane et antérieure du sommet de la tête s'élève; mais les côtés s'affaissent rapidement comme on l'observe chez Jacob Jervis.

L'existence de cet organe est considérée comme prouvée.

CLARA FISHER.

JACOB JERVIS.

Sur l'une et l'autre de ces figures, le front s'élève à une grande hauteur au-dessus des yeux; mais, chez Jervis, il fuit rapidement des deux côtés (13) de la bienveillance, ce qui indique que l'imitation est faible; tandis que chez Clara Fisher, les régions (21) de l'imitation s'élèvent aussi haut que celle où siége la bienveillance. Cette disposition indique que les deux organes sont en même temps proéminents.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

Introduction. 1
Opposition aux découvertes. 2
Le cerveau est l'organe de l'intelligence. 7
Pluralité des facultés et des organes. 22
Influence du volume sur la puissance des organes. 35
Les tempéraments et les maladies modifient les effets du volume. 47
Influence de l'exercice. 55
Rapports des facultés et des organes. 58
Opposition des métaphysiciens, des moralistes, des poëtes, des prêtres. 59
Opposition des physiologistes. 65
Histoire de la découverte de Gall. 75
Fonctions des nerfs et de la moelle épinière. 85
Principes de phrénologie. 95
Différences entre les dispositions mentales et les talents. 97
Du cerveau, du cervelet et du crâne. 101
Enveloppes du cerveau. 115
Des os du crâne. 117
Sinus frontaux. 122
Applications pratiques de ces principes. 126
Longueur et largeur des organes. 135
Buste phrénologique. 138
Forme des organes. 139

Termes employés. 140
Le volume n'est pas absolu. 144
Cerveau des animaux. 147
Tempéraments. . . . . 47 et 149
Puissance et activité. 152
Ce que c'est qu'une faculté. 158
Division des facultés. 166
Langage des facultés. 168

FACULTÉS.

Ordre I. — Instincts. 169
Genre I. — Propensités. . . . . *ib.*

1. Amativité. . . . . *ib.*
2. Philoprogéniture. 176
3. Concentrativité. 189
4. Adhésivité. 208
5. Combativité. 215
6. Destructivité. 226
Alimentivité. 249
Amour de la vie. 259
7. Secrétivité. 263
8. Acquisivité. 278
9. Constructivité. 293

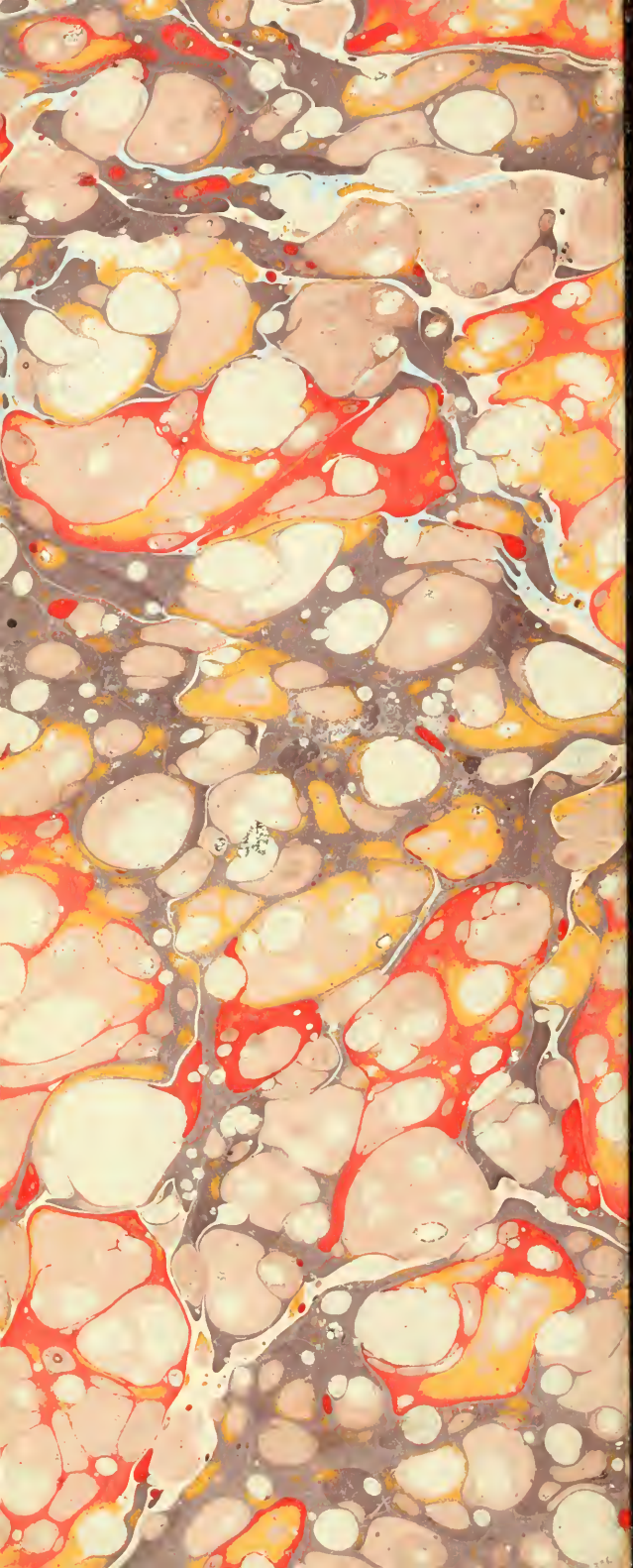
Genre II. — Sentiments. 308

1. *Sentiments communs à l'homme et aux animaux.* 309

10. Estime de soi. . . . . *ib.*
11. Amour de l'approbation. 324
12. Circonspection. 334

2. *Sentiments élevés.* 344

13. Bienveillance. 345
14. Vénération. 360

Genre II. — 15. Fermeté. 375
16. Consciencioslté. 378
17. Espérance 393
18. Merveillosité. 397
19. Idéalité. 412
20. Gaieté, esprit de saillie. 429
21. Imitation. 447

FIN DE LA TABLE.